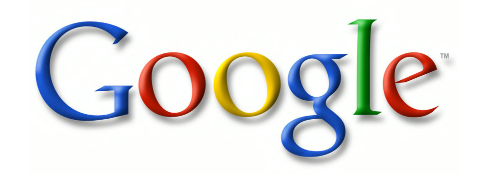
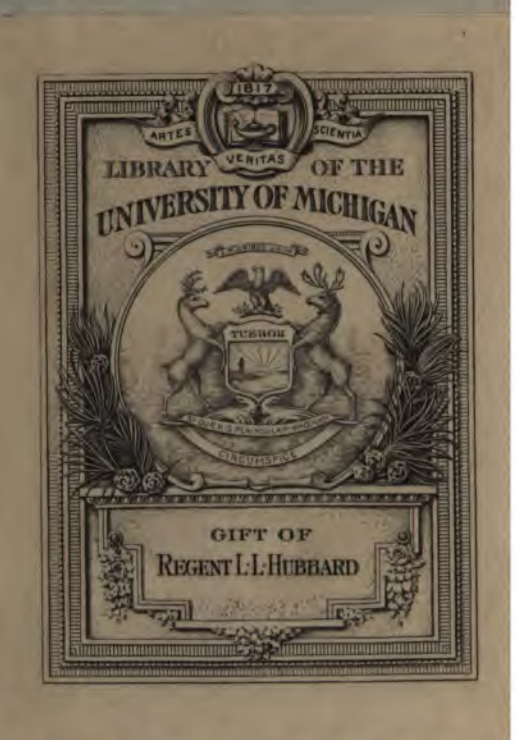

Google


UHR A
a39015 01809900 5b




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
GIFT OF
REGENT L. L. HUBBARD

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS EN GRECE.

TOME I.


ANACHARSIS.

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS EN GRECE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIEME SIECLE AVANT L'ERE VULGAIRE;

PAR J. J. BARTHÉLEMY.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1810.

AVIS

Des Éditeurs de la quatrieme édition.

BARTHELEMY venoit de préparer une quatrieme édition de cet ouvrage, et il se proposoit de la publier lui-même, lorsqu'il fut enlevé aux sciences, aux lettres et à ses amis, le 11 floréal an 3 (30 avril 1795, dans la 80.e année de son âge. C'est cette même édition que nous présentons aujourd'hui au public, d'après un exemplaire de celle de 1790, dans lequel il avoit consigné de sa main un grand nombre d'ADDITIONS et de CORRECTIONS.

Parmi les ADDITIONS, on distinguera sans peine un excellent *Mémoire de feu Mariette sur le Plan d'une Maison grecque*, relatif au chapitre *des Maisons et des Repas*

des Athéniens, et que Barthélemy regrettoit de n'avoir pas inséré dans les précédentes éditions ; plusieurs morceaux plus ou moins considérables ajoutés çà et là dans le cours de l'ouvrage, notamment aux chapitres sur les *Jeux olympiques*, sur l'*Education*, sur *l'Argolide*, sur *Socrate*, sur le *Bonheur*, etc. etc. et trois Tables nouvelles jointes aux douze précédemment publiées ; savoir, une des *Mois attiques*, une autre des *Tribunaux et Magistrats d'Athenes*, et la troisieme, des *Colonies grecques*.

Ces nouvelles Tables ont été rédigées, d'après les vues et selon le desir de Barthélemy, par un de ses amis et collegue à l'académie des inscriptions. Le même savant, auteur des *Tables des Hommes célebres dans la littérature, les sciences et les arts*, imprimées dans les premieres éditions, les a corrigées en beaucoup d'articles, les a augmentées de moitié environ, et y a réuni d'autres avantages, suffisamment indiqués dans l'avertissement qui les précede ; enfin, il a revu et rec-

tifié la premiere *Table*, celle des *Epoques*, avec toute l'attention qu'exige une matiere si épineuse et si importante.

Les CORRECTIONS que Barthélemy a faites à son ouvrage, sont trop nombreuses, pour les indiquer ici. Nous nous contenterons de dire qu'elles sont de deux sortes. Les unes regardent le style déja si pur d'un livre où l'auteur, c'est-à-dire, l'écrivain du goût le plus exquis, pouvoit presque seul appercevoir les taches légeres qu'il a effacées dans cette édition. Les autres sont des erreurs de faits, de sommes ou de dates qui avoient échappé à l'attention de Barthélemy, mais qu'il a relevées au moyen des vérifications dont il s'est occupé jusqu'à la fin de sa laborieuse carriere : telles sont, par exemple, *choisies* pour *tirés au sort*, *créancier pour débiteur*, *Mânes* pour *Muses*, *camp des Grecs* pour *camp des Troyens*, *monnoies de cuivre* pour *monnoies de fer*, *cinq pour cent* au lieu *de vingt-cinq pour cent*, etc.

Persuadés aussi qu'il seroit agréable

aux hommes qui parcourent la carriere des sciences et des lettres, de revoir ou de connoître les traits d'un écrivain qui l'a fournie avec tant de distinction, nous avons orné le premier volume de cette édition du portrait de J. B. Barthélemy: celui d'Anacharsis, que nous avons mis en regard, ne pourra aussi que faire plaisir à nos lecteurs.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Je suppose qu'un Scythe, nommé Anacharsis, vient en Grece quelques années avant la naissance d'Alexandre, et que d'Athenes, son séjour ordinaire, il fait plusieurs voyages dans les provinces voisines, observant par-tout les mœurs et les usages des peuples, assistant à leurs fêtes, étudiant la nature de leurs gouvernemens; quelquefois consacrant ses loisirs à des recherches sur les progrès de l'esprit humain; d'autres fois conversant avec les grands hommes qui florissoient alors, tels qu'Epaminondas, Phocion, Xénophon, Platon, Aristote, Démosthène, etc. Dès qu'il voit la Grece asservie à Philippe, pere d'Alexandre, il retourne

en Scythie ; il y met en ordre la suite de ses voyages ; et, pour n'être pas forcé d'interrompre sa narration, il rend compte, dans une introduction, des faits mémorables qui s'étoient passés en Grece avant qu'il eût quitté la Scythie.

L'époque que j'ai choisie, une des plus intéressantes que nous offre l'histoire des nations, peut être envisagée sous deux aspects. Du côté des lettres et des arts, elle lie le siecle de Périclès à celui d'Alexandre. Mon Scythe a fréquenté quantité d'Athéniens qui avoient vécu avec Sophocle, Euripide, Aristophane, Thucidide, Socrate, Zeuxis et Parrhasius. Je viens de citer quelques-uns des écrivains célebres qu'il a connus ; il a vu paroître les chefs-d'œuvres de Praxitele, d'Euphranor et de Pamphile, ainsi que les premiers essais d'Apele et de Protogene ; et dans une des dernieres années de son séjour

en Grèce, nâquirent Epicure et Ménandre.

Sous le second aspect, cette époque n'est pas moins remarquable. Anacharsis fut témoin de la révolution qui changea la face de la Grece, et qui, quelque temps après, détruisit l'Empire des Perses. A son arrivée, il trouva le jeune Philippe auprès d'Epaminondas; il le vit monter sur le trône de Macédoine, déployer pendant vingt-deux ans contre les Grecs toutes les ressources de son génie, et obliger enfin ces fiers républicains à se jeter entre ses bras.

J'ai composé un voyage plutôt qu'une histoire, parce que tout est en action dans un voyage, et qu'on y permet des détails interdits à l'historien. Ces détails, quand ils ont rapport à des usages, ne sont souvent qu'indiqués dans les auteurs anciens; souvent ils ont partagé les critiques modernes. Je les ai tous

discutés avant que d'en faire usage. J'en ai même, dans une révision, supprimé une grande partie ; et peut-être n'ai-je pas poussé le sacrifice assez loin.

Je commençai cet ouvrage en 1757 ; je n'ai cessé d'y travailler depuis. Je ne l'aurois pas entrepris, si, moins ébloui de la beauté du sujet, j'avois plus consulté mes forces que mon courage.

Les tables que je place après cet avertissement, indiqueront l'ordre que j'ai suivi.

ORDRE CHRONOLOGIQUE
DU
VOYAGE D'ANACHARSIS.

	Avant Jésus-Christ.
CHAP. I. Il part de Scythie	en avril de l'an 363.
CHAP. VI. Après avoir fait quelque séjour à Bysance, à Lesbos et à Thebes, il arrive à Athenes	13 mars .... 362.
CHAP. IX. Il va à Corinthe et revient à Athenes	1er avril même année.
CHAP. XII et suiv. Il décrit la ville d'Athenes, et rend compte de ses recherches sur le gouvernement, les mœurs et la religion des Athéniens	même année.
CHAP. XXII. Il part pour la Phocide	avril .... 361.
CHAP. XXIII et suiv. Il revient à Athenes, et après avoir rapporté quelques événemens qui s'étoient passés depuis l'an 361 jus-	

Avant Jésus-Christ.

qu'en 357, il traite de plusieurs matières relatives aux usages des Athéniens, à l'histoire des sciences, etc.

CHAP. XXXIV et suiv. Il part pour la Béotie et pour les provinces septentrionales de la Grece. . . . . 357.

CHAP. XXXVII. Il passe l'hiver de 357 à 356 à Athenes, d'où il se rend aux provinces méridionales de la Grece. . . . . mars . . . . . . 356.

CHAP. XXXVIII. Il assiste aux jeux Olympiques. . . . . . juillet même année.

CHAP. LIV et suiv. Il revient à Athenes, où il continue ses recherches.

CHAP. LX. Il rapporte les événemens remarquables arrivés en Grece et en Sicile, depuis l'an 357 jusqu'à l'an 354.

CHAP. LXI. Il part pour l'Egypte et pour la Perse . . . . 354.

Pendant son absence, qui dure onze ans, il reçoit d'Athenes plusieurs lettres qui l'instruisent des mouvemens de la Grece, des entreprises de Philippe, et de plusieurs faits intéressans.

CHAP. LXII. A son retour

Avant Jésus-Christ.

DIVISION
DE L'OUVRAGE.

PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION,

CONTENANT un Abrégé de l'Histoire Grecque, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la prise d'Athenes, en 404 avant J. C.

ETAT sauvage de la Grece.
Arrivée des colonies orientales.
Inachus et Phoronée.

PREMIERE PARTIE.

Cécrops. Argonautes. Hercule. Thésée.
Premiere guerre de Thebes.
Seconde guerre de Thebes, ou guerre des Epigones.
Guerre de Troie.
Retour des Héraclides.
Réflexions sur les siecles héroïques.
Etablissement des Ioniens dans l'Asie mineure.
Homere.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Siecle de Solon.

Dracon. Epiménide.
Législation de Solon.
Pisistrate.
Réflexions sur la législation de Solon.

SECTION SECONDE.

Siecle de Thémistocle et d'Aristide.

Bataille de Marathon.
Combat des Thermopyles.
Combat de Salamine.
Bataille de Platée.
Réflexions sur le siecle de Thémistocle et d'Aristide.

SECTION TROISIEME.

Siecle de Périclès.

Guerre du Péloponese.
Alcibiade.
Guerre des Athéniens en Sicile.
Prise d'Athenes.
Réflexions sur le siecle de Périclès.
NOTES.

SECOND VOLUME.

TROISIEME VOLUME.

QUATRIEME VOLUME.

CINQUIEME VOLUME.

SIXIEME VOLUME.

SEPTIEME VOLUME.

HUITIEME VOLUME.

NEUVIEME VOLUME.

TABLES.

INTRODUCTION

AU

VOYAGE DE LA GRECE.

S'IL faut s'en rapporter aux traditions anciennes, les premiers habitans de la Grece n'avoient pour demeures que des antres profonds, et n'en sortoient que pour disputer aux animaux des alimens grossiers et quelquefois nuisibles. Réunis dans la suite sous des chefs odieux, ils augmenterent leurs lumieres, leurs besoins et leurs maux. Le sentiment de leur foiblesse les avoit rendus malheureux; ils le devinrent par le sentiment de leurs forces. La guerre commença; de grandes passions s'allumerent; les suites en furent effroyables. Il falloit des torrens de sang pour s'assurer la possession d'un pays. Les vainqueurs dévoroient les vaincus; la mort étoit sur toutes les têtes, et la vengeance dans tous les cœurs.

Mais soit que l'homme se lasse enfin de sa férocité, soit que le climat de la Grece

adoucisse tôt ou tard le caractere de ceux qui l'habitent, plusieurs hordes de sauvages coururent au devant des législateurs qui entreprirent de les policer. Ces législateurs étoient des Egyptiens qui venoient d'aborder sur les côtes de l'Argolide. Ils y cherchoient un asyle : ils y fonderent un empire; et ce fut sans doute un beau spectacle de voir des peuples agrestes et cruels, s'approcher en tremblant de la colonie étrangere, en admirer les travaux paisibles, abattre leurs forêts aussi anciennes que le monde, découvrir sous leurs pas même, une terre inconnue, et la rendre fertile, se répandre avec leurs troupeaux dans la plaine, et parvenir enfin à couler dans l'innocence ces jours tranquilles et sereins qui font donner le nom d'âge d'or à ces siecles reculés.

Cette révolution commença sous Inachus (1), qui avoit conduit la premiere colonie égyptienne; elle continua sous Phoronée son fils. Dans un court espace de tems, l'Argolide, l'Arcadie et les régions voisines changerent de face.

Environ trois siecles après, Cécrops, Cadmus et Danaüs (2) parurent, l'un dans

---

(1) En 1970 avant J. C.

(2) Cécrops, en 1657 avant J. C. Cadmus, en 1594. Danaüs, en 1586.

l'Attique, l'autre dans la Béotie, et le troisieme dans l'Argolide. Ils amenoient avec eux de nouvelles colonies d'Egyptiens et de Phéniciens. L'industrie et les arts franchirent les bornes du Péloponese; et leurs progrès ajouterent, pour ainsi dire, de nouveaux peuples au genre humain.

Cependant une partie des sauvages s'étoit retirée dans les montagnes ou vers les régions septentrionales de la Grece. Ils attaquerent les sociétés naissantes qui, opposant la valeur à la férocité, les forcerent d'obéir à des lois, ou d'aller en d'autres climats jouir d'une funeste indépendance.

Le regne de Phoronée est la plus ancienne époque de l'histoire des Grecs; celui de Cécrops, de l'histoire des Athéniens. Depuis ce dernier prince, jusqu'à la fin de la guerre du Peloponese, il s'est écoulé environ 1250. Je les partage en deux intervalles; l'un, finit à la première des Olympiades; l'autre, à la prise d'Athenes par les Lacédémoniens (1). Je vais rapporter les principaux événemens qui se sont passés dans l'un et dans l'autre; je m'attacherai sur-tout à ceux qui regardent les Athéniens; et j'avertis que, sous la premiere de ces périodes, les faits véritables, les

(1) Premiere Olympiade, en 776 avant J. C. Prise d'Athenes, en 404.

traits fabuleux également nécessaires à connoître pour l'intelligence de la religion, des usages et des monumens de la Grece, seront confondus dans ma narration, comme ils le sont dans les traditions anciennes. Peut-être même que mon style se ressentira de la lecture des auteurs que j'ai consultés. Quand on est dans le pays des fictions, il est difficile de n'en pas emprunter quelquefois le langage.

PREMIERE PARTIE.

La colonie de Cécrops tiroit son origine de la ville de Saïs en Egypte. Elle avoit quitté les bords fortunés du Nil, pour se soustraire à la loi d'un vainqueur inexorable; et, après une longue navigation, elle étoit parvenue aux rivages de l'Attique, habités de tout temps par un peuple que les nations farouches de la Grece avoient dédaigné d'asservir. Ses campagnes stériles n'offroient point de butin, et sa foiblesse ne pouvoit inspirer de crainte. Accoutumé aux douceurs de la paix, libre sans connoître le prix de la liberté, plutôt grossier que barbare, il devoit s'unir sans effort à des étrangers que le malheur avoit instruits. Bientôt les Égyptiens et les habitans de l'Attique ne formerent qu'un seul peuple: mais les premiers prirent sur les seconds cet ascendant qu'on accorde tôt ou tard à la supériorité des lumieres; et Cécrops, placé à la tête des uns et des autres, conçut le projet de faire le bonheur de la patrie qu'il venoit d'adopter.

Les anciens habitans de cette contrée

voyoient renaître tous les ans les fruits sauvages du chêne, et se reposoient sur la nature, d'une reproduction qui assuroit leur subsistance. Cécrops leur présenta une nourriture plus douce, et leur apprit à la perpétuer. Différentes especes de grains furent confiés à la terre ; l'olivier fut transporté de l'Egypte dans l'Attique ; des arbres, auparavant inconnus, étendirent sur de riches moissons leurs branches chargées de fruits. L'habitant de l'Attique, entraîné par l'exemple des Egyptiens experts dans l'agriculture, redoubloit ses efforts, et s'endurcissoit à la fatigue ; mais il n'étoit pas encore remué par des intérêts assez puissans, pour adoucir ses peines et l'animer dans ses travaux.

Le mariage fut soumis à des lois ; et ces réglemens, sources d'un nouvel ordre de vertus et de plaisirs, firent connoître les avantages de la décence, les attraits de la pudeur, le plaisir de plaire, le bonheur d'aimer, la nécessité d'aimer toujours. Le pere entendit, au fond de son cœur, la voix secrete de la nature ; il l'entendit dans le cœur de son épouse et de ses enfans. Il se surprit versant des larmes que ne lui arrachoit plus la douleur, et apprit à s'estimer en devenant sensible. Bientôt les familles se rapprocherent par des alliances ou par des besoins mutuels ; des chaînes sans nombre embrasserent tous les mem-

bres de la société. Les biens dont ils jouissoient ne leur furent plus personnels, et les maux qu'ils n'éprouvoient pas ne leur furent plus étrangers.

D'autres motifs faciliterent la pratique des devoirs. Les premiers Grecs offroient leurs hommages à des dieux dont ils ignoroient les noms, et qui, trop éloignés des mortels, et réservant toute leur puissance pour régler la marche de l'univers, manifestoient à peine quelques-unes de leurs volontés dans le petit canton de Dodone en Epire. Les colonies étrangeres donnerent à ces divinités les noms qu'elles avoient en Egypte, en Libye, en Phénicie, et leur attribuerent à chacune un empire limité et des fonctions particulieres. La ville d'Argos fut spécialement consacrée à Junon; celle d'Athenes à Minerve; celle de Thebes, à Bacchus. Par cette légere addition au culte religieux, les dieux parurent se rapprocher de la Grece, et partager entre eux ses provinces. Le peuple les crut plus accessibles, en les croyant moins puissans et moins occupés. Il les trouva partout autour de lui; et, assuré de fixer désormais leurs regards, il conçut une plus haute idée de la nature de l'homme.

Cécrops multiplia les objets de la vénération publique. Il invoqua le souverain des dieux sous le titre de Très-haut : il éleva de toutes parts des temples et des autels;

mais il défendit d'y verser le sang des victimes, soit pour conserver les animaux destinés à l'agriculture, soit pour inspirer à ses sujets l'horreur d'une scene barbare qui s'étoit passée en Arcadie. Un homme, un roi, le farouche Lycaon, venoit d'y sacrifier un enfant à ces dieux qu'on outrage toutes les fois qu'on outrage la nature. L'hommage que leur offrit Cécrops étoit plus digne de leur bonté : c'étoient des épis ou des grains, prémices des moissons dont ils enrichissoient l'Attique, et des gâteaux, tribut de l'industrie que ses habitans commençoient à connoître.

Tous les réglemens de Cécrops respiroient la sagesse et l'humanité. Il en fit pour procurer à ses sujets une vie tranquille, et leur attirer des respects au-delà même du trépas. Il voulut qu'on déposât leurs dépouilles mortelles dans le sein de la mere commune des hommes, et qu'on ensemençât aussitôt la terre qui les couvroit, afin que cette portion de terrain ne fût point enlevée au cultivateur. Les parens, la tête ornée d'une couronne, donnoient un repas funebre ; et c'est là que, sans écouter la voix de la flatterie ou de l'amitié, on honoroit la mémoire de l'homme vertueux, on flétrissoit celle du méchant. Par ces pratiques touchantes, les peuples entrevirent que l'homme, peu jaloux de conserver après sa mort une se-

conde vie dans l'estime publique, doit du moins laisser une réputation dont ses enfans n'aient pas à rougir.

La même sagesse brilloit dans l'établissement d'un tribunal qui paroît s'être formé vers les dernieres années de ce prince, ou au commencement du regne de son successeur : c'est celui de l'Aréopage, qui, depuis son origine, n'a jamais prononcé un jugement dont on ait pu se plaindre, et qui contribua le plus à donner aux Grecs les premieres notions de la justice.

Si Cécrops avoit été l'auteur de ces mémorables institutions, et de tant d'autres qu'il employa pour éclairer les Athéniens, il auroit été le premier des législateurs et le plus grand des mortels ; mais elles étoient l'ouvrage de toute une nation attentive à les perfectionner pendant une longue suite de siecles. Il les avoit apportées d'Egypte ; et l'effet qu'elles produisirent fut si prompt, que l'Attique se trouva bientôt peuplée de vingt mille habitans, qui furent divisés en quatre tribus.

Des progrès si rapides attirerent l'attention des peuples qui ne vivoient que de rapines. Des corsaires descendirent sur les côtes de l'Attique ; des Béotiens en ravagerent les frontieres ; ils répandirent la terreur de tous côtés. Cécrops en profita pour persuader à ses sujets de rapprocher leurs demeures alors éparses dans la cam-

pagne, et de les garantir, par une enceinte, des insultes qu'ils venoient d'éprouver. Les fondemens d'Athenes furent jetés sur la colline où l'on voit aujourd'hui la citadelle. Onze autres villes s'éleverent en différens endroits; et les habitans, saisis de frayeur, firent sans peine le sacrifice qui devoit leur coûter le plus : ils renoncerent à la liberté de la vie champêtre, et se renfermerent dans des murs qu'ils auroient regardés comme le séjour de l'esclavage, s'il n'avoit fallu les regarder comme l'asyle de la foiblesse. A l'abri de leurs remparts, ils furent les premiers des Grecs à déposer, pendant la paix, ces armes meurtrieres qu'auparavant ils ne quittoient jamais.

Cécrops mourut après un regne de cinquante ans. Il avoit épousé la fille d'un des principaux habitans de l'Attique. Il en eut un fils dont il vit finir les jours, et trois filles, à qui les Athéniens décernerent depuis les honneurs divins. Ils conservent encore son tombeau dans le temple de Minerve ; et son souvenir est gravé, en caracteres ineffaçables, dans la constellation du Verseau qu'ils lui ont consacrée.

Après Cécrops, régnerent, pendant l'espace d'environ cinq cent soixante-cinq ans, dix-sept princes, dont Codrus fut le dernier.

Les regards de la postérité ne doivent point s'arrêter sur la plupart d'entre eux,

Et qu'importe, en effet, que quelques-uns aient été dépouillés par leurs successeurs du rang qu'ils avoient usurpé, et que les noms des autres se soient par hasard sauvés de l'oubli ? Cherchons, dans la suite de leurs regnes, les traits qui ont influé sur le caractere de la nation, ou qui devoient contribuer à son bonheur.

Sous les regnes de Cécrops et de Cranaüs son successeur, les habitans de l'Attique jouirent d'une paix assez constante. Accoutumés aux douceurs et à la servitude de la société, ils étudioient leurs devoirs dans leurs besoins, et les mœurs se formoient d'après les exemples.

Leurs connoissances, accrues par des liaisons si intimes, s'augmenterent encore par le commerce des nations voisines. Quelques années après Cécrops, les lumieres de l'Orient pénétrerent en Béotie. Cadmus, à la tête d'une colonie de Phéniciens, y porta le plus sublime de tous les arts, celui de retenir par de simples traits les sons fugitifs de la parole, et les plus fines opérations de l'esprit. Le secret de l'écriture, introduit en Attique, y fut destiné, quelque temps après, à conserver le souvenir des événemens remarquables.

Nous ne pouvons fixer d'une maniere précise le temps où les autres arts y furent connus; et nous n'avons à cet égard que des traditions à rapporter. Sous la

regne d'Erichthonius, la colonie de Cécrops accoutuma les chevaux, déjà dociles au frein, à traîner péniblement un chariot, et profita du travail des abeilles, dont elle perpétua la race sur le mont Hymete. Sous Pandion, elle fit de nouveaux progrès dans l'agriculture; mais une longue sécheresse ayant détruit les espérances du laboureur, les moissons de l'Egypte suppléerent aux besoins de la colonie, et l'on prit une légere teinture du commerce. Erecthée, son successeur, illustra son regne par des établissemens utiles, et les Athéniens lui consacrerent un temple après sa mort.

Ces découvertes successives redoubloient l'activité du peuple, et, en lui procurant l'abondance, le préparoient à la corruption : car, dès qu'on eut compris qu'il est dans la vie des biens que l'art ajoute à ceux de la nature, les passions réveillées se porterent vers cette nouvelle image du bonheur. L'imitation aveugle, ce mobile puissant de la plupart des actions des hommes, et qui d'abord n'avoit excité qu'une émulation douce et bienfaisante, produisit bientôt l'amour des distinctions, le desir des préférences, la jalousie et la haine. Les principaux citoyens, faisant mouvoir à leur gré ces différens ressorts, remplirent la société de troubles, et porterent leurs regards sur le trône. Amphictyon obligea Cranaüs d'en descendre; lui-même

même fut contraint de le céder à Erichthonius.

A mesure que le royaume d'Athenes prenoit de nouvelles forces, on voyoit ceux d'Argos, d'Arcadie, de Lacédémone, de Corinthe, de Cicyone, de Thebes, de Thessalie et d'Epire, s'accroître par degrés, et continuer leur révolution sur la scene du monde.

Cependant l'ancienne barbarie reparoissoit, au mépris des lois et des mœurs; il s'élevoit par intervalles des hommes robustes qui se tenoient sur les chemins pour attaquer les passans, ou des princes dont la cruauté froide infligeoit à des innocens des supplices lents et douloureux. Mais la nature, qui balance sans cesse le mal par le bien, fit naître, pour les détruire, des hommes plus robustes que les premiers, aussi puissans que les seconds, plus justes que les uns et les autres. Ils parcoururent la Grece; ils la purgeoient du brigandage des rois et des particuliers: ils paroissoient au milieu des Grecs, comme des mortels d'un ordre supérieur; et ce peuple enfant, aussi extrême dans sa reconnoissance que dans ses alarmes, répandoit tant de gloire sur leurs moindres exploits, que l'honneur de le protéger étoit devenu l'ambition des ames fortes.

Cette espece d'héroïsme, inconnu aux siecles suivans, ignoré des autres nations,

le plus propre néanmoins à concilier les intérêts de l'orgueil avec ceux de l'humanité, germoit de toutes parts, et s'exerçoit sur toutes sortes d'objets. Si un animal féroce, sorti du fond des bois, semoit la terreur dans les campagnes, le héros de la contrée se faisoit un devoir d'en triompher, aux yeux d'un peuple qui regardoit encore la force comme la premiere des qualités, et le courage comme la premiere des vertus. Les souverains eux-mêmes, flattés de joindre à leurs titres la prééminence du mérite le plus estimé dans leur siecle, s'engageoient dans des combats qui, en manifestant leur bravoure, sembloient légitimer encore leur puissance. Mais bientôt ils aimerent des dangers qu'ils se contentoient auparavant de ne pas craindre. Ils allerent les mendier au loin, ou les firent naître autour d'eux; et comme les vertus exposées aux louanges se flétrissent aisément, leur bravoure, dégénérée en témérité, ne changea pas moins d'objet que de caractere. Le salut des peuples ne dirigeoit plus leurs entreprises; tout étoit sacrifié à des passions violentes, dont l'impunité redoubloit la licence. La main qui venoit de renverser un tyran de son trône, dépouilloit un prince juste des richesses qu'il avoit reçues de ses peres, ou lui ravissoit une épouse distinguée par sa beauté. La vie des anciens héros est souillée de ces taches honteuses.

Plusieurs d'entre eux, sous le nom d'Argonautes (1), formerent le projet de se rendre dans un climat lointain, pour s'emparer des trésors d'Æëtès, roi de Colchos. Il leur fallut traverser des mers inconnues, et braver sans cesse de nouveaux dangers; mais ils s'étoient déjà séparément signalés par tant d'exploits, qu'en se réunissant ils se crurent invincibles, et le furent en effet. Parmi ces héros on vit Jason, qui séduisit et enleva Médée, fille d'Æëtès, mais qui perdit, pendant son absence, le trône de Thessalie où sa naissance l'appeloit; Castor et Pollux, fils de Tyndare, roi de Sparte, célebres par leur valeur, plus célebres par une union qui leur a mérité des autels; Pélée, roi de la Phthiotie, qui passeroit pour un grand homme, si son fils Achille n'avoit pas été plus grand que lui; le poëte Orphée, qui partageoit des travaux qu'il adoucissoit par ses chants; Hercule enfin, le plus illustre des mortels, et le premier des demi-dieux.

Toute la terre est pleine du bruit de son nom et des monumens de sa gloire. Il descendoit des rois d'Argos: on dit qu'il étoit fils de Jupiter et d'Alcmene, épouse d'Amphitryon, qu'il fit tomber sous ses coups; et le lion de Némée, et le taureau de Crete,

---

(1) Vers l'an 1300 avant J. C.

et le sanglier d'Erymanthe, et l'hydre de Lerne, et des monstres plus féroces encore; un Busiris, roi d'Egypte, qui trempoit lâchement ses mains dans le sang des étrangers; un Anthée de Libye, qui ne les dévouoit à la mort qu'après les avoir vaincus à la lutte; et les géants de Sicile, et les centaures de Thessalie, et tous les brigands de la terre, dont il avoit fixé les limites à l'occident, comme Bacchus les avoit fixées à l'orient. On ajoute qu'il ouvrit les montagnes pour rapprocher les nations, qu'il creusa des détroits pour confondre les mers, qu'il triompha des enfers, et qu'il fit triompher les dieux dans les combats qu'ils livrerent aux géants.

Son histoire est un tissu de prodiges, ou plutôt c'est l'histoire de tous ceux qui ont porté le même nom et subi les mêmes travaux que lui. On a exagéré leurs exploits: en les réunissant sur un seul homme, et en lui attribuant toutes les grandes entreprises dont on ignoroit les auteurs, on l'a couvert d'un éclat qui semble rejaillir sur l'espece humaine; car l'Hercule qu'on adore est un fantôme de grandeur élevé entre le ciel et la terre, comme pour en combler l'intervalle. Le véritable Hercule ne différoit des autres hommes que par sa force, et ne ressembloit aux dieux des Grecs que par ses foiblesses: les biens et les maux qu'il fit dans ses expéditions fréquentes, lui attire-

rent pendant sa vie une célébrité qui valut à la Grece un nouveau défenseur en la personne de Thésée.

Ce prince étoit fils d'Egée, roi d'Athenes, et d'Ethra, fille du sage Pitthée qui gouvernoit Trézene : il étoit élevé dans cette ville, où le bruit des actions d'Hercule l'agitoit sans cesse : il en écoutoit le récit avec une ardeur d'autant plus inquiete, que les liens du sang l'unissoient à ce héros ; et son ame impatiente frémissoit autour des barrieres qui la tenoient renfermée : car il s'ouvroit un vaste champ à ses espérances. Les brigands commençoient à reparoître ; les monstres sortoient de leurs forêts ; Hercule étoit en Lydie.

Pour contenter ce courage bouillant, Ethra découvre à son fils le secret de sa naissance ; elle le conduit vers un rocher énorme, et lui ordonne de le soulever : il y trouve une épée et d'autres signes auxquels son pere devoit le reconnoître un jour. Muni de ce dépôt, il prend la route d'Athenes. En vain sa mere et son aïeul le pressent de monter sur un vaisseau ; les conseils prudens l'offensent, ainsi que les conseils timides : il préfere le chemin du péril et de la gloire, et bientôt il se trouve en présence de Sinnis. Cet homme cruel attachoit les vaincus à des branches d'arbres qu'il courboit avec effort, et qui se relevoient chargées des membres sanglans de ces malheu-

reux. Plus loin, Sciron occupoit un sentier étroit sur une montagne, d'où il précipitoit les passans dans la mer. Plus loin encore, Procruste les étendoit sur un lit, dont la longueur devoit être la juste mesure de leur corps, qu'il réduisoit ou prolongeoit par d'affreux tourmens. Thésée attaque ces brigands, et les fait périr par les supplices qu'ils avoient inventés.

Après des combats et des succès multipliés, il arrive à la cour de son pere, violemment agitée par des dissentions qui menaçoient le souverain. Les Pallantides, famille puissante d'Athenes, voyoient à regret le sceptre entre les mains d'un vieillard qui, suivant eux, n'avoit ni le droit ni la force de le porter : ils laissoient éclater avec leurs mépris, l'espoir de sa mort prochaine, et le desir de partager sa dépouille. La présence de Thésée déconcerte leurs projets; et dans la crainte qu'Egée, en adoptant cet étranger, ne trouve un vengeur et un héritier légitime, ils le remplissent de toutes les défiances dont une ame foible est susceptible : mais, sur le point d'immoler son fils, Egée le reconnoît, et le fait reconnoître à son peuple. Les Pallantides se révoltent : Thésée les dissipe, et vole soudain aux champs de Marathon, qu'un taureau furieux ravageoit depuis quelques années : il l'attaque, le saisit, et l'expose, chargé de chaînes, aux yeux des Athé-

niens, non moins étonnés de la victoire, qu'effrayés du combat.

Un autre trait épuisa bientôt leur admiration. Minos, roi de Crete, les accusoit d'avoir fait périr son fils Androgée, et les avoit contraints, par la force des armes, à lui livrer, à des intervalles marqués (1), un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles. Le sort devoit les choisir, l'esclavage ou la mort devenir leur partage. C'étoit pour la troisieme fois qu'on venoit arracher à de malheureux parens, les gages de leur tendresse. Athenes étoit en pleurs; mais Thésée la rassure : il se propose de l'affranchir de ce tribut odieux; et, pour remplir un si noble projet, il se met lui-même au nombre des victimes, et s'embarque pour la Crete.

Les Athéniens disent qu'en arrivant dans cette île, leurs enfans étoient renfermés dans un labyrinthe, et bientôt après dévorés par le Minotaure, monstre moitié homme moitié taureau, issu des amours infâmes de Pasiphaé, reine de Crete : ils ajoutent que Thésée, ayant tué le Minotaure, ramena les jeunes Athéniens, et fut accompagné, à son retour, par Ariadne, fille de Minos, qui l'avoit aidé à sortir du

(1) Tous les ans, suivant Apollodore; tous les sept ans, suivant Diodore; tous les neuf ans, suivant Plutarque.

labyrinthe, et qu'il abandonna sur les rives de Naxos. Les Crétois disent au contraire, que les ôtages athéniens étoient destinés aux vainqueurs dans les jeux célébrés en l'honneur d'Androgée ; que Thésée, ayant obtenu la permission d'entrer en lice, vainquit Taurus, général des troupes de Minos, et que ce prince fut assez généreux pour rendre justice à sa valeur, et pardonner aux Athéniens.

Le témoignage des Crétois est plus conforme au caractere d'un prince renommé pour sa justice et sa sagesse : celui des Athéniens n'est peut-être que l'effet de leur haine éternelle pour les vainqueurs qui les ont humiliés ; mais de ces deux opinions il résulte également que Thésée délivra sa nation d'une servitude honteuse, et qu'en exposant ses jours, il acheva de mériter le trône qui restoit vacant par la mort d'Egée.

A peine y fut-il assis, qu'il voulut mettre des bornes à son autorité, et donner au gouvernement une forme plus stable et plus réguliere. Les douze villes de l'Attique, fondées par Cécrops, étoient devenues autant de républiques, qui toutes avoient des magistrats particuliers, et des chefs presque indépendans : leurs intérêts se croisoient sans cesse, et produisoient entre elles des guerres fréquentes. Si des périls pressans les obligeoient quelquefois de recourir à la protection du souverain, le calme qui sui-

cédoit à l'orage, réveilloit bientôt les anciennes jalousies : l'autorité royale, flottant entre le despotisme et l'avilissement, inspiroit la terreur ou le mépris ; et le peuple, par le vice d'une constitution dont la nature n'étoit exactement connue ni du prince ni des sujets, n'avoit aucun moyen pour se défendre contre l'extrême servitude, ou contre l'extrême liberté.

Thésée forma son plan, et, supérieur même aux petits obstacles, il se chargea des détails de l'exécution, parcourut les divers cantons de l'Attique, et chercha partout à s'insinuer dans les esprits. Le peuple reçut avec ardeur un projet qui sembloit le ramener à sa liberté primitive ; mais les plus riches, consternés de perdre la portion d'autorité qu'ils avoient usurpée, et de voir s'établir une espece d'égalité entre tous les citoyens, murmuroient d'une innovation qui diminuoit la prérogative royale : cependant ils n'oserent s'opposer ouvertement aux volontés d'un prince qui tâchoit d'obtenir par la persuasion ce qu'il pouvoit exiger par la force, et donnerent un consentement contre lequel ils se promirent de protester dans des circonstances plus favorables.

Alors il fut réglé qu'Athenes deviendroit la métropole et le centre de l'empire ; que les sénats des villes seroient abolis ; que la puissance législative résideroit dans l'assemblée générale de la nation, distribuée en

trois classes ; celle des notables, celle des agriculteurs, et celle des artisans ; que les principaux magistrats, choisis dans la premiere, seroient chargés du dépôt des choses saintes, et de l'interprétation des lois ; que les différens ordres de citoyens se balanceroient mutuellement, parce que le premier auroit pour lui l'éclat des dignités ; le second, l'importance des services ; le troisieme, la supériorité du nombre : il fut réglé enfin que Thésée, placé à la tête de la république, seroit le défenseur des lois qu'elle promulgueroit, et le général des troupes destinées à la défendre.

Par ces dispositions, le gouvernement d'Athenes devint essentiellement démocratique ; et, comme il se trouvoit assorti au génie des Athéniens, il s'est soutenu dans cet état, malgré les altérations qu'il éprouva du temps de Pisistrate. Thésée institua une fête solennelle, dont les cérémonies rappellent encore aujourd'hui la réunion des différens peuples de l'Attique ; il fit construire des tribunaux pour les magistrats ; il agrandit la capitale, et l'embellit autant que l'imperfection des arts pouvoit le permettre. Les étrangers, invités à s'y rendre, y accoururent de toutes parts, et furent confondus avec les anciens habitans ; il ajouta le territoire de Mégare à l'empire ; il plaça sur l'isthme de Corinthe, une colonne qui séparoit l'Attique du Péloponese, et renou-

vela, près de ce monument, les jeux isthmiques, à l'imitation de ceux d'Olympie, qu'Hercule venoit d'établir.

Tout sembloit alors favoriser ses vœux. Il commandoit à des peuples libres, que sa modération et ses bienfaits retenoient dans la dépendance. Il dictoit des lois de paix et d'humanité aux peuples voisins, et jouissoit d'avance de cette vénération profonde que les siecles attachent par degrés à la mémoire des grands hommes.

Cependant, il ne le fut pas assez lui-même pour achever l'ouvrage de sa gloire. Il se lassa des hommages paisibles qu'il recevoit, et des vertus faciles qui en étoient la source. Deux circonstances fomenterent encore ce dégoût. Son ame, qui veilloit sans cesse sur les démarches d'Hercule, étoit importunée des nouveaux exploits dont ce prince marquoit son retour dans la Grece. D'un autre côté, soit pour éprouver le courage de Thésée, soit pour l'arracher au repos, Pirithoüs, fils d'Ixion, et roi d'une partie de la Thessalie, conçut un projet conforme au génie des anciens héros. Il vint enlever dans les champs de Marathon les troupeaux du roi d'Athenes; et quand Thésée se présenta pour venger cet affront, Pirithoüs parut saisi d'une admiration secrete; et lui tendant la main en signe de paix: » Soyez mon juge, lui dit-il; quelle satis» faction exigez-vous? Celle, répond Thé-

» sée, de vous unir à moi par la confra-
» ternité des armes. « A ces mots ils se jurent une alliance indissoluble, et méditent ensemble de grandes entreprises.

Hercule, Thésée, Pirithoüs, amis et rivaux généreux, déchaînés tous trois dans la carrière, ne respirant que les dangers et la victoire, faisant pâlir le crime et trembler l'innocence, fixoient alors les regards de la Grece entiere. Tantôt à la suite du premier, tantôt suivi du troisieme, quelquefois se mêlant dans la foule des héros, Thésée étoit appelé à toutes les expéditions éclatantes. Il triompha, dit-on, des Amazones, et sur les bords du Thermodon en Asie, et dans les plaines de l'Attique; il parut à la chasse de cet énorme sanglier de Calydon, contre lequel Méléagre, fils du roi de cette ville, rassembla les princes les plus courageux de son temps; il se signala contre les centaures de Thessalie, ces hommes audacieux qui, s'étant exercés les premiers à combattre à cheval, avoient plus de moyens pour donner la mort et pour l'éviter.

Au milieu de tant d'actions glorieuses, mais inutiles au bonheur de son peuple, il résolut, avec Pirithoüs, d'enlever la princesse de Sparte et celle d'Epire, distinguées toutes deux par une beauté qui les rendit célebres et malheureuses. L'une étoit cette Hélene dont les charmes firent depuis couler

tant

teint de sang et de pleurs ; l'autre étoit Proserpine, fille d'Aidonée, roi des Molosses en Epire.

Ils trouverent Hélene exécutant une danse dans le temple de Diane ; et l'ayant arrachée du milieu de ses compagnes, ils se déroberent, par la fuite, au châtiment qui les menaçoit à Lacédémone, et qui les attendoit en Epire : car Aidonée, instruit de leurs desseins, livra Pirithoüs à des dogues affreux qui le dévorerent, et précipita Thésée dans les horreurs d'une prison, dont il ne fut délivré que par les soins officieux d'Hercule.

De retour dans ses états, il trouva sa famille couverte d'opprobres, et la ville déchirée par des factions. La reine, cette Phedre dont le nom retentit souvent sur le théâtre d'Athenes, avoit conçu pour Hippolyte, qu'il avoit eu d'Antiope, reine des Amazones, un amour qu'elle condamnoit, dont le jeune prince avoit horreur, et qui causa bientôt la perte de l'un et de l'autre. Dans le même temps les Pallantides, à la tête des principaux citoyens, cherchoient à s'emparer du pouvoir souverain, qu'ils l'accusoient d'avoir affoibli : le peuple avoit perdu dans l'exercice de l'autorité, l'amour de l'ordre et le sentiment de la reconnoissance. Il venoit d'être aigri par la présence et par les plaintes de Castor et de Pollux, freres d'Hélene, qui, avant de

la retirer des mains auxquelles Thésée l'avoit confiée, avoient ravagé l'Attique, et excité des murmures contre un roi qui sacrifioit tout à ses passions, et abandonnoit le soin de son empire pour aller au loin tenter des aventures ignominieuses, et en expier la honte dans les fers.

Thésée chercha vainement à dissiper de si funestes impressions. On lui faisoit un crime de son absence, de ses exploits, de ses malheurs; et quand il voulut employer la force, il apprit que rien n'est si foible qu'un souverain avili aux yeux de ses sujets.

Dans cette extrémité, ayant prononcé des imprécations contre les Athéniens, il se réfugia auprès du roi Lycomede, dans l'île de Scyros : il y périt quelque temps après (1), ou par les suites d'un accident, ou par la trahison de Lycomede, attentif à ménager l'amitié de Mnesthée, successeur de Thésée.

Ses actions, et l'impression qu'elles firent sur les esprits, pendant sa jeunesse, au commencement de son regne et à la fin de ses jours, nous l'offrent successivement sous l'image d'un héros, d'un roi, d'un aventurier; et, suivant ces rapports différens, il mérita l'admiration, l'amour et le mépris des Athéniens.

---

(1) Vers l'an 1305 avant J. C.

Ils ont depuis oublié ses égaremens, et rougi de leur révolte. Cimon, fils de Miltiade, transporta, par ordre de l'oracle, ses ossemens dans les murs d'Athenes. On construisit, sur son tombeau, un temple embelli par les arts, et devenu l'asyle des malheureux. Divers monumens le retracent à nos yeux, ou rappellent le souvenir de son regne. C'est un des génies qui président aux jours de chaque mois, un des héros qui sont honorés par des fêtes et par des sacrifices. Athenes, enfin, le regarde comme le premier auteur de sa puissance, et se nomme avec orgueil la ville de Thésée.

La colere des dieux, qui l'avoit banni de ses états, s'appesantissoit depuis long-temps sur le royaume de Thebes. Cadmus chassé du trône qu'il avoit élevé, Polydore déchiré par des Bacchantes, Labdacus enlevé par une mort prématurée, et ne laissant qu'un fils au berceau, et entouré d'ennemis : tel avoit été, depuis son origine, le sort de la famille royale, lorsque Laïus, fils et successeur de Labdacus, après avoir perdu et recouvré deux fois la couronne, épousa Epicaste ou Jocaste, fille de Ménœcée. C'est à cet hymen qu'étoient réservées les plus affreuses calamités. L'enfant qui en naîtra, disoit un oracle, sera le meurtrier de son pere, et l'époux de sa mere. Ce fils naquit, et les auteurs de ses jours le condamnerent à devenir la proie des bêtes fé-

roces. Ses cris, ou le hasard, le firent découvrir dans un endroit solitaire. Il fut présenté à la reine de Corinthe, qui l'éleva dans sa cour sous le nom d'Œdipe, et comme son fils adoptif.

Au sortir de l'enfance, instruit des dangers qu'il avoit courus, il consulta les dieux; et leurs ministres ayant confirmé, par leur réponse, l'oracle qui avoit précédé sa naissance, il fut entraîné dans le malheur qu'il vouloit éviter. Résolu de ne plus retourner à Corinthe, qu'il regardoit comme sa patrie, il prit le chemin de la Phocide, et rencontra, dans un sentier, un vieillard qui lui prescrivit, avec hauteur, de laisser le passage libre, et voulut l'y contraindre par la force. C'étoit Laïus: Œdipe se précipita sur lui, et le fit périr sous ses coups.

Après ce funeste accident, le royaume de Thebes et la main de Jocaste furent promis à celui qui délivreroit les Thébains des maux dont ils étoient affligés. Sphinge, fille naturelle de Laïus, s'étant associée à des brigands, ravageoit la plaine, arrêtoit les voyageurs par des questions captieuses, et les égaroit dans les détours du mont Phinée, pour les livrer à ses perfides compagnons. Œdipe démêla ses pieges, dissipa les complices de ses crimes; et en recueillant le fruit de sa victoire, il remplit l'oracle dans toute son étendue.

L'inceste triomphoit sur la terre; mais

le ciel se hâta d'en arrêter le cours. Des lumieres odieuses vinrent effrayer les deux époux. Jocaste termina ses infortunes par une mort violente. Œdipe, à ce que rapportent quelques auteurs, s'arracha les yeux, et mourut dans l'Attique, où Thésée lui avoit accordé un asyle. Mais, suivant d'autres traditions, il fut condamné à supporter la lumiere du jour, pour voir encore des lieux témoins de ses forfaits ; et la vie, pour la donner à des enfans plus coupables et aussi malheureux que lui. C'étoient Etéocle, Polynice, Antigone et Ismene, qu'il eut d'Euriganée sa seconde femme.

Les deux princes ne furent pas plutôt en âge de régner, qu'ils reléguerent Œdipe au fond de son palais, et convinrent ensemble de tenir, chacun à son tour, les rênes du gouvernement pendant une année entiere. Etéocle monta le premier sur ce trône sous lequel l'abîme restoit toujours ouvert, et refusa d'en descendre. Polynice se rendit auprès d'Adraste, roi d'Argos, qui lui donna sa fille en mariage, et lui promit de puissans secours.

Telle fut l'occasion de la premiere expédition où les Grecs montrerent quelques connoissances de l'art militaire (1). Jusqu'alors on avoit vu des troupes sans sol-

(1) En 1329 avant J. C.

dats, inonder tout-à-coup un pays voisin, et se retirer après des hostilités et des cruautés passageres. Dans la guerre de Thebes, on vit des projets concertés avec prudence, et suivis avec fermeté; des peuples différens, renfermés dans un même camp, et soumis à la même autorité, opposant un courage égal aux rigueurs des saisons, aux lenteurs d'un siege, et aux dangers des combats journaliers.

Adraste partagea le commandement de l'armée avec Polynice, qu'il vouloit établir sur le trône de Thebes; le brave Tydée, fils d'Œnée, roi d'Etolie; l'impétueux Capanée; le devin Amphiaraüs; Hippomédon et Parténopée. A la suite de ces guerriers, tous distingués par leur naissance et par leur valeur, parurent dans un ordre inférieur de mérite et de dignités, les principaux habitans de la Messénie, de l'Arcadie et de l'Argolide.

L'armée s'étant mise en marche, entra dans la forêt de Némée, où ses généraux instituerent des jeux qu'on célebre encore aujourd'hui avec la plus grande solennité. Après avoir passé l'isthme de Corinthe, elle se rendit en Béotie, et força les troupes d'Etéocle à se renfermer dans les murs de Thebes.

Les Grecs ne connoissoient pas encore l'art de s'emparer d'une place défendue par une forte garnison. Tous les efforts des as-

siégeans se dirigeoient vers les portes ; toute l'espérance des assiégés consistoit dans leurs fréquentes sorties. Les actions qu'elles occasionnoient avoient déjà fait périr beaucoup de monde de part et d'autre ; déjà le vaillant Capanée venoit d'être précipité du haut d'une échelle qu'il avoit appliquée contre le mur, lorsque Etéocle et Polynice résolurent de terminer entre eux leurs différends. Le jour pris, le lieu fixé, les peuples en pleurs, les armées en silence, les deux princes fondirent l'un sur l'autre ; et, après s'être percés de coups, ils rendirent les derniers soupirs sans pouvoir assouvir leur rage. On les porta sur le même bûcher, et, dans la vue d'exprimer, par une image effrayante, les sentimens qui les avoient animés pendant leur vie, on supposa que la flamme pénétrée de leur haine, s'étoit divisée pour ne pas confondre leurs cendres.

Créon, frere de Jocaste, fut chargé pendant la minorité de Laodamas, fils d'Etéocle, de continuer une guerre qui devenoit de jour en jour plus funeste aux assiégeans, et qui finit par une vigoureuse sortie que firent les Thébains. Le combat fut très-meurtrier ; Tydée et la plupart des généraux argiens y périrent. Adraste, contraint de lever le siege, ne put honorer par des funérailles ceux qui étoient restés sur le champ de bataille ; il fallut que Thésée interposât son autorité pour obliger Créon à

se soumettre au droit des gens, qui commençoit à s'introduire.

La victoire des Thébains ne fit que suspendre leur perte. Les chefs des Argiens avoient laissé des fils dignes de les venger. Dès que les temps furent arrivés (1), ces jeunes princes, connus sous le nom d'ÉPIGONES, c'est-à-dire, SUCCESSEURS, et parmi lesquels on voyoit Diomede, fils de Tydée, et Sthénélus, fils de Capanée, entrerent, à la tête d'une armée formidable, sur les terres de leurs ennemis.

On en vint bientôt aux mains; et les Thébains ayant perdu la bataille, abandonnerent la ville, qui fut livrée au pillage. Thersander, fils et successeur de Polynice, fut tué quelques années après, en allant au siege de Troie. Après sa mort, deux princes de la même famille régnerent à Thebes; mais le second fut tout-à-coup saisi d'une noire frénésie; et les Thébains, persuadés que les Furies s'attacheroient au sang d'Œdipe, tant qu'il en resteroit une goutte sur la terre, mirent une autre famille sur le trône. Ils choisirent, trois générations après, le gouvernement républicain, qui subsiste encore parmi eux.

Le repos dont jouit la Grece après la seconde guerre de Thebes, ne pouvoit être

---

(1) En 1319 avant J. C.

durable. Les chefs de cette expédition revenoient couverts de gloire, les soldats chargés de butin. Les uns et les autres se montroient avec cette fierté que donne la victoire ; et racontant à leurs enfans, à leurs amis empressés autour d'eux, la suite de leurs travaux et de leurs exploits, ils ébranloient puissamment les imaginations, et allumoient dans tous les cœurs la soif ardente des combats. Un événement subit développa ces impressions funestes.

Sur la côte de l'Asie, à l'opposite de la Grece, vivoit paisiblement un prince qui ne comptoit que des souverains pour aïeux, et qui se trouvoit à la tête d'une nombreuse famille, presque toute composée de jeunes héros : Priam régnoit à Troie ; et son royaume, autant par l'opulence et par le courage des peuples soumis à ses lois, que par ses liaisons avec les rois d'Assyrie, répandoit en ce canton de l'Asie, le même éclat que le royaume de Mycenes dans la Grece.

La maison d'Argos, établie en cette derniere ville, reconnoissoit pour chef Agamemnon, fils d'Atrée. Il avoit joint à ses états, ceux de Corinthe, de Sicyone et de plusieurs villes voisines. Sa puissance, augmentée de celle de Ménélas son frere, qui venoit d'épouser Hélene, héritiere du royaume de Sparte, lui donnoit une grande influence sur cette partie de la Grece, qui, de Pélops son aïeul, a pris le nom de Péloponese.

Tantale, son bisaïeul, régna d'abord en Lydie; et, contre les droits les plus sacrés, retint dans les fers un prince troyen, nommé Ganymede. Plus récemment encore, Hercule, issu des rois d'Argos, avoit détruit la ville de Troie, fait mourir Laomédon, et enlevé Hésione sa fille.

Le souvenir de ces outrages restés impunis, entretenoit dans les maisons de Priam et d'Agamemnon une haine héréditaire et implacable, aigrie de jour en jour par la rivalité de puissance, la plus terrible des passions meurtrieres. Pâris, fils de Priam, fut destiné à faire éclore ces semences de division.

Pâris vint en Grece, et se rendit à la cour de Ménélas, où la beauté d'Hélene fixoit tous les regards. Aux avantages de la figure, le prince troyen réunissoit le desir de plaire, et l'heureux concours des talens agréables. Ces qualités, animées par l'espoir du succès, firent une telle impression sur la reine de Sparte, qu'elle abandonna tout pour le suivre. Les Atrides voulurent envain obtenir par la douceur une satisfaction proportionnée à l'offense; Priam ne vit dans son fils que le réparateur des torts que sa maison et l'Asie entiere avoient éprouvés de la part des Grecs, et rejeta les voies de conciliation qu'on lui proposoit.

A cette étrange nouvelle, ces cris tumultueux et sanguinaires, ces bruits avant-

coureurs des combats et de la mort, éclatent et se répandent de toutes parts. Les nations de la Grece s'agitent comme une forêt battue par la tempête. Les rois dont le pouvoir est renfermé dans une seule ville, ceux dont l'autorité s'étend sur plusieurs peuples, possédés également de l'esprit d'héroïsme, s'assemblent à Mycenes. Ils jurent de reconnoître Agamemnon pour chef de l'entreprise, de venger Ménélas, de réduire Ilium en cendres. Si des princes refusent d'abord d'entrer dans la confédération, ils sont bientôt entraînés par l'éloquence persuasive du vieux Nestor, roi de Pylos; par les discours insidieux d'Ulysse, roi d'Itaque; par l'exemple d'Ajax, de Salamine; de Diomede, d'Argos; d'Idoménée, de Crete; d'Achille, fils de Pélée, qui régnoit dans un canton de la Thessalie, et d'une foule de jeunes guerriers, ivres d'avance des succès qu'ils se promettent.

Après de longs préparatifs, l'armée, forte d'environ cent mille hommes, se rassembla au port d'Aulide; et près de douze cents voiles la transporterent sur les rives de la Troade.

La ville de Troie, défendue par des remparts et des tours, étoit encore protégée par une armée nombreuse, que commandoit Hector, fils de Priam : il avoit sous lui quantité de princes alliés qui avoient joint leurs troupes à celles des Troyens.

Assemblées sur le rivage, elles présentoient un front redoutable à l'armée des Grecs, qui, après les avoir repoussées, se renfermerent dans un camp avec la plus grande partie de leurs vaisseaux.

Les deux armées essayerent de nouveau leurs forces; et le succès douteux de plusieurs combats, fit entrevoir que le siege traîneroit en longueur.

Avec de frêles bâtimens et de foibles lumieres sur l'art de la navigation, les Grecs n'avoient pu établir une communication suivie entre la Grece et l'Asie. Les subsistances commencerent à manquer. Une partie de la flotte fut chargée de ravager ou d'ensemencer les îles et les côtes voisines, tandis que divers partis dispersés dans la campagne, enlevoient les récoltes et les troupeaux. Un autre motif rendoit ces détachemens indispensables. La ville n'étoit point investie; et comme les troupes de Priam la mettoient à l'abri d'un coup de main, on résolut d'attaquer les alliés de ce prince, soit pour profiter de leurs dépouilles, soit pour le priver de leurs secours. Achille portoit de tous côtés le fer et la flamme : après s'être débordé comme un torrent destructeur, il revenoit avec un butin immense qu'on distribuoit à l'armée, avec des esclaves sans nombre que les généraux partageoient entre eux.

Troie étoit située au pied du mont Ida,

à quelque distance de la mer ; les tentes et les vaisseaux des Grecs occupoient le rivage ; l'espace du milieu étoit le théâtre de la bravoure et de la férocité. Les Troyens et les Grecs, armés de piques, de massues, d'épées, de fleches et de javelots, couverts de casques, de cuirasses, de cuissarts et de boucliers, les rangs pressés, les généraux à leur tête, s'avançoient les uns contre les autres ; les premiers, avec de grands cris, les seconds dans un silence plus effrayant : aussitôt les chefs devenus soldats, plus jaloux de donner de grands exemples que de sages conseils, se précipitoient dans le danger, et laissoient presque toujours au hasard le soin d'un succès qu'ils ne savoient ni préparer ni suivre ; les troupes se heurtoient et se brisoient avec confusion, comme les flots que le vent pousse et repousse dans le détroit de l'Eubée. La nuit séparoit les combattans ; la ville ou les retranchemens servoient d'asyle aux vaincus ; la victoire coûtoit du sang et ne produisoit rien.

Les jours suivans, la flamme du bûcher dévoroit ceux que la mort avoit moissonnés : on honoroit leur mémoire par des larmes et par des jeux funebres. La treve expiroit, et l'on en venoit encore aux mains.

Souvent, au plus fort de la mêlée, un guerrier élevoit sa voix, et défioit au combat un guerrier du parti contraire. Les troupes, en silence, les voyoient tantôt se lancer

des traits ou d'énormes quartiers de pierre; tantôt se joindre l'épée à la main, et presque toujours s'insulter mutuellement pour aigrir leur fureur. La haine du vainqueur survivoit à son triomphe : s'il ne pouvoit outrager le corps de son ennemi, et le priver de la sépulture, il tâchoit du moins de le dépouiller de ses armes. Mais, dans l'instant, les troupes s'avançoient de part et d'autre, soit pour lui ravir sa proie, soit pour la lui assurer, et l'action devenoit générale.

Elle le devenoit aussi, lorsqu'une des armées avoit trop à craindre pour les jours de son guerrier, ou lorsque lui-même cherchoit à les prolonger par la fuite. Les circonstances pouvoient justifier ce dernier parti : l'insulte et le mépris flétrissoient à jamais celui qui fuyoit sans combattre, parce qu'il faut, dans tous les temps, savoir affronter la mort pour mériter de vivre. On réservoit l'indulgence pour celui qui ne se déroboit à la supériorité de son adversaire qu'après l'avoir éprouvée : car, la valeur de ces temps-là consistant moins dans le courage d'esprit que dans le sentiment de ses forces, ce n'étoit pas une honte de fuir lorsqu'on ne cédoit qu'à la nécessité; mais c'étoit une gloire d'atteindre l'ennemi dans sa retraite, et de joindre à la force qui préparoit la victoire, la légéreté qui servoit à la décider.

Les associations d'armes et de sentimens

entre deux guerriers ne furent jamais si communes que pendant la guerre de Troie. Achille et Patrocle, Ajax et Teucer, Diomede et Sthénélus, Idoménée et Mérion, tant d'autres héros dignes de suivre leurs traces, combattoient souvent l'un près de l'autre; et se jetant dans la mêlée, ils partageoient entre eux les périls et la gloire: d'autres fois, montés sur un même char, l'un guidoit les coursiers, tandis que l'autre écartoit la mort, et la renvoyoit à l'ennemi. La perte d'un guerrier exigeoit une prompte satisfaction de la part de son compagnon d'armes: le sang versé demandoit du sang.

Cette idée, fortement imprimée dans les esprits, endurcissoit les Grecs et les Troyens contre les maux sans nombre qu'ils éprouvoient. Les premiers avoient été plus d'une fois sur le point de prendre la ville; plus d'une fois les seconds avoient forcé le camp, malgré les palissades, les fossés, les murs qui le défendoient. On voyoit les armées se détruire, et les guerriers disparoître: Hector, Sarpédon, Ajax, Achille lui-même, avoient mordu la poussiere. A l'aspect de ces revers, les Troyens soupiroient après le renvoi d'Hélene, les Grecs après leur patrie: mais les uns et les autres étoient bientôt retenus par la honte, et par la malheureuse facilité qu'ont les hommes de s'accoutumer à tout, excepté au repos et au bonheur.

Toute la terre avoit les yeux fixés sur les campagnes de Troie, sur ces lieux où la gloire appelloit à grands cris les princes qui n'avoient pas été du commencement de l'expédition. Impatiens de se signaler dans cette carriere ouverte aux nations, ils venoient successivement joindre leurs troupes à celles de leurs alliés, et périssoient quelquefois dans un premier combat.

Enfin, après dix ans de résistance et de travaux, après avoir perdu l'élite de sa jeunesse et de ses héros, la ville tomba sous les efforts des Grecs (1); et sa chûte fit un si grand bruit dans la Grece, qu'elle sert encore de principale époque aux annales des nations. Ses murs, ses maisons, ses temples réduits en poudre; Priam expirant aux pieds des autels; ses fils égorgés autour de lui; Hécube, son épouse; Cassandre, sa fille; Andromaque, veuve d'Hector; plusieurs autres princesses chargées de fers, et trainées comme des esclaves à travers le sang qui ruisseloit dans les rues, au milieu d'un peuple entier dévoré par la flamme, ou détruit par le fer vengeur; tel fut le dénouement de cette fatale guerre. Les Grecs assouvirent leur fureur; mais ce plaisir cruel fut le terme de leur prospérité, et le commencement de leurs désastres.

---

(1) L'an 1282 avant J. C.

Leur retour fut marqué par les plus sinistres revers. Mnesthée, roi d'Athenes, finit ses jours dans l'île de Mélos; Ajax, roi des Locriens, périt avec sa flotte; Ulysse, plus malheureux, eut souvent à craindre le même sort, pendant les dix ans entiers qu'il erra sur les flots; d'autres, encore plus à plaindre, furent reçus dans leur famille, comme des étrangers revêtus de titres qu'une longue absence avoit fait oublier, qu'un retour imprévu rendoit odieux. Au lieu des transports que devoit exciter leur présence, ils n'entendirent autour d'eux que les cris révoltans de l'ambition, de l'adultere et du plus sordide intérêt: trahis par leurs parens et leurs amis, la plupart allerent sous la conduite d'Idoménée, de Philoctete, de Diomede et de Teucer, en chercher de nouveaux en des pays inconnus.

La maison d'Argos se couvrit de forfaits, et déchira ses entrailles de ses propres mains: Agamemnon trouva son trône et son lit profanés par un indigne usurpateur; il mourut, assassiné par Clytemnestre son épouse, qui, quelque temps après, fut massacrée par Oreste son fils.

Ces horreurs, multipliées alors dans presque tous les cantons de la Grece, retracées encore aujourd'hui sur le théâtre d'Athenes, devroient instruire les rois et les peuples, et leur faire redouter jusqu'à la victoire même. Celle des Grecs leur fut

aussi funeste qu'aux Troyens : affoiblis par leurs efforts et par leurs succès, ils ne purent plus résister à leurs divisions, et s'accoutumerent à cette funeste idée, que la guerre étoit aussi nécessaire aux états que la paix. Dans l'espace de quelques générations, on vit tomber et s'éteindre la plupart des maisons souveraines qui avoient détruit celle de Priam ; et quatre-vingt ans après la ruine de Troie, une partie du Péloponese passa entre les mains des Héraclides, ou descendans d'Hercule.

La révolution produite par le retour de ces princes fut éclatante, et fondée sur les plus spécieux prétextes (1). Parmi les familles qui, dans les plus anciens temps, posséderent l'empire d'Argos et de Mycenes, les plus distinguées furent celles de Danaüs et de Pélops. Du premier de ces princes étoient issus Prœtus, Acrisius, Persée, Hercule ; du second, Atrée, Agamemnon, Oreste et ses fils.

Hercule, asservi, tant qu'il vécut, aux volontés d'Eurysthée, que des circonstances particulieres avoient revêtu du pouvoir suprême, ne put faire valoir ses droits ; mais il les transmit à ses fils, qui furent ensuite bannis du Péloponese. Ils tenterent plus d'une fois d'y rentrer ; leurs efforts

(1) En 1022 avant J. C.

étoient toujours réprimés par la maison de Pélops, qui, après la mort d'Eurysthée, avoit usurpé la couronne : leurs titres furent des crimes, tant qu'elle put leur opposer la force; dès qu'elle cessa d'être si redoutable, on vit se réveiller, en faveur des Héraclides, l'attachement des peuples pour leurs anciens maîtres, et la jalousie des puissances voisines contre la maison de Pélops. Celle d'Hercule avoit alors à sa tête trois freres, Témene, Cresphonte et Aristodeme, qui, s'étant associés avec les Doriens, entrerent avec eux dans le Péloponese, où la plupart des villes furent obligées de les reconnoître pour leurs souverains.

Les descendans d'Agamemnon, forcés dans Argos, et ceux de Nestor, dans la Messénie, se réfugierent, les premiers en Thrace, les seconds en Attique. Argos échut en partage à Témene, et la Messénie à Cresphonte. Eurysthene et Proclès, fils d'Aristodeme, mort au commencement de l'expédition, régnerent à Lacédémone.

Peu de temps après, les vainqueurs attaquerent Codrus, roi d'Athenes, qui avoit donné un asyle à leurs ennemis. Ce prince, ayant appris que l'oracle promettoit la victoire à celle des deux armées qui perdroit son général dans la bataille, s'exposa volontairement à la mort; et ce sacrifice enflamma tellement ses troupes, qu'elles mirent les Héraclides en fuite.

C'est là que finissent les siecles nommés héroïques, et qu'il faut se placer pour en saisir l'esprit, et pour entrer dans des détails que le cours rapide des événemens permettoit à peine d'indiquer.

On ne voyoit anciennement que des monarchies dans la Grece ; on n'y voit presque partout aujourd'hui que des républiques. Les premiers rois ne possédoient qu'une ville ou qu'un canton ; quelques-uns étendirent leur puissance aux dépens de leurs voisins, et se formerent de grands états ; leurs successeurs voulurent augmenter leur autorité au préjudice de leurs sujets, et la perdirent.

S'il n'étoit pas venu dans la Grece d'autres colonies que celle de Cécrops, les Athéniens, plus éclairés, et par conséquent plus puissans que les autres sauvages, les auroient assujettis par degrés ; et la Grece n'eût formé qu'un grand royaume, qui subsisteroit aujourd'hui comme ceux d'Egypte et de Perse. Mais les diverses peuplades venues de l'Orient, la diviserent en plusieurs états ; et les Grecs adopterent partout le gouvernement monarchique, parce que ceux qui les policerent n'en connoissoient pas d'autres ; parce qu'il est plus aisé de suivre les volontés d'un seul homme, que celles de plusieurs chefs ; et que l'idée d'obéir et de commander tout à-la-fois, d'être en même temps sujet et souverain,

suppose trop de lumieres et de combinaisons, pour être apperçue dans l'enfance des peuples.

Les rois exerçoient les fonctions de pontife, de général et de juge; leur puissance, qu'ils transmettoient à leurs descendans, étoit très-étendue, et néanmoins tempérée par un conseil dont ils prenoient les avis, et dont ils communiquoient les décisions à l'assemblée générale de la nation.

Quelquefois, après une longue guerre, les deux prétendans au trône, ou les deux guerriers qu'ils avoient choisis, se présentoient les armes à la main; et le droit de gouverner les hommes dépendoit de la force ou de l'adresse du vainqueur.

Pour soutenir l'éclat du rang, le souverain, outre les tributs imposés sur le peuple, possédoit un domaine qu'il avoit reçu de ses ancêtres, qu'il augmentoit par ses conquêtes, et quelquefois par la générosité de ses amis. Thésée, banni d'Athènes, eut pour unique ressource les biens que son pere lui avoit laissés dans l'île de Scyros. Les Etoliens, pressés par un ennemi puissant, promirent à Méléagre, fils d'Œnée leur roi, un terrain considérable, s'il vouloit combattre à leur tête. La multiplicité des exemples ne permet pas de citer les princes qui dûrent une partie de leurs trésors à la victoire ou à la reconnoissance: mais ce qu'on doit remarquer, c'est qu'ils

se glorifioient des présens qu'ils avoient obtenus, parce que les présens étant regardés comme le prix d'un bienfait ou le symbole de l'amitié, il étoit honorable de les recevoir, et honteux de ne pas les mériter.

Rien ne donnoit plus d'éclat au rang suprême et d'essor au courage, que l'esprit d'héroïsme; rien ne s'assortissoit plus aux mœurs de la nation, qui étoient presque partout les mêmes : le caractere des hommes étoit alors composé d'un petit nombre de traits simples, mais expressifs et fortement prononcés : l'art n'avoit point encore ajouté ses couleurs à l'ouvrage de la nature. Ainsi les particuliers devoient différer entre eux, et les peuples se ressembler.

Les corps naturellement robustes, le devenoient encore plus par l'éducation; les ames sans souplesse et sans apprêt étoient actives, entreprenantes, aimant ou haïssant à l'excès, toujours entraînées par les sens, toujours prêtes à s'échapper : la nature, moins contrainte dans ceux qui étoient revêtus du pouvoir, se développoit chez eux avec plus d'énergie que chez le peuple : ils repoussoient une offense par l'outrage ou par la force; et, plus foibles dans la douleur que dans les revers, si c'est pourtant une foiblesse de paroître sensible, ils pleuroient sur un affront dont ils ne pouvoient se venger : doux et faciles dès qu'on les prévenoit par des égards, impétueux et ter-

tribles quand on y manquoit, ils passoient de la plus grande violence aux plus grands remords, et réparoient leur faute avec la même simplicité qu'ils en faisoient l'aveu. Enfin, comme les vices et les vertus étoient sans voile et sans détour, les princes et les héros étoient ouvertement avides de gain, de gloire, de préférences et de plaisirs.

Ces cœurs mâles et altiers ne pouvoient éprouver des émotions languissantes. Deux grands sentimens les agitoient à-la-fois, l'amour et l'amitié; avec cette différence, que l'amour étoit pour eux une flamme dévorante et passagere; l'amitié, une chaleur vive et continue. L'amitié produisoit des actions regardées aujourd'hui comme des prodiges, autrefois comme des devoirs. Oreste et Pylade, voulant mourir l'un pour l'autre, ne faisoient que ce qu'avoient fait avant eux d'autres héros. L'amour, violent dans ses transports, cruel dans sa jalousie, avoit souvent des suites funestes : sur des cœurs plus sensibles que tendres, la beauté avoit plus d'empire que les qualités qui l'embellissent. Elle faisoit l'ornement de ces fêtes superbes que donnoient les princes, lorsqu'ils contractoient une alliance : là se rassembloient avec les rois et les guerriers, des princesses dont la présence et la jalousie étoient une source de divisions et de malheurs.

Aux noces d'un roi de Larisse, de jeunes

Thessaliens, connus sous le nom de Centaures, insulterent les compagnes de la jeune reine, et périrent sous les coups de Thésée, et de plusieurs héros qui, dans cette occasion, prirent la défense d'un sexe qu'ils avoient outragé plus d'une fois.

Les noces de Thétis et de Pélée furent troublées par les prétentions de quelques princesses qui, déguisées, suivant l'usage, sous les noms de Junon, de Minerve et des autres déesses, aspiroient toutes au prix de la beauté.

Un autre genre de spectacle réunissoit les princes et les héros : ils accouroient aux funérailles d'un souverain, et déployoient leur magnificence et leur adresse dans les jeux qu'on célébroit pour honorer sa mémoire. On donnoit des jeux sur un tombeau, parce que la douleur n'avoit pas besoin de bienséance. Cette délicatesse qui rejette toute consolation, est dans le sentiment un excès ou une perfection qu'on ne connoissoit pas encore; mais ce qu'on savoit, c'étoit de verser des larmes sinceres, de les suspendre quand la nature l'ordonnoit, et d'en verser encore quand le cœur se ressouvenoit de ses pertes. » Je m'enferme quelquefois dans » mon palais, dit Ménélas dans Homere, » pour pleurer ceux de mes amis qui ont » péri sous les murs de Troie. « Dix ans s'étoient écoulés depuis leur mort.

Les héros étoient injustes et religieux en même

même temps. Lorsque, par l'effet du hasard, d'une haine personnelle ou d'une défense légitime, ils avoient donné la mort à quelqu'un, ils frémissoient du sang qu'ils venoient de faire couler; et, quittant leur trône ou leur patrie, ils alloient au loin mendier le secours de l'expiation. Après les sacrifices qu'elle exige, on répandoit sur la main coupable l'eau destinée à la purifier; dès ce moment ils rentroient dans la société, et se préparoient à de nouveaux combats.

Le peuple, frappé de cette cérémonie, ne l'étoit pas moins de l'extérieur menaçant que ces héros ne quittoient jamais : les uns jetoient sur leurs épaules, la dépouille des tigres et des lions dont ils avoient triomphé; les autres paroissoient avec de lourdes massues, ou des armes de différentes especes, enlevées aux brigands dont ils avoient délivré la Grece.

C'est dans cet appareil qu'ils se présentoient pour jouir des droits de l'hospitalité; droits circonscrits aujourd'hui entre certaines familles, alors communs à toutes. A la voix d'un étranger, toutes les portes s'ouvroient, tous les soins étoient prodigués; et, pour rendre à l'humanité le plus beau des hommages, on ne s'informoit de son état et de sa naissance, qu'après avoir prévenu ses besoins. Ce n'étoit pas à leurs législateurs que les Grecs étoient redevables de cette institution sublime; ils la devoient

à la nature, dont les lumieres vives et profondes remplissoient le cœur de l'homme, et n'y sont pas encore éteintes, puisque notre premier mouvement est un mouvement d'estime et de confiance pour nos semblables, et que la défiance seroit regardée comme un vice énorme, si l'expérience de tant de perfidies n'en avoit presque fait une vertu.

Toutefois, dans les siecles où brilloient de si beaux exemples d'humanité, on vit éclore des crimes atroces et inouis. Quelques-uns de ces forfaits ont existé, sans doute; ils étoient les fruits de l'ambition et de la vengeance, passions effrénées qui, suivant la différence des conditions et des temps, emploient pour venir à leurs fins, tantôt des manœuvres sourdes, et tantôt la force ouverte. Les autres ne dûrent leur origine qu'à la poésie, qui, dans ses tableaux, altere les faits de l'histoire, comme ceux de la nature. Les poëtes, maîtres de nos cœurs, esclaves de leur imagination, remettent sur la scene les principaux personnages de l'antiquité, et, sur quelques traits échappés aux outrages du temps, établissent des caracteres qu'ils varient ou contrastent suivant leurs besoins, et les chargeant quelquefois de couleurs effrayantes, ils transforment les foiblesses en crimes, et les crimes en forfaits. Nous détestons cette Médée que Jason emmena de la Colchide,

et dont la vie ne fut, dit-on, qu'un tissu d'horreurs. Peut-être n'eut-elle d'autre magie que ses charmes, d'autre crime que son amour; et peut-être aussi la plupart de ces princes dont la mémoire est aujourd'hui couverte d'opprobres, n'étoient pas plus coupables que Médée.

Ce n'étoit pas la barbarie qui régnoit le plus dans ces siecles reculés; c'étoit une certaine violence de caractere, qui souvent, à force d'agir à découvert, se trahissoit elle-même. On pouvoit du moins se prémunir contre une haine qui s'annonçoit par la colere, et contre des passions qui avertissoient de leurs projets. Mais comment se garantir aujourd'hui de ces cruautés réfléchies, de ces haines froides, et assez patientes pour attendre le moment de la vengeance? Le siecle véritablement barbare n'est pas celui où il y a le plus d'impétuosité dans les desirs, mais celui où l'on trouve le plus de fausseté dans les sentimens.

Ni le rang, ni le sexe, ne dispensoient des soins domestiques, qui cessent d'être vils, dès qu'ils sont communs à tous les états. On les associoit quelquefois avec des talens agréables, tels que la musique et la danse; et plus souvent encore avec des plaisirs tumultueux, tels que la chasse et les exercices qui entretiennent la force du corps, ou la développent.

Les lois étoient en petit nombre, et fort simples, parce qu'il falloit moins statuer sur l'injustice que sur l'insulte, et plutôt réprimer les passions dans leur fougue, que poursuivre les vices dans leurs détours.

Les grandes vérités de la morale, d'abord découvertes par cet instinct admirable qui porte l'homme au bien, furent bientôt confirmées à ses yeux par l'utilité qu'il retiroit de leur pratique. Alors on proposa pour motif et pour récompense à la vertu, moins la satisfaction de l'ame, que la faveur des dieux, l'estime du public, et les regards de la postérité. La raison ne se replioit pas encore sur elle-même, pour sonder la nature des devoirs, et les soumettre à ces analyses qui servent, tantôt à les confirmer, tantôt à les détruire. On savoit seulement que, dans toutes les circonstances de la vie, il est avantageux de rendre à chacun ce qui lui appartient; et d'après cette réponse du cœur, les ames honnêtes s'abandonnoient à la vertu, sans s'appercevoir des sacrifices qu'elle exige.

Deux sortes de connoissances éclairoient les hommes, la tradition dont les poëtes étoient les interpretes, et l'expérience que les vieillards avoient acquise. La tradition conservoit quelques traces de l'histoire des dieux, et de celle des hommes. De là les égards qu'on avoit pour les poëtes chargés de rappeler ces faits intéressans dans les

festins et dans les occasions d'éclat ; de les orner des charmes de la musique, et de les embellir par des fictions qui flattoient la vanité des peuples et des rois.

L'expérience des vieillards suppléoit à l'expérience lente des siecles ; et, réduisant les exemples en principes, elle faisoit connoître les effets des passions et les moyens de les réprimer. De là naissoit pour la vieillesse, cette estime qui lui assignoit les premiers rangs dans les assemblées de la nation, et qui accordoit à peine aux jeunes gens la permission de l'interroger.

L'extrême vivacité des passions donnoit un prix infini à la prudence, et le besoin d'être instruit au talent de la parole.

De toutes les qualités de l'esprit l'imagination fut cultivée la premiere, parce que c'est celle qui se manifeste le plutôt dans l'enfance des hommes et des peuples, et que, chez les Grecs en particulier, le climat qu'ils habitoient, et les liaisons qu'ils contracterent avec les Orientaux, contribuerent à la développer.

En Egypte, où le Soleil est toujours ardent, où les vents, les accroissemens du Nil, et les autres phénomenes sont assujettis à un ordre constant où la stabilité et l'uniformité de la nature semblent prouver son éternité, l'imagination agrandissoit tout; et, s'élançant de tous côtés dans l'infini,

elle remplissoit le peuple d'étonnement et de respect.

Dans la Grece, où le ciel, quelquefois troublé par des orages, étincelle presque toujours d'une lumiere pure, où la diversité des aspects et des saisons offre sans cesse des contrastes frappans, où, à chaque pas, à chaque instant, la nature paroît en action, parce qu'elle differe toujours d'elle-même, l'imagination, plus riche et plus active qu'en Egypte, embellissoit tout, et répandoit une chaleur aussi douce que féconde dans les opérations de l'esprit.

Ainsi les Grecs, sortis de leurs forêts, ne virent plus les objets sous un voile effrayant et sombre; ainsi les Egyptiens, transportés en Grece, adoucirent peu à peu les traits séveres et fiers de leurs tableaux : les uns et les autres ne faisant plus qu'un même peuple, se formerent un langage qui brilloit d'expressions figurées; ils revêtirent leurs anciennes opinions de couleurs qui en altéroient la simplicité, mais qui les rendoient plus séduisantes; et comme les êtres qui avoient du mouvement leur parurent pleins de vie, et qu'ils rapportoient à autant de causes particulieres les phénomenes dont ils ne connoissoient pas la liaison, l'univers fut à leurs yeux une superbe décoration dont les ressorts se mouvoient au gré d'un nombre infini d'agens invisibles.

Alors se forma cette philosophie, ou plutôt cette religion qui subsiste encore parmi le peuple : mélange confus de vérités et de mensonges, de traditions respectables et de fictions riantes : système qui flatte les sens, et révolte l'esprit ; qui respire le plaisir en préconisant la vertu, et dont il faut tracer une légere esquisse, parce qu'il porte l'empreinte du siecle qui l'a vu naître.

Quelle puissance a tiré l'univers du chaos? L'être infini, la lumiere pure, la source de la vie : donnons-lui le plus beau de ses titres, c'est l'amour même, cet amour dont la présence rétablit partout l'harmonie, et à qui les hommes et les dieux rapportent leur origine.

Ces êtres intelligens se disputerent l'empire du monde ; mais, terrassés dans ces combats terribles, les hommes furent pour toujours soumis à leurs vainqueurs.

La race des immortels s'est multipliée, ainsi que celle des hommes. Saturne, issu du commerce du ciel et de la terre, eut trois fils qui se sont partagé le domaine de l'univers : Jupiter regne dans le ciel, Neptune sur la mer, Pluton dans les enfers, et tous trois sur la terre : tous trois sont environnés d'une foule de divinités chargées d'exécuter leurs ordres.

Jupiter est le plus puissant des dieux ; car il lance la foudre : sa cour est la plus brillante de toutes ; c'est le séjour de la lu-

miere éternelle ; et ce doit être celui du bonheur, puisque tous les biens de la terre viennent du ciel.

On implore les divinités des mers et des enfers, en certains lieux et en certaines circonstances ; les dieux célestes, partout et dans tous les momens de la vie : ils surpassent les autres en pouvoir, puisqu'ils sont au dessus de nos têtes, tandis que les autres sont à nos côtés ou sous nos pieds.

Les dieux distribuent aux hommes la vie, la santé, les richesses, la sagesse et la valeur. Nous les accusons d'être les auteurs de nos maux ; ils nous reprochent d'être malheureux par notre faute. Pluton est odieux aux mortels, parce qu'il est inflexible. Les autres dieux se laissent toucher par nos prieres, et surtout par nos sacrifices, dont l'odeur est pour eux un parfum délicieux.

S'ils ont des sens comme nous, ils doivent avoir les mêmes passions. La beauté fait sur leur cœur l'impression qu'elle fait sur le nôtre. On les a vus souvent chercher sur la terre, des plaisirs devenus plus vifs par l'oubli de la grandeur et l'ombre du mystere.

Les Grecs, par ce bizarre assortiment d'idées, n'avoient pas voulu dégrader la divinité. Accoutumés à juger d'après eux-mêmes de tous les êtres vivans, ils prêtoient leurs foiblesses aux dieux, et leurs

sentimens aux animaux, sans prétendre abaisser les premiers, ni élever les seconds.

Quand ils voulurent se former une idée du bonheur du ciel, et des soins qu'on y prenoit du gouvernement de l'univers, ils jeterent leurs regards autour d'eux, et dirent:

Sur la terre, un peuple est heureux, lorsqu'il passe ses jours dans les fêtes; un souverain, lorsqu'il rassemble à sa table les princes et les princesses qui regnent dans les contrées voisines; lorsque de jeunes esclaves, parfumées d'essences, y versent le vin à pleines coupes, et que des chantres habiles y marient leurs voix au son de la lyre: ainsi, dans les repas fréquens qui réunissent les habitans du ciel, la jeunesse et la beauté, sous les traits d'Hébé, distribuent le nectar et l'ambroisie; les champs d'Apollon et des Muses font retentir les voûtes de l'olympe, et la joie brille dans tous les yeux.

Quelquefois Jupiter assemble les immortels auprès de son trône: il agite avec eux les intérêts de la terre, de la même maniere qu'un souverain discute, avec les grands de son royaume, les intérêts de ses états. Les dieux proposent des avis différens, et pendant qu'ils les soutiennent avec chaleur, Jupiter prononce, et tout rentre dans le silence.

Les dieux, revêtus de son autorité, im-

priment le mouvement à l'univers, et sont les auteurs des phénomenes qui nous étonnent.

Tous les matins une jeune déesse ouvre les portes de l'orient, et répand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne, les rubis sur la route du Soleil. A cette annonce, la terre se réveille, et s'apprête à recevoir le dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie : il paroît, il se montre avec la magnificence qui convient au souverain des cieux ; son char, conduit par les Heures, vole, et s'enfonce dans l'espace immense qu'il remplit de flammes et de lumiere. Dès qu'il parvient au palais de la souveraine des mers, la Nuit, qui marche éternellement sur ses traces, étend ses voiles sombres, et attache des feux sans nombre à la voûte céleste. Alors s'éleve un autre char dont la clarté douce et consolante porte les cœurs sensibles à la rêverie ; une déesse le conduit : elle vient en silence recevoir les tendres hommages d'Endymion. Cet arc qui brille de si riches couleurs, et qui se courbe d'un point de l'horizon à l'autre, ce sont les traces lumineuses du passage d'Iris, qui porte à la terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce sont des génies qui, tantôt se jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres, pour soulever les

flots. Au pied de ce côteau, est une grotte, asyle de la fraîcheur et de la paix; c'est là qu'une Nymphe bienfaisante verse de son urne intarissable, le ruisseau qui fertilise la plaine voisine; c'est de là qu'elle écoute les vœux de la jeune beauté qui vient contempler ses attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois sombre; ce n'est ni le silence, ni la solitude, qui occupe votre esprit : vous êtes dans la demeure des Dryades et des Sylvains; et le secret effroi que vous éprouvez, est l'effet de la majesté divine.

De quelque côté que nous tournions nos pas, nous sommes en présence des dieux; nous les trouvons au dehors, au dedans de nous; ils se sont partagé l'empire des ames, et dirigent nos penchans : les uns président à la guerre ou aux arts de la paix; les autres nous inspirent l'amour de la sagesse ou celui des plaisirs; tous chérissent la justice, et protegent la vertu : trente mille divinités, dispersées au milieu de nous, veillent continuellement sur nos pensées et sur nos actions. Quand nous faisons le bien, le ciel augmente nos jours et notre bonheur; il nous punit quand nous faisons le mal. A la voix du crime, Némésis et les noires Furies sortent en mugissant du fond des enfers; elles se glissent dans le cœur du coupable, et le tourmentent jour et nuit par des cris funebres et perçans. Ces cris sont

les remords. Si le scélérat néglige, avant sa mort, de les appaiser par les cérémonies saintes, les Furies, attachées à son ame comme à leur proie, la traînent dans les gouffres du Tartare : car les anciens Grecs étoient généralement persuadés que l'ame est immortelle.

Et telle étoit l'idée que, d'après les Egyptiens, ils se faisoient de cette substance si peu connue. L'ame spirituelle, c'est-à-dire, l'esprit ou l'entendement, est enveloppée d'une ame sensitive, qui n'est autre chose qu'une matiere lumineuse et subtile, image fidelle de notre corps, sur lequel elle s'est moulée, et dont elle conserve à jamais la ressemblance et les dimensions. Ces deux ames sont étroitement unies pendant que nous vivons, la mort les sépare ; et tandis que l'ame spirituelle monte dans les cieux, l'autre ame s'envole, sous la conduite de Mercure, aux extrémités de la terre, où sont les enfers, le trône de Pluton et le tribunal de Minos. Abandonnée de tout l'univers, et n'ayant pour elle que ses actions, l'ame comparoît devant ce tribunal redoutable ; elle entend son arrêt, et se rend dans les champs Elysées, ou dans le Tartare.

Les Grecs, qui n'avoient fondé le bonheur des dieux que sur les plaisirs des sens, ne purent imaginer d'autres avantages pour les champs Elysées, qu'un climat délicieux,

et

et une tranquillité profonde, mais uniforme: foibles avantages qui n'empêchoient pas les ames vertueuses de soupirer après la lumiere du jour, et de regretter leurs passions et leurs plaisirs.

Le Tartare est le séjour des pleurs et du désespoir : les coupables y sont livrés à des tourmens épouvantables ; des vautours cruels leur déchirent les entrailles ; des roues brillantes les entraînent autour de leur axe. C'est là que Tantale expire à tout moment de faim et de soif, au milieu d'une onde pure, et sous des rbres chargés de fruits ; que les filles de Danaüs sont condamnées à remplir un tonneau d'où l'eau s'échappe à l'instant ; et Sisyphe, à fixer sur le haut d'une montagne, un rocher qu'il souleve avec effort, et qui, sur le point de parvenir au terme, retombe aussitôt de lui-même. Des besoins insupportables, et toujours aigris par la présence des objets propres à les satisfaire ; des travaux toujours les mêmes, et éternellement infructueux ; quels supplices ! L'imagination qui les inventa, avoit épuisé tous les raffinemens de la barbarie pour préparer des châtimens au crime, tandis qu'elle n'accordoit pour récompense à la vertu, qu'une félicité imparfaite, et empoisonnée par des regrets. Seroit-ce qu'on eût jugé plus utile de conduire les hommes par la crainte des peines, que par l'attrait du plaisir ; ou plu-

tôt, qu'il est plus aisé de multiplier les images du malheur, que celles du bonheur?

Ce système informe de religion enseignoit un petit nombre de dogmes essentiels au repos des sociétés ; l'existence des dieux, l'immortalité de l'ame, des récompenses pour la vertu, des châtimens pour le crime: il prescrivoit des pratiques qui pouvoient contribuer au maintien de ces vérités, les fêtes et les mysteres : il présentoit à la politique des moyens puissans pour mettre à profit l'ignorance et la crédulité du peuple, les oracles, l'art des augures et des devins: il laissoit enfin à chacun la liberté de choisir parmi les traditions anciennes, et de charger sans cesse de nouveaux détails l'histoire et la généalogie des dieux ; de sorte que l'imagination ayant la liberté de créer des faits, et d'altérer par des prodiges ceux qui étoient déjà connus, répandoit sans cesse dans ses tableaux l'intérêt du merveilleux ; cet intérêt si froid aux yeux de la raison, mais si plein de charmes pour les enfans, et pour les nations qui commencent à naître. Les récits d'un voyageur au milieu de ses hôtes, d'un pere de famille au milieu de ses enfans, d'un chantre admis aux amusemens des rois, s'intriguoient ou se dénouoient par l'intervention des dieux ; et le système de la religion devenoit insensiblement un système de fictions et de poésie.

Dans le même temps, les fausses idées

qu'on avoit sur la physique, enrichissoient la langue d'une foule d'images. L'habitude de confondre le mouvement avec la vie, et la vie avec le sentiment, la facilité de rapprocher certains rapports que les objets ont entre eux, faisoient que les êtres les plus insensibles prenoient, dans le discours, une ame ou des propriétés qui leur étoient étrangeres : l'épée étoit altérée du sang de l'ennemi ; le trait qui vole, impatient de se répandre : on donnoit des ailes à tout ce qui fendoit les airs, à la foudre, aux vents, aux fleches, au son de la voix ; l'Aurore avoit des doigts de rose ; le Soleil, des tresses d'or ; Thétis, des pieds d'argent. Ces sortes de métaphores furent admirées, surtout dans leur nouveauté ; et la langue devint poétique, comme toutes les langues le sont dans leur origine.

Tels étoient à peu près les progrès de l'esprit chez les Grecs, lorsque Codrus sacrifia ses jours pour le salut de sa patrie. Les Athéniens, frappés de ce trait de grandeur, abolirent le titre de roi ; ils dirent que Codrus l'avoit élevé si haut, qu'il seroit désormais impossible d'y atteindre : en conséquence ils reconnurent Jupiter pour leur souverain ; et, ayant placé Médon, fils de Codrus, à côté du trône, ils le nommerent Archonte, ou chef perpétuel (1) ;

---

(1) En 1092 avant J. C.

en l'obligeant néanmoins de rendre compte de son administration au peuple.

Les freres de ce prince s'étoient opposés à son élection ; mais, quand ils la virent confirmée par l'oracle, plutôt que d'entretenir dans leur patrie un principe de divisions intestines, ils allerent au loin chercher une meilleure destinée.

L'Attique et les pays qui l'entourent, étoient alors surchargés d'habitans : les conquêtes des Héraclides avoient fait refluer dans cette partie de la Grece la nation entiere des Ioniens, qui occupoient auparavant douze villes dans le Péloponese. Ces étrangers, onéreux aux lieux qui leur servoient d'asyle, et trop voisins des lieux qu'ils avoient quittés, soupiroient après un changement qui leur fit oublier leurs infortunes. Les fils de Codrus leur indiquerent au-delà des mers, les riches campagnes qui terminent l'Asie, à l'opposite de l'Europe, et dont une partie étoit déjà occupée par ces Eoliens que les Héraclides avoient chassés autrefois du Péloponese. Sur les confins de l'Eolide, étoit un pays fertile, situé dans un climat admirable, et habité par des barbares que les Grecs commençoient à mépriser. Les fils de Codrus s'étant proposé d'en faire la conquête, ils furent suivis d'un grand nombre d'hommes de tout âge et de tout pays : les barbares ne firent qu'une foible résistance ; la colo-

nie se trouva bientôt en possession d'autant de villes qu'elle en avoit dans le Péloponese ; et ces villes, parmi lesquelles on distinguoit Milet et Ephese, composerent par leur union, le corps ionique.

Médon transmit à ses descendans la dignité d'Archonte : mais, comme elle donnoit de l'ombrage aux Athéniens, ils en bornerent dans la suite l'exercice à l'espace de dix ans (1) ; et leurs alarmes croissant avec leurs précautions, ils la partagerent enfin entre neuf magistrats annuels (2), qui portent encore le titre d'Archontes.

Ce sont là tous les mouvemens que nous présente l'histoire d'Athenes, depuis la mort de Codrus jusqu'à la premiere olympiade, pendant l'espace de trois cents seize ans. Ces siecles furent, suivant les apparences, des siecles de bonheur : car les désastres des peuples se conservent pour toujours dans leurs traditions. On ne peut trop insister sur une réflexion si affligeante pour l'humanité. Dans ce long intervalle de paix dont jouit l'Attique, elle produisit sans doute des cœurs nobles et généreux qui se dévouerent au bien de la patrie ; des hommes sages dont les lumieres entretenoient l'harmonie dans tous les ordres

(1) L'an 752 avant J. C.
(2) L'an 684 avant J. C.

de l'état : ils sont oubliés, parce qu'ils n'eurent que des vertus. S'ils avoient fait couler des torrens de larmes et de sang, leurs noms auroient triomphé du temps, et, au défaut des historiens, les monumens qu'on leur auroit consacrés, éleveroient encore leurs voix au milieu des places publiques. Faut-il donc écraser les hommes pour mériter des autels !

Pendant que le calme régnoit dans l'Attique, les autres états n'éprouvoient que des secousses légeres et momentanées ; les siecles s'écouloient dans le silence, ou plutôt ils furent remplis par trois des plus grands hommes qui aient jamais existé ; Homere, Lycurgue et Aristomene. C'est à Lacédémone et en Messénie, qu'on apprend à connoître les deux derniers ; c'est dans tous les temps et dans tous les lieux, qu'on peut s'occuper du génie d'Homere.

Homere florissoit environ quatre siecles après la guerre de Troie (1). De son temps, la poésie étoit fort cultivée parmi les Grecs : la source des fictions, qui font son essence ou sa parure, devenoit de jour en jour plus abondante ; la langue brilloit d'images, et se prêtoit d'autant plus aux besoins du poëte, qu'elle étoit plus irréguliere. (2) Deux evénemens remarquables, la guerre

(1) Vers l'an 900 avant J. C.

(1) Voyez la Note I à la fin du volume.

de Thebes et celle de Troie, exerçoient les talens : de toutes parts, des chantres, la lyre à la main, annonçoient aux Grecs les exploits de leurs anciens guerriers.

On avoit déjà vu paroître Orphée, Linus, Musée, et quantité d'autres poëtes dont les ouvrages sont perdus, et qui n'en sont peut-être que plus célebres ; déjà venoit d'entrer dans la carriere, cet Hésiode qui fut, dit-on, le rival d'Homere, et qui, dans un style plein de douceur et d'harmonie, décrivit les généalogies des dieux, les travaux de la campagne, et d'autres objets qu'il sut rendre intéressans.

Homere trouva donc un art qui, depuis quelque temps, étoit sorti de l'enfance, et dont l'émulation hâtoit sans cesse les progrès : il le prit dans son développement, et le porta si loin, qu'il paroît en être le créateur.

Il chanta, dit-on, la guerre de Thebes ; il composa plusieurs ouvrages qui l'auroient égalé aux premiers poëtes de son temps ; mais l'Iliade et l'Odyssée le mettent au dessus de tous les poëtes qui ont écrit avant et après lui.

Dans le premier de ces poëmes, il a décrit quelques circonstances de la guerre de Troie ; et dans le second, le retour d'Ulysse dans ses états.

Il s'étoit passé, pendant le siege de Troie, un événement qui avoit fixé l'atten-

tion d'Homere. Achille, insulté par Agamemnon, se retira dans son camp : son absence affoiblit l'armée des Grecs, et ranima le courage des Troyens, qui sortirent de leurs murailles, et livrerent plusieurs combats, où ils furent presque toujours vainqueurs : ils portoient déjà la flamme sur les vaisseaux ennemis, lorsque Patrocle parut revêtu des armes d'Achille. Hector l'attaque, et lui fait mordre la poussiere : Achille, que n'avoient pu fléchir les prieres des chefs de l'armée, revole au combat, venge la mort de Patrocle par celle du général des Troyens, ordonne les funérailles de son ami, et livre pour une rançon au malheureux Priam, le corps de son fils Hector.

Ces faits, arrivés dans l'espace d'un très-petit nombre de jours, étoient une suite de la colere d'Achille contre Agamemnon, et formoient, dans le cours du siege, un épisode qu'on pouvoit en détacher aisément, et qu'Homere choisit pour le sujet de l'Iliade : en le traitant, il s'assujettit à l'ordre historique; mais, pour donner plus d'éclat à son sujet, il supposa, suivant le systême reçu de son temps, que depuis le commencement de la guerre, les dieux s'étoient partagés entre les Grecs et les Troyens ; et pour le rendre plus intéressant, il mit les personnes en action, artifice peut-être inconnu jusqu'à lui, qui a

donné naissance au genre dramatique, et qu'Homere employa dans l'Odyssée avec le même succès.

On trouve plus d'art et de savoir dans ce dernier poëme. Dix ans s'étoient écoulés depuis qu'Ulysse avoit quitté les rivages d'Ilium. D'injustes ravisseurs dissipoient ses biens ; ils vouloient contraindre son épouse désolée à contracter un second hymen, et à faire un choix qu'elle ne pouvoit plus différer. C'est à ce moment que s'ouvre la scene de l'Odyssée. Télémaque, fils d'Ulysse, va dans le continent de la Grece, interroger Nestor et Ménélas sur le sort de son pere. Pendant qu'il est à Lacédémone, Ulysse part de l'île de Calypso, et, après une navigation pénible, il est jeté par la tempête, dans l'île des Phéaciens, voisine d'Ithaque. Dans un temps où le commerce n'avoit pas encore rapproché les peuples, on s'assembloit autour d'un étranger pour entendre le récit de ses aventures. Ulysse, pressé de satisfaire une cour où l'ignorance et le goût du merveilleux régnoit à l'excès, lui raconte les prodiges qu'il a vus, l'attendrit par la peinture des maux qu'il a soufferts, et en obtient du secours pour retourner dans ses états : il arrive ; il se fait reconnoître à son fils, et prend avec lui des mesures efficaces pour se venger de leurs ennemis communs.

L'action de l'Odyssée ne dure que qua-

rante jours ; mais à la faveur du plan qu'il a choisi, Homere a trouvé le secret de décrire toutes les circonstances du retour d'Ulysse, de rappeler plusieurs détails de la guerre de Troie, et de déployer les connoissances qu'il avoit lui-même acquises dans ses voyages. Il paroît avoir composé cet ouvrage dans un âge avancé : on croit le reconnoître à la multiplicité des récits, ainsi qu'au caractere paisible des personnages, et à une certaine chaleur douce, comme celle du Soleil à son couchant.

Quoique Homere se soit proposé sur-tout de plaire à son siecle, il résulte clairement de l'Iliade, que les peuples sont toujours la victime de la division des chefs ; et de l'Odyssée, que la prudence, jointe au courage, triomphe tôt ou tard des plus grands obstacles.

L'Iliade et l'Odyssée étoient à peine connues dans la Grece, lorsque Lycurgue parut en Ionie : le génie du poëte parla aussitôt au génie du législateur. Lycurgue découvrit des leçons de sagesse, où le commun des hommes ne voyoit que des fictions agréables : il copia les deux poëmes, et en enrichit sa patrie. De là ils passerent chez tous les Grecs : on vit des acteurs, connus sous le nom de Rhapsodes, en détacher des fragmens, et parcourir la Grece, ravie de les entendre. Les uns chantoient la valeur de Diomede ; les autres, les adieux

d'Andromaque ; d'autres, la mort de Patrocle, celle d'Hector, etc. etc.

La réputation d'Homere sembloit s'accroître par la répartition des rôles ; mais le tissu de ses poëmes se détruisoit insensiblement ; et, comme leurs parties trop séparées risquoient de ne pouvoir plus se réunir à leur tout, Solon défendit à plusieurs Rhapsodes, lorsqu'ils seroient rassemblés, de prendre au hasard, dans les écrits d'Homere, des faits isolés, et leur prescrivit de suivre dans leurs récits, l'ordre qu'avoit observé l'auteur, de maniere que l'un reprendroit où l'autre auroit fini.

Ce réglement prévenoit un danger, et en laissoit subsister un autre encore plus pressant. Les poëmes d'Homere, livrés à l'enthousiasme et à l'ignorance de ceux qui les chantoient ou les interprétoient publiquement, s'altéroient tous les jours dans leur bouche : ils y faisoient des pertes considérables, et se chargeoient de vers étrangers à l'auteur. Pisistrate, et Hipparque son fils, entreprirent de rétablir le texte dans sa pureté : ils consulterent des grammairiens habiles ; ils promirent des récompenses à ceux qui rapporteroient des fragmens authentiques de l'Iliade et de l'Odyssée ; et, après un travail long et pénible, ils exposerent ces deux magnifiques tableaux aux yeux des Grecs, également étonnés de la beauté des plans et de la ri-

chesse des détails. Hipparque ordonna de plus, que les vers d'Homere seroient chantés à la fête des Panathénées, dans l'ordre fixé par la loi de Solon.

La postérité, qui ne peut mesurer la gloire des rois et des héros sur leurs actions, croit entendre de loin le bruit qu'ils ont fait dans le monde, et l'annonce avec plus d'éclat aux siecles suivans. Mais la réputation d'un auteur dont les écrits subsistent, est, à chaque génération, à chaque moment, comparée avec les titres qui l'ont établie; et sa gloire doit être le résultat des jugemens successifs que les âges prononcent en sa faveur. Celle d'Homere s'est d'autant plus accrue, qu'on a mieux connu ses ouvrages, et qu'on s'est trouvé plus en état de les apprécier. Les Grecs n'ont jamais été aussi instruits qu'ils le sont aujourd'hui; jamais leur admiration pour lui ne fut si profonde: son nom est dans toutes les bouches, et son portrait devant tous les yeux: plusieurs villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour; d'autres lui ont consacré des temples; les Argiens, qui l'invoquent dans leurs cérémonies saintes, envoient tous les ans, dans l'île de Chio, offrir un sacrifice en son honneur. Ses vers retentissent dans toute la Grece, et font l'ornement de ses brillantes fêtes. C'est là que la jeunesse trouve ses premieres instructions; qu'Eschyle, Sophocle,

Archiloque, Hérodote, Démosthene, Platon, et les meilleurs auteurs, ont puisé la plus grande partie des beautés qu'ils ont semées dans leurs écrits ; que le sculpteur Phidias et le peintre Euphranor ont appris à représenter dignement le maître des dieux.

Quel est donc cet homme qui donne des leçons de politique aux législateurs ; qui apprend aux philosophes et aux historiens, l'art d'écrire ; aux poëtes et aux orateurs, l'art d'émouvoir ; qui fait germer tous les talens, et dont la supériorité est tellement reconnue, qu'on n'est pas plus jaloux de lui que du Soleil qui nous éclaire ?

Je sais qu'Homere doit intéresser spécialement sa nation. Les principales maisons de la Grece croient découvrir dans ses ouvrages les titres de leur origine ; et les différens états, l'époque de leur grandeur. Souvent même son témoignage a suffi pour fixer les anciennes limites de deux peuples voisins. Mais ce mérite, qui pouvoit lui être commun avec quantité d'auteurs oubliés aujourd'hui, ne sauroit produire l'enthousiasme qu'excitent ses poëmes ; et il falloit bien d'autres ressorts pour obtenir, parmi les Grecs, l'empire de l'esprit.

Je ne suis qu'un Scythe, et l'harmonie des vers d'Homere, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers : mais je ne suis plus maître de mon admiration, quand je

le vois s'élever et planer, pour ainsi dire, sur l'univers ; lançant de toutes parts ses regards embrasés ; recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue ; assistant au conseil des dieux ; sondant les replis du cœur humain ; et bientôt, riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui les dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions ; mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes ; nous éblouir par ces traits de lumiere qui n'appartiennent qu'au génie ; nous entraîner par ces saillies de sentiment qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre ame une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir. Car, ce qui distingue surtout Homere, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvemens qui l'agitent ; c'est de tout subordonner à la passion principale ; de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences ; de la porter jusqu'aux nues, et de la faire tomber, quand il le faut, par la force du sentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna, que le vent repousse au fond de l'abîme ; c'est d'avoir saisi de grands caracteres ; d'avoir différencié la puissance, la bravoure, et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses,

mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages.

Je monte avec lui dans les cieux ; je reconnois Vénus toute entiere à cette ceinture d'où s'échappent sans cesse les feux de l'amour, les desirs impatiens, les graces séduisantes, et les charmes inexprimables du langage et des yeux ; je reconnois Pallas et ses fureurs, à cet égide où sont suspendues la terreur, la discorde, la violence, et la tête épouvantable de l'horrible Gorgone : Jupiter et Neptune sont les plus puissans des dieux ; mais il faut à Neptune un trident pour secouer la terre ; à Jupiter, un clin-d'œil pour ébranler l'olympe. Je descends sur la terre : Achille, Ajax et Diomede sont les plus redoutables des Grecs ; mais Diomede se retire à l'aspect de l'armée troyenne, Ajax ne cede qu'après l'avoir repoussée plusieurs fois : Achille se montre, et elle disparoît.

Ces différences ne sont pas rapprochées dans les livres sacrés des Grecs ; car c'est ainsi qu'on peut nommer l'Iliade et l'Odyssée. Le poëte avoit posé solidement ses modeles : il en détachoit au besoin les nuances qui servoient à les distinguer, et les avoit présentes à l'esprit, lors même qu'il donnoit à ses caracteres des variations momentanées ; parce qu'en effet l'art seul

prête aux caracteres une constante unité ; et que la nature n'en produit point qui ne se démente jamais dans les différentes circonstances de la vie.

Platon ne trouvoit point assez de dignité dans la douleur d'Achille, ni dans celle de Priam, lorsque le premier se roule dans la poussiere après la mort de Patrocle, lorsque le second hasarde une démarche humiliante pour obtenir le corps de son fils. Mais, quelle étrange dignité que celle qui étouffe le sentiment ! Pour moi, je loue Homere d'avoir, comme la nature, placé la foiblesse à côté de la force, et l'abyme à côté de l'élévation ; je le loue encore plus de m'avoir montré le meilleur des peres dans le plus puissant des rois, et le plus tendre des amis dans le plus fougueux des héros.

J'ai vu blâmer les discours outrageans que le poëte fait tenir à ses héros, soit dans leurs assemblées, soit au milieu des combats : alors j'ai jeté les yeux sur les enfans qui tiennent de plus près à la nature que nous, sur le peuple qui est toujours enfant, sur les sauvages qui sont toujours peuple ; et j'ai observé que chez eux tous, avant que de s'exprimer par des effets, la colere s'annonce par l'ostentation, par l'insolence et l'outrage.

J'ai vu reprocher à Homere d'avoir peint

dans leur simplicité, les mœurs des temps qui l'avoient précédé : j'ai ri de la critique, et j'ai gardé le silence.

Mais quand on lui fait un crime d'avoir dégradé les dieux, je me contente de rapporter la réponse que me fit un jour un Athénien éclairé. Homere, me disoit-il, suivant le système poétique de son temps, avoit prêté nos foiblesses aux dieux. Aristophane les a depuis joués sur notre théâtre, et nos peres ont applaudi à cette licence : les plus anciens théologiens ont dit que les hommes et les dieux avoient une commune origine ; et Pindare, presque de nos jours, a tenu le même langage. On n'a donc jamais pensé que ces dieux pussent remplir l'idée que nous avons de la divinité ; et en effet, la vraie philosophie admet au dessus d'eux un être suprême qui leur a confié sa puissance. Les gens instruits l'adorent en secret ; les autres adressent leurs vœux, et quelquefois leurs plaintes, à ceux qui le représentent ; et la plupart des poëtes sont comme les sujets du roi de Perse, qui se prosternent devant le souverain, et se déchaînent contre ses ministres.

Que ceux qui peuvent résister aux beautés d'Homere, s'appesantissent sur ses défauts. Car, pourquoi le dissimuler? il se repose souvent, et quelquefois il sommeille; mais son repos est comme celui de l'aigle,

qui, après avoir parcouru dans les airs ses vastes domaines, tombe, accablé de fatigue, sur une haute montagne; et son sommeil ressemble à celui de Jupiter, qui, suivant Homere lui-même, se réveille en lançant le tonnerre.

Quand on voudra juger Homere, non par discussion, mais par sentiment, non sur des regles souvent arbitraires, mais d'aprés les lois immuables de la nature, on se convaincra, sans doute, qu'il mérite le rang que les Grecs lui ont assigné, et qu'il fut le principal ornement des siecles dont je viens d'abréger l'histoire.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est qu'environ cent cinquante ans après la premiere olympiade, que commence, à proprement parler, l'histoire des Athéniens. Aussi ne renferme-t-elle que trois cents ans, si on la conduit jusqu'à nos jours; qu'environ deux cents, si on la termine à la prise d'Athenes. On y voit en des intervalles assez marqués, les commencemens, les progrès et la décadence de leur empire. Qu'il me soit permis de désigner ces intervalles par des caracteres particuliers. Je nommerai le premier, le siecle de Solon, ou des lois: le second, le siecle de Thémistocle et d'Aristide; c'est celui de la gloire: le troisieme, le siecle de Périclès; c'est celui du luxe et des arts.

SECTION PREMIERE.

Siecle de Solon. (1)

La forme de gouvernement établie par Thésée, avoit éprouvé des altérations sen;

(1) Depuis l'an 630, jusqu'à l'an 490 avant J. C.

sibles : le peuple avoit encore le droit de s'assembler ; mais le pouvoir souverain étoit entre les mains des riches : la république étoit dirigée par neuf Archontes ou magistrats annuels , qui ne jouissoient pas assez long-temps de l'autorité pour en abuser , qui n'en avoient pas assez pour maintenir la tranquillité de l'état.

Les habitans de l'Attique se trouvoient partagés en trois factions, qui avoient chacune à leur tète une des plus anciennes familles d'Athenes. Toutes trois divisées d'intérêt par la diversité de leur caractere et de leur position , ne pouvoient s'accorder sur le choix d'un gouvernement. Les plus pauvres et les plus indépendans , relégués sur les montagnes voisines , tenoient pour la démocratie ; les plus riches , distribués dans la plaine , pour l'oligarchie ; ceux des côtes , appliqués à la marine et au commerce , pour un gouvernement mixte , qui assurât leurs possessions sans nuire à la liberté publique.

A cette cause de division se joignoit, dans chaque parti , la haine invétérée des pauvres contre les riches : les citoyens obscurs , accablés de dettes , n'avoient d'autre ressource que de vendre leur liberté ou celle de leurs enfans , à des créanciers impitoyables ; et la plupart abandonnoient une terre qui n'offroit aux uns que des travaux infructueux , aux autres , qu'un éter-

nel esclavage, et le sacrifice des sentimens de la nature.

Un très-petit nombre de lois, presque aussi anciennes que l'empire, et connues pour la plupart sous le nom de lois royales, ne suffisoient pas, depuis que les connoissances ayant augmenté, de nouvelles sources d'industrie, de besoins et de vices, s'étoient répandues dans la société. La licence restoit sans punition, ou ne recevoit que des peines arbitraires : la vie et la fortune des particuliers étoient confiées à des magistrats qui, n'ayant aucune regle fixe, n'étoient que trop disposés à écouter leurs préventions ou leurs intérêts.

Dans cette confusion, qui menaçoit l'état d'une ruine prochaine, Dracon fut choisi pour embrasser la législation dans son ensemble, et l'étendre jusqu'aux plus petits détails. Les particularités de sa vie privée nous sont peu connues ; mais il a laissé la réputation d'un homme de bien, plein de lumieres et sincérement attaché à sa patrie. D'autres traits pourroient embellir son éloge, et ne sont pas nécessaires à sa mémoire. Ainsi que les législateurs qui l'ont précédé et suivi, il fit un code de lois et de morale ; il prit le citoyen au moment de sa naissance, prescrivit la maniere dont on devoit le nourrir et l'élever ; le suivit dans les différentes époques de la vie ; et, liant ces vues particulieres à l'objet princi-

pal, il se flatta de pouvoir former des hommes libres et des citoyens vertueux : mais il ne fit que des mécontens ; et ses réglemens exciterent tant de murmures, qu'il fut obligé de se retirer dans l'île d'Egine, où il mourut bientôt après.

Il avoit mis dans ses lois l'empreinte de son caractere : elles sont aussi séveres que ses mœurs l'avoient toujours été. La mort est le châtiment dont il punit l'oisiveté, et le seul qu'il destine aux crimes les plus légers, ainsi qu'aux forfaits les plus atroces : il disoit qu'il n'en connoissoit pas de plus doux pour les premiers, qu'il n'en connoissoit pas d'autres pour les seconds. Il semble que son ame forte et vertueuse à l'excès n'étoit capable d'aucune indulgence pour des vices dont elle étoit révoltée, ni pour des foiblesses dont elle triomphoit sans peine. Peut-être aussi pensa-t-il que, dans la carriere du crime, les premiers pas conduisent infailliblement aux plus grands précipices.

Comme il n'avoit pas touché à la forme du gouvernement, les divisions intestines augmenterent de jour en jour. Un des principaux citoyens, nommé Cylon, forma le projet de s'emparer de l'autorité : on l'assiégea dans la citadelle ; il s'y défendit long-temps ; et, se voyant à la fin sans vivres et sans espérance de secours, il évita, par la fuite, le supplice qu'on lui destinoit.

Ceux qui l'avoient suivi se réfugierent dans le temple de Minerve : on les tira de cet asyle en leur promettant la vie, et on les massacra aussitôt (1) Quelques-uns même de ces infortunés furent égorgés sur les autels des redoutables Euménides.

Des cris d'indignation s'éleverent de toutes parts. On détestoit la perfidie des vainqueurs ; on frémissoit de leur impiété : toute la ville étoit dans l'attente des maux que méditoit la vengeance céleste. Au milieu de la consternation générale, on apprit que la ville de Nisée et l'île de Salamine étoient tombées sous les armes des Mégariens.

A cette triste nouvelle succéda bientôt une maladie épidémique. Les imaginations déjà ébranlées étoient soudainement saisies de terreurs paniques, et livrées à l'illusion de mille spectres effrayans. Les devins, les oracles consultés déclarerent que la ville, souillée par la profanation des lieux saints, devoit être purifiée par les cérémonies de l'expiation.

On fit venir de Crete Epiménide, regardé de son temps comme un homme qui avoit un commerce avec les dieux, et qui lisoit dans l'avenir ; de notre temps, comme un

(1) L'an 612 avant J. C.

tions se réveillerent avec une nouvelle fu
reur ; et leurs excès furent portés si loin
qu'on se vit bientôt réduit à cette extrémit
où il ne reste d'autre alternative à un état
que de périr ou de s'abandonner au gén
d'un seul homme.

Solon fut, d'une voix unanime, élevé
la dignité de premier magistrat, de légis
lateur et d'arbitre souverain (1). On l
pressa de monter sur le trône ; mais
comme il ne vit pas s'il lui seroit aisé d'e
descendre, il résista aux reproches de se
amis, et aux instances des chefs des fac
tions et de la plus saine partie des citoyens

Solon descendoit des anciens rois d'A
thenes. Il s'appliqua dès sa jeunesse a
commerce, soit pour réparer le tort qu
les libéralités de son pere avoient fait à l
fortune de sa maison, soit pour s'instruir
des mœurs et des lois des nations. Apré
avoir acquis dans cette profession assez d
bien pour se mettre à l'abri du besoin, ain
que des offres généreuses de ses amis, il n
voyagea plus que pour augmenter ses con
noissances.

Le dépôt des lumieres étoit alors entr
les mains de quelques hommes vertueux
connus sous le nom de sages, et distribué
en différens cantons de la Grece. Leu

---

(1) En 594 avant J. C.

l'espérance et de la crainte (1). Il ordonna de construire de nouveaux temples et de nouveaux autels, d'immoler des victimes qu'il avoit choisies, d'accompagner ces sacrifices de certains cantiques. Comme, en parlant, il paroissoit agité d'une fureur divine, tout étoit entraîné par son éloquence impétueuse : il profita de son ascendant pour faire des changemens dans les cérémonies religieuses ; et l'on peut à cet égard le regarder comme un des législateurs d'Athenes : il rendit ces cérémonies moins dispendieuses ; il abolit l'usage barbare où les femmes étoient de se meurtrir le visage en accompagnant les morts au tombeau ; et, par une foule de réglemens utiles, il tâcha de ramener les Athéniens à des principes d'union et d'équité.

La confiance qu'il avoit inspirée, et le temps qu'il fallut pour exécuter ses ordres, calmerent insensiblement les esprits : les fantômes disparurent ; Epiménide partit, couvert de gloire, honoré des regrets d'un peuple entier : il refusa des présens considérables, et ne demanda pour lui qu'un rameau de l'olivier consacré à Minerve ; et pour Cnosse sa patrie, que l'amitié des Athéniens.

Peu de temps après son départ, les fac-

(1) Vers l'an 597 avant J. C. Voyez la Note II à la fin du volume.

tions se réveillerent avec une nouvelle fureur ; et leurs excès furent portés si loin, qu'on se vit bientôt réduit à cette extrémité, où il ne reste d'autre alternative à un état, que de périr ou de s'abandonner au génie d'un seul homme.

Solon fut, d'une voix unanime, élevé à la dignité de premier magistrat, de législateur et d'arbitre souverain (1). On le pressa de monter sur le trône ; mais, comme il ne vit pas s'il lui seroit aisé d'en descendre, il résista aux reproches de ses amis, et aux instances des chefs des factions et de la plus saine partie des citoyens.

Solon descendoit des anciens rois d'Athenes. Il s'appliqua dès sa jeunesse au commerce, soit pour réparer le tort que les libéralités de son pere avoient fait à la fortune de sa maison, soit pour s'instruire des mœurs et des lois des nations. Après avoir acquis dans cette profession assez de bien pour se mettre à l'abri du besoin, ainsi que des offres généreuses de ses amis, il ne voyagea plus que pour augmenter ses connoissances.

Le dépôt des lumieres étoit alors entre les mains de quelques hommes vertueux, connus sous le nom de sages, et distribués en différens cantons de la Grece. Leur

(1) En 594 avant J. C.

unique étude avoit pour objet l'homme, ce qu'il est, ce qu'il doit être, comment il faut l'instruire et le gouverner.

Ils recueilloient le petit nombre des vérités de la morale et de la politique, et les renfermoient dans des maximes assez claires pour être saisies au premier aspect, assez précises pour être ou pour paroître profondes. Chacun d'eux en choisissoit une de préférence, qui étoit comme sa devise et la regle de sa conduite. » Rien de trop, » disoit l'un. Connoissez-vous vous-même, » disoit un autre. « Cette précision que les Spartiates ont conservée dans leur style, se trouvoit dans les réponses que faisoient autrefois les sages aux questions fréquentes des rois et des particuliers. Liés d'une amitié qui ne fut jamais altérée par leur célébrité, ils se réunissoient quelquefois dans un même lieu pour se communiquer leurs lumieres, et s'occuper des intérêts de l'humanité.

Dans ces assemblées augustes paroissoient Thalès de Milet, qui, dans ce temps-là, jetoit les fondemens d'une philosophie plus générale, et peut-être moins utile; Pittacus de Mytilene, Bias de Priene, Cléobule de Lindus, Myson de Chen, Chilon de Lacédémone, et Solon d'Athenes, le plus illustre de tous. Les liens du sang et le souvenir des lieux qui m'ont vu naître, ne me permettent pas d'oublier

Anacharsis, que le bruit de sa réputation attira du fond de la Scythie, et que la Grece, quoique jalouse du mérite des étrangers, place quelquefois au nombre des sages dont elle s'honore.

Aux connoissances que Solon puisa dans leur commerce, il joignoit des talens distingués : il avoit reçu en naissant celui de la poésie, et le cultiva jusqu'à son extrême vieillesse, mais toujours sans effort et sans prétention. Ses premiers essais ne furent que des ouvrages d'agrément. On trouve dans ses autres écrits, des hymnes en l'honneur des Dieux, différens traits propres à justifier sa législation, des avis ou des reproches adressés aux Athéniens ; presque partout une morale pure, et des beautés qui décelent le génie. Dans les derniers temps de sa vie, instruit des traditions des Egyptiens, il avoit entrepris de décrire, dans un poëme, les révolutions arrivées sur notre globe, et les guerres des Athéniens contre les habitans de l'île atlantique, située au-delà des colonnes d'Hercule, et depuis engloutie dans les flots. Si, libre de tout autre soin, il eût, dans un âge moins avancé, traité ce sujet si propre à donner l'essor à son imagination, il eût peut-être partagé la gloire d'Homere et d'Hésiode.

On peut lui reprocher de n'avoir pas été assez ennemi des richesses, quoiqu'il ne

fût pas jaloux d'en acquérir; d'avoir quelquefois hasardé, sur la volupté, des maximes peu dignes d'un philosophe, et de n'avoir pas montré dans sa conduite cette austérité de mœurs, si digne d'un homme qui réforme une nation. Il semble que son caractere doux et facile ne le destinoit qu'à mener une vie paisible dans le sein des arts et des plaisirs honnêtes.

Il faut avouer néanmoins qu'en certaines occasions, il ne manqua ni de vigueur, ni de constance. Ce fut lui qui engagea les Athéniens à reprendre l'île de Salamine, malgré la défense rigoureuse qu'ils avoient faite à leurs orateurs d'en proposer la conquête; et ce qui parut surtout caractériser un courage supérieur, ce fut le premier acte d'autorité qu'il exerça, lorsqu'il fut à la tête de la république.

Les pauvres, résolus de tout entreprendre pour sortir de l'oppression, demandoient à grands cris un nouveau partage des terres, précédé de l'abolition des dettes. Les riches s'opposoient, avec la même chaleur, à des prétentions qui les auroient confondus avec la multitude, et qui, suivant eux, ne pouvoient manquer de bouleverser l'état. Dans cette extrémité, Solon abolit les dettes des particuliers, annulla tous les actes qui engageoient la liberté du citoyen, et refusa la répartition des terres. Les riches et les pauvres crurent avoir tout

perdu, parce qu'ils n'avoient pas tout obtenu : mais quand les premiers se virent paisibles possesseurs des biens qu'ils avoient reçus de leurs peres, ou qu'ils avoient acquis eux-mêmes ; quand les seconds, délivrés pour toujours de la crainte de l'esclavage, virent leurs foibles héritages affranchis de toute servitude ; enfin, quand on vit l'industrie renaître, la confiance se rétablir, et revenir tant de citoyens malheureux que la dureté de leurs créanciers avoit éloignés de leur patrie, alors les murmures furent remplacés par des sentimens de reconnoissance ; et le peuple, frappé de la sagesse de son législateur, ajouta de nouveaux pouvoirs à ceux dont il étoit déjà revêtu.

Solon en profita pour revoir les lois de Dracon, dont les Athéniens demandoient l'abolition. Celles qui regardent l'homicide furent conservées en entier. On les suit encore dans les tribunaux, où le nom de Dracon n'est prononcé qu'avec la vénération que l'on doit aux bienfaiteurs des hommes.

Enhardi par le succès, Solon acheva l'ouvrage de sa législation. Il y regle d'abord la forme du gouvernement ; il expose ensuite les lois qui doivent assurer la tranquillité du citoyen. Dans la premiere partie, il eut pour principe d'établir la seule égalité qui, dans une république, doit subsister entre les divers ordres de l'état ;

dans la seconde, il fut dirigé par cet autre principe, que le meilleur gouvernement est celui où se trouve une sage distribution des peines et des récompenses.

Solon, préférant le gouvernement populaire à tout autre, s'occupa d'abord de trois objets essentiels : de l'assemblée de la nation, du choix des magistrats, et des tribunaux de justice.

Il fut réglé que la puissance suprême résideroit dans des assemblées où tous les citoyens auroient droit d'assister, et qu'on y statueroit sur la paix, sur la guerre, sur les alliances, sur les lois, sur les impositions, sur tous les grands intérêts de l'état.

Mais que deviendront ces intérêts, entre les mains d'une multitude légere, ignorante, qui oublie ce qu'elle doit vouloir pendant qu'on délibere, et ce qu'elle a voulu après qu'on a délibéré ? Pour la diriger dans ses jugemens, Solon établit un sénat composé de quatre cents personnes, tirées des quatre tribus qui comprenoient alors tous les citoyens de l'Attique. Ces quatre cents personnes furent comme les députés et les représentans de la nation. Il fut statué qu'on leur proposeroit d'abord les affaires sur lesquelles le peuple auroit à prononcer ; et qu'après les avoir examinées et discutées à loisir, ils les rapporteroient eux-mêmes à l'assemblée générale ; et de là cette loi fondamentale : Toute décision du peu-

ple sera précédée par un décret du sénat.

Puisque tous les citoyens ont le droit d'assister à l'assemblée, ils doivent avoir celui de donner leurs suffrages; mais il seroit à craindre, qu'après le rapport du sénat, des gens sans expérience ne s'emparassent tout-à-coup de la tribune, et n'entraînassent la multitude. Il falloit donc préparer les premieres impressions qu'elle recevroit: il fut réglé que les premiers opinans seroient âgés de plus de cinquante ans.

Dans certaines républiques, il s'élevoit des hommes qui se dévouoient au ministere de la parole; et l'expérience avoit appris que leurs voix avoient souvent plus de pouvoir dans les assemblées publiques, que celles des lois. Il étoit nécessaire de se mettre à couvert de leur éloquence. L'on crut que leur probité suffiroit pour répondre de l'usage de leurs talens: il fut ordonné que nul orateur ne pourroit se mêler des affaires publiques, sans avoir subi un examen qui rouleroit sur sa conduite; et l'on permit à tout citoyen de poursuivre en justice l'orateur qui auroit trouvé le secret de dérober l'irrégularité de ses mœurs à la sévérité de cet examen.

Après avoir pourvu à la maniere dont la puissance suprême doit annoncer ses volontés, il falloit choisir les magistrats destinés à les exécuter. En qui réside le pouvoir de conférer les magistratures? à quelles per-

sonnes ? comment ? pour combien de temps ? avec quelles restrictions doit-on les conférer ? Sur tous ces points, les réglemens de Solon paroissent conformes à l'esprit d'une sage démocratie.

Les magistratures, dans ce gouvernement, ont des fonctions si importantes, qu'elles ne peuvent émaner que du souverain. Si la multitude n'avoit, autant qu'il est en elle, le droit d'en disposer, et de veiller à la maniere dont elles sont exercées, elle seroit esclave et deviendroit par conséquent ennemie de l'état. Ce fut à l'assemblée générale que Solon laissa le pouvoir de choisir les magistrats, et celui de se faire rendre compte de leur administration.

Dans la plupart des démocraties de la Grece, tous les citoyens, même les plus pauvres, peuvent aspirer aux magistratures. Solon jugea plus convenable de laisser ce dépôt entre les mains des riches, qui en avoient joui jusqu'alors. Il distribua les citoyens de l'Attique en quatre classes. On étoit inscrit dans la premiere, dans la seconde, dans la troisieme, suivant qu'on percevoit de son héritage, cinq cents, trois cents, deux cents mesures de blé ou d'huile. Les autres citoyens, la plupart pauvres et ignorans, furent compris dans la quatrieme, et éloignés des emplois. S'ils avoient eu l'espérance d'y parvenir, ils les auroient

moins respectés ; s'ils y étoient parvenus en effet, qu'auroit-on pu en attendre ?

Il est essentiel à la démocratie, que les magistratures ne soient accordées que pour un temps, et que celles du moins qui ne demandent pas un certain degré de lumieres, soient données par la voie du sort. Solon ordonna qu'on les conféreroit tous les ans, que les principales seroient électives, comme elles l'avoient toujours été, et que les autres seroient tirées au sort.

Enfin, les neuf principaux magistrats, présidant, en qualité d'Archontes, à des tribunaux où se portoient les causes des particuliers, il étoit à craindre que leur pouvoir ne leur donnât trop d'influence sur la multitude. Solon voulut qu'on pût appeler de leurs sentences au jugement des cours supérieures.

Il restoit à remplir ces cours de justice. Nous avons vu que la derniere et la plus nombreuse classe des citoyens ne pouvoit participer aux magistratures. Une telle exclusion, toujours avilissante dans un état populaire, eût été infiniment dangereuse, si les citoyens qui l'éprouvoient n'avoient pas reçu quelque dédommagement, et s'ils avoient vu le dépôt de leurs intérêts et de leurs droits entre les mains des gens riches. Solon ordonna que tous, sans distinction, se présenteroient pour remplir les places des juges, et que le sort décideroit entre eux.

Ces réglemens nécessaires pour établir une sorte d'équilibre entre les différentes classes de citoyens, il falloit, pour les rendre durables, en confier la conservation à un corps dont les places fussent à vie, qui n'eût aucune part à l'administration, et qui pût imprimer dans les esprits une haute opinion de sa sagesse. Athenes avoit dans l'Aréopage un tribunal qui s'attiroit la confiance et l'amour des peuples, par ses lumieres et par son intégrité. Solon l'ayant chargé de veiller au maintien des lois et des mœurs, l'établit comme une puissance supérieure, qui devoit ramener sans cesse le peuple aux principes de la constitution, et les particuliers aux regles de la bienséance et du devoir. Pour lui concilier plus de respect, et l'instruire à fond des intérêts de la république, il voulut que les Archontes, en sortant de place, fussent, après un sévere examen, inscrits au nombre des sénateurs.

Ainsi, le sénat de l'Aréopage et celui des Quatre-cents, devenoient deux contrepoids assez puissans pour garantir la république des orages qui menacent les états; le premier, en réprimant, par sa censure générale, les entreprises des riches; le second, en arrêtant, par ses décrets et par sa présence, les excès de la multitude.

De nouvelles lois vinrent à l'appui de ces dispositions. La constitution pouvoit

être attaquée, ou par les factions générales, qui depuis si long-temps agitoient les différens ordres de l'état, ou par l'ambition et les intrigues de quelques particuliers.

Pour prévenir ces dangers, Solon décerna des peines contre les citoyens qui, dans un temps de troubles, ne se déclareroient pas ouvertement pour un des partis. Son objet, dans ce réglement admirable, étoit de tirer les gens de bien d'une inaction funeste, de les jeter au milieu des factieux, et de sauver la république par le courage et l'ascendant de la vertu.

Une seconde loi condamne à la mort le citoyen convaincu d'avoir voulu s'emparer de l'autorité souveraine.

Enfin, dans les cas où un autre gouvernement s'éleveroit sur les ruines du gouvernement populaire, il ne voit qu'un moyen pour réveiller la nation; c'est d'obliger les magistrats à se démettre de leurs emplois; et de là ce décret foudroyant: Il sera permis à chaque citoyen d'arracher la vie, non-seulement à un tyran et à ses complices, mais encore au magistrat qui continuera ses fonctions après la destruction de la démocratie.

Telle est, en abrégé, la république de Solon. Je vais parcourir ses lois civiles et criminelles avec la même rapidité.

J'ai déjà dit que celles de Dracon sur l'homicide furent conservées sans le moindre

dre changement. Solon abolit les autres, ou plutôt se contenta d'en adoucir la rigueur, de les refondre avec les siennes, et de les assortir au caractere des Athéniens. Dans toutes il s'est proposé le bien général de la république, plutôt que celui des particuliers. Ainsi, suivant ses principes, conformes à ceux des philosophes les plus éclairés, le citoyen doit être considéré, 1°. dans sa personne, comme faisant partie de l'état; 2°. dans la plupart des obligations qu'il contracte, comme appartenant à une famille qui appartient elle-même à l'état; 3°. dans sa conduite, comme membre d'une société dont les mœurs constituent la force d'un état.

1°. Sous le premier de ces aspects, un citoyen peut demander une réparation authentique de l'outrage qu'il a reçu dans sa personne. Mais s'il est extrêmement pauvre, comment pourra-t-il déposer la somme qu'on exige d'avance de l'accusateur? il en est dispensé par les lois. Mais s'il est né dans une condition obscure, qui le garantira des attentats d'un homme riche et puissant? tous les partisans de la démocratie, tous ceux que la probité, l'intérêt, la jalousie et la vengeance rendent ennemis de l'agresseur; tous sont autorisés par cette loi excellente : Si quelqu'un insulte un enfant, une femme, un homme libre ou esclave, qu'il soit permis à tout Athénien

de l'attaquer en justice. De cette manière, l'accusation deviendra publique, et l'offense faite au moindre citoyen, sera punie comme un crime contre l'état; et cela est fondé sur ce principe: La force est le partage de quelques-uns, et la loi le soutien de tous. Cela est encore fondé sur cette maxime de Solon: Il n'y auroit point d'injustices dans une ville, si tous les citoyens en étoient aussi révoltés que ceux qui les éprouvent.

La liberté du citoyen est si précieuse, que les lois seules peuvent en suspendre l'exercice, que lui-même ne peut l'engager ni pour dettes, ni sous quelque prétexte que ce soit, et qu'il n'a pas le droit de disposer de celle de ses fils. Le législateur lui permet de vendre sa fille ou sa sœur, mais seulement dans le cas où, chargé de leur conduite, il auroit été témoin de leur déshonneur (1).

Lorsqu'un Athénien attente à ses jours, il est coupable envers l'état qu'il prive d'un citoyen. On enterre séparément sa main; et cette circonstance est une flétrissure. Mais s'il attente à la vie de son pere, quel sera le châtiment prescrit par les lois? Elles gardent le silence sur ce forfait. Pour en inspirer plus d'horreur, Solon a supposé qu'il n'étoit pas dans l'ordre des choses possibles.

---

(1) Voyez la Note III à la fin du volume.

Un citoyen n'auroit qu'une liberté imparfaite, si son honneur pouvoit être impunément attaqué. De là les peines prononcées contre les calomniateurs, et la permission de les poursuivre en justice; de là encore la défense de flétrir la mémoire d'un homme qui n'est plus. Outre qu'il est d'une sage politique de ne pas éterniser les haines entre les familles, il n'est pas juste qu'on soit exposé, après sa mort, à des insultes qu'on auroit repoussées pendant sa vie.

Un citoyen n'est pas le maître de son honneur, puisqu'il ne l'est pas de sa vie. De là ces lois qui, dans diverses circonstances, privent celui qui se déshonore, des privileges qui appartiennent au citoyen.

Dans les autres pays, les citoyens des dernieres classes sont tellement effrayés de l'obscurité de leur état, du crédit de leurs adversaires, de la longueur des procédures, et des dangers qu'elles entraînent, qu'il leur est souvent plus avantageux de supporter l'oppression, que de chercher à s'en garantir. Les lois de Solon offrent plusieurs moyens de se défendre contre la violence ou l'injustice. S'agit-il, par exemple, d'un vol? vous pouvez vous-même traîner le coupable devant les onze magistrats préposés à la garde des prisons : ils le mettront aux fers, et le traduiront ensuite au tribunal, qui vous condamnera à une

amende, si le crime n'est pas prouvé. N'êtes-vous pas assez fort pour saisir le coupable ? adressez-vous aux Archontes, qui le feront traîner en prison par leurs licteurs. Voulez-vous une autre voie ? accusez-le publiquement. Craignez-vous de succomber dans cette accusation, et de payer l'amende de mille drachmes ? dénoncez-le au tribunal des arbitres ; la cause deviendra civile, et vous n'aurez rien à risquer. C'est ainsi que Solon a multiplié les forces de chaque particulier, et qu'il n'est presque point de vexations dont il ne soit facile de triompher.

La plupart des crimes qui attaquent la sûreté du citoyen, peuvent être poursuivis par une accusation privée ou publique. Dans le premier cas, l'offensé ne se regarde que comme un simple particulier, et ne demande qu'une réparation proportionnée aux délits particuliers : dans le second, il se présente en qualité de citoyen, et le crime devient plus grave. Solon a facilité les accusations publiques, parce qu'elles sont plus nécessaires dans une démocratie que partout ailleurs. Sans ce frein redoutable, la liberté générale seroit sans cesse menacée par la liberté de chaque particulier.

2°. Voyons à présent quels sont les devoirs du citoyen, dans la plupart des obligations qu'il contracte.

Dans une république sagement réglée,

il ne faut pas que le nombre des habitans soit trop grand ni trop petit. L'expérience a fait voir que le nombre des hommes en état de porter les armes ne doit être ici ni fort au dessus ni fort au dessous de vingt mille.

Pour conserver la proportion requise, Solon, entre autres moyens, ne permet de naturaliser les étrangers que sous des conditions difficiles à remplir. Pour éviter, d'un autre côté, l'extinction des familles, il veut que leurs chefs, après leur mort, soient représentés par des enfans légitimes ou adoptifs; et dans le cas où un particulier meurt sans postérité, il ordonne qu'on substitue juridiquement au citoyen décédé, un de ses héritiers naturels, qui prendra son nom, et perpétuera sa famille.

Le magistrat, chargé d'empêcher que les maisons ne restent désertes, c'est-à-dire, sans chefs, doit étendre ses soins et la protection des lois sur les orphelins; sur les femmes qui déclarent leur grossesse après la mort de leurs époux; sur les filles qui, n'ayant point de freres, sont en droit de recueillir la succession de leurs peres.

Un citoyen adopte-t-il un enfant? ce dernier pourra quelque jour retourner dans la maison de ses peres; mais il doit laisser dans celle qui l'avoit adopté, un fils qui remplisse les vues de la premiere adoption; et ce fils, à son tour, pourra quitter cette

maison, après y avoir laissé un fils naturel ou adoptif qui le remplace.

Ces précautions ne suffisoient pas. Le fil des générations peut s'interrompre par des divisions et des haines survenues entre les deux époux. Le divorce sera permis, mais à des conditions qui en restreindront l'usage. Si c'est le mari qui demande la séparation, il s'expose à rendre la dot à sa femme, ou du moins à lui payer une pension alimentaire fixée par la loi : si c'est la femme, il faut qu'elle comparoisse elle-même devant les juges, et qu'elle leur présente sa requête.

Il est essentiel, dans la démocratie, non-seulement que les familles soient conservées, mais que les biens ne soient pas entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Quand ils sont répartis dans une certaine proportion, le peuple, possesseur de quelques légeres portions de terrain, en est plus occupé que des dissentions de la place publique. De là les défenses faites par quelques législateurs, de vendre ses possessions hors le cas d'une extrême nécessité, ou de les engager pour se procurer des ressources contre le besoin. La violation de ce principe a suffi quelquefois pour détruire la constitution.

Solon ne s'en est point écarté : il prescrit des bornes aux acquisitions qu'un particulier peut faire ; il enleve une partie de ses

droits au citoyen qui a follement consumé l'héritage de ses peres.

Un Athénien, qui a des enfans ne peut disposer de ses biens qu'en leur faveur : s'il n'en a point, et qu'il meure sans testament, la succession va de droit à ceux à qui le sang l'unissoit de plus près : s'il laisse une fille unique héritiere de son bien, c'est au plus proche parent de l'épouser ; mais il doit la demander en justice, afin que, dans la suite, personne ne puisse lui en disputer la possession. Les droits du plus proche parent sont tellement reconnus, que si l'une de ses parentes, légitimement unie avec un Athénien, venoit à recueillir la succession de son pere mort sans enfans mâles, il seroit en droit de faire casser ce mariage, et de la forcer à l'épouser.

Mais si cet époux n'est pas en état d'avoir des enfans, il transgressera la loi qui veille au maintien des familles, il abusera de la loi qui conserve les biens de familles. Pour le punir de cette double infraction, Solon permet à la femme de se livrer au plus proche parent de l'époux.

C'est dans la même vue qu'une orpheline, fille unique, ou aînée de ses sœurs, peut, si elle n'a pas de bien, forcer son plus proche parent à l'épouser, ou à lui constituer une dot : s'il s'y refuse, l'Archonte doit l'y contraindre, sous peine de payer

lui-même mille drachmes (1). C'est encore par une suite de ces principes, que d'un côté l'héritier naturel ne peut pas être tuteur, et le tuteur ne peut pas épouser la mere de ses pupilles; que, d'un autre côté, un frere peut épouser sa sœur consanguine, et non sa sœur utérine. En effet, il seroit à craindre qu'un tuteur intéressé, qu'une mere dénaturée, ne détournassent à leur profit le bien des pupilles; il seroit à craindre qu'un frere, en s'unissant avec sa sœur utérine, n'accumulât sur sa tête, et l'hérédité de son pere, et celle du premier mari de sa mere.

Tous les réglemens de Solon sur les successions, sur les testamens, sur les donations, sont dirigés par le même esprit. Cependant nous devons nous arrêter sur celui par lequel il permet au citoyen qui meurt sans enfans, de disposer de son bien à sa volonté. Des philosophes se sont élevés, et s'éleveront peut-être encore contre une loi qui paroît si contraire aux principes du législateur: d'autres le justifient, et par les restrictions qu'il mit à la loi, et par l'objet qu'il s'étoit proposé. Il exige, en effet, que le testateur ne soit accablé ni par la vieillesse ni par la maladie, qu'il n'ait point cédé aux séductions d'une épouse,

(1) Neuf cents livres.

qu'il ne soit point détenu dans les fers, que son esprit n'ait donné aucune marque d'aliénation. Quelle apparence que dans cet état il choisisse un héritier dans une autre famille, s'il n'a pas à se plaindre de la sienne ? Ce fut donc pour exciter les soins et les attentions parmi les parens, que Solon accorda aux citoyens un pouvoir qu'ils n'avoient pas eu jusqu'alors, qu'ils reçurent avec applaudissement, et dont il n'est pas naturel d'abuser. Il faut ajouter qu'un Athénien qui appelle un étranger à sa succession, est en même temps obligé de l'adopter.

Les Egyptiens ont une loi, par laquelle chaque particulier doit rendre compte de sa fortune et de ses ressources. Cette loi est encore plus utile dans une démocratie où le peuple ne doit ni être désœuvré, ni gagner sa vie par des moyens illicites : elle est encore plus nécessaire dans un pays où la stérilité du sol ne peut être compensée que par le travail et par l'industrie.

De là les réglemens par lesquels Solon assigne l'infamie à l'oisiveté ; ordonne à l'Aréopage de rechercher de quelle maniere les particuliers pourvoient à leur subsistance ; leur permet à tous d'exercer des arts mécaniques, et prive celui qui a négligé de donner un métier à son fils, des secours qu'il doit en attendre dans sa vieillesse.

3°. Il ne reste plus qu'à citer quelques-unes des dispositions plus particuliérement relatives aux mœurs.

Solon, à l'exemple de Dracon, a publié quantité de lois sur les devoirs des citoyens, et en particulier sur l'éducation de la jeunesse. Il y prévoit tout, il y regle tout, et l'âge précis où les enfans doivent recevoir des leçons publiques, et les qualités des maîtres chargés de les instruire, et celles des précepteurs destinés à les accompagner, et l'heure où les écoles doivent s'ouvrir et se fermer. Comme il faut que ces lieux ne respirent que l'innocence : Qu'on punisse de mort, ajoute-t-il, tout homme qui, sans nécessité, oseroit s'introduire dans le sanctuaire où les enfans sont rassemblés, et qu'une des cours de justice veille à l'observation de ces réglemens.

Au sortir de l'enfance, ils passeront dans le gymnase. Là se perpétueront des lois destinées à conserver la pureté de leurs mœurs, à les préserver de la contagion de l'exemple, et des dangers de la séduction.

Dans les divers périodes de leur vie, de nouvelles passions se succéderont rapidement dans leurs cœurs. Le législateur a multiplié les menaces et les peines : il assigne des récompenses aux vertus, et le déshonneur aux vices.

Ainsi les enfans de ceux qui mourront les armes à la main, seront élevés aux dé-

pens du public ; ainsi des couronnes seront solennellement décernées à ceux qui auront rendu des services à l'état.

D'un autre côté, le citoyen devenu fameux par la dépravation de ses mœurs, de quelque état qu'il soit, quelque talent qu'il possède, sera exclu des sacerdoces, des magistratures, du sénat, de l'assemblée générale : il ne pourra ni parler en public, ni se charger d'une ambassade, ni siéger dans les tribunaux de justice ; et s'il exerce quelqu'une de ces fonctions, il sera poursuivi criminellement, et subira les peines rigoureuses prescrites par la loi.

La lâcheté, sous quelque forme qu'elle se produise, soit qu'elle refuse le service militaire, soit qu'elle le trahisse par une action indigne, ne peut être excusée par le rang du coupable, ni sous aucun autre prétexte : elle sera punie, non-seulement par le mépris général, mais par une accusation publique, qui apprendra au citoyen à redouter encore plus la honte infligée par la loi, que le fer de l'ennemi.

C'est par les lois que toute espece de recherches et de délicatesse est interdite aux hommes ; que les femmes, qui ont tant d'influence sur les mœurs, sont contenues dans les bornes de la modestie ; qu'un fils est obligé de nourrir dans leur vieillesse, ceux dont il a reçu le jour. Mais les enfans

qui sont nés d'une courtisane, sont dispensés de cette obligation à l'égard de leur pere : car, après tout, ils ne lui sont redevables que de l'opprobre de leur naissance.

Pour soutenir les mœurs, il faut des exemples, et ces exemples doivent émaner de ceux qui sont à la tête du gouvernement. Plus ils tombent de haut, plus ils font une impression profonde. La corruption des derniers citoyens est facilement réprimée, et ne s'étend que dans l'obscurité; car la corruption ne remonte jamais d'une classe à l'autre : mais quand elle ose s'emparer des lieux où réside le pouvoir, elle se précipite de là avec plus de force que les lois elles-mêmes : aussi n'a-t-on pas craint d'avancer que les mœurs d'une nation dépendent uniquement de celles du souverain.

Solon étoit persuadé qu'il ne faut pas moins de décence et de sainteté pour l'administration d'une démocratie, que pour le ministere des autels. De là ces examens, ces sermens, ces comptes rendus qu'il exige de ceux qui sont ou qui ont été revêtus de quelque pouvoir; de là sa maxime, que la justice doit s'exercer avec lenteur sur les fautes des particuliers, à l'instant même sur celles des gens en place : de là cette loi terrible par laquelle on condamne à la mort l'Archonte qui, après avoir perdu

sa

sa raison dans les plaisirs de la table, ose paroître en public avec les marques de sa dignité.

Enfin, si l'on considere que la censure des mœurs fût confiée à un tribunal, dont la conduite austere étoit la plus forte des censures, on concevra sans peine que Solon regardoit les mœurs comme le plus ferme appui de sa législation.

Tel fut le système général de Solon. Ses lois civiles et criminelles ont toujours été regardées comme des oracles par les Athéniens, comme des modeles par les autres peuples. Plusieurs états de la Grece se sont fait un devoir de les adopter; et du fond de l'Italie, les Romains, fatigués de leurs divisions, les ont appelées à leur secours. Comme les circonstances peuvent obliger un état à modifier quelques-unes de ses lois, je parlerai ailleurs des précautions que prit Solon pour introduire les changemens nécessaires, pour éviter les changemens dangereux.

La forme de gouvernement qu'il établit, differe essentiellement de celle que l'on suit à présent. Faut-il attribuer ce prodigieux changement à des vices inhérens à la constitution même? doit-on le rapporter à des événemens qu'il étoit impossible de prévoir? J'oserai, d'après des lumieres puisées dans le commerce de plusieurs Athéniens éclairés, hasarder quelques réflexions sur

un sujet si important; mais cette légere discussion doit être précédée par l'histoire des révolutions arrivées dans l'état, depuis Solon jusqu'à l'invasion des Perses.

Les lois de Solon ne devoient conserver leur force que pendant un siecle. Il avoit fixé ce terme, pour ne pas révolter les Athéniens par la perspective d'un joug éternel. Après que les sénateurs, les Archontes, le peuple, se furent par serment engagés à les maintenir, on les inscrivit sur les diverses faces de plusieurs rouleaux de bois, que l'on plaça d'abord dans la citadelle. Ils s'élevoient jusqu'au toit de l'édifice qui les renfermoit; et, tournant au moindre effort sur eux-mêmes, ils présentoient successivement le code entier des lois aux yeux des spectateurs. On les a depuis transportés dans le Prytanée et dans d'autres lieux, où il est permis et facile aux particuliers de consulter ces titres précieux de leur liberté.

Quand on les eut médités à loisir, Solon fut assiégé d'une foule d'importuns qui l'accabloient de questions, de conseils, de louanges ou de reproches. Les uns le pressoient de s'expliquer sur quelques lois susceptibles, suivant eux, de différentes interprétations; les autres lui présentoient des articles qu'il falloit ajouter, modifier ou supprimer. Solon, ayant épuisé les voies de la douceur et de la patience, comprit

que le temps seul pouvoit consolider son ouvrage : il partit, après avoir demandé la permission de s'absenter pendant dix ans, et engagé les Athéniens, par un serment solennel, à ne point toucher à ses lois jusqu'à son retour.

En Egypte, il fréquenta ces prêtres qui croient avoir entre leurs mains les annales du monde ; un jour qu'il étaloit à leurs yeux les anciennes traditions de la Grece : » Solon, Solon, dit gravement un de ces prêtres, vous autres Grecs, vous êtes bien » jeunes : le temps n'a pas encore blanchi » vos connoissances. « En Crete, il eut l'honneur d'instruire dans l'art de régner le souverain d'un petit canton, et de donner son nom à une ville dont il procura le bonheur.

A son retour, il trouva les Athéniens près de retomber dans l'anarchie. Les trois partis qui depuis si long-temps déchiroient la république, sembloient n'avoir suspendu leur haine pendant sa législation, que pour l'exhaler avec plus de force pendant son absence : ils ne se réunissoient que dans un point ; c'étoit à desirer un changement dans la constitution, sans autre motif qu'une inquiétude secrete, sans autre objet que des espérances incertaines.

Solon, accueilli par les honneurs les plus distingués, voulut profiter de ces dispositions favorables, pour calmer des dissen-

tions trop souvent renaissantes : il se crut d'abord puissamment secondé par Pisistrate, qui se trouvoit à la tête de la faction du peuple, et qui, jaloux en apparence de maintenir l'égalité parmi les citoyens, s'élevoit hautement contre les innovations capables de la détruire ; mais il ne tarda pas à s'appercevoir que ce profond politique cachoit sous une feinte modération, une ambition démesurée.

Jamais homme ne réunit plus de qualités pour captiver les esprits. Une naissance illustre, des richesses considérables, une valeur brillante et souvent éprouvée, une figure imposante, une éloquence persuasive, à laquelle le son de la voix prêtoit de nouveaux charmes ; un esprit enrichi des agrémens que la nature donne, et des connoissances que procure l'étude : jamais homme, d'ailleurs, ne fut plus maître de ses passions, et ne sut mieux faire valoir les vertus qu'il possédoit en effet, et celles dont il n'avoit que les apparences. Ses succès ont prouvé que, dans les projets d'une exécution lente, rien ne donne plus de supériorité que la douceur et la flexibilité du caractere.

Avec de si grands avantages, Pisistrate, accessible aux moindres citoyens, leur prodiguoit les consolations et les secours qui tarissent la source des maux, ou qui en corrigent l'amertume. Solon, attentif

à ses démarches, pénétra ses intentions; mais tandis qu'il s'occupoit du soin d'en prévenir les suites, Pisistrate parut dans la place publique, couvert de blessures qu'il s'étoit adroitement ménagées, implorant la protection de ce peuple qu'il avoit si souvent protégé lui-même. On convoque l'assemblée: il accuse le sénat et les chefs des autres factions, d'avoir attenté à ses jours; et montrant ses plaies encore sanglantes: » Voilà, s'écrie-t-il, le prix de » mon amour pour la démocratie, et du » zele avec lequel j'ai défendu vos droits. «

A ces mots des cris menaçans éclatent de toutes parts: les principaux citoyens étonnés, gardent le silence, ou prennent la fuite. Solon, indigné de leur lâcheté et de l'aveuglement du peuple, tâche vainement de ranimer le courage des uns, de dissiper l'illusion des autres: sa voix, que les années ont affoiblie, est facilement étouffée par les clameurs qu'excitent la pitié, la fureur et la crainte. L'assemblée se termine par accorder à Pisistrate un corps redoutable de satellites chargés d'accompagner ses pas, et de veiller à sa conservation. Dès ce moment, tous ses projets furent remplis: il employa bientôt ses forces à s'emparer de la citadelle; et, et après avoir désarmé la multitude, il se revêtit de l'autorité suprême. (1)

(1) L'an 560 avant J. C.

Solon ne survécut pas long-temps à l'asservissement de sa patrie. Il s'étoit opposé, autant qu'il l'avoit pu, aux nouvelles entreprises de Pisistrate. On l'avoit vu, les armes à la main, se rendre à la place publique, et chercher à soulever le peuple ; mais son exemple et ses discours ne faisoient plus aucune impression : ses amis seuls, effrayés de son courage, lui représentoient que le tyran avoit résolu sa perte : » Et après » tout, ajoutoient-ils, qui peut vous ins» pirer une telle fermeté ? Ma vieillesse, « répondit-il.

Pisistrate étoit bien éloigné de souiller son triomphe par un semblable forfait. Pénétré de la plus haute considération pour Solon, il sentoit que le suffrage de ce législateur pouvoit seul justifier, en quelque maniere, sa puissance : il le prévint par des marques distinguées de déférence et de respect ; il lui demanda des conseils ; et Solon, cédant à la séduction en croyant céder à la nécessité, ne tarda pas à lui en donner : il se flattoit sans doute d'engager Pisistrate à maintenir les lois, et à donner moins d'atteinte à la constitution établie.

Trente-trois années s'écoulerent depuis la révolution jusqu'à la mort de Pisistrate (1) ; mais il ne fut à la tête des affaires

---

(1) En 528 avant J. C.

que pendant dix-sept ans. Accablé par le crédit de ses adversaires, deux fois obligé de quitter l'Attique, deux fois il reprit son autorité; et il eut la consolation, avant que de mourir, de l'affermir dans sa famille.

Tant qu'il fut à la tête de l'administration, ses jours, consacrés à l'utilité publique, furent marqués, ou par de nouveaux bienfaits, ou par de nouvelles vertus.

Ses lois, en bannissant l'oisiveté, encouragerent l'agriculture et l'industrie : il distribua dans la campagne cette foule de citoyens obscurs que la chaleur des factions avoit fixés dans la capaitale; il ranima la valeur des troupes, en assignant aux soldats invalides une subsistance assurée pour le reste de leurs jours. Aux champs dans la place publique, dans ses jardins ouverts à tout le monde, il paroissoit comme un pere au milieu de ses enfans, toujours prêt à écouter les plaintes des malheureux, faisant des remises aux uns, des avances aux autres, des offres à tous.

En même temps, dans la vue de concilier son goût pour la magnificence, avec la nécessité d'occuper un peuple indocile et désœuvré, il embellissoit la ville par des temples, des gymnases, des fontaines; et comme il ne craignoit pas les progrès des lumieres, il publioit une nouvelle édition des ouvrages d'Homere, et formoit, pour l'usage des Athéniens, une bibliothe-

que composée des meilleurs livres que l'on connoissoit alors.

Ajoutons ici quelques traits qui manifestent plus particuliérement l'élévation de son ame. Jamais il n'eut la foiblesse de se venger des insultes qu'il pouvoit facilement punir. Sa fille assistoit à une cérémonie religieuse : un jeune homme qui l'aimoit éperdument, courut l'embrasser, et quelque temps après, entreprit de l'enlever. Pisistrate répondit à sa famille qui l'exhortoit à la vengeance : » Si nous haïssons ceux qui nous aiment, que ferons-» nous à ceux qui nous haïssent ? « Et sans différer davantage, il choisit ce jeune homme pour l'époux de sa fille.

Des gens ivres insulterent publiquement sa femme : le lendemain ils vinrent, fondant en larmes, solliciter un pardon qu'ils n'osoient espérer. » Vous vous trompez, » leur dit Pisistrate ; ma femme ne sortit » point hier de toute la journée. «

Enfin, quelques-uns de ses amis, résolus de se soustraire à son obéissance, se retirerent dans une place forte. Il les suivit aussitôt, avec des esclaves qui portoient son bagage ; et comme ces conjurés lui demanderent quel étoit son dessein : » Il faut, » leur dit-il, que vous me persuadiez de » rester avec vous, ou que je vous persuade » de revenir avec moi. «

Ces actes de modération et de clémence, multipliés pendant sa vie, et rehaussés encore par l'éclat de son administration, adoucissoient insensiblement l'humeur intraitable des Athéniens, et faisoient que plusieurs d'entre eux préféroient une servitude si douce à leur ancienne et tumultueuse liberté.

Cependant, il faut l'avouer, quoique dans une monarchie Pisistrate eût été le modele du meilleur des rois, dans la république d'Athenes on fut en général plus frappé du vice de son usurpation, que des avantages qui en résultoient pour l'état.

Après sa mort, Hippias et Hipparque ses fils lui succéderent : avec moins de talens, ils gouvernerent avec la même sagesse. Hipparque, en particulier, aimoit les lettres. Anacréon et Simonide, attirés auprès de lui, en reçurent l'accueil qui devoit le plus les flatter : il combla d'honneurs le premier, et de présens le second. Il doit partager avec son pere la gloire d'avoir étendu la réputation d'Homere. On peut lui reprocher, ainsi qu'à son frere, de s'être trop livré aux plaisirs, et d'en avoir donné le goût aux Athéniens. Heureux néanmoins si, au milieu de ses excès, il n'eût pas commis une injustice dont il fut la premiere victime.

Deux jeunes Athéniens, Hermodius et Aristogiton, liés entre eux de l'amitié la

plus tendre, ayant essuyé de la part de ce prince un affront qu'il étoit impossible d'oublier, conjurerent sa perte et celle de son frere. Quelques-uns de leurs amis entrerent dans ce complot, et l'exécution en fut remise à la solennité des Panathénées : ils espéroient que cette foule d'Athéniens qui, pendant les cérémonies de cette fête, avoit la permission de porter les armes, seconderoit leurs efforts, ou du moins les garantiroit de la fureur des gardes qui entouroient les fils de Pisistrate.

Dans cette vue, après avoir couvert leurs poignards de branches de myrte, ils se rendent aux lieux où les princes mettoient en ordre une procession qu'ils devoient conduire au temple de Minerve. Ils arrivent; ils voient un des conjurés s'entretenir familiérement avec Hippias : ils se croient trahis; et, résolus de vendre chérement leur vie, ils s'écartent un moment, trouvent Hipparque, et lui plongent le poignard dans le cœur (1). Harmodius tombe aussitôt sous les coups redoublés des satellites du prince. Aristogiton, arrêté presque au même instant, fut présenté à la question; mais loin de nommer ses complices, il accusa les plus fideles partisans d'Hippias, qui sur le champ les fit traîner au

(1) L'an 514 avant J. C.

supplice. » As-tu d'autres scélérats à dé-
» noncer ! « s'écrie le tyran transporté de fureur. » Il ne reste plus que toi, répond » l'Athénien : je meurs, et j'emporte en » mourant la satisfaction de t'avoir privé » de tes meilleurs amis. «

Dès-lors Hippias ne se signala plus que par des injustices ; mais le joug qu'il appesantissoit sur les Athéniens, fut brisé trois ans après (1). Clistene, chef des Alcméonides, maison puissante d'Athenes, de tout temps ennemie des Pisistratides, rassembla tous les mécontens auprès de lui ; et, ayant obtenu le secours des Lacédémoniens, par le moyen de la Pythie de Delphes qu'il avoit mise dans ses intérêts, il marcha contre Hippias, et le força d'abdiquer la tyrannie. Ce prince, après avoir erré quelque temps avec sa famille, se rendit auprès de Darius, roi de Perse, et périt enfin à la bataille de Marathon.

Les Athéniens n'eurent pas plutôt recouvré leur liberté, qu'ils rendirent les plus grands honneurs à la mémoire d'Harmodius et d'Aristogiton. On leur éleva des statues dans la place publique : il fut réglé que leurs noms seroient célébrés à perpétuité dans la fête des Panathénées, et ne seroient, sous aucun prétexte, donnés à des esclaves.

---

(1) L'an 510 avant J. C.

Les poëtes éterniserent leur gloire par des pieces de poésie (1) que l'on chante encore dans les repas, et l'on accorda pour toujours à leurs descendans des priviléges très-étendus.

Clisthene, qui avoit si fort contribué à l'expulsion des Pisistratides, eut encore à lutter, pendant quelques années, contre une faction puissante; mais, ayant enfin obtenu dans l'état le crédit que méritoient ses talens, il raffermit la constitution que Solon avoit établie, et que les Pisistratides ne songerent jamais à détruire.

Jamais, en effet, ces princes ne prirent le titre de roi, quoiqu'ils se crussent issus des anciens souverains d'Athenes. Si Pisistrate préleva le dixieme du produit des terres, cette unique imposition que ses fils réduisirent au vingtieme, ils parurent tous trois l'exiger, moins encore pour leur entretien, que pour les besoins de l'état. Ils maintinrent les lois de Solon, autant par leur exemple, que par leur autorité. Pisistrate, accusé d'un meurtre, vint, comme le moindre citoyen, se justifier devant l'Aréopage. Enfin, ils conserverent les parties essentielles de l'ancienne constitution, le sénat, les assemblées du peuple, et les magistratures dont ils eurent soin de se re-

(1) Voyez la Note IV à la fin du volume.

vêtir

vêtir eux-mêmes et d'étendre les prérogatives. C'étoit donc comme premiers magistrats, comme chefs perpétuels d'un état démocratique, qu'ils agissoient, et qu'ils avoient tant d'influence sur les délibérations publiques. Le pouvoir le plus absolu s'exerça sous des formes légales en apparence, et le peuple asservi eut toujours devant les yeux l'image de la liberté. Aussi le vit-on, après l'expulsion des Pisistratides, sans opposition et sans efforts, rentrer dans ses droits, plutôt suspendus que détruits. Les changemens que Clisthene fit alors au gouvernement, ne le ramenerent pas tout-à-fait à ses premiers principes, comme je le montrerai bientôt.

Le récit des faits m'a conduit aux temps où les Athéniens signalerent leur valeur contre les Perses. Avant que de les décrire, je dois exposer les réflexions que j'ai promises sur le système politique de Solon.

Il ne falloit pas attendre de Solon une législation semblable à celle de Lycurgue. Ils se trouvoient l'un et l'autre dans des circonstances trop différentes.

Les Lacédémoniens occupoient un pays qui produisoit tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins. Il suffisoit au législateur de les y tenir renfermés, pour empêcher que des vices étrangers ne corrompissent l'esprit et la pureté de ses institutions. Athenes, située auprès de la mer, entou-

rée d'un terrain ingrat, étoit forcée d'échanger continuellement ses denrées, son industrie, ses idées et ses mœurs, contre celles de toutes les nations.

La réforme de Lycurgue précéda celle de Solon d'environ deux siecles et demi. Les Spartiates, bornés dans leurs arts, dans leurs connoissances, dans leurs passions mêmes, étoient moins avancés dans le bien et dans le mal, que ne le furent les Athéniens du temps de Solon. Ces derniers, après avoir éprouvé toutes les especes de gouvernemens, s'étoient dégoûtés de la servitude et de la liberté, sans pouvoir se passer de l'une et de l'autre. Industrieux, éclairés, vains et difficiles à conduire; tous, jusqu'aux moindres particuliers, s'étoient familiarisés avec l'intrigue, l'ambition, et toutes les grandes passions qui s'élevent dans les fréquentes secousses d'un état: ils avoient déjà les vices qu'on trouve dans les nations formées; ils avoient de plus cette activité inquiete et cette légéreté d'esprit qu'on ne trouve chez aucune autre nation.

La maison de Lycurgue occupoit depuis long-temps le trône de Lacédémone: les deux rois qui le partageoient alors ne jouissant d'aucune considération, Lycurgue étoit, aux yeux des Spartiates, le premier et le plus grand personnage de l'état. Comme il pouvoit compter sur son crédit

et sur celui de ses amis, il fut moins arrêté par ces considérations qui refroidissent le génie et rétrécissent les vues d'un législateur. Solon, simple particulier, revêtu d'une autorité passagere qu'il falloit employer avec sagesse pour l'employer avec fruit; entouré de factions puissantes qu'il devoit ménager pour conserver leur confiance; averti, par l'exemple récent de Dracon, que les voies de sévérité ne convenoient point aux Athéniens, ne pouvoit hasarder de grandes innovations sans en occasionner de plus grandes encore, et sans replonger l'état dans des malheurs peut-être irréparables.

Je ne parle point des qualités personnelles des deux législateurs. Rien ne ressemble moins au génie de Lycurgue, que les talens de Solon, ni à l'ame vigoureuse du premier, que le caractere de douceur et de circonspection du second. Ils n'eurent de commun que d'avoir travaillé avec la même ardeur, mais par des voies différentes, au bonheur des peuples. Mis à la place l'un de l'autre, Solon n'auroit pas fait de si grandes choses que Lycurgue: on peut douter que Lycurgue en eût fait de plus belles que Solon.

Ce dernier sentit le poids dont il s'étoit chargé; et lorsque, interrogé s'il avoit donné aux Athéniens les meilleures de toutes les lois, il répondit: Les meilleures

qu'ils pouvoient supporter. Il peignit d'un seul trait le caractere indisciplinable des Athéniens, et la funeste contrainte où il s'étoit trouvé.

Solon fut obligé de préférer le gouvernement populaire, parce que le peuple, qui se souvenoit d'en avoir joui pendant plusieurs siecles, ne pouvoit plus supporter la tyrannie des riches; parce qu'une nation qui se destine à la marine, penche toujours fortement vers la démocratie.

En choisissant cette forme de gouvernement, il la tempéra de maniere qu'on croyoit y retrouver l'oligarchie, dans le corps des aréopagites; l'aristocratie, dans la maniere d'élire les magistrats; la pure démocratie, dans la liberté accordée aux moindres citoyens, de siéger dans les tribunaux de justice.

Cette constitution, qui tenoit des gouvernemens mixtes, s'est détruite par l'excès du pouvoir dans le peuple, comme celle des Perses, par l'excès du pouvoir dans le prince.

On reproche à Solon d'avoir hâté cette corruption, par la loi qui attribue indistinctement à tous les citoyens le soin de rendre la justice, et de les avoir appelés à cette importante fonction par la voie du sort. On ne s'apperçut pas d'abord des effets que pouvoit produire une pareille prérogative; mais, dans la suite, on fut

obligé de ménager ou d'implorer la protection du peuple, qui, remplissant les tribunaux, étoit le maître d'interpréter les lois, et de disposer à son gré de la vie et de la fortune des citoyens.

En traçant le tableau du systême de Solon, j'ai rapporté les motifs qui l'engagerent à porter la loi dont on se plaint. J'ajoute, 1°. qu'elle est non-seulement adoptée, mais encore très-utile dans les démocraties les mieux organisées; 2°. que Solon ne dut jamais présumer que le peuple abandonneroit ses travaux, pour le stérile plaisir de juger les différends des particuliers. Si depuis il s'est emparé des tribunaux, si son autorité s'en est accrue, il faut en accuser Périclès, qui, en assignant un droit de présence aux juges, fournissoit aux pauvres citoyens un moyen plus facile de subsister.

Ce n'est point dans les lois de Solon qu'il faut chercher le germe des vices qui ont défiguré son ouvrage; c'est dans une suite d'innovations qui, pour la plupart, n'étoient point nécessaires, et qu'il étoit aussi impossible de prévoir, qu'il le seroit aujourd'hui de les justifier.

Après l'expulsion des Pisistratides, Clisthene, pour se concilier le peuple, partagea en dix tribus, les quatre qui, depuis Cécrops, comprenoient les habitans de

l'Attique; et tous les ans on tira de chacune cinquante sénateurs: ce qui porta le nombre de ces magistrats à cinq cents.

Ces dix tribus, comme autant de petites républiques, avoient chacune leurs présidens, leurs officiers de police, leurs tribunaux, leurs assemblées et leurs intérêts. Les multiplier et leur donner plus d'activité, c'étoit engager tous les citoyens sans distinction, à se mêler des affaires publiques; c'étoit favoriser le peuple, qui, outre le droit de nommer ses officiers, avoit la plus grande influence dans chaque tribu.

Il arriva de plus, que les diverses compagnies chargées du recouvrement et de l'emploi des finances, furent composées de dix officiers nommés par les tribus; ce qui, présentant de nouveaux objets à l'ambition du peuple, servit encore à l'introduire dans les différentes parties de l'administration.

Mais c'est principalement aux victoires que les Athéniens remporterent sur les Perses, qu'on doit attribuer la ruine de l'ancienne constitution. Après la bataille de Platée, on ordonna que les citoyens des dernieres classes, exclus par Solon des principales magistratures, auroient désormais le droit d'y parvenir. Le sage Aristide, qui présenta ce décret, donna le plus funeste des exemples à ceux qui lui

succéderent dans le commandement. Il leur fallut d'abord flatter la multitude, et ensuite ramper devant elle.

Auparavant elle dédaignoit de venir aux assemblées générales ; mais dès que le gouvernement eut accordé une gratification de trois oboles à chaque assistant, elle s'y rendit en foule, en éloigna les riches par sa présence autant que par ses fureurs, et substitua insolemment ses caprices aux lois.

Périclès, le plus dangereux de ses courtisans, la dégoûta du travail, et d'un reste de vertu, par des libéralités qui épuisoient le trésor public, et qui, entre autres avantages, lui facilitoient l'entrée des spectacles ; et, comme s'il eût conjuré la ruine des mœurs pour accélérer celle de la constitution, il réduisit l'Aréopage au silence, en le dépouillant de presque tous ses privileges.

Alors disparurent ou resterent sans effet ces précautions si sagement imaginées par Solon, pour soustraire les grands intérêts de l'état aux inconséquences d'une populace ignorante et forcenée. Qu'on se rappelle que le sénat devoit préparer les affaires, avant que de les exposer à l'assemblée nationale ; qu'elles devoient être discutées par des orateurs d'une probité reconnue ; que les premiers suffrages devoient être donnés par des vieillards qu'éclairoit l'expérience. Ces freins si capables d'arrêter l'impétuosité

du peuple, il les brisa tous; il ne voulut plus obéir qu'à des chefs qui l'égarerent, et recula si loin les bornes de son autorité, que cessant de les appercevoir lui-même, il crut qu'elles avoient cessé d'exister.

Certaines magistratures qu'une élection libre n'accordoit autrefois qu'à des hommes integres, sont maintenant conférées par la voie du sort, à toute espece de citoyens : souvent même, sans recourir à cette voie ni à celle de l'élection, des particuliers, à force d'argent et d'intrigues, trouvent le moyen d'obtenir les emplois, et de se glisser jusques d ns l'ordre des sénateurs. Enfin, le peuple prononce en dernier ressort sur plusieurs délits dont la connoissance lui est réservée par des décrets postérieurs à Solon, ou qu'il évoque lui-même à son tribunal, au mépris du cours ordinaire de la justice, Par-là se trouvent confondus les pouvoirs qui avoient été si sagement distribués; et la puissance législative, exécutant ses propres lois, fait sentir ou craindre à tout moment le poids terrible de l'oppression.

Ces vices destructeurs ne se seroient pas glissés dans la constitution, si elle n'avoit pas eu des obstacles insurmontables à vaincre; mais, dès l'origine même, l'usurpation des Pisistratides en arrêta les progrès et bientôt après, les victoires sur les Pers en corrompirent les principes. Pour qu'el

pût se défendre contre de pareils événemens, il auroit fallu qu'une longue paix, qu'une entiere liberté, lui eussent permis d'agir puissamment sur les mœurs des Athéniens. Sans cela, tous les dons du génie, réunis dans un législateur, ne pouvoient empêcher Pisistrate d'être le plus séducteur des hommes, et les Athéniens, le peuple le plus facile à séduire : ils ne pouvoient pas faire que les brillans succès des journées de Marathon, de Salamine et de Platée, ne remplissent d'une folle présomption, le peuple de la terre qui en étoit le plus susceptible.

Par les effets que produisirent les institutions de Solon, on peut juger de ceux qu'elles auroient produits en des circonstances plus heureuses. Contraintes sous la domination des Pisistratides, elles opéroient lentement sur les esprits, soit par les avantages d'une éducation qui étoit alors commune, et qui ne l'est plus aujourd'hui, soit par l'influence des formes républicaines, qui entretenoient sans cesse l'illusion et l'espérance de la liberté. A peine eut-on banni ces princes, que la démocratie se rétablit d'elle-même, et que les Athéniens déployerent un caractere qu'on ne leur avoit pas soupçonné jusqu'alors. Depuis cette époque jusqu'à celle de leur corruption, il ne s'est écoulé qu'environ un demi-siecle ; mais, dans ce temps heureux,

on respectoit encore les lois et les vertus : *les* plus sages n'en parlent aujourd'hui qu'avec des éloges accompagnés de regrets, et ne trouvent d'autre remede aux maux de l'état, que de rétablir le gouvernement de Solon.

SECTION SECONDE.

Siecle de Thémistocle et d'Aristide. (1)

C'est avec peine que je me détermine à décrire des combats : il devroit suffire de savoir que les guerres commencent par l'ambition des princes, et finissent par le malheur des peuples : mais l'exemple d'une nation qui préfere la mort à la servitude, est trop grand et trop instructif, pour être passé sous silence.

Cyrus venoit d'élever la puissance des Perses sur les débris des empires de Babylone et de Lydie ; il avoit reçu l'hommage de l'Arabie, de l'Egypte et des peuples les plus éloignés ; Cambyse, son fils, celui de la Cyrénaïque et de plusieurs nations de l'Afrique.

Après la mort de ce dernier, des seigneurs persans, au nombre de sept, ayant

---

(1) Depuis l'an 490, jusques vers l'an 544 avant J. C.

fait tomber sous leurs coups un mage qui avoit usurpé le trône, s'assemblerent pour régler la destinée de tant de vastes états. Othanès proposa de leur rendre la liberté, et d'établir partout la démocratie; Mégabyse releva les avantages de l'aristocratie; Darius, fils d'Hystaspe, opina pour la constitution qui, jusqu'alors, avoit fait le bonheur et la gloire des Perses: son avis prévalut; et le sort auquel on avoit confié le choix du souverain, s'étant, par ses artifices, déclaré en sa faveur, il se vit paisible possesseur du plus puissant empire du monde, et prit, à l'exemple des anciens monarques des Assyriens, le titre de grand-roi, et celui de roi des rois (1).

Dans ce rang élevé, il sut respecter les lois, discerner le mérite, recevoir des conseils, et se faire des amis. Zopyre, fils de Mégabyse, fut celui qu'il aima le plus tendrement. Un jour quelqu'un osa proposer cette question à Darius, qui tenoit une grenade dans sa main: » Quel est le bien » que vous voudriez multiplier autant de » fois que ce fruit contient de grains? « Zopyre, répondit le roi sans hésiter. Cette réponse jeta Zopyre dans un ces égaremens de zele qui ne peuvent être justifiés que par le sentiment qui les produit.

---

(1) L'an 521 avant J. C.

Depuis dix-neuf mois, Darius assiégeoit Babylone qui s'étoit révoltée : il étoit sur le point de renoncer à son entreprise, lorsque Zopyre parut en sa présence, sans nez, sans oreilles, toutes les parties du corps mutilées et couvertes de blessures. » Et quelle main barbare vous a réduit en » cet état ? « s'écrie le roi en courant à lui. » C'est moi-même, répondit Zopyre. Je » vais à Babylone, où l'on connoît assez » mon nom, et le rang que je tiens dans » votre cour : je vous accuserai d'avoir » puni, par la plus indigne des cruautés, » le conseil que je vous avois donné de » vous retirer. On me confiera un corps de » troupes ; vous en exposerez quelques-unes » des vôtres, et vous me faciliterez des suc- » cès qui m'attireront de plus en plus la » confiance de l'ennemi : je parviendrai à » me rendre maître des portes, et Babylone » est à vous. « Darius fut pénétré de douleur et d'admiration. Le projet de Zopyre réussit. Son ami l'accabla de caresses et de bienfaits ; mais il disoit souvent : J'eusse donné cent Babylones pour épargner à Zopyre un traitement si barbare.

De cette sensibilité si touchante dans un particulier, si précieuse dans un souverain, résultoient cette clémence que les vaincus éprouverent souvent de la part de ce prince, et cette reconnoissance avec laquelle il récompensoit en roi les services qu'il avoit reçus

reçus comme particulier. De là naissoit encore cette modération qu'il laissoit éclater dans les actes les plus rigoureux de son autorité. Auparavant, les revenus de la couronne ne consistoient que dans les offrandes volontaires des peuples ; offrandes que Cyrus recevoit avec la tendresse d'un pere, que Cambyse exigeoit avec la hauteur d'un maître, et que, dans la suite, le souverain auroit pu multiplier au gré de ses caprices. Darius divisa son royaume en vingt gouvernemens, ou satrapies, et soumit à l'examen de ceux qu'il avoit placés à leur tête, le rôle des contributions qu'il se proposoit de retirer de chaque province. Tous se récrierent sur la modicité de l'imposition ; mais le roi se défiant de leurs suffrages, eut l'attention de la réduire à la moitié.

Des lois sages réglerent les différentes parties de l'administration : elles entretinrent parmi les Perses l'harmonie et la paix qui soutiennent un état ; et les particuliers trouverent dans la conservation de leurs droits et de leurs possessions, la seule égalité dont ils peuvent jouir dans une monarchie.

Darius illustra son regne par des établissemens utiles, et le ternit par des conquêtes. Né avec des talens militaires, adoré de ses troupes, bouillonnant de courage dans une action, mais tranquille et de sans-froid dans le danger, il soumit pres-

que autant de nations que Cyrus lui-même.

Ses forces, ses victoires, et cette flatterie qui serpente autour des trônes, lui persuaderent qu'un mot de sa part devoit forcer l'hommage des nations; et comme il étoit aussi capable d'exécuter de grands projets que de les former, il pouvoit les suspendre, mais il ne les abandonnoit jamais.

Ayant à parler des ressources immenses qu'il avoit pour ajouter la Grece à ses conquêtes, j'ai dû rappeler quelques traits de son caractere : car un souverain est encore plus redoutable par ses qualités personnelles, que par sa puissance.

La sienne n'avoit presque point de bornes. Son empire, dont l'étendue en certains endroits est d'environ vingt-un mille cent soixante-quatre stades (1) de l'est à l'ouest, et d'environ sept mille neuf cents trente-six (2) du midi au nord, peut contenir en superficie cent quinze millions six cents dix-huit mille stades carrés (3); tandis que la surface de la Grece, n'étant au plus que d'un million trois cents soixante-six mille stades carrés (4), n'est que la cent

---

(1) Huit cents de nos lieues, de deux mille cinq cents toises chacune.

(2) Trois cents lieues.

(3) Cent soixante-cinq mille deux cents lieues carrées.

(4) Mille neuf cents cinquante-deux lieues carrées.

quinzieme partie de celle de la Perse. Il renferme quantité de provinces situées sous le plus heureux climat, fertilisées par de grandes rivieres, embellies par des villes florissantes, riches par la nature du sol, par l'industrie des habitans, par l'activité du commerce, et par une population que favorisent à-la-fois la religion, les lois, et les récompenses accordées à la fécondité.

Les impositions en argent se montoient à un peu plus de quatorze mille cinq cents soixante talens euboïques (1). On ne les destinoit point aux dépenses courantes (2) : réduites en lingots, on les réservoit pour les dépenses extraordinaires. Les provinces étoient chargées de l'entretien de la maison du roi, et de la subsistance des armées : les unes fournissoient du blé, les autres des chevaux ; l'Arménie seule envoyoit tous les ans vingt mille poulains. On tiroit des autres satrapies, des troupeaux, de la laine, de l'ébene, des dents d'éléphans, et différentes sortes de productions.

Des troupes réparties dans les provinces, les retenoient dans l'obéissance, ou les garantissoient d'une invasion. Une autre armée composée des meilleurs soldats, veilloit à la conservation du prince : l'on y dis-

(1) Environ quatre-vingt-dix millions de notre monnoie.

(2) Voyez la note V à la fin du volume.

tinguoit surtout dix mille hommes qu'on nomme les Immortels, parce que le nombre doit en être toujours complet; aucun autre corps n'oseroit leur disputer l'honneur du rang, ni le prix de la valeur.

Cyrus avoit introduit dans les armées, une discipline que ses premiers successeurs eurent soin d'entretenir. Tous les ans le souverain ordonnoit une revue générale: il s'instruisoit par lui-même de l'état des troupes qu'il avoit auprès de lui: des inspecteurs éclairés et fideles alloient au loin exercer les mêmes fonctions: les officiers qui remplissoient leurs devoirs, obtenoient des récompenses; les autres perdoient leurs places.

La nation particuliere des Perses, la premiere de l'orient depuis qu'elle avoit produit Cyrus, regardoit la valeur comme la plus éminente des qualités, et l'estimoit en conséquence dans ses ennemis. Braver les rigueurs des saisons, fournir des courses longues et pénibles, lancer des traits, passer les torrens à la nage, étoient chez elle les jeux de l'enfance: on y joignoit dans un âge plus avancé, la chasse et les autres exercices qui entretiennent les forces du corps; on paroissoit pendant la paix, avec une partie des armes que l'on porte à la guerre; et pour ne pas perdre l'habitude de monter à cheval, on n'alloit presque jamais à pied. Ces mœurs étoient devenues

insensiblement celles de tout l'empire.

La cavalerie est la principale force des armées persannes. Dans sa fuite même, elle lance des fleches qui arrêtent la furie du vainqueur. Le cavalier et le cheval sont également couverts de fer et d'airain : la Médie fournit des chevaux renommés pour leur taille, leur vigueur et leur légéreté.

A l'âge de vingt ans on est obligé de donner son nom à la milice : on cesse de servir à cinquante. Au premier ordre du souverain, tous ceux qui sont destinés à faire la campagne, doivent, dans un terme prescrit, se trouver au rendez-vous. Les lois à cet égard sont d'une sévérité effrayante. Des peres malheureux ont quelquefois demandé, pour prix de leurs services, de garder auprès d'eux des enfans, appui de leur vieillesse. Ils seront dispensés de m'accompagner, répondoit le prince ; et il les faisoit mettre à mort.

Les rois de l'orient ne marchent jamais pour une expédition, sans traîner à leur suite une immense quantité de combattans : ils croient qu'il est de leur dignité de se montrer, dans ces occasions, avec tout l'appareil de la puissance : ils croient que c'est le nombre des soldats qui décide de la victoire, et qu'en réunissant auprès de leur personne la plus grande partie de leurs forces, ils préviendront les troubles qui pourroient s'élever pendant leur absence.

Mais si ces armées n'entraînent pas tout avec elles, par la soudaine terreur qu'elles inspirent, ou par la premiere impulsion qu'elles donnent, elles sont bientôt forcées de se retirer, soit par le défaut de subsistances, soit par le découragement des troupes. Aussi voit-on souvent les guerres de l'Asie se terminer dans une campagne, et le destin d'un empire dépendre du succès d'une bataille.

Les rois de Perse jouissent d'une autorité absolue, et cimentée par le respect des peuples accoutumés à les vénérer comme les images vivantes de la divinité. Leur naissance est un jour de fête. A leur mort, pour annoncer qu'on a perdu le principe de la lumiere et des lois, on a soin d'éteindre le feu sacré, et de fermer les tribunaux de justice. Pendant leur regne, les particuliers n'offrent point de sacrifices sans adresser des vœux au ciel pour le souverain, ainsi que pour la nation. Tous, sans excepter les princes tributaires, les gouverneurs des provinces, et les grands qui résident à la Porte (1), se disent les esclaves du roi; expression qui marque aujourd'hui une extrême servitude, mais qui, du temps de Cyrus et de Darius,

(1) Par ce mot, on désignoit en Perse la cour du roi ou celle des gouverneurs de province.

n'étoit qu'un témoignage de sentiment et de zele.

Jusqu'au regne du dernier de ces princes, les Perses n'avoient point eu d'intérêt à démêler avec les peuples du continent de la Grece. On savoit à peine à la cour de Suze, qu'il existoit une Lacédémone ou une Athenes, lorsque Darius résolut d'asservir ces régions éloignées. Atossa, fille de Cyrus, qu'il venoit d'épouser, lui en donna la premiere idée : elle la reçut d'un médecin grec, nommé Démocede, qui l'avoit guérie d'une maladie dangereuse. Démocede ne pouvant se procurer la liberté par d'autres voies, forma le projet d'une invasion dans la Grece : il le fit goûter à la reine ; il se flatta d'obtenir une commission qui lui faciliteroit le moyen de revoir Crotone sa patrie.

Atossa profita d'un moment où Darius lui exprimoit sa tendresse. » Il est temps, » lui dit-elle, de signaler votre avénement » à la couronne par une entreprise qui » vous attire l'estime de vos sujets. Il faut » aux Perses un conquérant pour souve- » rain. Détournez leur courage sur quel- » que nation, si vous ne voulez pas qu'ils » le dirigent contre vous. « Darius ayant répondu qu'il se proposoit de déclarer la guerre aux Scythes : » Il seront à vous ces » Scythes, répliqua la reine, dès que vous » le voudrez. Je desire que vous portiez

» vos armes contre la Grece, et que vous
» m'ameniez, pour les attacher à mon ser-
» vice, des femmes de Lacédémone, d'Ar-
» gos, de Corinthe et d'Athenes. « Dès cet instant Darius suspendit son projet contre les Scythes, et fit partir Démocede avec cinq Perses chargés de lui rendre un compte exact des lieux dont il méditoit la conquête.

Démocede ne fut pas plutôt sorti des états de Darius, qu'il s'enfuit en Italie. Les Perses qu'il devoit conduire, essuyerent bien des infortunes : lorsqu'ils furent de retour à Suze, la reine s'étoit refroidie sur le desir d'avoir des esclaves grecques à son service, et Darius s'occupoit de soins plus importans.

Ce prince ayant remis sous son obéissance la ville de Babylone, résolut de marcher contre les nations scythiques (1) qui campent avec leurs troupeaux entre l'Ister (2) et le Tanaïs (3), le long des côtes du Pont-Euxin.

Il vint, à la tête de sept cents mille soldats, offrir la servitude à des peuples qui, pour ruiner son armée, n'eurent qu'à l'attirer dans des pays incultes et déserts. Darius s'obstinoit à suivre leurs traces : il parcouroit en vainqueur des solitudes pro-

(1) L'an 508 avant J. C.
(2) Le Danube.
(3) Le Don.

fondes. » Et pourquoi fuis-tu ma présence, » manda-t-il un jour au roi des Scythes ? » Si tu peux me résister, arrête, et songe » à combattre : si tu ne l'oses pas, recon- » nois ton maître. « Le roi des Scythes répondit : » Je ne fuis ni ne crains personne. » Notre usage est d'errer tranquillement » dans nos vastes domaines, pendant la » guerre ainsi que pendant la paix : nous » ne connoissons d'autre bien que la li- » berté, d'autres maîtres que les dieux. Si » tu veux éprouver notre valeur, suis- » nous, et viens insulter les tombeaux de » nos peres. «

Cependant l'armée s'affoiblissoit par les maladies, par le défaut de subsistances, et par la difficulté des marches. Il fallut se résoudre à regagner le pont que Darius avoit laissé sur l'Ister : il en avoit confié la garde aux Grecs de l'Ionie, en leur permettant de se retirer chez eux, s'ils ne le voyoient pas revenir avant deux mois. Ce terme expiré, des corps de Scythes parurent plus d'une fois sur les bords du fleuve : ils voulurent d'abord par des prieres, ensuite par des menaces, engager les officiers de la flotte à la ramener dans l'Ionie. Miltiade l'athénien appuya fortement cet avis ; mais Histiée de Milet ayant représenté aux autres chefs, qu'établis par Darius gouverneurs des différentes villes de l'Ionie, ils seroient réduits à l'état de simples parti-

culiers, s'ils laissoient périr le roi : on promit aux Scythes de rompre le pont, et on prit le parti de rester. Cette résolution sauva Darius et son armée.

La honte de l'expédition de Scythie fut bientôt effacée par une conquête importante. Il se fit reconnoître par les peuples qui habitent auprès de l'Indus ; et ce fleuve fixa les limites de son empire à l'orient.

Il se terminoit, à l'occident, par une suite de colonies grecques établies sur les bords de la mer Egée. Là se trouvent Ephese, Milet, Smyrne, et plusieurs autres villes florissantes, réunies en différentes confédérations : elles sont séparées du continent de la Grece, par la mer et quantité d'îles, dont les unes obéissoient aux Athéniens, dont les autres étoient indépendantes. Les villes grecques de l'Asie aspiroient à secouer le joug des Perses. Les habitans des îles et de la Grece proprement dite, craignoient le voisinage d'une puissance qui menaçoit les nations d'une servitude générale.

Ces alarmes redoublerent, lorsqu'on vit Darius, à son retour de Scythie, laisser dans la Thrace une armée de quatre-vingt mille hommes, qui soumit ce royaume, obligea le roi de Macédoine de faire hommage de sa couronne à Darius, et s'empara des îles de Lemnos et d'Imbros.

Elles augmenterent encore, lorsqu'on vit

les Perses faire une tentative sur l'île de Naxos, et menacer l'île d'Eubée, si voisine de l'Attique; lorsque les villes de l'Ionie, résolues de recouvrer leur ancienne liberté, chasserent leurs gouverneurs, brûlerent la ville de Sardes, capitale de l'ancien royaume de Lydie, et entraînerent les peuples de Carie et de l'île de Chypre dans la ligue qu'elles formerent contre Darius. Cette révolte (1) fut en effet le principe des guerres qui penserent détruire toutes les puissances de la Grece, et qui, cent cinquante ans après, renverserent l'empire des Perses.

Les Lacédémoniens prirent le parti de ne point accéder à la ligue; les Athéniens, sans se déclarer ouvertement, celui de la favoriser. Le roi de Perse ne dissimuloit plus le desir qu'il avoit de reculer vers la Grece les frontieres de son empire. Les Athéniens devoient à la plupart des villes qui venoient de se soustraire à son obéissance, les secours que les métropoles doivent à leurs colonies; ils se plaignoient, depuis long-temps, de la protection que les Perses accordoient à Hippias, fils de Pisistrate, qui les avoit opprimés, et qu'ils avoient banni. Artapherne, frere de Darius, et satrape de Lydie, leur avoit dé-

(1) Vers l'an 504 avant J. C.

que autant de nations que Cyrus lui-même.

Ses forces, ses victoires, et cette flatterie qui serpente autour des trônes, lui persuaderent qu'un mot de sa part devoit forcer l'hommage des nations; et comme il étoit aussi capable d'exécuter de grands projets que de les former, il pouvoit les suspendre, mais il ne les abandonnoit jamais.

Ayant à parler des ressources immenses qu'il avoit pour ajouter la Grece à ses conquêtes, j'ai dû rappeler quelques traits de son caractere: car un souverain est encore plus redoutable par ses qualités personnelles, que par sa puissance.

La sienne n'avoit presque point de bornes. Son empire, dont l'étendue en certains endroits est d'environ vingt-un mille cent soixante-quatre stades (1) de l'est à l'ouest, et d'environ sept mille neuf cents trente-six (2) du midi au nord, peut contenir en superficie cent quinze millions six cents dix-huit mille stades carrés (3); tandis que la surface de la Grece, n'étant au plus que d'un million trois cents soixante-six mille stades carrés (4), n'est que la cent

---

(1) Huit cents de nos lieues, de deux mille cinq cents toises chacune.

(2) Trois cents lieues.

(3) Cent soixante-cinq mille deux cents lieues carrées.

(4) Mille neuf cents cinquante-deux lieues carrées.

quinzieme partie de celle de la Perse. Il renferme quantité de provinces situées sous le plus heureux climat, fertilisées par de grandes rivieres, embellies par des villes florissantes, riches par la nature du sol, par l'industrie des habitans, par l'activité du commerce, et par une population que favorisent à-la-fois la religion, les lois, et les récompenses accordées à la fécondité.

Les impositions en argent se montoient à un peu plus de quatorze mille cinq cents soixante talens euboïques (1). On ne les destinoit point aux dépenses courantes (2): réduites en lingots, on les réservoit pour les dépenses extraordinaires. Les provinces étoient chargées de l'entretien de la maison du roi, et de la subsistance des armées: les unes fournissoient du blé, les autres des chevaux; l'Arménie seule envoyoit tous les ans vingt mille poulains. On tiroit des autres satrapies, des troupeaux, de la laine, de l'ébene, des dents d'éléphans, et différentes sortes de productions.

Des troupes réparties dans les provinces, les retenoient dans l'obéissance, ou les garantissoient d'une invasion. Une autre armée composée des meilleurs soldats, veilloit à la conservation du prince: l'on y dis-

(1) Environ quatre-vingt-dix millions de notre monnoie.

(2) Voyez la note V à la fin du volume.

prit le chemin de la Macédoine, et bientôt après, celui de Suze.

Ce désastre n'étoit pas capable de détourner l'orage qui menaçoit la Grece. Darius, avant que d'en venir à une rupture ouverte, envoya partout des hérauts pour demander en son nom la terre et l'eau : c'est la formule que les Perses emploient pour exiger l'hommage des nations. La plupart des îles et des peuples du continent le rendirent sans hésiter : les Athéniens et les Lacédémoniens, non-seulement le refuserent, mais, par une violation manifeste du droit des gens, ils jeterent dans une fosse profonde les ambassadeurs du roi. Les premiers pousserent leur indignation encore plus loin : ils condamnerent à mort l'interprete qui avoit souillé la langue grecque en expliquant les ordres d'un barbare.

A cette nouvelle, Darius mit à la tête de ses troupes un Mede, nommé Datis, qui avoit plus d'expérience que Mardonius : il lui ordonna de détruire les villes d'Athenes et d'Erétrie, et de lui en emmener les habitans chargés de chaînes.

L'armée s'assembla aussitôt dans une plaine de Cilicie. Six cents vaisseaux la transporterent dans l'île d'Eubée. La ville d'Erétrie, après s'être vigoureusement défendue pendant six jours, fut prise par la trahison de quelques citoyens qui avoient

du crédit sur le peuple. Les temples furent rasés, les habitans mis aux fers ; et la flotte, ayant sur le champ abordé sur les côtes de l'Attique, mit à terre auprès du bourg de Marathon, éloigné d'Athenes d'environ cent quarante stades (1), cent mille hommes d'infanterie et dix mille de cavalerie : ils camperent dans une plaine bordée à l'est par la mer, entourée de montagnes de tous les autres côtés, ayant environ deux cents stades de circonférence. (2)

Cependant Athenes étoit dans la consternation et dans l'effroi. Elle avoit imploré le secours des autres peuples de la Grece. Les uns s'étoient soumis à Darius ; les autres trembloient au seul nom des Medes ou des Perses : les Lacédémoniens seuls promirent des troupes ; mais divers obstacles ne leur permettoient pas de les joindre sur le champ à celles d'Athenes.

Cette ville restoit donc abandonnée à ses propres forces. Et comment, avec quelques soldats levés à la hâte, oseroit-elle résister à une puissance qui, dans l'espace d'un demi-siecle, avoit renversé les plus grands empires du monde ? Quand même, par la perte de ses plus illustres citoyens, de ses plus braves guerriers, elle aspire-

(1) Près de six lieues.
(2) Environ sept lieues et demie.

rent à l'honneur de disputer pendant quelque temps la victoire, ne verroit-on pas sortir des côtes de l'Asie et du fond de la Perse, des armées plus redoutables que la premiere ? Les Grecs ont irrité Darius ; et, en ajoutant l'outrage à l'offense, ils ne lui ont laissé que le choix de la vengeance, du déshonneur ou du pardon. L'hommage qu'il demande, entraîne-t-il une servitude humiliante ? Les colonies grecques, établies dans ses états, n'ont-elles pas conservé leurs lois, leur culte, leurs possessions ? Après leur révolte, ne les a-t-il pas forcées, par les plus sages dispositions, à s'unir entre elles, à être heureuses malgré elles ? et Mardonius lui-même n'a-t-il pas derniérement établi la démocratie dans les villes de l'Ionie ?

Ces réflexions, qui engagerent la plupart des peuples de la Grece à se déclarer pour les Perses, étoient balancées, dans l'esprit des Athéniens, par des craintes qui n'étoient pas moins fondées. Le général de Darius leur présentoit d'une main les fers dont il devoit les enchaîner ; de l'autre, cet Hippias, dont les sollicitations et les intrigues avoient enfin amené les Perses dans les champs de Marathon. Il falloit donc subir l'affreux malheur d'être traînés aux pieds de Darius comme de vils esclaves, ou le malheur plus effroyable encore de gémir de nouveau sous les cruautés d'un tyran qui

ne respiroit que la vengeance. Dans cette alternative, ils délibérerent à peine, et résolurent de périr les armes à la main.

Heureusement il parut alors trois hommes destinés à donner un nouvel essor aux sentimens de la nation. C'étoit Miltiade, Aristide et Thémistocle. Leur caractere se développera de lui-même dans le récit de leurs actions. Miltiade avoit fait long-temps la guerre en Thrace, et s'étoit acquis une réputation brillante; Aristide et Thémistocle, plus jeunes que lui, avoient laissé éclater depuis leur enfance, une rivalité qui eût perdu l'état, si, dans les occasions essentielles, ils ne l'eussent sacrifiée au bien public. Il ne faut qu'un trait pour peindre Aristide: il fut le plus juste et le plus vertueux des Athéniens. Il en faudroit plusieurs pour exprimer les talens, les ressources et les vues de Thémistocle: il aima sa patrie; mais il aima la gloire encore plus que sa patrie.

L'exemple et les discours de ces trois illustres citoyens acheverent d'enflammer les esprits. On fit des levées. Les dix tribus fournirent chacune mille hommes de pied, avec un général à leur tête. Il fallut enrôler des esclaves pour compléter ce nombre. Dès que ces troupes furent rassemblées, elles sortirent de la ville, et descendirent dans la plaine de Marathon, où ceux de

Platée en Béotie leur envoyerent un renfort de mille hommes de pied.

A peine furent-elles en présence de l'ennemi, que Miltiade proposa de l'attaquer. Aristide et quelques-uns des chefs appuyerent vivement cette proposition : les autres, effrayés de l'extrême disproportion des armées, vouloient qu'on attendît le secours des Lacédémoniens. Les avis étant partagés, il restoit à prendre celui du polémarque ou chef de la milice : on le consulte dans ces occasions, pour ôter l'égalité des suffrages. Miltiade s'adresse à lui ; et, avec l'ardeur d'une ame fortement pénétrée : » Athenes, lui dit-il, est sur le point d'é- » prouver la plus grande des vicissitudes. » Elle va devenir la premiere puissance de » la Grece, ou le théâtre des fureurs d'Hip- » pias ; c'est de vous seul, Callimaque, » qu'elle attend sa destinée. Si nous laissons » refroidir l'ardeur des troupes, elles se » courberont honteusement sous le joug » des Perses ; si nous les menons au com- » bat, nous aurons pour nous les dieux et » la victoire. Un mot de votre bouche va » précipiter votre patrie dans la servitude, » ou lui conserver sa liberté. «

Callimaque donna son suffrage, et la bataille fut résolue. Pour en assurer le succès, Aristide, et les autres généraux à son exemple, céderent à Miltiade l'honneur du

commandement qu'ils avoient chacun à leur tour : mais, pour les mettre eux-mêmes à l'abri des événemens, il attendit le jour qui le plaçoit de droit à la tête de l'armée.

Dès qu'il parut, Miltiade rangea ses troupes au pied d'une montagne, dans un lieu parsemé d'arbres qui devoient arrêter la cavalerie persanne. Les Platéens furent placés à l'aile gauche ; Callimaque commandoit la droite ; Aristide et Thémistocle étoient au corps de bataille, et Miltiade partout. Un intervalle de huit stades (1) séparoit l'armée grecque de celle des Perses.

Au premier signal, les Grecs franchirent, en courant, cet espace. Les Perses, étonnés d'un genre d'attaque si nouveau pour les deux nations, resterent un moment immobiles ; mais bientôt ils opposerent à la fureur impétueuse des ennemis, une fureur plus tranquille et non moins redoutable. Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux ailes de l'armée grecque commencent à fixer la victoire. La droite disperse les ennemis dans la plaine ; la gauche les replie dans un marais qui offre l'aspect d'une prairie, et dans lequel ils s'engagent et restent ensevelis. Toutes deux volent au secours d'Aristide et de Thémistocle, prêts de succomber sous les meil-

---

(1) Environ sept cents soixante toises.

leures troupes que Datis avoit placées dans son corps de bataille. Dès ce moment la déroute devient générale. Les Perses, repoussés de tous côtés, ne trouvent d'asyle que dans leur flotte, qui s'étoit approchée du rivage. Le vainqueur les poursuit le fer et la flamme à la main : il prend, brûle ou coule à fond plusieurs de leurs vaisseaux; les autres se sauvent à force de rames.

L'armée persanne perdit environ six mille quatre cents hommes; celle des Athéniens, cent quatre-vingt douze héros : car il n'y en eut pas un qui, dans cette occasion, ne méritât ce titre. Miltiade y fut blessé; Hippias y périt, ainsi que Stélisée et Callimaque, deux des généraux des Athéniens.

Le combat finissoit à peine. Un soldat, excédé de fatigue, forme le projet de porter la premiere nouvelle d'un si grand succès aux magistrats d'Athenes, et, sans quitter ses armes, il court, vole, arrive, annonce la victoire, et tombe mort à leurs pieds.

Cependant cette victoire eût été funeste aux Grecs sans l'activité de Miltiade. Datis, en se retirant, conçut l'espoir de surprendre Athenes, qu'il croyoit sans défense; et déjà sa flotte doubloit le cap de Sunium. Miltiade n'en fut pas plutôt instruit, qu'il se mit en marche, arriva le même jour sous les murs de la ville, déconcerta par sa présence les projets de l'ennemi, et

l'obligea de se retirer sur les côtes de l'Asie.

La bataille se donna le 6 de boédromion, dans la troisieme année de la soixante-douzieme olympiade (1). Le lendemain arriverent deux mille Spartiates. Ils avoient fait, en trois jours et trois nuits, douze cents stades de chemin (2) Quoique instruits de la fuite des Perses, ils continuerent leur route jusqu'à Marathon, et ne craignirent point d'affronter l'aspect des lieux où une nation rivale s'étoit signalée par de si grands exploits : ils y virent les tentes des Perses encore dressées, la plaine jonchée de morts, et couvertes de riches dépouilles; ils y trouverent Aristide qui veilloit avec sa tribu, à la conservation des prisonniers et du butin, et ne se retirerent qu'après avoir donné de justes éloges aux vainqueurs.

Les Athéniens n'oublierent rien pour éterniser le souvenir de ceux qui étoient morts dans le combat. On leur fit des funérailles honorables : leurs noms furent gravés sur des demi-colonnes élevées dans la plaine de Marathon. Ces monumens, sans en excepter ceux des généraux Callimaque et Stésilée, sont d'une extrême simplicité. Tout auprès on plaça un trophée chargé des armes des Perses. Un habile artiste

---

(1) Le 29 septembre de l'an 490 avant J. C.
(2) Environ quarante-six lieues et demie.

peignit les détails de la bataille, dans un des portiques les plus fréquentés de la ville; il y représenta Miltiade à la tête des généraux, et au moment qu'il exhortoit les troupes au combat.

Darius n'apprit qn'avec indignation la défaite de son armée. On trembloit sur le sort des Erétriens que Datis amenoit à ses pieds. Cependant, dès qu'il les vit, la pitié étouffa dans son cœur tous les autres sentimens : il leur distribua des terres à quelque distance de Suze; et, pour se venger des Grecs d'une maniere plus noble et plus digne de lui, il ordonna de nouvelles levées, et fit des préparatifs immenses.

Les Athéniens ne tarderent pas eux-mêmes à le venger. Ils avoient élevé Miltiade si haut, qu'ils commencerent à le craindre. La jalousie représentoit que, pendant qu'il commandoit en Thrace, il avoit exercé tous les droits de la souveraineté; qu'étant redouté des nations étrangeres, et adoré du peuple d'Athenes, il étoit temps de veiller sur ses vertus, ainsi que sur sa gloire. Le mauvais succès d'une expédition qu'il entreprit contre l'île de Paros, fournit un nouveau prétexte à la haine de ses ennemis. On l'accusa de s'être laissé corrompre par l'argent des Perses; et malgré les sollicitations et les cris des citoyens les plus honnêtes, il fut condamné à être jeté dans la fosse où

l'on fait périr les malfaiteurs. Le magistrat s'étant opposé à l'exécution de cet infâme décret, la peine fut commuée en une amende de cinquante talens (1); et comme il n'étoit pas en état de la payer, on vit le vainqueur de Darius expirer dans les fers, des blessures qu'il avoit reçues au service de l'état.

Ces terribles exemples d'injustice et d'ingratitude de la part d'un souverain ou d'une nation, ne découragent ni l'ambition ni la vertu. Ce sont des écueils dans la carriere des honneurs, comme il y en a au milieu de la mer. Thémistocle et Aristide prenoient sur les Athéniens la supériorité, que l'un méritoit par la diversité de ses talens, l'autre, par l'uniformité d'une conduite entiérement consacrée au bien public. Le premier, tourmenté jour et nuit par le souvenir des trophées de Miltiade, flattoit sans cesse par de nouveaux décrets, l'orgueil d'un peuple enivré de sa victoire; le second ne s'occupoit qu'à maintenir les lois et les mœurs qui l'avoient préparée : tous deux opposés dans leurs principes et dans leurs projets, remplissoient tellement la place publique de leurs divisions, qu'un jour Aristide, après avoir, contre toute raison, remporté un avantage sur son adversaire, ne put s'empêcher de dire que c'en étoit

(1) Deux cents soixante et dix mille livres.

fait de la république, si on ne le jetoit lui et Themistocle dans une fosse profonde.

A la fin, les talens et l'intrigue triomphèrent de la vertu. Comme Aristide se portoit pour arbitre dans les différends des particuliers, la réputation de son équité faisoit déserter les tribunaux de justice. La faction de Themistocle l'accusa de s'établir une royauté d'autant plus redoutable, qu'elle étoit fondée sur l'amour du peuple, et conclut à la peine de l'exil. Les tribus étoient assemblées, et devoient donner leurs suffrages par écrit. Aristide assistoit au jugement. Un citoyen obscur, assis à ses côtés, le pria d'inscrire le nom de l'accusé sur une petite coquille qu'il lui présenta. « Vous a-» t-il fait quelque tort, répondit Aristide ? » — Non, dit cet inconnu, mais je suis » ennuyé de l'entendre partout nommer le » Juste. » Aristide écrivit son nom, fut condamné, et sortit de la ville en formant des vœux pour sa patrie.

Son exil suivit de près la mort de Darius. Ce prince menaçoit à la fois, et la Grece qui avoit refusé de subir le joug des Perses, et l'Egypte qui venoit de le secouer. Son fils Xerxès fut l'héritier de son trône, sans l'être d'aucune de ses grandes qualités. (1) Elevé dans une haute opinion de sa puissance, juste et bienfaisant par saillies, in-

(1) L'an 485 avant J. C.

juste et cruel par foiblesse, presque toujours incapable de supporter les succès et les revers, on ne distingua constamment dans son caractere, qu'une extrême violence, et une excessive pusillanimité.

Après avoir puni les Egyptiens de leur révolte et follement aggravé le poids de leurs chaînes, il eût peut-être joui tranquillement de sa vengeance, sans un de ces lâches courtisans qui sacrifient sans remords des milliers d'hommes à leurs intérêts. Mardonius, à qui l'honneur d'avoir épousé la sœur de son maître inspiroit les plus vastes prétentions, vouloit commander les armées, laver la honte dont il s'étoit couvert dans sa premiere expédition, assujétir la Grece pour en obtenir le gouvernement, et y exercer ses rapines. Il persuada facilement à Xerxès de réunir ce pays et l'Europe entiere à l'empire des Perses. La guerre fut résolue, et toute l'Asie fut ébranlée.

Aux préparatifs énormes qu'avoit faits Darius, on ajouta des préparatifs encore plus effrayans. Quatre années furent employées à lever des troupes, à établir des magasins sur la route; à transporter sur les bords de la mer, des provisions de guerre et de bouche; à construire dans tous les ports, des galeres et des vaisseaux de charge.

Le roi partit enfin de Suze, persuadé qu'il alloit reculer les frontieres de son empire jusqu'aux lieux où le soleil finit sa

[illegible]

[illegible]

Xerxès se rendit [illegible] de l'Hellespont [illegible] armée qui ait [illegible]

[illegible] de ses troupes.

Dans cet endroit, la côte de l'Asie n'est séparée de celle de l'Europe que par un bras de mer de sept stades de largeur (2). Deux ponts de bateaux affermis sur leurs ancres, rapprochèrent les rivages opposés. Des Égyptiens et des Phéniciens avoient d'abord été chargés de les construire. Une tempête violente ayant détruit leur ouvrage, Xerxès fit couper la tête aux ouvriers; et, voulant traiter la mer en esclave revoltée, ordonna de la frapper à grands coups de fouet, de la marquer d'un fer chaud, et

(1) Au printemps de l'année 480 avant J. C.
(2) Voyez la Note VI à la fin du volume.

de jeter dans son sein une paire de chaînes. Et cependant ce prince étoit suivi de plusieurs millions d'hommes !

Ses troupes employerent sept jours et sept nuits à passer le détroit ; ses bagages, un mois entier : de-là prenant sa route par la Thrace, et côtoyant la mer, il arriva dans la plaine de Doriscus, arrosée par l'Hebre, propre non-seulement à procurer du repos et des rafraîchissemens aux soldats, mais encore à faciliter la revue et le dénombrement de l'armée.

Elle étoit forte de dix-sept cents mille hommes de pied, et de quatre-vingt mille chevaux : vingt mille Arabes et Lybiens conduisoient les chameaux et les chariots. Xerxès, monté sur un char, en parcourut les rangs ; il passa ensuite sur sa flotte qui s'étoit approchée du rivage, et qui étoit composée de douze cents sept galeres à trois rangs de rames. Chacune pouvoit contenir deux cents hommes, et toutes ensemble deux cents quarante-un mille quatre cents hommes. Elles étoient accompagnées de trois mille vaisseaux de charge, dans lesquels on présume qu'il y avoit deux cents quarante mille hommes.

Telles étoient les forces qu'il avoit amenées de l'Asie : elles furent bientôt augmentées de trois cents mille combattans tirés de la Thrace, de la Macédoine, de la Pæonie, et de plusieurs autres régions

[illegible]

niens : » Ne voyez-vous pas, ajouta-t-il, » que la plupart de mes soldats prendroient » la fuite, s'ils n'étoient retenus par les » menaces et les coups ? Comme une pa» reille crainte ne sauroit agir sur ces Spar» tiates qu'on nous peint si libres et si in» dépendans, il est visible qu'ils n'affronte» ront pas gratuitement une mort certaine : » et qui pourroit les y contraindre ? — La » loi, répliqua Démarate ; cette loi qui a » plus de pouvoir sur eux, que vous n'en » avez sur vos sujets ; cette loi qui leur dit : » Voilà vos ennemis ; il ne s'agit pas de les » compter ; il faut les vaincre, ou périr. «

Les rires de Xerxès redoublerent à ces mots : il donna ses ordres, et l'armée partit, divisée en trois corps. L'un suivoit les rivages de la mer ; les deux autres marchoient à certaines distances, dans l'intérieur des terres. Les mesures qu'on avoit prises, leur procuroient des moyens de subsistance assurés. Les trois mille vaisseaux chargés de vivres longeoient la côte, et régloient leurs mouvemens sur ceux de l'armée. Auparavant, les Egyptiens et les Phéniciens avoient approvisionné plusieurs places maritimes de la Thrace et de la Macédoine. Enfin, à chaque station, les Perses étoient nourris et défrayés par les habitans des pays voisins, qui, prévenus depuis long-temps de leur arrivée, s'étoient préparés à les recevoir.

Tandis que l'armée continuoit sa route vers la Thessalie, ravageant les campagnes, consumant dans un jour les récoltes de plusieurs années, entraînant au combat les nations qu'elle avoit réduites à l'indigence, la flotte de Xerxès traversoit le mont Athos, au lieu de le doubler.

Ce mont se prolonge dans une presqu'île, qui n'est attachée au continent que par un isthme de douze stades de large (1). La flotte des Perses avoit éprouvé, quelques années auparavant, combien ce parage est dangereux. On auroit pu cette fois-ci la transporter, à force de bras, par-dessus l'isthme : mais Xerxès avoit ordonné de le percer; et quantité d'ouvriers furent pendant long-temps occupés à creuser un canal, où deux galeres pouvoient passer de front. Xerxès le vit, et crut qu'après avoir jeté un pont sur la mer, et s'être ouvert un chemin à travers les montagnes, rien ne résisteroit plus à sa puissance.

La Grece touchoit alors au dénouement des craintes qui l'avoient agitée pendant plusieurs années. Depuis la bataille de Marathon, les nouvelles qui venoient de l'Asie n'annonçoient de la part du grand-roi que des projets de vengeance, et des préparatifs suspendus par la mort de Darius,

(1) Environ une demi-lieue.

repris avec plus de vigueur par son fils Xerxès.

Pendant que ce dernier en étoit le plus occupé, on avoit vu tout-à-coup à Suze deux Spartiates qui furent admis à l'audience du roi, mais qui refuserent constamment de se prosterner devant lui, comme faisoient les orientaux. » Roi des » Medes, lui dirent-ils, les Lacédémoniens » mirent à mort, il y a quelques années, » les ambassadeurs de Darius. Ils doivent » une satisfaction à la Perse, nous venons » vous offrir nos têtes. « Ces deux Spartiates, nommés Sperthias et Bullis, apprenant que les dieux, irrités du meurtre des ambassadeurs perses, rejetoient les sacrifices des Lacédémoniens, s'étoient dévoués d'eux-mêmes pour le salut de leur patrie. Xerxès, étonné de leur fermeté, ne les étonna pas moins par sa réponse : » Allez » dire à Lacédémone, que si elle est capa- » ble de violer le droit des gens, je ne le » suis pas de suivre son exemple, et que » je n'expierai point, en vous ôtant la vie, » le crime dont elle s'est souillée. «

Quelque temps après, Xerxès étant à Sardes, on découvrit trois espions athéniens qui s'étoient glissés dans l'armée des Perses. Le roi, loin de les condamner au supplice, leur permit de prendre à loisir un état exact de ses forces : il se flattoit qu'à leur retour les Grecs ne tarderoient

pas à se ranger sous son obéissance. Mais leur récit ne servit qu'à confirmer les Lacédémoniens et les Athéniens dans la résolution qu'ils avoient prise de former une ligue générale des peuples de la Grece. Ils assemblerent une diete à l'isthme de Corinthe ; leurs députés couroient de ville en ville, et tâchoient de répandre l'ardeur dont ils étoient animés. La Pythie de Delphes, sans cesse interrogée, sans cesse entourée de présens, cherchant à concilier l'honneur de son ministere avec les vues intéressées des prêtres, avec les vues secretes de ceux qui la consultoient, tantôt exhortoit les peuples à rester dans l'inaction, tantôt augmentoit leurs alarmes par les malheurs qu'elle annonçoit, et leur incertitude, par l'impénétrabilité de ses réponses.

On pressa les Argiens d'entrer dans la confédération. Six mille de leurs soldats, parmi lesquels se trouvoit l'élite de leur jeunesse, venoient de périr dans une expédition que Cléomene, roi de Lacédémone, avoit faite en Argolide. Epuisés par cette perte, ils avoient obtenu un oracle qui leur défendoit de prendre les armes : ils demanderent ensuite de commander une partie de l'armée des Grecs ; et, s'étant plaints d'un refus auquel ils s'attendoient, ils resterent tranquilles, et finirent par entretenir des intelligences secretes avec Xerxès.

On avoit fondé de plus justes espérances sur le secours de Gélon, roi de Syracuse. Ce prince, par ses victoires et par ses talens, venoit de soumettre plusieurs colonies grecques; qui devoient naturellement courir à la défense de leur métropole. Les députés de Lacédémone et d'Athenes admis en sa présence, le spartiate Syagrus porta la parole; et, après avoir dit un mot des forces et des projets de Xerxès, il se contenta de représenter à Gélon, que la ruine de la Grece entraîneroit celle de la Sicile.

Le roi répondit avec émotion, que dans ses guerres contre les Carthaginois, et dans d'autres occasions, il avoit imploré l'assistance des puissances alliées, sans l'obtenir; que le danger seul les forçoit maintenant à recourir à lui; qu'oubliant néanmoins ces justes sujets de plainte, il étoit prêt à fournir deux cents galeres, vingt mille hommes pesamment armés, quatre mille cavaliers, deux mille archers, et autant de frondeurs. » Je m'engage de plus, » ajouta-t-il, à procurer les vivres néces» saires à toute l'armée, pendant le temps » de la guerre; mais j'exige une condition, » c'est d'être nommé généralissime des » troupes de terre et de mer.

» Oh! combien gémiroit l'ombre d'Aga» memnon, reprit vivement Syagrus, si » elle apprenoit que les Lacédémoniens ont » été dépouillés, par Gélon et par les Sy-

» racusains, de l'honneur de commander
» les armées ! Non, jamais Sparte ne vous
» cédera cette prérogative. Si vous voulez
» secourir la Grece, c'est de nous que vous
» prendrez l'ordre ; si vous prétendez le
» donner, gardez vos soldats. — Syagrus,
» répondit tranquillement le roi, je me
» souviens que les liens de l'hospitalité nous
» unissent ; souvenez-vous, de votre côté,
» que les paroles outrageantes ne servent
» qu'à aigrir les esprits. La fierté de votre
» réponse ne me fera pas sortir des bornes
» de la modération ; et quoique, par ma
» puissance, j'aie plus de droit que vous
» au commandement général, je vous pro-
» pose de le partager. Choisissez, ou celui
» de l'armée de terre, ou celui de la flotte :
» je prendrai l'autre.

» Ce n'est pas un général, reprit aussi-
» tôt l'ambassadeur athénien, ce sont des
» troupes que les Grecs demandent. J'ai
» gardé le silence sur vos premieres pré-
» tentions ; c'étoit à Syagrus de les détruire :
» mais je déclare que si les Lacédémoniens
» cedent une partie du commandement,
» elle nous est dévolue de droit. «

A ces mots, Gélon congédia les ambassadeurs, et ne tarda pas à faire partir pour Delphes un nommé Cadmus, avec ordre d'attendre dans ce lieu l'événement du combat ; de se retirer si les Grecs étoient vainqueurs ; et, s'ils étoient vaincus, d'of-

frir à Xerxès l'hommage de sa couronne, accompagnée de riches présens.

La plupart des négociations qu'entamerent les villes confédérées, n'eurent pas un succès plus heureux. Les habitans de Crete consulterent l'oracle, qui leur ordonna de ne pas se mêler des affaires de la Grece; ceux de Corcyre armerent soixante galeres, leur enjoignirent de rester paisiblement sur les côtes méridionales du Péloponese, et de se déclarer ensuite pour les vainqueurs.

Enfin les Thessaliens, que le crédit de plusieurs de leurs chefs avoit jusqu'alors engagés dans le parti des Medes, signifierent à la diete qu'ils étoient prêts à garder le passage du mont Olympe, qui conduit de la Macédoine inférieure en Thessalie, si les autres Grecs vouloient seconder leurs efforts. On fit aussitôt partir dix mille hommes, sous la conduite d'Evénete de Lacédémone, et de Thémistocle d'Athenes : ils arriverent sur les bords du Pénée, et camperent avec la cavalerie thessalienne à l'entrée de la vallée de Tempé; mais, quelques jours après, ayant appris que l'armée persanne pouvoit pénétrer en Thessalie par un chemin plus facile, et des députés d'Alexandre, roi de Macédoine, les ayant avertis du danger de leur position, ils se retirerent vers l'isthme de Corinthe, et les

pas à se ranger sous son obéissance. Mais leur récit ne servit qu'à confirmer les Lacédémoniens et les Athéniens dans la résolution qu'ils avoient prise de former une ligue générale des peuples de la Grece. Ils assemblerent une diete à l'isthme de Corinthe ; leurs députés couroient de ville en ville, et tâchoient de répandre l'ardeur dont ils étoient animés. La Pythie de Delphes, sans cesse interrogée, sans cesse entourée de présens, cherchant à concilier l'honneur de son ministere avec les vues intéressées des prêtres, avec les vues secretes de ceux qui la consultoient, tantôt exhortoit les peuples à rester dans l'inaction, tantôt augmentoit leurs alarmes par les malheurs qu'elle annonçoit, et leur incertitude, par l'impénétrabilité de ses réponses.

On pressa les Argiens d'entrer dans la confédération. Six mille de leurs soldats, parmi lesquels se trouvoit l'élite de leur jeunesse, venoient de périr dans une expédition que Cléomene, roi de Lacédémone, avoit faite en Argolide. Epuisés par cette perte, ils avoient obtenu un oracle qui leur défendoit de prendre les armes : ils demanderent ensuite de commander une partie de l'armée des Grecs ; et, s'étant plaints d'un refus auquel ils s'attendoient, ils resterent tranquilles, et finirent par entretenir des intelligences secretes avec Xerxès.

qu'importantes, il avoit entrepris de changer les idées des Athéniens, et de tourner leurs vues du côté de la marine. Deux circonstances le mirent en état d'exécuter son plan. Les Athéniens faisoient la guerre aux habitans de l'île d'Egine; ils devoient se partager des sommes considérables qui provenoient de leurs mines d'argent. Il leur persuada de renoncer à cette distribution, et de construire deux cents galeres, soit pour attaquer actuellement les Eginetes, soit pour se défendre un jour contre les Perses: elles étoient dans les ports de l'Attique, lors de l'invasion de Xerxès.

Pendant que ce prince continuoit sa marche, il fut résolu dans la diete de l'isthme, qu'un corps de troupes, sous la conduite de Léonidas, roi de Sparte, s'empareroit du passage des Thermopyles, situé entre la Thessalie et la Locride; que l'armée navale des Grecs attendroit celle des Perses aux parages voisins, dans un détroit formé par les côtes de la Thessalie et par celles de l'Eubée.

Les Athéniens qui devoient armer cent vingt-sept galeres, prétendoient avoir plus de droit au commandement de la flotte, que les Lacédémoniens qui n'en fournissoient que dix. Mais, voyant que les alliés menaçoient de se retirer s'ils n'obéissoient pas à un Spartiate, ils se désisterent de leur prétention. Eurybiade fut élu général;

il eut sous lui Thémistocle et les chefs des autres nations.

Les deux cents quatre-vingts vaisseaux qui devoient composer la flotte, se réunirent sur la côte septentrionale de l'Eubée, auprès d'un endroit nommé Artémisium.

Léonidas, en apprenant le choix de la diete, prévit sa destinée, et s'y soumit avec cette grandeur d'ame qui caractérisoit alors sa nation : il ne prit, pour l'accompagner, que trois cents Spartiates qui l'égaloient en courage, et dont il connoissoit les sentimens. Les Ephores lui ayant représenté qu'un si petit nombre de soldats ne pouvoit lui suffire : » Ils sont bien peu, » répondit-il, pour arrêter l'ennemi ; mais » ils ne sont que trop pour l'objet qu'ils se » proposent. — Et quel est donc cet objet? » demanderent les Ephores. — Notre de» voir, répliqua-t-il, est de défendre le » passage ; notre résolution, d'y périr. » Trois cents victimes suffisent à l'honneur » de Sparte. Elle seroit perdue sans res» source, si elle me confioit tous ses guer» riers ; car je ne présume pas qu'un seul » d'entre eux osât prendre la fuite. «

Quelques jours après, on vit à Lacédémone un spectacle qu'on ne peut se rappeler sans émotion. Les compagnons de Léonidas honorerent d'avance son trépas et le leur, par un combat funebre, auquel leurs peres et leurs meres assisterent. Cette

cérémonie achevée, ils sortirent de la ville, suivis de leurs parens et de leurs amis, dont ils reçurent les adieux éternels ; et ce fut là que la femme de Léonidas lui ayant demandé ses dernieres volontés : » Je vous » souhaite, lui dit-il, un époux digne de » vous, et des enfans qui lui ressemblent. «

Léonidas pressoit sa marche : il vouloit, par son exemple, retenir dans le devoir plusieurs villes prêtes à se déclarer pour les Perses : il passa par les terres des Thébains, dont la foi étoit suspecte, et qui lui donnerent néanmoins quatre cents hommes, avec lesquels il alla se camper aux Thermopyles.

Bientôt arriverent successivement mille soldats de Tégée et de Mantinée, cent vingt d'Orchomene, mille des autres villes de l'Arcadie, quatre cents de Corinthe, deux cents de Philionte, quatre-vingt de Mycenes, sept cents de Thespies, mille de la Phocide. La petite nation des Locriens se rendit au camp avec toutes ses forces.

Ce détachement, qui montoit à sept mille hommes environ (1), devoit être suivi de l'armée des Grecs. Les Lacédémoniens étoient retenus chez eux par une fête ; les autres alliés se préparoient à la solennité des jeux olympiques : les uns et les autres

(1) Voyez la Note VII à la fin du volume.

croyoient que Xerxès étoit encore loin des Thermopyles.

Ce pas est l'unique voie par laquelle une armée puisse pénétrer de la Thessalie dans la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique et les régions voisines. Il faut en donner ici une description succincte.

En partant de la Phocide pour se rendre en Thessalie, on passe par le petit pays des Locriens, et l'on arrive au bourg d'Alpénus, situé sur la mer. Comme il est à la tête du détroit, on l'a fortifié dans ces derniers temps.

Le chemin n'offre d'abord que la largeur nécessaire pour le passage d'un chariot : il se prolonge ensuite entre des marais que forment les eaux de la mer, et des rochers presque inaccessibles qui terminent la chaîne des montagnes connues sous le nom d'Œta.

A peine est-on sorti d'Alpénus, que l'on trouve à gauche une pierre consacrée à Hercule Mélampyge ; et c'est là qu'aboutit un sentier qui conduit au haut de la montagne. J'en parlerai bientôt.

Plus loin, on traverse un courant d'eaux chaudes qui ont fait donner à cet endroit le nom de Thermopyles.

Tout auprès est le bourg d'Anthéla : on distingue dans la plaine qui l'entoure, une petite colline et un temple de Cérès, où les Amphictyons tiennent tous les ans une de leurs assemblées.

Au sortir de la plaine, on trouve un chemin, ou plutôt une chaussée qui n'a que sept à huit pieds de large. Ce point est à remarquer. Les Phocéens y construisirent autrefois un mur, pour se garantir des incursions des Thessaliens.

Après avoir passé le Phœnix, dont les eaux finissent par se mêler avec celles de l'Asopus, qui sort d'une vallée voisine, on rencontre un dernier défilé, dont la largeur est d'un demi-plethre. (1)

La voie s'élargit ensuite jusqu'à la Trachinie, qui tire son nom de la ville de Trachis, et qui est habitée par les Maliens. Ce pays présente de grandes plaines arrosées par le Sperchius et par d'autres rivieres. À l'est de Trachis est maintenant la ville d'Héraclée, qui n'existoit pas du temps de Xerxès.

Tout le détroit, depuis le défilé qui est en avant d'Alpénus, jusqu'à celui qui est au-delà du Phœnix, peut avoir quarante-huit stades de long (2). Sa largeur varie presque à chaque pas; mais partout on a, d'un côté, des montagnes escarpées, et de l'autre, la mer ou des marais impénétrables: le chemin est souvent détruit par des torrens, ou par des eaux stagnantes.

(1) Sept à huit toises.

(2) Environ deux lieues.

Léonidas plaça son armée auprès d'Anthéla, rétablit le mur des Phocéens, et jeta en avant quelques troupes pour en défendre les approches. Mais il ne suffisoit pas de garder le passage qui est au pied de la montagne; il existoit sur la montagne même, un sentier qui commençoit à la plaine de Trachis, et qui, après différens détours, aboutissoit auprès du bourg d'Alpénus. Léonidas en confia la défense aux mille Phocéens qu'il avoit avec lui, et qui allèrent se placer sur les hauteurs du mont Œta.

Ces dispositions étoient à peine achevées, qu'on vit l'armée de Xerxès se répandre dans la Trachinie, et couvrir la plaine d'un nombre infini de tentes. A cet aspect, les Grecs délibérerent sur le parti qu'ils avoient à prendre. La plupart des chefs proposoient de se retirer à l'isthme; mais Léonidas ayant rejeté cet avis, on se contenta de faire partir des courriers pour presser le secours des villes alliées.

Alors parut un cavalier perse, envoyé par Xerxès pour reconnoître les ennemis. Le poste des Grecs étoit, ce jour-là, composé des Spartiates: les uns s'exerçoient à la lutte; les autres peignoient leur chevelure: car leur premier soin, dans ces sortes de dangers, est de parer leurs têtes. Le cavalier eut le loisir d'en approcher, de les compter, de se retirer, sans qu'on daignât prendre garde à lui. Comme le mur

lui déroboit la vue du reste de l'armée, il ne rendit compte à Xerxès que des trois cents hommes qu'il avoit vus à l'entrée du défilé.

Le roi, étonné de la tranquillité des Lacédémoniens, attendit quelques jours pour leur laisser le temps de la réflexion. Le cinquieme il écrivit à Léonidas : » Si tu veux » te soumettre, je te donnerai l'empire de » la Grece. « Léonidas répondit : » J'aime » mieux mourir pour ma patrie, que de » l'asservir. « Une seconde lettre du roi ne contenoit que ces mots : » Rends-moi tes » armes. « Léonidas écrivit au-dessous : » Viens les prendre. «

Xerxès, outré de colere, fait marcher les Medes et les Cissiens, avec ordre de prendre ces hommes en vie, et de les lui amener sur le champ. Quelques soldats courent à Léonidas, et lui disent : » Les » Perses sont près de nous. « Il répond froidement : » Dites plutôt que nous sommes » près d'eux. « Aussitôt il sort du retranchement avec l'élite de ses troupes, et donne le signal du combat. Les Medes s'avancent en fureur : leurs premiers rangs tombent, percés de coups ; ceux qui les remplacent, éprouvent le même sort. Les Grecs, pressés les uns contre les autres, et couverts de grands boucliers, présentent un front hérissé de longues piques. De nouvelles troupes se succedent vaine-

ment pour les rompre. Après plusieurs attaques infructueuses, la terreur s'empare des Medes; ils fuient, et sont relevés par le corps des dix mille Immortels que commandoit Hydarnès. L'action devint alors plus meurtriere. La valeur étoit peut-être égale de part et d'autre ; mais les Grecs avoient pour eux l'avantage des lieux et la supériorité des armes. Les piques des Perses étoient trop courtes, et leurs boucliers trop petits ; ils perdirent beaucoup de monde ; et Xerxès, témoin de leur fuite, s'élança, dit-on, plus d'une fois de son trône, et craignit pour son armée.

Le lendemain le combat recommença, mais avec si peu de succès de la part des Perses, que Xerxès désespéroit de forcer le passage. L'inquiétude et la honte agitoient son ame orgueilleuse et pusillanime, lorsqu'un habitant de ces cantons, nommé Epialtès, vint lui découvrir le sentier fatal par lequel on pouvoit tourner les Grecs. Xerxès, transporté de joie, détacha aussitôt Hydarnès, avec le corps des Immortels. Epialtès leur sert de guide : ils partent au commencement de la nuit ; ils pénetrent le bois de chênes dont les flancs de ces montagnes sont couverts, et parviennent vers les lieux où Léonidas avoit placé un détachement de son armée.

Hydarnès le prit pour un corps de Spartiates ; mais, rassuré par Epialtès, qui re-

connut les Phocéens, il se préparoit au combat, lorsqu'il vit ces derniers, après une légere défense, se réfugier sur les hauteurs voisines. Les Perses continuerent leur route.

Pendant la nuit, Léonidas avoit été instruit de leur projet par des transfuges échappés du camp de Xerxès ; et le lendemain matin il le fut de leurs succès, par des sentinelles accourues du haut de la montagne. A cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblerent. Comme les uns étoient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y rester, Léonidas les conjura de se réserver pour des temps plus heureux, et déclara que, quant à lui et à ses compagnons, il ne leur étoit pas permis de quitter un poste que Sparte leur avoit confié. Les Thespiens protesterent qu'ils n'abandonneroient point les Spartiates ; les quatre cents Thébains, soit de gré, soit de force, prirent le même parti ; le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant Léonidas se disposoit à la plus hardie des entreprises. « Ce n'est point ici, » dit-il à ses compagnons, que nous de» vons combattre : il faut marcher à la tente » de Xerxès, l'immoler, ou périr au milieu » de son camp. « Ses soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant : « Nous en » prendrons bientôt un autre chez Pluton. «

Toutes ces paroles laissoient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étoient unis par le sang et par l'amitié : il donne au premier une lettre, au second une commission secrete pour les magistrats de Lacédémone. « Nous » ne sommes pas ici, lui disent-ils, pour » porter des ordres, mais pour combattre «; et, sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avoit assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénetrent dans la tente de Xerxès, qui avoit déja pris la fuite : ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites; que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grece. Les plus courageux des Perses ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetoient au hasard dans la mêlée, et périssoient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offri-

rent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt, et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persanne. Deux freres de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin les Grecs, quoique épuisés et affoiblis par leurs pertes, enlevent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite ; et, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla : ils s'y défendirent encore quelques momens, et contre les troupes qui les suivoient, et contre celles qu'Hydarnès amenoit de l'autre côté du détroit.

Pardonnez, ombres généreuses, à la foiblesse de mes expressions. Je vous offrois un plus digne hommage, lorsque je visitois cette colline où vous rendîtes les derniers soupirs ; lorsque, appuyé sur un de vos tombeaux, j'arrosois de mes larmes les lieux teints de votre sang. Après tout, que pourroit ajouter l'éloquence à ce sacrifice si grand et si extraordinaire ? Votre mémoire subsistera plus long-temps que l'empire des Perses, auquel vous avez résisté ; et, jusqu'à la fin des siecles, votre exemple produira dans les cœurs qui chérissent leur

ment pour les rompre. Après plusieurs attaques infructueuses, la terreur s'empare des Medes; ils fuient, et sont relevés par le corps des dix mille Immortels que commandoit Hydarnès. L'action devint alors plus meurtriere. La valeur étoit peut-être égale de part et d'autre; mais les Grecs avoient pour eux l'avantage des lieux et la supériorité des armes. Les piques des Perses étoient trop courtes, et leurs boucliers trop petits; ils perdirent beaucoup de monde; et Xerxès, témoin de leur fuite, s'élança, dit-on, plus d'une fois de son trône, et craignit pour son armée.

Le lendemain le combat recommença, mais avec si peu de succès de la part des Perses, que Xerxès désespéroit de forcer le passage. L'inquiétude et la honte agitoient son ame orgueilleuse et pusillanime, lorsqu'un habitant de ces cantons, nommé Epialtès, vint lui découvrir le sentier fatal par lequel on pouvoit tourner les Grecs. Xerxès, transporté de joie, détacha aussitôt Hydarnès, avec le corps des Immortels. Epialtès leur sert de guide: ils partent au commencement de la nuit; ils pénetrent le bois de chênes dont les flancs de ces montagnes sont couverts, et parviennent vers les lieux où Léonidas avoit placé un détachement de son armée.

Hydarnès le prit pour un corps de Spartiates; mais, rassuré par Epialtès, qui re-

et pénétroit dans le défilé : il prend aussitôt ses armes ; ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendoit.

Deux autres également absens par ordre du général, furent soupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie. L'un s'arracha la vie ; l'autre n'eut d'autre ressource que de la perdre quelque temps après à la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons, produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante : il apprit aux Grecs, le secret de leurs forces ; aux Perses, celui de leur foiblesse. Xerxès, effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes et si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grece renfermoit dans son sein une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens, et huit mille Spartiates semblables à ceux qui venoient de périr. D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs, se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, et les ames à une élévation jusqu'alors inconnue. C'est là le temps des grandes choses ; et ce n'est pas celui qu'il faut choisir pour donner des fers à des

peuples animés de si nobles sentimens.

Pendant que Xerxès étoit aux Thermopyles, son armée navale, après avoir essuyé, sur les côtes de la Magnésie, une tempête qui fit périr quatre cents galeres et quantité de vaisseaux de charge, avoit continué sa route, et mouilloit auprès de la ville d'Aphetes, en présence et seulement à quatre-vingt stades de celle des Grecs, chargée de défendre le passage qui est entre l'Eubée et la terre ferme. Ici, quoique avec quelques différences dans le succès, se renouvelerent dans l'attaque et dans la défense, plusieurs des circonstances qui précéderent et accompagnerent le combat des Thermopyles.

Les Grecs, à l'approche de la flotte ennemie, résolurent d'abandonner le détroit; mais Thémistocle les y retint. Deux cents vaisseaux perses tournerent l'île d'Eubée, et alloient envelopper les Grecs, lorsqu'une nouvelle tempête les brisa contre des écueils. Pendant trois jours, il se donna plusieurs combats où les Grecs eurent presque toujours l'avantage. Ils apprirent enfin que le pas des Thermopyles étoit forcé; et, dès ce moment, ils se retirerent à l'île de Salamine.

Dans cette retraite, Thémistocle parcourut les rivages où des sources d'eau pouvoient attirer l'équipage des vaisseaux ennemis : il y laissa des inscriptions adressées

aux Ioniens qui étoient dans l'armée de Xerxès : il leur rappeloit qu'ils descendoient de ces Grecs contre lesquels ils portoient actuellement les armes. Son projet étoit de les engager à quitter le parti de ce prince, ou du moins à les lui rendre suspects.

Cependant l'armée des Grecs s'étoit placée à l'isthme de Corinthe, et ne songeoit plus qu'à disputer l'entrée du Péloponese. Ce projet déconcertoit les vues des Athéniens, qui jusqu'alors s'étoient flattés que la Béotie, et non l'Attique, seroit le théâtre de la guerre. Abandonnés de leurs alliés, ils se seroient peut-être abandonnés eux-mêmes ; mais Thémistocle, qui prévoyoit tout sans rien craindre, comme il prévenoit tout sans rien hasarder, avoit pris de si justes mesures, que cet événement même ne servit qu'à justifier le systême de défense qu'il avoit conçu dès le commencement de la guerre médique.

En public, en particulier, il représentoit aux Athéniens, qu'il étoit temps de quitter des lieux que la colere céleste livroit à la fureur des Perses ; que la flotte leur offroit un asyle assuré ; qu'ils trouveroient une nouvelle patrie partout où ils pourroient conserver leur liberté : il appuyoit ces discours par des oracles qu'il avoit obtenus de la Pythie ; et lorsque le peuple fut assemblé, un incident ménagé par Thémistocle, acheva de le déterminer. Des prêtres an-

noncerent que le serpent sacré que l'on nourrissoit dans le temple de Minerve, venoit de disparoître. La déesse abandonne ce séjour, s'écrierent-ils; que tardons-nous à la suivre? Aussitôt le peuple confirma ce décret proposé par Thémistocle: « Que la » ville seroit mise sous la protection de » Minerve; que tous les habitans en état » de porter les armes, passeroient sur les » vaisseaux; que chaque particulier pour- » voiroit à la sûreté de sa femme, de ses » enfans et de ses esclaves. « Le peuple étoit si animé, qu'au sortir de l'assemblée il lapida Cyrsilus qui avoit osé proposer de se soumettre aux Perses, et fit subir le même supplice à la femme de cet orateur.

L'exécution de ce décret offrit un spectacle attendrissant. Les habitans de l'Attique, obligés de quitter leurs foyers, leurs campagnes, les temples de leurs Dieux, les tombeaux de leurs peres, faisoient retentir les plaines de cris lugubres. Les vieillards que leurs infirmités ne permettoient pas de transporter, ne pouvoient s'arracher des bras de leur famille désolée; les hommes en état de servir la république, recevoient sur les rivages de la mer, les adieux et les pleurs de leurs femmes, de leurs enfans, et de ceux dont ils avoient reçu le jour: ils les faisoient embarquer à la hâte sur des vaisseaux qui devoient les conduire à Egine, à Trézene, à Salamine; et ils se rendoient

tout de suite sur la flotte, portant en eux-mêmes le poids d'une douleur qui n'attendoit que le moment de la vengeance.

Xerxès se disposoit alors à sortir des Thermopyles : la fuite de l'armée navale des Grecs lui avoit rendu tout son orgueil ; il espéroit de trouver chez eux la terreur et le découragement que le moindre revers excitoit dans son ame. Dans ces circonstances, quelques transfuges d'Arcadie se rendirent à son armée, et furent amenés en sa présence. On leur demanda ce que faisoient les peuples du Péloponese. « Ils célebrent les jeux olympiques, répondirent-ils, et sont occupés à distribuer des couronnes aux vainqueurs. » Un des chefs de l'armée s'étant écrié aussitôt : On nous mene donc contre des hommes qui ne combattent que pour la gloire ? Xerxès lui reprocha sa lâcheté ; et regardant la sécurité des Grecs comme une insulte, il précipita son départ.

Il entra dans la Phocide. Les habitans résolurent de tout sacrifier, plutôt que de trahir la cause commune : les uns se réfugierent sur le mont Parnasse ; les autres, chez une nation voisine : leurs campagnes furent ravagées, et leurs villes détruites par le fer et par la flamme. La Béotie se soumit, à l'exception de Platée et de Thespies, qui furent ruinées de fond en comble.

Après avoir dévasté l'Attique, Xerxès entra dans Athenes : il y trouva quelques

malheureux vieillards qui attendoient la mort, et un petit nombre de citoyens qui, sur la foi de quelques oracles mal interprétés, avoient résolu de défendre la citadelle. Ils repousserent, pendant plusieurs jours, les attaques redoublées des assiégeans; mais à la fin les uns se précipiterent du haut des murs, les autres furent massacrés dans les lieux saints, où ils avoient vainement cherché un asyle. La ville fut livrée au pillage, et consumée par la flamme.

L'armée navale des Perses mouilloit dans la rade de Phalere, à vingt stades d'Athenes (1 : celle des Grecs, sur les côtes de Salamine. Cette île placée en face d'Eleusis, forme une assez grande baie où l'on pénetre par deux détroits; l'un à l'est, du côté de l'Attique; l'autre à l'ouest, du côté de Mégare Le premier, à l'entrée duquel est la petite île de Psyttalie, peut avoir en certains endroits sept à huit stades de large (2), beaucoup plus en d'autres; le second est plus étroit.

L'incendie d'Athenes fit une si vive impression sur l'armée navale des Grecs, que la plupart résolurent de se rapprrocher de l'isthme de Corinthe, où les troupes de terre s'étoient retranchées. Le départ fut fixé au lendemain.

---

(1) Une petite lieue.
(2) Sept à huit cents toises.

Pendant la nuit, Thémistocle se rendit auprès d'Eurybiade, généralissime de la flotte : il lui représenta vivement que si, dans la consternation qui s'étoit emparée des soldats, il les conduisoit dans des lieux propres à favoriser leur désertion, son autorité ne pouvant plus les retenir dans les vaisseaux, il se trouveroit bientôt sans armée, et la Grece sans défense.

Eurybiade, frappé de cette réflexion, appela les généraux au conseil. Tous se souleverent contre la proposition de Thémistocle; tous, irrités de son obstination, en viennent à des propos offensans, à des menaces outrageantes. Il repoussoit avec fureur ces attaques indécentes et tumultueuses, lorsqu'il vit le général lacédémonien venir à lui la canne levée. Il s'arrête, et lui dit sans s'émouvoir : » Frappe, mais écoute. « Ce trait de grandeur étonne le Spartiate, fait régner le silence; et Thémistocle reprenant sa supériorité, mais évitant de jeter le moindre soupçon sur la fidélité des chefs et des troupes, peint vivement les avantages du poste qu'ils occupoient, les dangers de celui qu'ils vouloient prendre. » Ici, » dit-il, resserrés dans un détroit, nous » opposerons un front égal à celui de l'en- » nemi. Plus loin, la flotte innombrable » des Perses, ayant assez d'espace pour se » déployer, nous enveloppera de toutes » parts. En combattant à Salamine, nous

» conserverons cette île où nous avons dé-
» posé nos femmes et nos enfans ; nous
» conserverons l'île d'Egine et la ville de
» Mégare, dont les habitans sont entrés
» dans la confédération : si nous nous re-
» tirons à l'isthme, nous perdrons ces places
» importantes, et vous aurez à vous re-
» procher, Eurybiade, d'avoir attiré l'en-
» nemi sur les côtes du Péloponese. »

A ces mots, Adimante, chef des Corinthiens, partisan déclaré de l'avis contraire, a de nouveau recours à l'insulte. « Est-ce à
» un homme, dit-il, qui n'a ni feu ni lieu,
» qu'il convient de donner des lois à la
» Grece ? Que Thémistocle réserve ses con-
» seils pour le temps où il pourra se flatter
» d'avoir une patrie. Eh quoi ! s'écrie Thé-
» mistocle, on oseroit, en présence des
» Grecs, nous faire un crime d'avoir aban-
» donné un vain amas de pierres pour éviter
» l'esclavage ? Malheureux Adimante !
» Athenes est détruite, mais les Athéniens
» existent ; ils ont une patrie mille fois plus
» florissante que la vôtre. Ce sont ces deux
» cents vaisseaux qui leur appartiennent,
» et que je commande : je les offre encore ;
» mais ils resteront en ces lieux. Si on re-
» fuse leur secours, tel Grec qui m'écoute,
» apprendra bientôt que les Athéniens pos-
» sedent une ville plus opulente et des cam-
» pagnes plus fertiles que celles qu'ils ont
» perdues. » Et s'adressant tout de suite à

Eurybiade : « C'est à vous maintenant de
» choisir entre l'honneur d'avoir sauvé
» la Grece, et la honte d'avoir causé sa
» ruine. Je vous déclare seulement, qu'a-
» près votre départ nous embarquerons nos
» femmes et nos enfans, et que nous irons
» en Italie fonder une puissance qui nous
» fut annoncée autrefois par les oracles.
» Quand vous aurez perdu des alliés tels
» que les Athéniens, vous vous souvien-
» drez peut-être des discours de Thémis-
» tocle. »

La fermeté du général athénien en imposa tellement, qu'Eurybiade ordonna que l'armée ne quitteroit point les rivages de Salamine.

Les mêmes intérêts s'agitoient en même temps sur les deux flottes. Xerxès avoit convoqué, sur un de ses vaisseaux, les chefs des divisions particulieres dont son armée navale étoit composée. C'étoient les rois de Sidon, de Tyr, de Cilicie, de Chypre, et quantité d'autres petits souverains ou despotes, dépendans et tributaires de la Perse. Dans cette auguste assemblée parut aussi Artémise, reine d'Halicarnasse et de quelques îles voisines, princesse qu'aucun des autres généraux ne surpassoit en courage et n'égaloit en prudence ; qui avoit suivi Xerxès sans y être forcée, et lui disoit la vérité sans lui déplaire. On mit en délibération si l'on attaqueroit de nouveau la flotte

des Grecs. Mardonius se leva pour recueillir les suffrages.

Le roi de Sidon, et la plupart de ceux qui opinerent avec lui, instruits des intentions du grand-roi, se déclarerent pour la bataille; mais Artémise dit à Mardonius: » Rapportez en propres termes à Xerxès, » ce que je vais vous dire: Seigneur, après » ce qui s'est passé au dernier combat na- » val, on ne me soupçonnera point de foi- » blesse et de lâcheté. Mon zele m'oblige » aujourd'hui à vous donner un conseil sa- » lutaire. Ne hasardez pas une bataille dont » les suites seroient inutiles ou funestes à » votre gloire. Le principal objet de votre » expédition n'est-il pas rempli? Vous êtes » maître d'Athenes: vous le serez bientôt » du reste de la Grece. En tenant votre » flotte dans l'inaction, celle de vos enne- » mis, qui n'a de subsistances que pour » quelques jours, se dissipera d'elle-même. » Voulez-vous hâter ce moment? envoyez » vos vaisseaux sur les côtes du Pélopo- » nese; conduisez vos troupes de terre vers » l'isthme de Corinthe, et vous verrez celles » des Grecs courir au secours de leur pa- » trie. Je crains une bataille, parce que, » loin de procurer ces avantages, elle ex- » poserait vos deux armées; je la crains, » parce que je connois la supériorité de la » marine des Grecs. Vous êtes, seigneur, » le meilleur des maîtres; mais vous avez

» de fort mauvais serviteurs. Et quelle
» confiance, après tout, pourroit vous ins-
» pirer cette foule d'Egyptiens, de Cyprio-
» tes, de Ciliciens et de Pamphiliens, qui
» remplissent la plus grande partie de vos
» vaisseaux ? «

Mardonius ayant achevé de prendre les voix, en fit son rapport à Xerxès, qui, après avoir comblé d'éloges la reine d'Halicarnasse, tâcha de concilier l'avis de cette princesse, avec celui du plus grand nombre. Sa flotte eut ordre de s'avancer vers l'île de Salamine, et son armée de marcher vers l'isthme de Corinthe.

Cette marche produisit l'effet qu'Artémise avoit prévu. La plupart des généraux de la flotte grecque s'écrierent qu'il étoit temps d'aller au secours du Péloponese. L'opposition des Eginetes, des Mégariens et des Athéniens, fit traîner la délibération en longueur; mais à la fin Thémistocle, s'appercevant que l'avis contraire prévaloit dans le conseil, fit un dernier effort pour en prévenir les suites.

Un homme alla, pendant la nuit (1), annoncer de sa part aux chefs de la flotte ennemie, qu'une partie des Grecs, le général des Athéniens à leur tête, étoient dis-

(1) Dans la nuit du 19 au 20 octobre de l'an 480 avant J. C.

posés à se déclarer pour le roi ; que les autres, saisis d'épouvante, méditoient une prompte retraite ; qu'affoiblis par leurs divisions, s'ils se voyoient tout-à-coup entourés de l'armée persanne, ils seroient forcés de rendre leurs armes, ou de les tourner contre eux-mêmes.

Aussitôt les Perses s'avancerent à la faveur des ténebres ; et après avoir bloqué les issues par où les Grecs auroient pu s'échapper, ils mirent quatre cents hommes dans l'île de Psyptalie, placée entre le continent et la pointe orientale de Salamine. Le combat devoit se donner en cet endroit.

Dans ce moment Aristide, que Thémistocle avoit, quelque temps auparavant, rendu aux vœux des Athéniens, passoit de l'île d'Egine à l'armée des Grecs ; il s'apperçut du mouvement des Perses ; et dès qu'il fut à Salamine, il se rendit au lieu où les chefs étoient assemblés, fit appeler Thémistocle, et lui dit : « Il est temps de » renoncer à nos vaines et puériles dissen- » tions. Un seul intérêt doit nous animer » aujourd'hui, celui de sauver la Grece ; » vous, en donnant des ordres ; moi, en les » exécutant. Dites aux Grecs qu'il n'est plus » question de délibérer, et que l'ennemi » vient de se rendre maître des passages » qui pouvoient favoriser leur fuite. » Thémistocle, touché du procédé d'Aristide, lui découvrit le stratagême qu'il avoit employé

pour

pour attirer les Perses, et le pria d'entrer au conseil. Le récit d'Aristide, confirmé par d'autres témoins qui arrivoient successivement, rompit l'assemblée, et les Grecs se préparerent au combat.

Par les nouveaux renforts que les deux flottes avoient reçus, celle des Perses montoit à douze cents sept vaisseaux; celle des Grecs, à trois cents quatre-vingt. A la pointe du jour, Thémistocle fit embarquer ses soldats. La flotte des Grecs se forma dans le détroit de l'est : les Athéniens étoient à la droite, et se trouvoient opposés aux Phéniciens; leur gauche, composée des Lacédémoniens, des Eginetes et des Mégariens, avoient en tête les Ioniens.

Xerxès, voulant animer son armée par sa présence, vint se placer sur une hauteur voisine, entouré de secrétaires qui devoient décrire toutes les circonstances du combat. Dès qu'il parut, les deux aîles des Perses se mirent en mouvement, et s'avancerent jusqu'au-delà de l'île de Psypttalie. Elles conserverent leurs rangs tant qu'elles purent s'étendre; mais elles étoient forcées de les rompre, à mesure qu'elles approchoient de l'île et du continent. Outre ce désavantage, elles avoient à lutter contre le vent qui leur étoit contraire, contre la pesanteur de leurs vaisseaux qui se prêtoient difficilement à la manœuvre, et qui, loin de se soutenir mu-

tuellement, s'embarrassoient et s'entreheurtoient sans cesse.

Le sort de la bataille dépendoit de ce qui se feroit à l'aile droite des Grecs, à l'aile gauche des Perses : c'étoit là que se trouvoit l'élite des deux armées. Les Phéniciens et les Athéniens se poussoient et se repoussoient dans le défilé. Ariabignès, un des freres de Xerxès, conduisoit les premiers au combat, comme s'il les eût menés à la victoire. Thémistocle étoit présent à tous les lieux, à tous les dangers. Pendant qu'il ranimoit ou modéroit l'ardeur des siens, Ariabignès s'avançoit, et faisoit déja pleuvoir sur lui, comme du haut d'un rempart, une grêle de fleches et de traits. Dans l'instant même, une galere athénienne fondit avec impétuosité sur l'amiral phénicien; et le jeune prince indigné, s'étant élancé sur cette galere, fut aussitôt percé de coups.

La mort du général répandit la consternation parmi les Phéniciens, et la multiplicité des chefs y mit une confusion qui accéléra leur perte : leurs gros vaisseaux, portés sur les rochers des côtes voisines, brisés les uns contre les autres, entr'ouverts dans leurs flancs par les éperons des galeres athéniennes, couvroient la mer de leurs débris; les secours même qu'on leur envoyoit ne servoient qu'à augmenter le désordre. Vainement les Cypriotes et les au-

tres nations de l'orient voulurent rétablir le combat : après une assez longue résistance, ils se disperserent, à l'exemple des Phéniciens.

Peu content de cet avantage, Thémistocle mena son aîle victorieuse au secours des Lacédémoniens et des autres alliés, qui se défendoient contre les Ioniens. Comme ces derniers avoient lu, sur les rivages de l'Eubée, les inscriptions où Thémistocle les exhortoit à quitter le parti des Perses, on prétend que quelques-uns d'entre eux se réunirent aux Grecs pendant la bataille, ou ne furent attentifs qu'à les épargner. Il est certain pourtant que la plupart combattirent avec beaucoup de valeur, et ne songerent à la retraite, que lorsqu'ils eurent sur les bras toute l'armée des Grecs. Ce fut alors qu'Artémise, entourée d'ennemis, et sur le point de tomber au pouvoir d'un Athénien qui la suivoit de près, n'hésita point à couler à fond un vaisseau de l'armée persanne. L'Athénien, convaincu, par cette manœuvre, que la reine avoit quitté le parti des Perses, cessa de la poursuivre; et, Xerxès, persuadé que le vaisseau submergé faisoit partie de la flotte grecque, ne put s'empêcher de dire que, dans cette journée, les hommes s'étoient conduits comme des femmes, et les femmes comme des hommes.

L'armée des Perses se retira au port de

Phalere. Deux cents de leurs vaisseaux avoient péri ; quantité d'autres étoient pris : les Grecs n'avoient perdu que quarante galeres. Le combat fut donné le 20 de boédromion, la premiere année de la soixante-quinzieme olympiade (1).

On a conservé le souvenir des peuples et des particuliers qui s'y distinguerent le plus. Parmi les premiers, ce furent les Eginetes et les Athéniens ; parmi les seconds, Polycrite d'Egine, et deux athéniens, Eumene et Aminias.

Tant que dura le combat, Xerxès fut agité par la joie ; la crainte et le désespoir ; tour-à-tour prodiguant des promesses, et dictant des ordres sanguinaires ; faisant enregistrer par ses secrétaires les noms de ceux qui se signaloient dans l'action ; faisant exécuter par ses esclaves, les officiers qui venoient auprès de lui justifier leur conduite. Quand il ne fut plus soutenu par l'espérance ou par la fureur, il tomba dans un abattement profond ; et quoiqu'il eût encore assez de forces pour soumettre l'univers, il vit sa flotte prête à se révolter, et les Grecs prêts à brûler le pont de bateaux qu'il avoit sur l'Hellespont. La fuite la plus prompte auroit pu le délivrer de ces vaines terreurs ; mais un reste de décence ou de

(1) Le 20 octobre de l'an 480 avant J. C.

fierté ne lui permettant pas d'exposer tant de foiblesse aux yeux de ses ennemis et de ses courtisans, il ordonna de faire les préparatifs d'une nouvelle attaque, et de joindre, par une chaussée, l'île de Salamine au continent.

Il envoya ensuite un courrier à Suze, comme il en avoit dépêché un après la prise d'Athenes. A l'arrivée du premier, les habitans de cette grande ville coururent aux temples, et brûlerent des parfums dans les rues jonchées de branches de myrte : à l'arrivée du second, ils déchirerent leurs habits ; et tout retentit de cris, de gémissemens, d'expressions d'intérêt pour le roi, d'imprécations contre Mardonius, le premier auteur de cette guerre.

Les Perses et les Grecs s'attendoient à une nouvelle bataille ; mais Mardonius ne se rassuroit pas sur les ordres que Xerxès avoit donnés : il lisoit dans l'ame de ce prince, et n'y voyoit que les sentimens les plus vils, joints à des projets de vengeance, dont il seroit lui-même la victime. » Seigneur, lui dit-il, en s'approchant, daignez rappeler votre courage. Vous n'aviez pas fondé vos espérances sur votre flotte, mais sur cette armée redoutable que vous m'avez confiée. Les Grecs ne sont pas plus en état de vous résister qu'auparavant : rien ne peut les dérober à la punition que méritent leurs anciennes offen-

» ses, et le stérile avantage qu'ils viennent
» de remporter. Si nous prenions le parti
» de la retraite, nous serions à jamais
» l'objet de leur dérision, et vous feriez
» rejaillir sur vos fideles Perses, l'opprobre
» dont viennent de se couvrir les Phéni-
» ciens, les Egyptiens, et les autres peu-
» ples qui combattoient sur vos vaisseaux.
» Je conçois un autre moyen de sauver leur
» gloire et la vôtre, c'est de ramener le
» plus grand nombre de vos troupes en
» Perse, et de me laisser trois cents mille
» hommes, avec lesquels je réduirai toute
» la Grece en servitude. «

Xerxès intérieurement pénétré de joie, assembla son conseil, y fit entrer Artémise, et voulut qu'elle s'expliquât sur le projet de Mardonius. La reine, sans doute dégoûtée de servir un tel prince, et persuadée qu'il est des occasions où délibérer c'est avoir pris son parti, lui conseilla de retourner au plutôt dans ses états. Je dois rapporter une partie de sa réponse, pour faire connoître le langage de la cour de Suze. » Laissez à Mardonius le soin d'ache-
» ver votre ouvrage. S'il réussit, vous en
» aurez toute la gloire; s'il périt, ou s'il est
» défait, votre empire n'en sera point ébran-
» lé, et la Perse ne regardera pas comme
» un grand malheur la perte d'une bataille,
» dès que vous aurez mis votre personne
» en sûreté. «

Xerxès ne différa plus. Sa flotte eut ordre de se rendre incessamment à l'Hellespont, et de veiller à la conservation du pont de bateau : celle des Grecs la poursuivit jusqu'à l'île d'Andros. Thémistocle et les Athéniens vouloient l'atteindre et brûler ensuite le pont : mais Eurybiade ayant fortement représenté, que loin d'enfermer les Perses dans la Grece, il faudroit, s'il étoit possible, leur procurer de nouvelles issues pour en sortir, l'armée des alliés s'arrêta, et se rendit bientôt au port de Pagase, où elle passa l'hiver.

Thémistocle fit tenir alors un avis secret à Xerxès. Les uns disent, que voulant, en cas de disgrace, se ménager un asyle auprès de ce prince, il se félicitoit d'avoir détourné les Grecs du projet qu'ils avoient eu de brûler le pont. Suivant d'autres, il prévenoit le roi que, s'il ne hâtoit son départ, les Grecs lui fermeroient le chemin de l'Asie. Quoi qu'il en soit, quelques jours après le combat de Salamine, le roi prit le chemin de la Thessalie, où Mardonius mit en quartier d'hiver les trois cents mille hommes qu'il avoit demandés et choisis dans toute l'armée : de là continuant sa route, il arriva sur les bords de l'Hellespont, avec un très-petit nombre de troupes ; le reste, faute de vivres, avoit péri par les maladies, ou s'étoit dispersé dans la Macédoine et dans la Thrace. Pour comble d'infortune, le pont

ne subsistoit plus ; la tempête l'avoit détruit. Le roi se jeta dans un bateau, passa la mer en fugitif (1), environ six mois après l'avoir traversé en conquérant, et se rendit en Phrygie, pour y bâtir des palais superbes qu'il eut l'attention de fortifier.

Après la bataille, le premier soin des vainqueurs fut d'envoyer à Delphes les prémices des dépouilles qu'ils se partagerent : ensuite les généraux allerent à l'isthme de Corinthe ; et suivant un usage respectable par son ancienneté, plus respectable encore par l'émulation qu'il inspire, ils s'assemblerent auprès de l'autel de Neptune, pour décerner des couronnes à ceux d'entre eux qui avoient le plus contribué à la victoire. Le jugement ne fut pas prononcé ; chacun des chefs s'étoit adjugé le premier prix, en même temps que la plupart avoit accordé le second à Thémistocle.

Quoiqu'on ne pût en conséquence lui disputer le premier dans l'opinion publique, il voulut en obtenir un effectif de la part des Spartiates ; ils le reçurent à Lacédémone, avec cette haute considération qu'ils méritoient eux-mêmes, et l'associerent aux honneurs qu'ils décernoient à Eurybiade. Une couronne d'olivier fut la récompense de l'un et de l'autre. A son départ, on le combla de nouveaux éloges ; on lui fit présent du

(1) Le 4 décembre de l'an 480 avant J. C.

plus beau char qu'on put trouver à Lacédémone ; et, par une distinction aussi nouvelle qu'éclatante, trois cents jeunes cavaliers, tirés des premieres familles de Sparte, eurent ordre de l'accompagner jusqu'aux frontieres de la Laconie.

Cependant Mardonius se disposoit à terminer une guerre si honteuse pour la Perse : il ajoutoit de nouvelles troupes à celles que Xerxès lui avoit laissées, sans s'appercevoir que c'étoit les affoiblir que de les augmenter ; il sollicitoit tour-à-tour les oracles de la Grece ; il envoyoit des défis aux peuples alliés, et leur proposoit pour champ de bataille les plaines de la Béotie ou celles de la Thessalie : enfin, il résolut de détacher les Athéniens de la ligue, et fit partir pour Athenes, Alexandre, roi de Macédoine, qui lui étoit uni par les liens de l'hospitalité.

Ce prince, admis à l'assemblée du peuple, en même temps que les ambassadeurs de Lacédémone chargés de rompre cette négociation, parla de cette maniere : Voici ce que dit Mardonius : » J'ai reçu un ordre » du roi, conçu en ces termes : j'oublie » les offenses des Athéniens. Mardonius, » exécutez mes volontés ; rendez à ce » peuple ses terres ; donnez-lui-en d'au- » tres, s'il en désire ; conservez-lui ses » lois, et rétablissez les temples que j'ai » brûlés. J'ai cru devoir vous instruire » des intentions de mon maître, et j'ajoute :

» C'est une folie de votre part de vouloir » résister aux Perses ; c'en est une plus » grande de prétendre leur résister long-» temps. Quand même, contre toute espé-» rance, vous remporteriez la victoire, une » autre armée vous l'arracheroit bientôt des » mains. Ne courez donc point à votre perte, » et qu'un traité de paix, dicté par la bonne-» foi, mette à couvert votre honneur et votre » liberté. « Alexandre, après avoir rapporté ces paroles, tâcha de convaincre les Athéniens qu'ils n'étoient pas en état de lutter contre la puissance des Perses, et les conjura de préférer l'amitié de Xerxès à tout autre intérêt.

» N'écoutez pas les perfides conseils d'A-» lexandre, s'écrierent alors les députés de » Lacédémone. C'est un tyran qui sert un » autre tyran : il a, par un indigne artifice, » altéré les instructions de Mardonius. Les » offres qu'il vous fait de sa part sont trop » séduisantes pour n'être pas suspectes. » Vous ne pouvez les accepter, sans fouler » aux pieds les lois de la justice et de l'hon-» neur. N'est-ce pas vous qui avez allumé » cette guerre ? Et faudra-t-il que ces Athé-» niens qui, dans tous les temps, ont été » les plus zélés défenseurs de la liberté, » soient les premiers auteurs de notre ser-» vitude ? Lacédémone, qui vous fait ces » représentations par notre bouche, est tou-» chée du funeste état où vous réduisent vos

» maisons détruites et vos campagnes rava-
» gées : elle vous propose en son nom, et
» au nom de ses alliés, de garder en dépôt,
» pendant le reste de la guerre, vos femmes,
» vos enfans et vos esclaves. «

Les Athéniens mirent l'affaire en délibération ; et, suivant l'avis d'Aristide, il fut résolu de répondre au roi de Macédoine, qu'il auroit pu se dispenser de les avertir que leurs forces étoient inférieures à celles de l'ennemi ; qu'ils n'en étoient pas moins disposés à opposer la plus vigoureuse résistance à ces barbares ; qu'ils lui conseilloient, s'il avoit à l'avenir de pareilles lâchetés à leur proposer, de ne pas paroître en leur présence, et de ne pas les exposer à violer en sa personne les droits de l'hospitalité et de l'amitié.

Il fut décidé qu'on répondroit aux Lacédémoniens, que si Sparte avoit mieux connu les Athéniens, elle ne les auroit pas cru capables d'une trahison, ni tâché de les retenir dans son alliance par des vues d'intérêt ; qu'ils pourvoiroient comme ils pourroient aux besoins de leurs familles, et qu'ils remercioient les alliés de leurs offres généreuses ; qu'ils étoient attachés à la ligue par des liens sacrés et indissolubles ; que l'unique grace qu'ils demandoient aux alliés, c'étoit de leur envoyer au plutôt du secours, parce qu'il étoit temps de marcher en Béotie, et d'empêcher les Perses de

pénétrer une seconde fois dans l'Attique.

Les ambassadeurs étant rentrés, Aristide fit lire les décrets en leur présence ; et soudain élevant la voix : » Députés Lacédémoniens, dit-il, apprenez à Sparte que » tout l'or qui circule sur la terre, ou qui » est encore caché dans ses entrailles, n'est » rien à nos yeux, au prix de notre liberté. » Et vous, Alexandre, « en s'adressant à ce prince, et lui montrant le soleil, » dites » à Mardonius que tant que cet astre suivra » la route qui lui est prescrite, les Athé- » niens poursuivront sur le roi de Perse la » vengeance qu'exigent leurs campagnes dé- » solées et leurs temples réduits en cendres. « Pour rendre cet engagement encore plus solennel, il fit sur le champ passer un décret par lequel les prêtres dévoueroient aux dieux infernaux tous ceux qui auroient des intelligences avec les Perses, et qui se détacheroient de la confédération des Grecs.

Mardonius, instruit de la résolution des Athéniens, fit marcher aussitôt ses troupes en Béotie, et de là fondit sur l'Attique, dont les habitans s'étoient une seconde fois réfugiés dans l'île de Salamine. Il fut si flatté de s'être emparé d'un pays désert, que, par des signaux placés de distance en distance, soit dans les îles, soit dans le continent, il en avertit Xerxès, qui étoit encore à Sardes en Lydie. Il en voulut profiter aussi, pour entamer une nouvelle né-

gociation avec les Athéniens : mais il reçut la même réponse ; et Lycidas, un des sénateurs, qui avoit proposé d'écouter les offres du général persan, fut lapidé avec ses enfans et sa femme.

Cependant les alliés, au lieu d'envoyer une armée dans l'Attique, comme ils en étoient convenus, se fortifierent à l'isthme de Corinthe, et ne paroissoient attentifs qu'à la défense du Péloponese. Les Athéniens, alarmés de ce projet, envoyerent des ambassadeurs à Lacédémone, où l'on célébroit des fêtes qui devoient durer plusieurs jours : ils firent entendre leurs plaintes. On différoit de jour en jour d'y répondre. Offensés enfin d'une inaction et d'un silence qui ne les mettoient que trop en droit de soupçonner une perfidie, ils se présenterent pour la derniere fois aux Ephores, et leur déclarerent qu'Athenes trahie par les Lacédémoniens, et abandonnée des autres alliés, étoit résolue de tourner ses armes contre eux, en faisant sa paix avec les Perses.

Les Ephores répondirent que la nuit précédente ils avoient fait partir, sous la conduite de Pausanias, tuteur du jeune roi Plistarque, cinq mille Spartiates, et trente-cinq mille esclaves ou Hilotes armés à la légere. Ces troupes, bientôt augmentées de cinq mille Lacédémoniens, s'étant jointes avec celles des villes confédérées, partirent

d'Eleusis et se rendirent en Béotie, où Mardonius venoit de ramener son armée.

Il avoit sagement évité de combattre dans l'Attique. Comme ce pays est entrecoupé de hauteurs et de défilés, il n'auroit pu ni développer sa cavalerie dans le combat, ni assurer sa retraite dans un revers. La Béotie, au contraire, offroit de grandes plaines, un pays fertile, quantité de villes prêtes à recueillir les débris de son armée; car, à l'exception de ceux de Platée et de Thespies, tous les peuples de ces cantons s'étoient déclarés pour les Perses.

Mardonius établit son camp dans la plaine de Thebes, le long du fleuve Asopus, dont il occupoit la rive gauche, jusqu'aux frontieres du pays des Platéens. Pour renfermer ses bagages et pour se ménager un asyle, il faisoit entourer d'un fossé profond, ainsi que de murailles et de tours construites en bois, un espace de dix stades en tout sens (1).

Les Grecs etoient en face, au pied et sur le penchant du mont Cithéron. Aristide commandoit les Athéniens; Pausanias, toute l'armée. Ce fut là que les généraux dresserent la formule d'un serment que les soldats se hâterent de prononcer. Le voici: » Je ne préférerai point la vie à la liberté;

(1) Environ neuf cents quarante-cinq toises.

» je n'abandonnerai mes chefs, ni pendant
» leur vie, ni après leur mort; je donnerai
» les honneurs de la sépulture à ceux des
» alliés qui périront dans la bataille : après
» la victoire, je ne renverserai aucune des
» villes qui auront combattu pour la Grece,
» et je décimerai toutes celles qui se seront
» jointes à l'ennemi : loin de rétablir les
» temples qu'il a brûlés ou détruits, je
» veux que leurs ruines subsistent, pour
» rappeler sans cesse à nos neveux la fureur
» impie des barbares. «

Une anecdote rapportée par un auteur presque contemporain, nous met en état de juger de l'idée que la plupart des Perses avoient de leur général. Mardonius soupoit chez un particulier de Thebes avec cinquante de ses officiers généraux, autant de Thébains, et Thersandre, un des principaux citoyens d'Orchomene. A la fin du repas, la confiance se trouvant rétablie entre les convives des deux nations, un Perse placé auprès de Thersandre, lui dit : » Cette
» table, garant de notre foi, ces libations
» que nous avons faites ensemble en l'hon-
» neur des dieux, m'inspirent un secret in-
» térêt pour vous. Il est temps de songer à
» votre sûreté. Vous voyez ces Perses qui
» se livrent à leurs transports; vous avez
» vu cette armée que nous avons laissée
» sur les bords du fleuve : hélas! vous n'en
» verrez bientôt que les foibles restes. « Il

pleuroit en disant ces mots. Thersandre, surpris, lui demanda s'il avoit communiqué ses craintes à Mardonius, ou à ceux qu'il honoroit de sa confiance. » Mon cher hôte, » répondit l'étranger, l'homme ne peut évi- » ter sa destinée. Quantité de Perses ont » prévu comme moi, celle dont ils sont » menacés; et nous nous laissons tous en- » semble entraîner par la fatalité. Le plus » grand malheur des hommes, c'est que les » plus sages d'entre eux sont toujours ceux » qui ont le moins de crédit. « L'auteur que j'ai cité, tenoit ce fait de Thersandre lui-même.

Mardonius, voyant que les Grecs s'obstinoient à garder leurs hauteurs, envoya contre eux toute sa cavalerie, commandée par Masistius, qui jouissoit de la plus haute faveur auprès de Xerxès, et de la plus grande considération à l'armée. Les Perses, après avoir insulté les Grecs par des reproches de lâcheté, tomberent sur les Mégariens qui campoient dans un terrain plus uni, et qui, avec le secours de trois cents Athéniens, firent une assez longue résistance. La mort de Masistius les sauva d'une défaite entiere, et termina le combat. Cette perte fut un sujet de deuil pour l'armée persanne, un sujet de triomphe pour les Grecs, qui virent passer dans tous leurs rangs le corps de Masistius qu'ils avoient enlevé à l'ennemi.

Malgré cet avantage, la difficulté de se procurer de l'eau en présence d'un ennemi qui écartoit à force de traits tous ceux qui vouloient s'approcher du fleuve, les obligea de changer de position; ils défilerent le long du mont Cithéron, et entrerent dans le pays des Platéens.

Les Lacédémoniens s'établirent auprès d'une source abondante qu'on nomme Gargaphie, et qui devoit suffire aux besoins de l'armée; les autres alliés furent placés la plupart sur des collines qui sont au pied de la montagne, quelques-uns dans la plaine, tous en face de l'Asopus.

Pendant cette distribution de postes, il s'éleva une dispute assez vive entre les Athéniens et les Tégéates, qui prétendoient également commander l'aile gauche : les uns et les autres rapportoient leurs titres et les exploits de leurs ancêtres : mais Aristide termina ce différend. » Nous ne sommes pas » ici, dit-il, pour contester avec nos alliés, » mais pour combattre nos ennemis. Nous » déclarons que ce n'est pas le poste qui » donne ou qui ôte la valeur. C'est à vous, » Lacédémoniens, que nous nous en rap- » portons. Quelque rang que vous nous » assigniez, nous l'éleverons si haut, qu'il » deviendra peut-être le plus honorable de » tous. « Les Lacédémoniens opinerent par acclamation en faveur des Athéniens.

Un danger plus imminent mit la prudence d'Aristide à une plus rude épreuve : il apprit que quelques officiers de ses troupes, appartenans aux premieres familles d'Athenes, méditoient une trahison en faveur des Perses, et que la conjuration faisoit tous les jours des progrès. Loin de la rendre plus redoutable par des recherches qui l'auroient instruite de ses forces, il se contenta de faire arrêter huit des complices. Les deux plus coupables prirent la fuite. Il dit aux autres, en leur montrant les ennemis : » C'est leur sang qui peut seul expier » votre faute. «

Mardonius n'eut pas plutôt appris que les Grecs s'étoient retirés dans le territoire de Platée, que, faisant remonter son armée le long du fleuve, il la plaça une seconde fois en présence de l'ennemi. Elle étoit composée de trois cents mille hommes tirés des nations de l'Asie, et d'environ cinquante mille Béotiens, Thessaliens et autres Grecs auxiliaires. Celle des confédérés étoit forte d'environ cent dix mille hommes, dont soixante-neuf mille cinq cents n'étoient armés qu'à la légere. On y voyoit dix mille Spartiates et Lacédémoniens, huit mille Athéniens, cinq mille Corinthiens, trois mille Mégariens, et différens petits corps fournis par plusieurs autres peuples ou villes de la Grece. Il en

venoit tous les jours de nouveaux. Les Mantinéens et les Eléens n'arriverent qu'après la bataille.

Les armées étoient en présence depuis huit jours, lorsqu'un détachement de la cavalerie persanne, ayant passé l'Asopus pendant la nuit, s'empara d'un convoi qui venoit du Péloponese, et qui descendoit du Cithéron. Les Perses se rendirent maîtres de ce passage (1), et les Grecs ne reçurent plus de provisions.

Les deux jours suivans, le camp de ces derniers fut souvent insulté par la cavalerie ennemie. Les deux armées n'osoient passer le fleuve : de part et d'autre, le devin, soit de lui-même, soit par des impressions étrangeres, promettoit la victoire à son parti, s'il se tenoit sur la défensive.

Le onzieme jour, Mardonius assembla son conseil (2). Artabaze, un des premiers officiers de l'armée, proposa de se retirer sous les murs de Thebes, de ne pas risquer une bataille, mais de corrompre, à force d'argent, les principaux citoyens des villes alliées. Cet avis, qui fut embrassé des Thébains, eût insensiblement détaché de la confédération la plupart des peuples dont elle étoit composée. D'ailleurs, l'armée

---

(1) Le 17 septembre de l'an 479 avant J. C.
(2) Le 20 septembre.

grecque, qui manquoit de vivres, auroit été contrainte, dans quelques jours, de se disperser, ou de combattre dans une plaine; ce qu'elle avoit évité jusqu'alors. Mardonius rejeta cette proposition avec mépris.

La nuit suivante (1), un cavalier échappé du camp des Perses, s'étant avancé du côté des Athéniens, fit annoncer à leur général, qu'il avoit un secret important à lui révéler; et dès qu'Aristide fut arrivé, cet inconnu lui dit : » Mardonius fatigue inutilement les » dieux pour avoir des auspices favorables. » Leur silence a retardé jusqu'ici le com- » bat; mais les devins ne font plus que de » vains efforts pour le retenir. Il vous atta- » quera demain à la pointe du jour. J'es- » père qu'après votre victoire, vous vous » souviendrez que j'ai risqué ma vie pour » vous garantir d'une surprise : je suis Ale- » xandre, roi de Macédoine. « Ayant achevé ces mots, il reprit à toute bride le chemin du camp.

Aristide se rendit aussitôt au quartier des Lacédémoniens. On y concerta les mesures les plus sages pour repousser l'ennemi; et Pausanias ouvrit un avis qu'Aristide n'osoit proposer lui-même : c'étoit d'opposer les Athéniens aux Perses, et les Lacédémoniens aux Grecs auxiliaires de Xerxès. Par-là,

---

(1) La nuit du 20 au 21 septembre.

disoit-il, nous aurons les uns et les autres à combattre des troupes qui ont déja éprouvé notre valeur. Cette résolution prise, les Athéniens, dès la pointe du jour, passerent à l'aîle droite, et les Lacédémoniens à la gauche. Mardonius, pénétrant leurs desseins, fit passer les Perses à sa droite, et ne prit le parti de les ramener à leur ancien poste, que lorsqu'il vit les ennemis rétablir leur premier ordre de bataille.

Ce général ne regardoit les mouvemens des Lacédémoniens, que comme un aveu de leur lâcheté. Dans l'ivresse de son orgueil, il leur reprochoit leur réputation, et leur faisoit des défis insultans. Un héraut envoyé de sa part à Pausanias, lui proposa de terminer le différend de la Perse et de la Grece, par un combat entre un certain nombre de Spartiates et de Persans. Comme il ne reçut aucune réponse, il fit marcher toute sa cavalerie. Elle inquiéta l'armée des Grecs pendant tout le reste du jour, et parvint même à combler la fontaine de Gargaphie.

Privés de cette unique ressource, les Grecs résolurent de transporter leur camp un peu plus loin, et dans une île formée par deux branches de l'Asopus, dont l'une s'appelle Péroé; de là ils devoient envoyer au passage du mont Cithéron la moitié de leurs troupes, pour en chasser les Perses qui interceptoient les convois.

Le camp fut levé pendant la nuit (1), avec la confusion qu'on devoit attendre de tant de nations indépendantes, refroidies par leur inaction, alarmées ensuite de leurs fréquentes retraites, ainsi que de la disette des vivres. Quelques-unes se rendirent dans l'endroit assigné; d'autres, égarées par leurs guides, ou par une terreur panique, se réfugièrent auprès de la ville de Platée.

Le départ des Lacédémoniens et des Athéniens fut retardé jusqu'au lever de l'aurore. Ces derniers prirent le chemin de la plaine; les Lacédémoniens, suivis de trois mille Tégéates, défilèrent au pied du Cithéron. Parvenus au temple de Cérès, éloigné de dix stades, tant de leur première position que de la ville de Platée, ils s'arrêtèrent pour attendre un de leurs corps qui avoit long-temps refusé d'abandonner son poste; et ce fut là que les atteignit la cavalerie persanne, détachée par Mardonius pour suspendre leur marche. Les voilà! s'écrioit alors ce général au milieu de ses officiers; » les voilà ces Lacédémoniens intrépides, qui, disoit-on, ne se retirent » jamais en présence de l'ennemi! nation » vile, qui ne se distingue des autres Grecs » que par un excès de lâcheté, et qui va » bientôt subir la juste peine qu'elle mérite! «

---

(1) La nuit du 21 au 22 septembre.

Il se met ensuite à la tête de la nation guerriere des Perses et de ses meilleures troupes ; il passe le fleuve, et s'avance à grands pas dans la plaine. Les autres peuples de l'orient le suivent en tumulte, en poussant des cris ; et dans le même instant son aîle droite, composée des Grecs auxiliaires, attaque les Athéniens, et les empêche de donner du secours aux Lacédémoniens.

Pausanias ayant rangé ses troupes dans un terrain en pente et inégal, auprès d'un petit ruisseau et de l'enceinte consacrée à Cérès, les laissa long-temps exposées aux traits et aux fleches, sans qu'elles osassent se défendre. Les entrailles des victimes n'annonçoient que des événemens sinistres. Cette malheureuse superstition fit périr quantité de leurs soldats, qui regretterent moins la vie qu'une mort inutile à la Grece. A la fin les Tégéates, ne pouvant plus contenir l'ardeur qui les animoit, se mirent en mouvement, et furent bientôt soutenus par les Spartiates, qui venoient d'obtenir ou de se ménager des auspices favorables.

A leur approche, les Perses jetent leurs arcs, serrent leurs rangs, se couvrent de leurs boucliers, et forment une masse dont la pesanteur et l'impulsion arrêtent et repoussent la fureur de l'ennemi. En vain leurs boucliers, construits d'une matiere fragile, volent en éclats ; ils brisent les lan-

ces dont on veut les percer, et suppléent par un courage féroce, au défaut de leurs armes. Mardonius, à la tête de mille soldats d'élite, balança long-temps la victoire; mais bientôt il tombe atteint d'un coup mortel. Ceux qui l'entourent veulent venger sa mort, et sont immolés autour de lui. Dès ce moment les Perses sont ébranlés, renversés, réduits à prendre la fuite. La cavalerie persanne arrêta pendant quelque temps le vainqueur, mais ne l'empêcha pas d'arriver au pied du retranchement que les Perses avoient élevé auprès de l'Asopus, et qui reçut les débris de leur armée.

Les Athéniens avoient obtenu le même succès à l'aile gauche: ils avoient éprouvé une résistance très-forte de la part des Béotiens, très-foible de la part des autres alliés de Xerxès, blessés sans doute des hauteurs de Mardonius, et de son obstination à donner la bataille dans un lieu si désavantageux. Les Béotiens, dans leur fuite, entraînerent toute la droite des Perses.

Aristide, loin de les poursuivre, vint aussitôt rejoindre les Lacédémoniens, qui, peu versés encore dans l'art de conduire les sieges, attaquoient vainement l'enceinte où les Perses étoient renfermés. L'arrivée des Athéniens et des autres troupes confédérées n'épouvanta point les assiégés: ils repoussoient avec fureur tous ceux qui se présentoient à l'assaut; mais à la fin, les

Athéniens

Athéniens ayant forcé le retranchement et détruit une partie du mur, les Grecs se précipiterent dans le camp, et les Perses se laisserent égorger comme des victimes.

Dès le commencement de la bataille, Artabaze, qui avoit à ses ordres un corps de quarante mille hommes, mais qui depuis long-temps étoit secrétement aigri du choix que Xerxès avoit fait de Mardonius pour commander l'armée, s'étoit avancé, plutôt pour être spectateur du combat, que pour en assurer le succès : dès qu'il vit plier le corps de Mardonius, il enjoignit à ses troupes de le suivre ; il prit, en fuyant, le chemin de la Phocide, traversa la mer à Byzance, et se rendit en Asie, où on lui fit peut-être un mérite d'avoir sauvé une partie de l'armée. Tout le reste, à l'exception d'environ trois mille hommes, périt dans le retranchement ou dans la bataille.

Les nations qui se distinguerent dans cette journée, furent d'un côté les Perses et les Saces ; de l'autre, les Lacédémoniens, les Athéniens et ceux de Tégée. Les vainqueurs donnerent des éloges à la valeur de Mardonius, à celle de l'athénien Sophanès, à celle de quatre Spartiates, à la tête desquels on doit placer Aristodême, qui voulut en cette occasion effacer la honte de n'avoir pas péri au pas des Thermopyles. Les Lacédémoniens ne rendirent aucun

[illegible]

[illegible] des [illegible] dépouil- [illegible] brilloient [illegible] Pausanias [illegible] le [illegible] en reserva la [illegible] temple de Delphes, une [illegible] partie encore pour des monu- mens en l'honneur des dieux. Les vain- queurs se partagerent le reste, et porterent



chez eux le premier germe de la corruption.

Tous les genres d'honneur furent accordés à ceux qui étoient morts les armes à la main. Chaque nation éleva un tombeau à ses guerriers ; et, dans une assemblée des généraux, Aristide fit passer ce décret : » Que tous les ans les peuples de la Grece » enverroient des députés à Platée, pour » y renouveler, par des sacrifices augus- » tes, la mémoire de ceux qui avoient » perdu la vie dans le combat ; que de » cinq ans en cinq ans, on y célébreroit » des jeux solennels, qui seroient nommés » les fêtes de la Liberté ; et que les Pla- » téens, n'ayant désormais d'autres soins » que de faire des vœux pour le salut de » la Grece, seroient regardés comme une » nation inviolable, et consacrée à la di- » vinité. «

Onze jours après la bataille (1), les vainqueurs marcherent à Thebes, et demanderent aux habitans de leur livrer ceux des citoyens qui les avoient engagés à se soumettre aux Medes. Sur le refus des Thébains, la ville fut assiégée : elle couroit risque d'être détruite, si l'un des principaux coupables n'eût été d'avis de se remettre, avec ceux de sa faction, entre les mains des alliés. Ils se flattoient de pouvoir

(1) Le 20 octobre de l'an 479.

racheter leur vie par le sacrifice des sommes qu'ils avoient reçues de Mardonius; mais Pausanias, insensible à leurs offres, les fit condamner au dernier supplice.

La bataille de Platée fut donnée le 3 du mois boédromion, dans la seconde année de la soixante-quinzieme olympiade (1). Le même jour la flotte des Grecs, commandée par Leutychidas, roi de Lacédémone, et par Xantippe l'athénien, remporta une victoire signalée sur les Perses, auprès du promontoire de Mycale en Ionie : les peuples de ce canton, qui l'avoient appelée à leur secours, s'engagerent, après le combat, dans la confédération générale.

Telle fut la fin de la guerre de Xerxès, plus connue sous le nom de guerre médique: elle avoit duré deux ans; et jamais peut-être, dans un si court intervalle de temps, il ne s'est passé de si grandes choses; jamais aussi de tels événemens n'ont opéré de si rapides révolutions dans les idées, dans les intérêts et dans les gouvernemens des peuples. Ils produisirent sur les Lacédémoniens et sur les Athéniens des effets différens, suivant la diversité de leurs caracteres et de leurs institutions. Les premiers ne chercherent qu'à se reposer de leurs succès, et laisserent à peine échapper quel-

(1) Le 22 septembre de l'an 479 avant J. C.

ques traits de jalousie contre les Athéniens. Ces derniers se livrerent tout-à-coup à l'ambition la plus effrénée, et se proposerent à-la-fois de dépouiller les Lacédémoniens de la prééminence qu'ils avoient dans la Grece, et de protéger contre les Perses les Ioniens qui venoient de recouvrer leur liberté.

Les peuples respiroient enfin : les Athéniens se rétablissoient au milieu des débris de leur ville infortunée ; ils en relevoient les murailles, malgré les plaintes des alliés qui commençoient à redouter la gloire de ce peuple, malgré les représentations des Lacédémoniens, dont l'avis étoit de démanteler les places de la Grece situées hors du Péloponese, afin que, dans une nouvelle invasion, elles ne servissent pas de retraite aux Perses. Thémistocle avoit su détourner adroitement l'orage qui, dans cette occasion, menaçoit les Athéniens. Il les avoit de plus engagés à former au Pirée un port entouré d'une enceinte redoutable, à construire tous les ans un certain nombre de galeres, à promettre des immunités aux étrangers, et surtout aux ouvriers qui viendroient s'établir dans leur ville.

Dans le même temps, les alliés se préparoient à délivrer les villes grecques où les Perses avoient laissé des garnisons. Une flotte nombreuse, sous les ordres de Pau-

honneur à sa cendre : ils disoient que, résolu de mourir plutôt que de vaincre, il avoit abandonné son rang pendant le combat, et montré un courage de désespoir et non de vertu.

Cependant les Lacédémoniens et les Athéniens aspiroient également au prix de la valeur ; les premiers, parce qu'ils avoient battu les meilleures troupes de Mardonius ; les seconds, parce qu'ils les avoient forcées dans leurs retranchemens : les uns et les autres soutenoient leurs prétentions avec une hauteur qui ne leur permettoit plus d'y renoncer. Les esprits s'aigrissoient ; les deux camps retentissoient de menaces ; et l'on en seroit venu aux mains, sans la prudence d'Aristide, qui fit consentir les Athéniens à s'en rapporter au jugement des alliés. Alors Théogiton de Mégare proposa aux deux nations rivales de renoncer au prix, et de l'adjuger à quelque autre peuple. Cléocrite de Corinthe nomma les Platéens, et tous les suffrages se réunirent en leur faveur.

La terre étoit couverte des riches dépouilles des Perses : l'or et l'argent brilloient dans leurs tentes. Pausanias fit garder le butin par les Hilotes : on en réserva la dixieme partie pour le temple de Delphes, une grande partie encore pour des monumens en l'honneur des dieux. Les vainqueurs se partagerent le reste, et porterent

chez eux le premier germe de la corruption.

Tous les genres d'honneur furent accordés à ceux qui étoient morts les armes à la main. Chaque nation éleva un tombeau à ses guerriers ; et, dans une assemblée des généraux, Aristide fit passer ce décret : » Que tous les ans les peuples de la Grece » enverroient des députés à Platée, pour » y renouveler, par des sacrifices augus- » tes, la mémoire de ceux qui avoient » perdu la vie dans le combat ; que de » cinq ans en cinq ans, on y célébreroit » des jeux solennels, qui seroient nommés » les fêtes de la Liberté ; et que les Pla- » téens, n'ayant désormais d'autres soins » que de faire des vœux pour le salut de » la Grece, seroient regardés comme une » nation inviolable, et consacrée à la di- » vinité. «

Onze jours après la bataille (1), les vainqueurs marcherent à Thebes, et demanderent aux habitans de leur livrer ceux des citoyens qui les avoient engagés à se soumettre aux Medes. Sur le refus des Thébains, la ville fut assiégée : elle couroit risque d'être détruite, si l'un des principaux coupables n'eût été d'avis de se remettre, avec ceux de sa faction, entre les mains des alliés. Ils se flattoient de pouvoir

(1) Le 20 octobre de l'an 479.

racheter leur vie par le sacrifice des sommes qu'ils avoient reçues de Mardonius ; mais Pausanias, insensible à leurs offres, les fit condamner au dernier supplice.

La bataille de Platée fut donnée le 3 du mois boédromion, dans la seconde année de la soixante-quinzieme olympiade (1). Le même jour la flotte des Grecs, commandée par Leutychidas, roi de Lacédémone, et par Xantippe l'athénien, remporta une victoire signalée sur les Perses, auprès du promontoire de Mycale en Ionie : les peuples de ce canton, qui l'avoient appelée à leur secours, s'engagerent, après le combat, dans la confédération générale.

Telle fut la fin de la guerre de Xerxès, plus connue sous le nom de guerre médique : elle avoit duré deux ans ; et jamais peut-être, dans un si court intervalle de temps, il ne s'est passé de si grandes choses ; jamais aussi de tels événemens n'ont opéré de si rapides révolutions dans les idées, dans les intérêts et dans les gouvernemens des peuples. Ils produisirent sur les Lacédémoniens et sur les Athéniens des effets différens, suivant la diversité de leurs caracteres et de leurs institutions. Les premiers ne chercherent qu'à se reposer de leurs succès, et laisserent à peine échapper quel-

(1) Le 22 septembre de l'an 479 avant J. C.

point à cette délibération : ils ne respiroient alors que la paix ; les Athéniens, que la guerre. Cette opposition de vues avoit éclaté plus d'une fois. Après la bataille de Mycale, ceux du Péloponese, ayant les Lacédémoniens à leur tête, vouloient transporter les peuples de l'Ionie dans le continent de la Grece, et leur donner les places maritimes que possédoient les nations qui s'étoient alliées aux Perses. Par ces transmigrations, la Grece eût été délivrée du soin de protéger les Ioniens, et l'on éloignoit une rupture certaine entre l'Asie et l'Europe. Mais les Athéniens rejeterent cet avis, sous prétexte que le sort de leurs colonies ne devoit pas dépendre des alliés. Il falloit du moins imprimer une sorte de flétrissure sur les peuples grecs qui avoient joint leurs troupes à celles de Xerxès, ou qui étoient restés dans l'inaction. Les Lacédémoniens proposerent de les exclure de l'assemblée des Amphictyons : mais Thémistocle, qui vouloit ménager à sa patrie l'alliance des Argiens, des Thébains et des Thessaliens, représenta qu'en écartant de cette assemblée les nations coupables, deux ou trois villes puissantes y disposeroient à leur gré de tous les suffrages ; il fit tomber la proposition des Lacédémoniens, et s'attira leur haine.

Il avoit mérité celle des alliés, par les

exactions et les violences qu'il exerçoit dans les îles de la mer Egée. Une foule de particuliers se plaignoient de ses injustices; d'autres, des richesses qu'il avoit acquises; tous, du desir extrême qu'il avoit de dominer. L'envie, qui recueilloit les moindres de ses actions et de ses paroles, goûtoit le cruel plaisir de répandre des nuages sur sa gloire. Lui-même la voyoit se flétrir de jour en jour; et pour en soutenir l'éclat, il s'abaissoit à fatiguer le peuple du récit de ses exploits, sans s'appercevoir qu'il est aussi dangereux qu'inutile de rappeler des services oubliés. Il fit construire auprès de sa maison un temple consacré A DIANE AUTEUR DES BONS CONSEILS. Cette inscription, monument de ceux qu'il avoit donnés aux Athéniens pendant la guerre médique, parut un reproche, et par conséquent un outrage fait à la nation. Ses ennemis prévalurent : il fut banni (1), et se retira dans le Péloponese; mais bientôt accusé d'entretenir une correspondance criminelle avec Artaxerxès, successeur de Xerxès, il fut poursuivi de ville en ville, et contraint de se réfugier chez les Perses. Ils honorerent dans leur vainqueur suppliant, des talens qui les avoient humiliés, mais qui n'étoient

(1) Vers l'an 471 avant J. C.

plus à craindre. Il mourut plusieurs années après (1).

Les Athéniens s'apperçurent à peine de cette perte; ils possédoient Aristide, et Cimon, fils de Miltiade. Cimon réunissoit à la valeur de son pere la prudence de Thémistocle, et presque toutes les vertus d'Aristide, dont il avoit étudié les exemples et écouté les leçons. On lui confia le commandement de la flotte grecque : il fit voile vers la Thrace, s'empara d'une ville où les Perses avoient une garnison, détruisit les pirates qui infestoient les mers voisines, et porta la terreur dans quelques îles qui s'étoient séparées de la ligue.

Bientôt il sort du Pirée avec deux cents galeres, auxquelles les alliés en joignent cent autres : il oblige par sa présence ou par ses armes, les villes de Carie et de Lycie à se déclarer contre les Perses; et, ayant rencontré à la hauteur de l'île de Chypre la flotte de ces derniers, composée de deux cents vaisseaux, il en coule à fond une partie, et s'empare du reste : le soir même il arrive sur les côtes de Pamphilie, où les Perses avoient rassemblé une forte armée; il débarque ses troupes, attaque l'ennemi, le disperse, et revient avec un nombre prodigieux de prisonniers, et quantité de ri-

(1) Vers l'an 449 avant J. C.

aux Athéniens l'empire de la mer, et le soin de continuer la guerre contre les Perses.

Ce discours surprit et calma soudain les esprits. On vit la nation la plus valeureuse de l'univers préférer ses vertus à sa vengeance, et déposer sa jalousie à la voix de la raison. Le génie de Lycurgue dominoit encore à Sparte. Jamais peut-être elle ne montra plus de courage et de grandeur.

Les Athéniens, qui, loin de s'attendre à ce sacrifice, s'étoient préparés à l'obtenir par la voie des armes, admirerent une modération qu'ils étoient incapables d'imiter; et tandis qu'une nation rivale se dépouilloit d'une partie de sa puissance, ils n'en étoient que plus empressés à se faire assurer par les alliés, le droit honorable de commander les armées navales de la Grece.

Ce nouveau systême de confédération devoit être justifié par de nouvelles entreprises, et fit éclore de nouveaux projets. On commença par régler les contributions nécessaires pour continuer la guerre contre les Perses. Toutes les nations mirent leurs intérêts entre les mains d'Aristide : il parcourut le continent et les îles, s'instruisit du produit des terres, et fit voir dans ses opérations tant d'intelligence et d'équité, que les contribuables même le regarderent comme leur bienfaiteur. Dès qu'elles furent terminées, on résolut d'attaquer les Perses.

Les Lacédémoniens ne participerent

point à cette délibération : ils ne respiroient alors que la paix ; les Athéniens, que la guerre. Cette opposition de vues avoit éclaté plus d'une fois. Après la bataille de Mycale, ceux du Péloponese, ayant les Lacédémoniens à leur tête, vouloient transporter les peuples de l'Ionie dans le continent de la Grece, et leur donner les places maritimes que possédoient les nations qui s'étoient alliées aux Perses. Par ces transmigrations, la Grece eût été délivrée du soin de protéger les Ioniens, et l'on éloignoit une rupture certaine entre l'Asie et l'Europe. Mais les Athéniens rejeterent cet avis, sous prétexte que le sort de leurs colonies ne devoit pas dépendre des alliés. Il falloit du moins imprimer une sorte de flétrissure sur les peuples grecs qui avoient joint leurs troupes à celles de Xerxès, ou qui étoient restés dans l'inaction. Les Lacédémoniens proposerent de les exclure de l'assemblée des Amphictyons : mais Thémistocle, qui vouloit ménager à sa patrie l'alliance des Argiens, des Thébains et des Thessaliens, représenta qu'en écartant de cette assemblée les nations coupables, deux ou trois villes puissantes y disposeroient à leur gré de tous les suffrages ; il fit tomber la proposition des Lacédémoniens, et s'attira leur haine.

Il avoit mérité celle des alliés, par les

dont ils vouloient arrêter les progrès (1). Un de ses orateurs lui conseilloit de laisser périr la seule puissance qu'il eût à redouter dans la Grece; mais Cimon, convaincu que la rivalité de Sparte étoit plus avantageuse aux Athéniens que leurs conquêtes même, sut leur inspirer des sentimens plus généreux. Ils joignirent, à diverses reprises, leurs troupes à celles des Lacédémoniens; et ce service important qui devoit unir les deux nations, fit naître entre elles une haine qui produisit des guerres funestes. Les Lacédémoniens crurent s'appercevoir que les généraux d'Athenes entretenoient des intelligences avec les révoltés: ils les prierent de se retirer sous des prétextes plausibles; mais les Athéniens, irrités d'un pareil soupçon, rompirent le traité qui les lioit aux Lacédémoniens depuis le commencement de la guerre médique, et se hâterent d'en conclure un autre avec ceux d'Argos, depuis long-temps ennemis des Lacédémoniens.

Sur ces entrefaites Inarus, fils de Psammétique, ayant fait soulever l'Egypte contre Artaxerxès, roi de Perse, sollicita la protection des Athéniens (2). Le desir d'af-

---

(1) Vers l'an 464 avant J. C.
(2) Vers l'an 462 avant J. C.

plus à craindre. Il mourut plusieurs années après (1).

Les Athéniens s'apperçurent à peine de cette perte ; ils possédoient Aristide, et Cimon, fils de Miltiade. Cimon réunissoit à la valeur de son pere la prudence de Thémistocle, et presque toutes les vertus d'Aristide, dont il avoit étudié les exemples et écouté les leçons. On lui confia le commandement de la flotte grecque : il fit voile vers la Thrace, s'empara d'une ville où les Perses avoient une garnison, détruisit les pirates qui infestoient les mers voisines, et porta la terreur dans quelques îles qui s'étoient séparées de la ligue.

Bientôt il sort du Pirée avec deux cents galeres, auxquelles les alliés en joignent cent autres : il oblige par sa présence ou par ses armes, les villes de Carie et de Lycie à se déclarer contre les Perses ; et, ayant rencontré à la hauteur de l'île de Chypre la flotte de ces derniers, composée de deux cents vaisseaux, il en coule à fond une partie, et s'empare du reste : le soir même il arrive sur les côtes de Pamphilie, où les Perses avoient rassemblé une forte armée ; il débarque ses troupes, attaque l'ennemi, le disperse, et revient avec un nombre prodigieux de prisonniers, et quantité de ri-

(1) Vers l'an 449 avant J. C.

peres ; ils remuoient sans cesse les peuples de la Grece par des intrigues sourdes, ou par des entreprises audacieuses, donnant des secours aux uns, forçant les autres à leur en fournir, réunissant à leur domaine les pays qui étoient à leur bienséance, formant des établissemens dans les pays où le commerce les attiroit, toujours les armes à la main, toujours entraînés à de nouvelles expéditions, par une succession rapide de revers et de succès.

Des colonies composées quelquefois de dix mille hommes, alloient au loin cultiver les terres des vaincus : elles auroient, ainsi que la multiplicité des guerres, dépeuplé l'Attique. Mais les étrangers abordoient en foule dans ce petit pays, attirés par le décret de Thémistocle qui leur accordoit un asyle, et encore plus par le desir de partager la gloire et le fruit de tant de conquêtes.

Des généraux habiles et entreprenans ne secondoient que trop l'ambition effrénée de la république. Tels étoient Myronidès, qui, dans une seule campagne, s'empara de la Phocide et de presque toute la Béotie ; Tolmidès, qui, vers le même temps, ravagea les côtes du Péloponese ; Périclès, qui commençoit à jeter les fondemens de sa gloire, et profitoit des fréquentes absences de Cimon pour se rendre maître de l'esprit du peuple.

Les Athéniens ne faisoient pas alors directement la guerre à Lacédémone ; mais ils exerçoient fréquemment des hostilités contre elle et contre ses alliés. Un jour ils voulurent, de concert avec les Argiens, s'opposer au retour d'un corps de troupes lacédémoniennes, que des intérêts particuliers avoient attiré du Péloponese en Béotie. La bataille se donna auprès de la ville de Tanagra (1). Les Athéniens furent battus ; les Lacédémoniens continuerent tranquillement leur marche. Les premiers craignirent alors une rupture ouverte. Dans ces occasions, la république rougissoit de ses injustices, et ceux qui la gouvernoient déposoient leur rivalité. Tous les yeux se tournerent vers Cimon, qu'ils avoient exilé quelques années auparavant. Périclès, qui l'avoit fait bannir, se chargea de proposer le décret qui ordonnoit son rappel.

Ce grand homme, honoré de l'estime des Spartiates, et assuré de la confiance des Athéniens, employa tous ses soins pour les ramener à des vues pacifiques, et les engagea du moins à signer une treve de cinq ans (2). Mais, comme les Athéniens ne pouvoient plus supporter le repos, il se hâta de les mener en Chypre ; il y rem-

(1) Vers l'an 456 avant J. C.
(2) L'an 450 avant J. C.

jours [illegible] grands avantages sur les Perses, qu'il [illegible] à [illegible] la paix en suppliant (1). Les conditions en furent humiliantes pour le grand roi: lui-même [illegible] les articles [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] l'indépendance des villes grecques de l'Asie: on stipula que ses vaisseaux de guerre ne pourroient entrer dans les mers de la Grece, ni ses troupes de terre approcher des côtes, qu'à une distance de trois jours de marche. Les Athéniens, de leur côté, jurerent de respecter les états d'Artaxerxès.

Telles furent les lois qu'une ville de la Grece imposoit au plus grand empire du monde. Trente ans auparavant, la résolution qu'elle prit de résister à cette puissance fut regardée comme un coup de désespoir, et le succès comme un prodige. Cimon ne jouit pas long-temps de sa gloire: il finit ses jours en Cypre. Sa mort fut le terme des prospérités des Athéniens: elle le seroit de cette partie de leur histoire, si je n'avois à recueillir quelques traits qui servent à caractériser le siecle où il a vécu.

Lorsque les Perses parurent dans la Grece, deux sortes de craintes engagerent les Athéniens à leur opposer une vigou-

(1) L'an 449 avant J. C.

reuse résistance ; la crainte de l'esclavage, qui, dans une nation libre, a toujours produit plus de vertus que les principes de l'institution, et la crainte de l'opinion publique, qui, chez toutes les nations, supplée souvent aux vertus. La premiere agissoit d'autant plus sur les Athéniens, qu'ils commençoient à jouir de cette liberté qui leur avoit coûté deux siecles de dissentions : ils devoient la seconde à leur éducation et à une longue habitude. Il régnoit alors dans les ames cette pudeur qui rougit de la licence, ainsi que de la lâcheté ; qui fait que chaque citoyen se renferme dans les bornes de son état ou de ses talens ; qui fait aussi que la loi devient un frein pour l'homme puissant ; la pratique des devoirs, une ressource pour l'homme foible ; et l'estime de ses semblables, un besoin pour tous.

On fuyoit les emplois, parce qu'on en étoit digne ; on n'osoit aspirer aux distinctions, parce que la considération publique suffisoit pour payer les services rendus à l'état. Jamais on n'a fait de si grandes choses que dans ce siecle ; jamais on n'a été plus éloigné de penser que la gloire dût en rejaillir sur quelques citoyens. On éleva des statues en l'honneur de Solon, d'Harmodius et d'Aristogiton ; mais ce ne fut qu'après leur mort. Aristide et Thémistocle sauverent la république, qui ne

leur décerna pas même une couronne de laurier. Miltiade, après la bataille de Marathon, sollicita cet honneur dans l'assemblée du peuple ; un homme se leva, et lui dit : « Miltiade, quand vous repousserez tout seul les barbares, vous aurez » tout seul une couronne. « Peu de temps après, des troupes athéniennes, sous la conduite de Cimon, remporterent de grands avantages dans la Thrace ; à leur retour, elles demanderent une récompense : dans les inscriptions qui furent gravées, on fit l'éloge des troupes, et l'on ne cita personne en particulier.

Comme chaque citoyen pouvoit être utile, et n'étoit pas à chaque instant humilié par des préférences injustes, ils savoient tous qu'ils pourroient acquérir une considération personnelle ; et comme les mœurs étoient simples et pures, ils avoient en général cette indépendance et cette dignité qu'on ne perd que par la multiplicité des besoins et des intérêts.

Je ne citerai point, à l'avantage de ce siecle, l'hommage éclatant que les Athéniens rendirent à la probité d'Aristide : ce fut à la représentation d'une piece d'Eschyle. L'acteur ayant dit qu'Amphiaraüs étoit moins jaloux de paroître homme de bien, que de l'être en effet, tous les yeux se tournerent rapidement vers Aristide. Une nation corrompue pourroit faire une pa-

reille application ; mais les Athéniens eurent toujours plus de déférence pour les avis d'Aristide que pour ceux de Thémistocle ; et c'est ce qu'on ne verroit pas dans une nation corrompue.

Après leurs succès contre les Perses, l'orgueil que donne la victoire se joignit dans leurs cœurs, aux vertus qui l'avoient procurée ; et cet orgueil étoit d'autant plus légitime, que jamais on ne combattit pour une cause plus juste et plus importante.

Lorsqu'une nation pauvre et vertueuse parvient tout-à-coup à une certaine élévation, il arrive de deux choses l'une : ou que, pour conserver sa constitution, elle renonce à toute idée d'agrandissement ; et alors elle jouit en paix de sa propre estime, et du respect des autres peuples ; c'est ce qui arriva aux Lacédémoniens : ou qu'elle veut, à quelque prix que ce soit, accroître sa puissance ; et alors elle devient injuste et oppressive ; c'est ce qu'éprouverent les Athéniens.

Thémistocle les égara dans la route où il les conduisit. Les autres chefs, loin de modérer leur ardeur, ne parurent attentifs qu'à l'enflammer.

Lors de la seconde invasion des Perses, Miltiade proposa de les combattre en rase campagne. Ce projet étoit digne du vainqueur de Marathon. Celui de Thémistocle fut plus hardi peut-être : il osa conseiller

aux Athéniens le premier [illegible]
hasard d'une bataille navale. D
raisons s'élevoient contre ce p
fense. Les Athéniens savoient à p
gouverner leurs foibles navires : il
point exercés aux combats de m
pouvoit pas prévoir que Xerxès a
les Grecs dans un détroit. Enfin,
tocle devoit-il se flatter, comme
soit, qu'à tout évènement il s'ouv
passage à travers la flotte ennemie
porteroit le peuple d'Athenes dan
éloigné ? Quoi qu'il en soit, le succ
ses vues.

Mais si l'établissement de la m
le salut d'Athenes, elle devint bie
trument de son ambition et de
Thémistocle, qui vouloit rendre
la plus puissante de la Grece, po
le premier citoyen, fit creuser un
port, construire un plus grand n
galeres, descendre sur ses flottes
dats, les ouvriers, les laboureurs
multitude d'étrangers qu'il avoit a
tous côtés. Après avoir couseillé d
les peuples du continent, qui s'éto
à Xerxès, il attaqua sans ménage
îles qui avoient été forcées de c
Perses : il ravissoit leurs trésors
retour dans sa patrie, il en ach
partisans qu'il retenoit et révoltoit
faste. Cimon et les autres générau

chis, par la même voie, étalerent une magnificence inconnue jusqu'alors ; ils n'avoient plus d'autre objet, à l'exemple de Thémistocle, que de concourir à l'agrandissement de la république. Cette idée dominoit dans tous les esprits.

Le peuple, énorgueilli de voir ses généraux mettre à ses pieds les dépouilles et les soumissions volontaires ou forcées des villes réunies à son domaine, se répandoit avec impétuosité sur toutes les mers, et paroissoit sur tous les rivages ; il multiplioit des conquêtes qui altéroient insensiblement le caractere de la valeur nationale. En effet, ces braves soldats, qui avoient affronté la mort dans les champs de Marathon et de Platée, servilement employés aux opérations de la manœuvre, ne s'exerçoient, le plus souvent, qu'à tenter des descentes avec précaution, qu'à surprendre des villes sans défense, qu'à ravager des terres abandonnées ; espece de guerre qui apprend à calculer ses forces, à n'approcher de l'ennemi qu'en tremblant, à prendre la fuite sans en rougir.

Les mœurs reçurent l'atteinte funeste que le commerce des étrangers, la rivalité de puissance ou de crédit, l'esprit des conquêtes et l'espoir du gain, portent à un gouvernement fondé sur la vertu. Cette foule de citoyens obscurs qui servoient sur les flottes, et auxquels la république de-

aux Athéniens de confier leur destinée au hasard d'une bataille navale. De puissantes raisons s'élevoient contre ce plan de défense. Les Athéniens savoient à peine alors gouverner leurs foibles navires : ils n'étoient point exercés aux combats de mer. On ne pouvoit pas prévoir que Xerxès attaqueroit les Grecs dans un détroit. Enfin, Thémistocle devoit-il se flatter, comme il l'assuroit, qu'à tout événement il s'ouvriroit un passage à travers la flotte ennemie, et transporteroit le peuple d'Athenes dans un pays éloigné ? Quoi qu'il en soit, le succès justifia ses vues.

Mais si l'établissement de la marine fut le salut d'Athenes, elle devint bientôt l'instrument de son ambition et de sa perte. Thémistocle, qui vouloit rendre sa nation la plus puissante de la Grece, pour en être le premier citoyen, fit creuser un nouveau port, construire un plus grand nombre de galeres, descendre sur ses flottes les soldats, les ouvriers, les laboureurs, et cette multitude d'étrangers qu'il avoit attirés de tous côtés. Après avoir conseillé d'épargner les peuples du continent, qui s'étoient unis à Xerxès, il attaqua sans ménagement les îles qui avoient été forcées de céder aux Perses : il ravissoit leurs trésors ; et, de retour dans sa patrie, il en achetoit des partisans qu'il retenoit et révoltoit par son faste. Cimon et les autres généraux, enri-

[redacted]

» il, mais il est utile. « Le peuple approuva le projet des Samiens.

Enfin, après un court intervalle de temps, et sous Périclès, les Athéniens, dans plus d'une occasion, eurent l'insolence d'avouer qu'ils ne connoissoient plus d'autre droit des gens que la force.

SECTION TROISIEME.

Siecle de Périclès. (1)

Périclès s'apperçut de bonne heure que sa naissance et ses richesses lui donnoient des droits, et le rendoient suspect. Un autre motif augmentoit ses alarmes. Des vieillards qui avoient connu Pisistrate, croyoient le trouver dans le jeune Périclès ; c'étoient, avec les mêmes traits, le même son de voix et le même talent de la parole. Il falloit se faire pardonner cette ressemblance, et les avantages dont elle étoit accompagnée. Périclès consacra ses premieres années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, et ne paroissoit ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle, Cimon prit les rênes du gou-

(1) Depuis l'an 444 jusqu'à l'an 404 avant J. C.

vernement ; mais souvent occupé d'expéditions lointaines, il laissoit la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrens incapables de la fixer. On vit alors Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste et des mœurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, et ses premiers essais étonnerent les Athéniens. Il devoit à la nature, d'être le plus éloquent des hommes ; et au travail, d'être le premier des orateurs de la Grece.

Les maîtres célebres qui avoient élevé son enfance, continuant à l'éclairer de leurs conseils, remontoient avec lui aux principes de la morale et de la politique ; son génie s'approprioit leurs connoissances ; et de là, cette profondeur, cette plénitude de lumieres, cette force de style qu'il savoit adoucir au besoin, ces graces qu'il ne négligeoit point, qu'il n'affecta jamais ; tant d'autres qualités qui le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvoit convaincre, et d'entraîner ceux même qu'il ne pouvoit ni convaincre ni persuader.

On trouvoit dans ses discours une majesté imposante, sous laquelle les esprits restoient accablés ; c'étoit le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore, qui, en lui développant le principe des êtres et les phénomenes de la nature,

sembloit avoir agrandi son ame naturellement élevée.

On n'étoit pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il pressoit ses adversaires, et se déroboit à leurs poursuites : il la devoit au philosophe Zénon d'Elée, qui l'avoit plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secretes. Aussi l'un des plus grands antagonistes de Périclès, disoit souvent : » Quand je l'ai terrassé, et que je le tiens sous moi, il » s'écrie qu'il n'est point vaincu, et le persuade à tout le monde. «

Périclès connoissoit trop bien sa nation, pour ne pas fonder ses espérances sur le talent de la parole, et l'excellence de ce talent, pour n'être pas le premier à le respecter. Avant que de paroître en public, il s'avertissoit en secret qu'il alloit parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.

Cependant il s'éloignoit le plus qu'il pouvoit de la tribune, parce que, toujours ardent à suivre avec lenteur le projet de son élévation, il craignoit d'effacer par de nouveaux succès l'impression des premiers, et de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point d'où elle ne peut que descendre. On jugea qu'un orateur qui dédaignoit les applaudissemens dont il étoit assuré, méritoit la confiance qu'il ne cherchoit pas,

vernement ; mais souvent occupé d'expéditions lointaines, il laissoit la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrens incapables de la fixer. On vit alors Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste et des mœurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, et ses premiers essais étonnerent les Athéniens. Il devoit à la nature, d'être le plus éloquent des hommes ; et au travail, d'être le premier des orateurs de la Grece.

Les maîtres célebres qui avoient élevé son enfance, continuant à l'éclairer de leurs conseils, remontoient avec lui aux principes de la morale et de la politique : son génie s'approprioit leurs connoissances ; et de là, cette profondeur, cette plénitude de lumieres, cette force de style qu'il savoit adoucir au besoin, ces graces qu'il ne négligeoit point, qu'il n'affecta jamais ; tant d'autres qualités qui le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvoit convaincre, et d'entraîner ceux même qu'il ne pouvoit ni convaincre ni persuader.

On trouvoit dans ses discours une majesté imposante, sous laquelle les esprits restoient accablés ; c'étoit le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore, qui, en lui développant le principe des êtres et les phénomenes de la nature,

jalouse de son autorité, et qui se lassoit aussi facilement de son admiration que de son obéissance.

Il partagea d'abord sa faveur avant que de l'obtenir toute entiere. Cimon étoit à la tête des nobles et des riches; Périclès se déclara pour la multitude qu'il méprisoit, et qui lui donna un parti considérable. Cimon, par des voies légitimes, avoit acquis dans ses expéditions une fortune immense; il l'employoit à décorer la ville, et à soulager les malheureux. Périclès, par la force de son ascendant, disposa du trésor public des Athéniens et de celui des alliés, remplit Athenes des chefs-d'œuvres de l'art, assigna des pensions aux citoyens pauvres, leur distribua une partie des terres conquises, multiplia les fêtes, accorda un droit de présence aux juges, à ceux qui assisteroient aux spectacles et à l'assemblée générale. Le peuple, ne voyant que la main qui donnoit, fermoit les yeux sur la source où elle puisoit. Il s'unissoit de plus en plus avec Périclès, qui, pour se l'attacher plus fortement encore, le rendit complice de ses injustices, et se servit de lui pour frapper ces grands coups qui augmentent le crédit en le manifestant. Il fit bannir Cimon, faussement accusé d'entretenir des liaisons suspectes avec les Lacédémoniens; et sous de frivoles prétextes, détruisit l'autorité de l'Aréopage, qui s'op-

posoit avec vigueur à la licence de
et des innovations.

Après la mort de Cimon, Th
son beau-frere, tâcha de ranimer l
chancelant des principaux citoyens.
voit pas les talens militaires de Pér
mais, aussi habile que lui à manier l
prits, il maintint pendant quelque t
l'équilibre, et finit par éprouver les rig
de l'ostracisme ou de l'exil.

Dès ce moment, Périclès change
système : il avoit subjugué le parti des
ches en flattant la multitude; il subjug
la multitude en réprimant ses caprice
tantôt par une opposition invincible, tan
tôt par la sagesse de ses conseils, ou pa
les charmes de son éloquence. Tout s'o
péroit par ses volontés; tout se faisoit, en
apparence, suivant les regles établies; et
la liberté, rassurée par le maintien des
formes républicaines, expiroit, sans qu'on
s'en apperçût, sous le poids du génie.

Plus la puissance de Périclès augmentoit, moins il prodiguoit son crédit et sa présence. Renfermé dans un petit cercle de parens et d'amis, il veilloit, du fond de sa retraite, sur toutes les parties du gouvernement, tandis qu'on ne le croyoit occupé qu'à pacifier ou bouleverser la Grece. Les Athéniens, dociles au mouvement qui les entraînoit, en respectoient l'auteur, parce qu'ils le voyoient rarement implorer leurs

suffrages ; et, aussi excessifs dans leurs expressions que dans leurs sentimens, ils ne représentoient Périclès que sous les traits du plus puissant des dieux. Faisoit-il entendre sa voix dans les occasions essentielles ? on disoit que Jupiter lui avoit confié les éclairs et la foudre. N'agissoit-il dans les autres que par le ministere de ses créatures ? on se rappeloit que le souverain des cieux laissoit à des génies subalternes, les détails du gouvernement de l'univers.

Périclès étendit, par des victoires éclatantes, les domaines de la république ; mais quand il vit la puissance des Athéniens à une certaine élévation, il crut que ce seroit une honte de la laisser s'affoiblir, et un malheur de l'augmenter encore. Cette vue dirigea toutes ses opérations ; et le triomphe de sa politique fut d'avoir, pendant si long-temps, retenu les Athéniens dans l'inaction, leurs alliés dans la dépendance, et ceux de Lacédémone dans le respect.

Les Athéniens, pénétrés du sentiment de leurs forces, de ce sentiment qui, dans les rangs élevés, produit la hauteur et l'orgueil, dans la multitude, l'insolence et la férocité, ne se bornoient plus à dominer sur la Grece ; ils méditoient la conquête de l'Egypte, de Carthage, de la Sicile et de l'Etrurie. Périclès leur laissoit exhaler ces vastes projets, et n'en étoit que

plus attentifs aux démarches des alliés d'Athenes.

La république brisoit successivement les liens de l'égalité, qui avoient formé la confédération ; elle appesantissoit sur eux un joug plus humiliant que celui des barbares, parce qu'en effet on s'accoutume plus aisément à la violence qu'à l'injustice. Entre autres sujets de plainte, les alliés reprocherent aux Athéniens d'avoir employé à l'embellisement de leur ville, les sommes d'argent qu'ils accordoient tous les ans pour faire la guerre aux Perses. Périclès repondit que les flottes de la république mettoient ses alliés à l'abri des insultes des barbares, et qu'elle n'avoit point d'autre engagement à remplir. A cette réponse, l'Eubee, Samos et Byzance se souleverent ; mais bientôt après, l'Eubée rentra sous l'obeissance des Athéniens ; Byzance leur apporta le tribut ordinaire ; Samos, après une vigoureuse resistance, les indemnisa des frais de la guerre, livra ses vaisseaux, démolit ses murailles, et donna des ôtages.

La ligue du Péloponese vit dans cet exemple de vigueur, une nouvelle preuve du despotisme que les Athéniens exerçoient sur leurs alliés, et qu'ils feroient un jour éprouver à leurs ennemis. Depuis longtemps alarmée de leurs progrès rapides, nullement rassurée par les traités qu'elle avoit faits avec eux, et qu'on avoit confir-

nies par une treve de trente ans (1), elle auroit plus d'une fois arrêté le cours de leurs victoires, si elle avoit pu vaincre l'extrême répugnance des Lacédémoniens pour toute espece de guerre.

Telle étoit la disposition des esprits parmi les nations de la Grece. Périclès étoit odieux aux unes, redoutàble à toutes. Son regne, car c'est le nom qu'on peut donner à son administration, n'avoit point été ébranlé par les cris de l'envie, et encore moins par les satyres ou les plaisanteries qu'on se permettoit contre lui sur le théâtre ou dans la société. Mais à cette espece de vengeance qui console le peuple de sa foiblesse, succéderent à la fin des murmures sourds, et mêlés d'une inquiétude sombre, qui présageoient une révolution prochaine. Ses ennemis, n'osant l'attaquer directement, essayerent leurs armes contre ceux qui avoient mérité sa protection ou son amitié.

Phidias, chargé de la direction des superbes monumens qui décorent Athenes, fut dénoncé pour avoir soustrait une partie de l'or dont il devoit enrichir la statue de Minerve : il se justifia, et ne périt pas moins dans les fers. Anaxagore, le plus religieux peut-être des philosophes, fut traduit en justice pour crime d'impiété, et

(1) L'an 445 avant J. C.

obligé de prendre la fuite. L'épouse, la tendre amie de Périclès, la célebre Aspasie, accusée d'avoir outragé la religion par ses discours, et les mœurs par sa conduite, plaida sa cause elle-même; et les larmes de son époux la déroberent à peine à la sévérité des juges.

Ces attaques n'étoient que le prélude de celles qu'il auroit essuyées, lorsqu'un événement imprévu releva ses espérances et raffermit son autorité.

Corcyre faisoit depuis quelques années la guerre à Corinthe, dont elle tire son origine. Suivant le droit public de la Grece, une puissance étrangere ne doit point se mêler des différends élevés entre une métropole et sa colonie. Mais il étoit de l'intérêt des Athéniens de s'attacher un peuple dont la marine étoit florissante, et qui pouvoit, par sa position, favoriser le passage de leurs flottes en Sicile et en Italie. Ils la reçurent dans leur alliance, et lui envoyerent des secours. Les Corinthiens publierent que les Athéniens avoient rompu la treve.

Potidée, autre colonie des Corinthiens, avoit embrassé le parti des Athéniens. Ces derniers, soupçonnant sa fidélité, lui ordonnerent, non-seulement de leur donner des ôtages, mais encore de démolir ses murailles, et de chasser les magistrats que, suivant l'usage, elle recevoit tous les ans

de sa métropole. Potidée se joignit à la ligue du Péloponese, et les Athéniens l'assiégerent.

Quelque temps auparavant, les Athéniens avoient, sous quelques légers prétextes, interdit l'entrée de leurs ports et de leurs marchés à ceux de Mégare, alliés de Lacédémone. D'autres villes gémissoient sur la perte de leurs lois et de leur liberté.

Corinthe, qui vouloit susciter une guerre générale, épousa leurs querelles, et sut les engager à demander une satisfaction éclatante aux Lacédémoniens, chefs de la ligue du Péloponese. Les députés de ces différentes villes arrivent à Lacédémone: on les assemble; ils exposent leurs griefs, avec autant d'aigreur que de véhémence; ils disent ce qu'ils ont souffert, ce qu'ils ont à craindre, tout ce que prescrit une juste vengeance, tout ce qu'inspirent la jalousie et la haine. Quand les esprits sont disposés à recevoir de plus fortes impressions, un des ambassadeurs de Corinthe prend la parole, et reproche aux Lacédémoniens cette bonne-foi qui ne leur permet pas de soupçonner la mauvaise foi des autres; cette modération dont on leur fait un mérite, et qui les rend si indifférens aux intérêts des puissances voisines. » Combien de fois vous avons-nous avertis des projets des Athéniens? et qu'est-il nécessaire de vous les rappeler encore? Corcyre,

dont la marine pouvoit, dans l'occasion, si bien seconder nos efforts, est entré dans leur alliance : Potidée, cette place qui assuroit nos possessions dans la Thrace, va tomber entre leurs mains. Nous n'accusons que vous de nos pertes ; vous, qui après la guerre des Medes, avez permis à nos ennemis de fortifier leur ville, et d'étendre leurs conquêtes ; vous, qui êtes les protecteurs de la liberté, et qui, par votre silence, favorisez l'esclavage ; vous, qui délibérez quand il faut agir, et qui ne songez à votre défense que quand l'ennemi tombe sur vous avec toutes ses forces. Nous nous en souvenons encore : les Medes, sortis du fond de l'Asie, avoient traversé la Grece et pénétré jusqu'au Péloponese, que vous étiez tranquilles dans vos foyers. Ce n'est pas contre une nation éloignée que vous aurez à combattre, mais contre un peuple qui est à votre porte ; contre ces Athéniens dont vous n'avez jamais connu, dont vous ne connoissez pas encore les ressources et le caractere. Esprits ardens à former des projets, habiles à les varier dans les occasions ; si prompts à les exécuter, que posséder et desirer est pour eux la même chose ; si présomptueux, qu'ils se croient dépouillés des conquêtes qu'ils n'ont pu faire ; si avides, qu'ils ne se bornent jamais à celles qu'ils ont faites ; nation courageuse et turbulente, dont l'audace

dace s'accroît par le danger, et l'espérance par le malheur; qui regarde l'oisiveté comme un tourment, et que les dieux irrités ont jetée sur la terre pour n'être jamais en repos, et n'y jamais laisser les autres.

» Qu'opposez-vous à tant d'avantages? des projets au dessous de vos forces: la méfiance dans les résolutions les plus sages, la lenteur dans les opérations, le découragement aux moindres revers, la crainte d'étendre vos domaines, la négligence à les conserver. Tout, jusqu'à vos principes, est aussi nuisible au repos de la Grece, qu'à votre sûreté. N'attaquer personne, se mettre en état de n'être jamais attaqué; ces moyens ne vous paroissent pas toujours suffisans pour assurer le bonheur d'un peuple: vous voulez qu'on ne repousse l'insulte, que lorsqu'il n'en résulte absolument aucun préjudice pour la patrie. Maxime funeste, et qui, adoptée des nations voisines, vous garantiroit à peine de leurs invasions.

» O Lacédémoniens! votre conduite se ressent trop de la simplicité des premiers siecles. Autre temps, autres mœurs, autre système. L'immobilité des principes ne conviendroit qu'à une ville qui jouiroit d'une paix éternelle; mais dès que, par ses rapports avec les autres nations, ses intérêts deviennent plus compliqués, il lui faut une politique plus raffinée. Abjurez donc, à

obligé de prendre la fuite. L'épouse, la tendre amie de Périclès, la célebre Aspasie, accusée d'avoir outragé la religion par ses discours, et les mœurs par sa conduite, plaida sa cause elle-même; et les larmes de son époux la déroberent à peine à la sévérité des juges.

Ces attaques n'étoient que le prélude de celles qu'il auroit essuyées, lorsqu'un événement imprévu releva ses espérances et raffermit son autorité.

Corcyre faisoit depuis quelques années la guerre à Corinthe, dont elle tire son origine. Suivant le droit public de la Grece, une puissance étrangere ne doit point se mêler des différends élevés entre une métropole et sa colonie. Mais il étoit de l'intérêt des Athéniens de s'attacher un peuple dont la marine étoit florissante, et qui pouvoit, par sa position, favoriser le passage de leurs flottes en Sicile et en Italie. Ils le reçurent dans leur alliance, et lui envoyerent des secours. Les Corinthiens publierent que les Athéniens avoient rompu la treve.

Potidée, autre colonie des Corinthiens, avoit embrassé le parti des Athéniens. Ces derniers, soupçonnant sa fidélité, lui ordonnerent, non-seulement de leur donner des ôtages, mais encore de démolir ses murailles, et de chasser les magistrats que, suivant l'usage, elle recevoit tous les ans

de sa métropole. Potidée se joignit à la ligue du Péloponese, et les Athéniens l'assiégerent.

Quelque temps auparavant, les Athéniens avoient, sous quelques légers prétextes, interdit l'entrée de leurs ports et de leurs marchés à ceux de Mégare, alliés de Lacédémone. D'autres villes gémissoient sur la perte de leurs lois et de leur liberté.

Corinthe, qui vouloit susciter une guerre générale, épousa leurs querelles, et sut les engager à demander une satisfaction éclatante aux Lacédémoniens, chefs de la ligue du Péloponese. Les députés de ces différentes villes arrivent à Lacédémone: on les assemble; ils exposent leurs griefs, avec autant d'aigreur que de véhémence; ils disent ce qu'ils ont souffert, ce qu'ils ont à craindre, tout ce que prescrit une juste vengeance, tout ce qu'inspirent la jalousie et la haine. Quand les esprits sont disposés à recevoir de plus fortes impressions, un des ambassadeurs de Corinthe prend la parole, et reproche aux Lacédémoniens cette bonne-foi qui ne leur permet pas de soupçonner la mauvaise foi des autres; cette modération dont on leur fait un mérite, et qui les rend si indifférens aux intérêts des puissances voisines. » Combien de fois vous avons-nous avertis des projets des Athéniens? et qu'est-il nécessaire de vous les rappeler encore? Corcyre,

sources, vous voulez attaquer un
exercée dans la marine, redoutab
nombre de ses soldats et de ses va
riche des productions de son sol e
buts de ses alliés. Qui peut vous
cette confiance? Est-ce votre flott
quel temps ne faudroit-il pas pour
blir? Est-ce l'état de vos finance
nous n'avons point de trésor publi
particuliers sont pauvres. Est-ce l'e
de détacher les alliés d'Athenes
comme la plupart sont des insula
faudroit être maître de la mer, pou
et entretenir leur défection. Est-ce
de ravager les plaines de l'Attiqu
terminer cette grande querelle d
campagne? eh! pensez-vous que
d'une moisson, si facile à réparer
pays où le commerce est florissant
gera les Athéniens à vous dema
paix? Ah! que je crains plutôt que
laissions cette guerre à nos enfans
un malheureux héritage! Les hosti
villes et des particuliers sont pas
mais quand la guerre s'allume ent
puissans états, il est aussi diffic
prévoir les suites, que d'en sortir a
neur.

» Je ne suis pas d'avis de laisser
liés dans l'oppression; je dis se
qu'avant de prendre les armes, nous
envoyer des ambassadeurs aux Ath

dace s'accroît par le danger, et l'espérance par le malheur; qui regarde l'oisiveté comme un tourment, et que les dieux irrités ont jetée sur la terre pour n'être jamais en repos, et n'y jamais laisser les autres.

» Qu'opposez-vous à tant d'avantages? des projets au dessous de vos forces : la méfiance dans les résolutions les plus sages, la lenteur dans les opérations, le découragement aux moindres revers, la crainte d'étendre vos domaines, la négligence à les conserver. Tout, jusqu'à vos principes, est aussi nuisible au repos de la Grece, qu'à vôtre sûreté. N'attaquer personne, se mettre en état de n'être jamais attaqué; ces moyens ne vous paroissent pas toujours suffisans pour assurer le bonheur d'un peuple : vous voulez qu'on ne repousse l'insulte, que lorsqu'il n'en résulte absolument aucun préjudice pour la patrie. Maxime funeste, et qui, adoptée des nations voisines, vous garantiroit à peine de leurs invasions.

» O Lacédémoniens! votre conduite se ressent trop de la simplicité des premiers siecles. Autre temps, autres mœurs, autre systême. L'immobilité des principes ne conviendroit qu'à une ville qui jouiroit d'une paix éternelle; mais dès que, par ses rapports avec les autres nations, ses intérêts deviennent plus compliqués, il lui faut une politique plus raffinée. Abjurez donc, à

biens, de votre gloire, du sang de tant de citoyens, de la destinée de tant de peuples; laissez entrevoir la guerre, et ne la déclarez pas; faites vos préparatifs, comme si vous n'attendiez rien de vos négociations, et pensez que ces mesures sont les plus utiles à votre patrie, et les plus propres à intimider les Athéniens.»

Les réflexions d'Archidamus auroient peut-être arrêté les Lacédémoniens, si, pour en détourner l'effet, Sthénélaïdas, un des éphores, ne se fût écrié sur le champ:

» Je ne comprends rien à l'éloquence verbeuse des Athéniens : ils ne tarissent pas sur leur éloge, et ne disent pas un mot pour leur défense. Plus leur conduite fut irréprochable dans la guerre des Medes, plus elle est honteuse aujourd'hui; et je les déclare doublement punissables, puisqu'ils étoient vertueux, et qu'ils ont cessé de l'être. Pour nous, toujours les mêmes, nous ne trahirons point nos alliés, et nous les défendrons avec la même ardeur qu'on les attaque. Au reste, il ne s'agit pas ici de discours et de discussions; ce n'est point par des paroles que nos alliés ont été outragés. La vengeance la plus prompte, voilà ce qui convient à la dignité de Sparte. Et qu'on ne dise pas que nous devons délibérer après avoir reçu une insulte : c'étoit aux autres à délibérer long-temps avant que de nous insulter. Opinez donc

» pour la guerre, ô Lacédémoniens ! et pour
» mettre enfin des bornes aux injustices et
» à l'ambition des Athéniens, marchons,
» avec la protection des dieux, contre ces
» oppresseurs de la liberté. «

Il dit, et sur-le-champ appela le peuple aux suffrages. Plusieurs des assistans furent de l'avis du roi : le plus grand nombre décida que les Athéniens avoient rompu la treve ; et il fut résolu de convoquer une diete générale, pour prendre une derniere résolution.

Tous les députés étant arrivés, on mit de nouveau l'affaire en délibération, et la guerre fut décidée à la pluralité des voix. Cependant, comme rien n'étoit prêt encore, on chargea les Lacédémoniens d'envoyer des députés aux Athéniens, et de leur déférer les plaintes de la ligue du Péloponese.

La premiere ambassade n'eut pour objet que d'obtenir l'éloignement de Périclès, ou de le rendre odieux à la multitude. Les ambassadeurs prétexterent des raisons étrangeres aux différends dont il s'agissoit, et qui ne firent aucune impression sur les Athéniens.

De nouveaux députés offrirent de continuer la treve : ils proposerent quelques conditions, et se bornerent enfin à demander la révocation du décret qui interdisoit le commerce de l'Attique aux habitans de Mé-

sources, vous voulez attaquer une
exercée dans la marine, redoutable
nombre de ses soldats et de ses vais
riche des productions de son sol et
buts de ses alliés. Qui peut vous i
cette confiance? Est-ce votre flotte
quel temps ne faudroit-il pas pour l
blir? Est-ce l'état de vos finances
nous n'avons point de trésor public
particuliers sont pauvres. Est-ce l'esp
de détacher les alliés d'Athenes?
comme la plupart sont des insulai
faudroit être maître de la mer, pour
et entretenir leur défection. Est-ce le
de ravager les plaines de l'Attique
terminer cette grande querelle da
campagne? eh! pensez-vous que la
d'une moisson, si facile à réparer d
pays où le commerce est florissant
gera les Athéniens à vous demai
paix? Ah! que je crains plutôt que
laissions cette guerre à nos enfans,
un malheureux héritage! Les hostil
villes et des particuliers sont passa
mais quand la guerre s'allume entr
puissans états, il est aussi diffici
prévoir les suites, que d'en sortir av
neur.

» Je ne suis pas d'avis de laisser
liés dans l'oppression; je dis seu
qu'avant de prendre les armes, nous
envoyer des ambassadeurs aux Athé

offres ne sont qu'un piege grossier ; il faut les rejeter, jusqu'à ce qu'on traite avec nous d'égal à égal. Toute nation qui prétend dicter des lois à une nation rivale, lui propose des fers. Si vous cédiez sur un seul point, on croiroit vous avoir fait trembler ; et, dès ce moment, on vous imposeroit des conditions plus humiliantes.

» Et que pouvez-vous craindre, aujourd'hui, de cette foule de nations qui different autant d'origine que de principes ? Quelle lenteur dans la convocation de leurs dietes ! quelle confusion dans la discussion de leurs intérêts ! Elles s'occupent un moment du bien général ; le reste du temps, de leurs avantages particuliers. Celles-ci ne songent qu'à leur vengeance ; celles-là, qu'à leur sûreté ; et presque toutes se reposant les unes sur les autres du soin de leur conservation, courent, sans s'en appercevoir, à leur perte commune. «

Périclès montroit ensuite que les alliés du Péloponese n'étant pas en état de faire plusieurs campagnes, le meilleur moyen de les réduire étoit de les lasser, et d'opposer une guerre de mer à une guerre de terre. » Ils feront des invasions dans l'Attique, nos flottes ravageront leurs côtes : ils ne pourront réparer leurs pertes, tandis que nous aurons des campagnes à cultiver, soit dans les îles, soit dans le continent. L'empire de la mer donne tant de supériorité, que si

biens, de votre gloire, du sang de tant de citoyens, de la destinée de tant de peuples; laissez entrevoir la guerre, et ne la déclarez pas; faites vos préparatifs, comme si vous n'attendiez rien de vos négociations, et pensez que ces mesures sont les plus utiles à votre patrie, et les plus propres à intimider les Athéniens. «

Les réflexions d'Archidamus auroient peut-être arrêté les Lacédémoniens, si, pour en détourner l'effet, Sthénélaïdas, un des éphores, ne se fût écrié sur le champ:

» Je ne comprends rien à l'éloquence ver-
» beuse des Athéniens : ils ne tarissent pas
» sur leur éloge, et ne disent pas un mot
» pour leur défense. Plus leur conduite fut
» irréprochable dans la guerre des Medes,
» plus elle est honteuse aujourd'hui; et je
» les déclare doublement punissables, puis-
» qu'ils étoient vertueux, et qu'ils ont cessé
» de l'être. Pour nous, toujours les mêmes,
» nous ne trahirons point nos alliés, et nous
» les défendrons avec la même ardeur qu'on
» les attaque. Au reste, il ne s'agit pas ici
» de discours et de discussions; ce n'est
» point par des paroles que nos alliés ont été
» outragés. La vengeance la plus prompte,
» voilà ce qui convient à la dignité de Sparte.
» Et qu'on ne dise pas que nous devons
» délibérer après avoir reçu une insulte :
» c'étoit aux autres à délibérer long-temps
» avant que de nous insulter. Opinez donc

» pour la guerre, ô Lacédémoniens ! et pour
» mettre enfin des bornes aux injustices et
» à l'ambition des Athéniens, marchons,
» avec la protection des dieux, contre ces
» oppresseurs de la liberté. «

Il dit, et sur-le-champ appela le peuple aux suffrages. Plusieurs des assistans furent de l'avis du roi : le plus grand nombre décida que les Athéniens avoient rompu la treve ; et il fut résolu de convoquer une diete générale, pour prendre une derniere résolution.

Tous les députés étant arrivés, on mit de nouveau l'affaire en délibération, et la guerre fut décidée à la pluralité des voix. Cependant, comme rien n'étoit prêt encore, on chargea les Lacédémoniens d'envoyer des députés aux Athéniens, et de leur déférer les plaintes de la ligue du Péloponese.

La premiere ambassade n'eut pour objet que d'obtenir l'éloignement de Périclès, ou de le rendre odieux à la multitude. Les ambassadeurs prétexterent des raisons étrangeres aux différends dont il s'agissoit, et qui ne firent aucune impression sur les Athéniens.

De nouveaux députés offrirent de continuer la treve : ils proposerent quelques conditions, et se bornerent enfin à demander la révocation du décret qui interdisoit le commerce de l'Attique aux habitans de Mé-

gare. Périclès répondit que les lois ne leur permettoient pas d'ôter le tableau sur lequel on avoit inscrit ce décret. » Si vous ne le pouvez ôter, dit un des ambassadeurs, tournez-le seulement; vos lois ne vous le défendent pas. «

Enfin, dans une troisieme ambassade, les députés se contenterent de dire : » Les Lacédémoniens desirent la paix, et ne la font dépendre que d'un seul point. Permettez aux villes de la Grece de se gouverner suivant leurs lois. « Cette derniere proposition fut discutée, ainsi que les précédentes, dans l'assemblée du peuple. Comme les avis étoient partagés, Périclès se hâta de monter à la tribune. Il représenta que, suivant les traités, les différends élevés entre les villes contractantes, devoient être discutés par des voies pacifiques; et qu'en attendant, chacune devoit jouir de ce qu'elle possédoit. » Au mépris de cette décision formelle, dit Périclès, les Lacédémoniens nous signifient impérieusement leurs volontés; et ne nous laissant que le choix de la guerre ou de la soumission, ils nous ordonnent de renoncer aux avantages que nous avons remportés sur leurs alliés. Ne publient-ils pas que la paix dépend uniquement du décret porté contre Mégare ? et plusieurs d'entre vous ne s'écrient-ils pas qu'un si foible sujet ne doit pas nous engager à prendre les armes ? Athéniens, de telles

offres ne sont qu'un piege grossier ; il faut les rejeter, jusqu'à ce qu'on traite avec nous d'égal à égal. Toute nation qui prétend dicter des lois à une nation rivale, lui propose des fers. Si vous cédiez sur un seul point, on croiroit vous avoir fait trembler ; et, dès ce moment, on vous imposeroit des conditions plus humiliantes.

» Et que pouvez-vous craindre, aujourd'hui, de cette foule de nations qui different autant d'origine que de principes ? Quelle lenteur dans la convocation de leurs dietes ! quelle confusion dans la discussion de leurs intérêts ! Elles s'occupent un moment du bien général ; le reste du temps, de leurs avantages particuliers. Celles-ci ne songent qu'à leur vengeance ; celles-là, qu'à leur sûreté ; et presque toutes se reposant les unes sur les autres du soin de leur conservation, courent, sans s'en appercevoir, à leur perte commune. «

Périclès montroit ensuite que les alliés du Péloponese n'étant pas en état de faire plusieurs campagnes, le meilleur moyen de les réduire étoit de les lasser, et d'opposer une guerre de mer à une guerre de terre. » Ils feront des invasions dans l'Attique, nos flottes ravageront leurs côtes : ils ne pourront réparer leurs pertes, tandis que nous aurons des campagnes à cultiver, soit dans les îles, soit dans le continent. L'empire de la mer donne tant de supériorité, que si

[illegible] va contre les [illegible] après avoir [illegible] du Péloponese [illegible]; et bien[illegible] [illegible]erent en cam[illegible] la Mégare, dont ils [illegible]. L'hiver suivant, ils [illegible] par des funérailles publiques [illegible] les armes à la main, [illegible] gloire dans un dis[illegible] Les Corinthiens armerent [illegible] firent une descente en Acarnanie, et se retirerent avec perte. Ainsi [illegible] premiere campagne.

[illegible] suivirent n'offrent de même [illegible]té d'actions particulieres, de courses rapides, d'entreprises qui semblent étrangeres à l'objet qu'on se proposoit de part et d'autre. Comment des peuples si guerriers et si voisins, animés par une ancienne jalousie et des haines récentes, ne songeoient-ils qu'à se surprendre, à s'éviter, à partager leurs forces, et, par une foule de diversions sans éclat ou sans danger, à multiplier et prolonger les malheurs de la guerre ? C'est parce que cette guerre ne devoit pas se conduire sur le même plan que les autres.

La ligue du Péloponese étoit si supérieure en troupes de terre, que les Athéniens ne pouvoient risquer une action générale, sans

Il envoya un ambassadeur aux Athéniens, qui refuserent de l'entendre, et le firent sortir à l'instant même des terres de la république. Alors Archidamus ayant continué sa marche, se répandit, au temps de la moisson, dans les plaines de l'Attique. Les malheureux habitans s'en étoient retirés à son approche : ils avoient transporté leurs effets à Athenes, où la plupart n'avoient trouvé d'autre asyle que les temples, les tombeaux, les tours des remparts, les cabanes les plus obscures, les lieux les plus déserts. Aux regrets d'avoir quitté leurs anciennes et paisibles demeures, se joignoit la douleur de voir au loin leurs maisons consumées par les flammes, et leurs récoltes abandonnées au fer de l'ennemi.

Les Athéniens, contraints de supporter des outrages qu'aggravoit le souvenir de tant de glorieux exploits, se consumoient en cris d'indignation et de fureur contre Périclès, qui tenoit leur valeur enchaînée. Pour lui, n'opposant que le silence aux prieres et aux menaces, il faisoit partir une flotte de cent voiles pour le Péloponese, et réprimoit les clameurs publiques par la seule force de son caractere.

Archidamus, ne trouvant plus de subsistances dans l'Attique, ramena ses troupes chargées de butin dans le Péloponese : elles se retirerent chez elles, et ne reparurent plus pendant le reste de l'année. Après

pas d'attaquer les plus grandes flot[tes du] Péloponese.

Dans la septieme année de la guerre les Lacédémoniens, pour sauver q[uatre] cents vingt de leurs soldats que les [Athé]niens tenoient assiégés dans une île, d[eman]derent la paix, et livrerent environ soix[ante] galeres qu'on devoit leur rendre si les p[ri]sonniers n'étoient pas délivrés. Ils ne le f[u]rent point; et les Athéniens ayant gar[dé] les vaisseaux, la marine du Péloponese f[ut] détruite. Divers incidens en retarderent l[e] rétablissement jusqu'à la vingtieme année d[e] la guerre, que le roi de Perse s'obligea, par des promesses et par des traités, de pour voir à son entretien. Alors la ligue de La cédémone couvrit la mer de ses vaisseaux. Les deux nations rivales s'attaquerent plus directement; et après une alternative de succès et de revers, la puissance de l'une succomba sous celle de l'autre.

De leur coté, les Athéniens n'étoient pas plus en état, par le nombre de leurs vaisseaux, de donner la loi à la Grece, que leurs ennemis ne l'étoient par le nombre de leurs troupes. S'ils paroissoient avec leurs flottes dans les lieux où ceux du Péloponese avoient des possessions, leurs efforts se bornoient à dévaster un canton, à s'emparer

(1) Vers l'an 424 avant J. C.

d'une ville sans défense, à lever des contributions, sans oser pénétrer dans les terres. Falloit-il assiéger une place forte dans un pays éloigné ? quoiqu'ils eussent plus de ressources que les Lacédémoniens, la lenteur des opérations épuisoit leurs finances, et le petit nombre de troupes qu'ils pouvoient employer. La prise de Potidée leur coûta beaucoup de soldats, deux ans et demi de travaux, et deux mille talens (1).

Ainsi, par l'extrême diversité des forces et leur extrême disproportion, la guerre devoit traîner en longueur. C'est ce qu'avoient prévu les deux plus habiles politiques de la Grece, Archidamus et Périclès ; avec cette différence, que le premier en concluoit que les Lacédémoniens devoient la craindre ; et le second, que les Athéniens devoient la desirer.

Il étoit aisé de prévoir aussi que l'incendie éclateroit, s'éteindroit, se rallumeroit par intervalles chez tous les peuples. Comme des intérêts contraires séparoient des villes voisines ; que les unes, au moindre prétexte, se détachoient de leur confédération ; que les autres restoient abandonnées à des factions que fomentoient sans cesse Athenes et Lacédémone, il arriva que la guerre se fit de nation à nation, dans une

---

(1) Dix millions huit cents mille livres.

pas d'attaquer les plus grandes flottes du Péloponese.

Dans la septieme année de la guerre (1), les Lacédémoniens, pour sauver quatre cents vingt de leurs soldats que les Athéniens tenoient assiégés dans une île, demanderent la paix, et livrerent environ soixante galeres qu'on devoit leur rendre si les prisonniers n'étoient pas délivrés. Ils ne le furent point; et les Athéniens ayant gardé les vaisseaux, la marine du Péloponese fut détruite. Divers incidens en retarderent le rétablissement jusqu'à la vingtieme année de la guerre, que le roi de Perse s'obligea, par des promesses et par des traités, de pourvoir à son entretien. Alors la ligue de Lacédémone couvrit la mer de ses vaisseaux. Les deux nations rivales s'attaquerent plus directement; et après une alternative de succès et de revers, la puissance de l'une succomba sous celle de l'autre.

De leur côté, les Athéniens n'étoient pas plus en état, par le nombre de leurs vaisseaux, de donner la loi à la Grece, que leurs ennemis ne l'étoient par le nombre de leurs troupes. S'ils paroissoient avec leurs flottes dans les lieux où ceux du Péloponese avoient des possessions, leurs efforts se bornoient à dévaster un canton, à s'emparer

---

(1) Vers l'an 424 avant J. C.

Les insomnies, les terreurs, des sanglots continuels, des convulsions violentes, n'étoient pas les seuls tourmens réservés aux malades; une chaleur insupportable les dévoroit intérieurement. Couverts d'ulceres et de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppressée, les entrailles déchirées, exhalant une odeur fétide de leur bouche souillée d'un sang impur, on les voyoit se traîner dans les rues pour respirer plus librement; et, ne pouvant éteindre la soif brûlante dont ils étoient consumés, se précipiter dans les rivieres couvertes de glaçons.

La plupart périssoient au septieme ou au neuvieme jour. S'ils prolongeoient leur vie au-delà de ces termes, ce n'étoit que pour éprouver une mort plus douloureuse et plus lente.

Ceux qui ne succomboient pas à la maladie, n'en étoient presque jamais atteints une seconde fois. Foible consolation! car ils n'offroient plus aux yeux que les restes infortunés d'eux-mêmes. Les uns avoient perdu l'usage de plusieurs de leurs membres; les autres ne conservoient aucune idée du passé: heureux sans doute d'ignorer leur état! mais ils ne pouvoient reconnoître leurs amis.

Le même traitement produisoit des effets tour-à-tour salutaires et nuisibles: la maladie sembloit braver les regles et l'expérience. Comme elle infectoit aussi plusieurs

même province ; de ville à ville, dans une même nation ; de parti à parti, dans une même ville.

Thucydide, Xénophon et d'autres auteurs célebres, ont décrit les malheurs que causerent ces longues et funestes dissentions. Sans les suivre dans des détails qui n'intéressent aujourd'hui que les peuples de la Grece, je rapporterai quelques-uns des événemens qui regardent plus particuliérement les Athéniens.

Au commencement de la seconde année, les ennemis revinrent dans l'Attique, et la peste se déclara dans Athenes. Jamais ce fléau terrible ne ravagea tant de climats. Sorti de l'Ethiopie, il avoit parcouru l'Egypte, la Lybie, une partie de la Perse, l'île de Lemnos, et d'autres lieux encore. Un vaisseau marchand l'introduisit sans doute au Pirée, où il se manifesta d'abord ; de là il se répandit avec fureur dans la ville, et surtout dans ces demeures obscures et mal saines où les habitans de la campagne se trouvoient entassés.

Le mal attaquoit successivement toutes les parties du corps : les symptômes en étoient effrayans, les progrès rapides, les suites presque toujours mortelles. Dès les premieres atteintes, l'ame perdoit ses forces, le corps sembloit en acquérir de nouvelles ; et c'étoit un cruel supplice de résister à la maladie, sans pouvoir résister à la douleur.

Les insomnies, les terreurs, des sanglots continuels, des convulsions violentes, n'étoient pas les seuls tourmens réservés aux malades; une chaleur insupportable les dévoroit intérieurement. Couverts d'ulceres et de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppressée, les entrailles déchirées, exhalant une odeur fétide de leur bouche souillée d'un sang impur, on les voyoit se traîner dans les rues pour respirer plus librement; et, ne pouvant éteindre la soif brûlante dont ils étoient consumés, se précipiter dans les rivieres couvertes de glaçons.

La plupart périssoient au septieme ou au neuvieme jour. S'ils prolongeoient leur vie au-delà de ces termes, ce n'étoit que pour éprouver une mort plus douloureuse et plus lente.

Ceux qui ne succomboient pas à la maladie, n'en étoient presque jamais atteints une seconde fois. Foible consolation! car ils n'offroient plus aux yeux que les restes infortunés d'eux-mêmes. Les uns avoient perdu l'usage de plusieurs de leurs membres; les autres ne conservoient aucune idée du passé: heureux sans doute d'ignorer leur état! mais ils ne pouvoient reconnoître leurs amis.

Le même traitement produisoit des effets tour-à-tour salutaires et nuisibles: la maladie sembloit braver les regles et l'expérience. Comme elle infectoit aussi plusieurs

ladie. Quelque temps auparavant, les Athéniens, aigris par l'excès de leurs maux, l'avoient dépouillé de son autorité, et condamné à une amende : ils venoient de reconnoître leur injustice, et Périclès la leur avoit pardonnée, quoique dégoûté du commandement par la légéreté du peuple, et par la perte de sa famille et de la plupart de ses amis que la peste avoit enlevés. Près de rendre le dernier soupir, et ne donnant plus aucun signe de vie, les principaux d'Athenes, assemblés autour de son lit, soulageoient leur douleur, en racontant ses victoires et le nombre de ses trophées. » Ces » exploits, leur dit-il, en se soulevant avec » effort, sont l'ouvrage de la fortune, et » me sont communs avec d'autres généraux. » Le seul éloge que je mérite, est de n'avoir » fait prendre le deuil à aucun citoyen. «

Si, conformément au plan de Périclès, les Athéniens avoient continué une guerre offensive du côté de la mer, défensive du côté de la terre; si, renonçant à toute idée de conquête, ils n'avoient pas risqué le salut de l'état par des entreprises téméraires, ils auroient tôt ou tard triomphé de leurs ennemis, parce qu'ils leur faisoient en détail plus de mal qu'ils n'en recevoient; parce que la ligue dont ils étoient les chefs, leur étoit presque entiérement subordonnée; tandis que celle du Péloponese, composée de nations indépendantes, pouvoit à tout

moment se dissoudre. Mais Périclès mourut, et fut remplacé par Cléon.

C'étoit un homme sans naissance, sans talent, mais vain, audacieux, emporté, et par-là même agréable à la multitude. Il se l'étoit attachée par ses largesses ; il la retenoit en lui inspirant une grande idée de la puissance d'Athenes, un souverain mépris pour celle de Lacédémone. Ce fut lui qui rassembla un jour ses amis, et leur déclara qu'étant sur le point d'administrer les affaires publiques, il renonçoit à des liaisons qui l'engageroient peut-être à commettre quelque injustice. Il n'en fut pas moins le plus avide et le plus injuste des hommes.

Les citoyens honnêtes lui opposerent Nicias, un des premiers et des plus riches particuliers d'Athenes, qui avoit commandé les armées, et remporté plusieurs avantages. Il intéressa la multitude par des fêtes et par des libéralités ; mais, comme il se méfioit de lui-même et des événemens, et que ses succès n'avoient servi qu'à le rendre plus timide, il obtint de la considération, et jamais la supériorité du crédit. La raison parloit froidement par sa bouche, tandis que le peuple avoit besoin de fortes émotions, et que Cléon les excitoit par ses déclamations, par ses cris et ses gestes forcenés.

Il réussit, par hasard, dans une entreprise que Nicias avoit refusé d'exécuter : dès ce moment les Athéniens, qui s'étoient

moqués de leur choix, se livrerent à ses conseils avec plus de confiance. Ils rejeterent les propositions de paix que faisoient les ennemis, et le mirent à la tête des troupes qu'ils envoyoient en Thrace pour arrêter les progrès de Brasidas, le plus habile général de Lacédémone. Il s'y attira le mépris des deux armées; et, s'étant approché de l'ennemi sans précaution, il se laissa surprendre, fut des premiers à prendre la fuite, et perdit la vie.

Après sa mort, Nicias ne trouvant plus d'obstacle à la paix, entama des négociations, bientôt suivies d'une alliance offensive et défensive (1), qui devoit pendant cinquante ans unir étroitement les Athéniens et les Lacédémoniens. Les conditions du traité les remettoient au même point où ils se trouvoient au commencement de la guerre. Il s'étoit cependant écoulé plus de dix ans depuis cette époque, et les deux nations s'étoient inutilement affoiblies.

Elles se flattoient de goûter enfin les douceurs du repos; mais leur alliance occasionna de nouvelles ligues et de nouvelles divisions. Plusieurs des alliés de Lacédémone se plaignirent de n'avoir pas été compris dans le traité; et s'étant unis avec les Argiens, qui jusqu'alors étoient restés neutres,

(1) L'an 421 avant J. C.

ils

Ils se déclarerent contre les Lacédémoniens. D'un autre côté, les Athéniens et les Lacédémoniens s'accusoient réciproquement de n'avoir pas rempli les articles du traité : de là les mésintelligences et les hostilités. Ce ne fut cependant qu'au bout de six ans et dix mois (1) qu'ils en vinrent à une rupture ouverte : rupture dont le prétexte fut très-frivole, et qu'on auroit facilement prévenue, si la guerre n'avoit pas été nécessaire à l'élévation d'Alcibiade.

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien ; d'autres l'ont relevée par des éloges, sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité. Il semble que la nature avoit essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus. Nous le considérons ici par rapport à l'état dont il accéléra la ruine ; et plus bas, dans ses relations avec la société qu'il acheva de corrompre.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les grâces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu, l'honneur enfin d'appartenir à Périclès ; tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier.

Dans un âge où l'on n'a besoin que d'in-

(1) L'an 414 avant J. C.

dulgence et de conseils, il eut une cour et des flatteurs : il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate, qui prévit de bonne heure que ce jeune homme seroit le plus dangereux des citoyens d'Athenes, s'il n'en devenoit le plus utile, rechercha son amitié, l'obtint à force de soins, et ne la perdit jamais : il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvoit souffrir dans le monde ni de supérieur ni d'égal ; et tel étoit, dans ces occasions, le pouvoir de la raison ou de la vertu, que le disciple pleuroit sur ses erreurs, et se laissoit humilier sans se plaindre.

Quand il entra dans la carriere des honneurs, il voulut devoir ses succès, moins à l'éclat de ses magnificences et de ses libéralités, qu'aux attraits de son éloquence : il parut à la tribune. Un léger défaut de prononciation prêtoit à ses paroles les grâces naïves de l'enfance ; et quoiqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athenes. Il avoit déja donné des preuves de sa valeur ; et, d'après ses premieres campagnes, on augura qu'il seroit un jour le plus habile général de la Grece. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne falloit pas chercher dans son cœur l'élévation que produit la vertu, mais on y trouvoit la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvoit ni le surprendre ni le décourager. Il sembloit persuadé que, lorsque les ames d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé, par les circonstances, de servir les ennemis de sa patrie, il lui fut aussi facile de gagner leur confiance par son ascendant, que de les gouverner par la sagesse de ses conseils. Il eut cela de particulier, qu'il fit toujours triompher le parti qu'il favorisoit, et que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers.

Dans les négociations, il employoit tantôt les lumieres de son esprit, qui étoient aussi vives que profondes; tantôt, des ruses et des perfidies, que des raisons d'état ne peuvent jamais autoriser: d'autres fois, la facilité d'un caractere que le besoin de dominer ou le desir de plaire plioit sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples, il s'attira les regards et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces, de son intempérance; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violens; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté; les

dulgence et de conseils, il eut une cour et des flatteurs : il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate, qui prévit de bonne heure que ce jeune homme seroit le plus dangereux des citoyens d'Athenes, s'il n'en devenoit le plus utile, rechercha son amitié, l'obtint à force de soins, et ne la perdit jamais : il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvoit souffrir dans le monde ni de supérieur ni d'égal ; et tel étoit, dans ces occasions, le pouvoir de la raison ou de la vertu, que le disciple pleuroit sur ses erreurs, et se laissoit humilier sans se plaindre.

Quand il entra dans la carriere des honneurs, il voulut devoir ses succès, moins à l'éclat de ses magnificences et de ses libéralités, qu'aux attraits de son éloquence : il parut à la tribune. Un léger défaut de prononciation prêtoit à ses paroles les grâces naïves de l'enfance ; et quoiqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athenes. Il avoit déja donné des preuves de sa valeur ; et, d'après ses premieres campagnes, on augura qu'il seroit un jour le plus habile général de la Grece. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

niens l'éleverent aux honneurs, le condamnerent à mort, le rappelerent, et le proscrivirent une seconde fois.

Un jour qu'il avoit, du haut de la tribune, enlevé les suffrages du public, et qu'il revenoit chez lui, escorté de toute l'assemblée, Timon, surnommé le Misantrope, le rencontra; et lui serrant la main: » Courage, mon fils! lui dit-il; continue de » t'agrandir, et je te devrai la perte des » Athéniens. «

Dans un autre moment d'ivresse, le petit peuple proposoit de rétablir la royauté en sa faveur; mais, comme il ne se seroit pas contenté de n'être qu'un roi, ce n'étoit pas la petite souveraineté d'Athenes qui lui convenoit; c'étoit un vaste empire qui le mît en état d'en conquérir d'autres.

Né dans une république, il devoit l'élever au dessus d'elle-même avant que de la mettre à ses pieds. C'est là, sans doute, le secret des brillantes entreprises dans lesquelles il entraîna les Athéniens. Avec leurs soldats, il auroit soumis des peuples; et les Athéniens se seroient trouvés asservis sans s'en appercevoir.

Sa premiere disgrace, en l'arrêtant presque au commencement de sa carriere, n'a laissé voir qu'une vérité: c'est que son génie et ses projets furent trop vastes pour le bonheur de sa patrie. On dit que la Grece ne pouvoit porter deux Alcibiades; on doit

ajouter qu'Athenes en eut un de trop. Ce fut lui qui fit résoudre la guerre contre la Sicile.

Depuis quelque temps les Athéniens méditoient la conquête de cette île riche et puissante. Leur ambition, réprimée par Périclès, fut puissamment secondée par Alcibiade. Toutes les nuits, des songes flatteurs retraçoient à son esprit la gloire immense dont il alloit se couronner : la Sicile ne devoit être que le theâtre de ses premiers exploits ; il s'emparoit de l'Afrique, de l'Italie, du Péloponese. Tous les jours il entretenoit de ses grands desseins cette jeunesse bouillante qui s'attachoit à ses pas, et dont il gouvernoit les volontés.

Sur ces entrefaites, la ville d'Egeste en Sicile, qui se disoit opprimée par ceux de Sélinonte et de Syracuse, implora l'assistance des Athéniens dont elle étoit alliée ; elle offroit de les indemniser de leurs frais, et leur représentoit que, s'ils n'arrêtoient les progrès des Syracusains, ce peuple ne tarderoit pas à joindre ses troupes à celles des Lacédémoniens. La république envoya des députés en Sicile : ils firent à leur retour un rapport infidele de l'état des choses. L'expédition fut résolue, et l'on nomma pour généraux, Alcibiade, Nicias et Lamachus. On se flattoit tellement du succès, que le sénat régla d'avance le sort des différens peuples de la Sicile.

Cependant les citoyens éclairés étoient d'autant plus effrayés, qu'on n'avoit alors qu'une foible idée de la grandeur, des forces et des richesses de cette île. Malgré la loi qui défend de revenir sur une décision de tous les ordres de l'état, Nicias remontroit à l'assemblée, que la république n'ayant pu terminer encore les différends suscités entre elle et les Lacédémoniens, la paix actuelle n'étoit qu'une suspension d'armes; que ses véritables ennemis étoient dans le Péloponese; qu'ils n'attendoient que le départ de l'armée pour fondre sur l'Attique; que les démêlés des villes de Sicile n'avoient rien de commun avec les Athéniens; que le comble de l'extravagance étoit de sacrifier le salut de l'état à la vanité ou à l'intérêt d'un jeune homme, jaloux d'étaler sa magnificence aux yeux de l'armée; que de tels citoyens n'étoient faits que pour ruiner l'état, en se ruinant eux-mêmes; et qu'il leur convenoit aussi peu de délibérer sur de si hautes entreprises, que de les exécuter.

» Je vois avec frayeur, ajouta Nicias,
» cette nombreuse jeunesse qui l'entoure,
» et dont il dirige les suffrages. Respecta-
» bles vieillards, je sollicite les vôtres au
» nom de la patrie. Et vous, magistrats,
» appelez de nouveau le peuple aux opi-
» nions; et si les lois vous le défendent,
» songez que la premiere des lois est de
» sauver l'état. «

Alcibiade, prenant la parole, représenta que les Athéniens, en protégeant les nations opprimées, étoient parvenus à ce haut point de gloire et de grandeur, qu'il ne leur étoit plus permis de se livrer à un repos trop capable d'énerver le courage des troupes; qu'ils seroient un jour assujettis, si dès-à-présent ils n'assujettissoient les autres; que plusieurs villes de Sicile n'étoient peuplées que de barbares ou d'étrangers insensibles à l'honneur de leur patrie, et toujours prêts à changer de maîtres; que d'autres, fatigués de leurs divisions, attendoient l'arrivée de la flotte pour se rendre aux Athéniens; que la conquête de cette île leur faciliteroit celle de la Grece entiere; qu'au moindre revers ils trouveroient un asyle dans leurs vaisseaux; que le seul éclat de cette expédition étonneroit les Lacédémoniens; et que si ce peuple hasardoit une irruption dans l'Attique, elle ne réussiroit pas mieux que les précédentes.

Quant aux reproches qui le regardoient personnellement, il répondoit que sa magnificence n'avoit servi, jusqu'à ce jour, qu'à donner aux peuples de la Grece une haute idée de la puissance des Athéniens, et qu'à lui procurer assez d'autorité à lui-même, pour détacher les nations entieres de la ligue du Péloponese. » Au surplus, » disoit-il, destiné à partager avec Nicias » le commandement de l'armée, si ma

» jeunesse et mes folies vous donnent quel-
» ques alarmes, vous vous rassurerez sur
» le bonheur qui a toujours couronné ses
» entreprises. «

Cette réponse enflamma les Athéniens d'une nouvelle ardeur. Leur premier projet n'avoit été que d'envoyer soixante galeres en Sicile. Nicias, pour les en détourner par une voie indirecte, représenta qu'outre la flotte, il falloit une armée de terre, et leur mit devant les yeux le tableau effrayant des préparatifs, des dépenses et du nombre de troupes qu'exigeoit une telle expédition. Alors une voix s'éleva du milieu de l'assemblée : » Nicias, il ne s'agit plus de
» tous ces détours : expliquez-vous nette-
» ment sur le nombre des soldats et des
» vaisseaux dont vous avez besoin. « Nicias ayant répondu qu'il en conféreroit avec les autres généraux, l'assemblée leur donna plein pouvoir de disposer de toutes les forces de la république.

Elles étoient prêtes, lorsque Alcibiade fut dénoncé pour avoir, avec quelques compagnons de ses débauches, mutilé pendant la nuit les statues de Mercure, placées dans les différens quartiers de la ville, et représenté, à l'issue d'un souper, les cérémonies des redoutables mysteres d'Eleusis. Le peuple, capable de lui tout pardonner en toute autre occasion, ne respiroit que la fureur et la vengeance. Alci-

biade, d'abord effrayé du soulevement des esprits, bientôt rassuré par les dispositions favorables de l'armée et de la flotte, se présente à l'assemblée; il détruit les soupçons élevés contre lui, et demande la mort s'il est coupable, une satisfaction éclatante s'il ne l'est pas. Ses ennemis font différer le jugement jusqu'à son retour, et l'obligent de partir chargé d'une accusation qui tient le glaive suspendu sur sa tête.

Le rendez-vous général, tant pour les Athéniens que pour leurs alliés, étoit à Corcyre. C'est de là que la flotte partit, composée d'environ trois cents voiles, et se rendit à Rhégium, à l'extrémité de l'Italie (1). Elle portoit cinq mille cent hommes pesamment armés, parmi lesquels se trouvoit l'élite des soldats athéniens. On y avoit joint quatre cents quatre-vingts archers, sept cents frondeurs, quelques autres troupes légeres, et un petit nombre de cavaliers.

Les généraux n'avoient pas exigé de plus grandes forces : Nicias ne songeoit point à se rendre maître de la Sicile; Alcibiade croyoit que, pour la soumettre, il suffiroit d'y semer la division. L'un et l'autre manifesterent leurs vues dans le premier conseil qu'ils tinrent avant que de commencer la campagne. Leurs instructions leur pres-

(1) L'an 415 avant J. C.

crivoient, en général, de régler les affaires de Sicile de la maniere la plus avantageuse aux intérêts de la république : elles leur ordonnoient, en particulier, de protéger les Egestains, contre ceux de Sélinonte, et, si les circonstances le permettoient, d'engager les Syracusains à rendre aux Léontins les possessions dont ils les avoient privés.

Nicias s'en tenoit à la lettre de ce décret, et vouloit, après l'avoir exécuté, ramener la flotte au Pirée. Alcibiade soutenoit que de si grands efforts de la part des Athéniens, devant être signalés par de grandes entreprises, il falloit envoyer des députés aux principales villes de la Sicile, les soulever contre les Syracusains, en tirer des vivres et des troupes; et d'après l'effet de ces diverses négociations, se déterminer pour le siege de Sélinonte ou pour celui de Syracuse. Lamachus, le troisieme des généraux, proposoit de marcher à l'instant contre cette derniere ville, et de profiter de l'étonnement où l'avoit jetée l'arrivée des Athéniens. Le port de Mégare, voisin de Syracuse, contiendroit leur flotte, et la victoire opéreroit une révolution dans la Sicile.

Le succès auroit peut-être justifié l'avis de Lamachus. Les Syracusains n'avoient pris aucune précaution contre l'orage qui les menaçoit : ils avoient eu de la peine à

se persuader que les Athéniens fussent assez insensés pour méditer la conquête d'une ville telle que Syracuse. » Ils devroient » s'estimer heureux, s'écrioit un de leurs » orateurs, de ce que nous n'avons jamais » songé à les ranger sous nos lois. «

Ce projet n'ayant pas été goûté des deux autres généraux, Lamachus se décida pour l'avis d'Alcibiade. Pendant que ce dernier prenoit Catane par surprise, que Naxos lui ouvroit ses portes, que ses intrigues alloient forcer celles de Messine, et que ses espérances commençoient à se réaliser, on faisoit partir du Pirée la galere qui devoit le ramener à Athenes. Ses ennemis avoient prévalu, et le sommoient de comparoître pour répondre à l'accusation dont ils avoient jusqu'alors suspendu la poursuite. On n'osa pas l'arrêter, parce qu'on craignit le soulevement des soldats, et la désertion des troupes alliées qui, la plupart, n'étoient venues en Sicile qu'à sa priere. Il avoit d'abord formé le dessein d'aller confondre ses accusateurs; mais quand il fut à Thurium, ayant réfléchi sur les injustices des Athéniens, il trompa la vigilance de ses guides, et se retira dans le Péloponese.

Sa retraite répandit le découragement dans l'armée. Nicias, qui ne craignoit rien quand il falloit exécuter, et tout quand il falloit entreprendre, laissoit s'éteindre dans le repos ou dans des conquêtes faciles, l'ardeur

deur qu'Alcibiade avoit excitée dans le cœur des soldats. Cependant il vit le moment où le plus brillant succès alloit justifier une entreprise dont il avoit toujours redouté les suites : il s'étoit enfin déterminé à mettre le siege devant Syracuse, et l'avoit conduit avec tant d'intelligence, que les habitans étoient disposés à se rendre. Déja plusieurs peuples de Sicile et d'Italie se déclaroient en sa faveur, lorsqu'un général lacédémonien, nommé Gylippe, entra dans la place assiégée, avec quelques troupes qu'il avoit amenées du Péloponese ou ramassées en Sicile. Nicias auroit pu l'empêcher d'aborder dans cette île : il négligea cette précaution ; et cette faute irréparable fut la source de tous ses malheurs. Gylippe releva le courage des Syracusains, battit les Athéniens, et les tint renfermés dans leurs retranchemens.

Athenes fit partir, sous les ordres de Démosthene et d'Eurymédon, une nouvelle flotte composée d'environ soixante-treize galeres, et une seconde armée, forte de cinq mille hommes pesamment armés, et de quelques troupes légeres. Démosthene ayant perdu deux mille hommes à l'attaque d'un poste important, et considérant que bientôt la mer ne seroit plus navigable, et que les troupes dépérissoient par les maladies, proposa d'abandonner l'entreprise, ou de transporter l'armée en des lieux plus

satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvoient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avoit jamais eu l'exemple du vice; mais le vice l'entraînoit sans l'asservir. Il semble que la profanation des lois et la corruption des mœurs n'étoient à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs et sur les lois. On pourroit dire encore, que ses défauts n'étoient que des écarts de sa vanité. Les traits de légéreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparoissoient dans les occasions qui demandoient de la réflexion et de la constance. Alors il joignoit la prudence à l'activité; et les plaisirs ne lui déroboient aucun des instans qu'il devoit à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité auroit tôt ou tard dégénéré en ambition; car il étoit impossible qu'un homme si supérieur aux autres, et si dévoré de l'envie de dominer, n'eût pas fini par exiger l'obéissance, après avoir épuisé l'admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutoient ses talens, les autres ses excès, et tour-à-tour adoré, craint et haï du peuple qui ne pouvoit se passer de lui; et comme les sentimens dont il étoit l'objet devenoient des passions violentes, ce fut avec des convulsions de joie ou de fureur que les Athé-

niens l'éleverent aux honneurs, le condamnerent à mort, le rappelerent, et le proscrivirent une seconde fois.

Un jour qu'il avoit, du haut de la tribune, enlevé les suffrages du public, et qu'il revenoit chez lui, escorté de toute l'assemblée, Timon, surnommé le Misantrope, le rencontra; et lui serrant la main : » Cou» rage, mon fils ! lui dit-il; continue de » t'agrandir, et je te devrai la perte des » Athéniens. «

Dans un autre moment d'ivresse, le petit peuple proposoit de rétablir la royauté en sa faveur; mais, comme il ne se seroit pas contenté de n'être qu'un roi, ce n'étoit pas la petite souveraineté d'Athenes qui lui convenoit; c'étoit un vaste empire qui le mît en état d'en conquérir d'autres.

Né dans une république, il devoit l'élever au dessus d'elle-même avant que de la mettre à ses pieds. C'est là, sans doute, le secret des brillantes entreprises dans lesquelles il entraîna les Athéniens. Avec leurs soldats, il auroit soumis des peuples; et les Athéniens se seroient trouvés asservis sans s'en appercevoir.

Sa premiere disgrace, en l'arrêtant presque au commencement de sa carriere, n'a laissé voir qu'une vérité : c'est que son génie et ses projets furent trop vastes pour le bonheur de sa patrie. On dit que la Grece ne pouvoit porter deux Alcibiades; on doit

ajouter qu'Athenes en eut un de trop. Ce fut lui qui fit résoudre la guerre contre la Sicile.

Depuis quelque temps les Athéniens méditoient la conquête de cette île riche et puissante. Leur ambition, réprimée par Périclès, fut puissamment secondée par Alcibiade. Toutes les nuits, des songes flatteurs retraçoient à son esprit la gloire immense dont il alloit se couronner : la Sicile ne devoit être que le théâtre de ses premiers exploits; il s'emparoit de l'Afrique, de l'Italie, du Péloponese. Tous les jours il entretenoit de ses grands desseins cette jeunesse bouillante qui s'attachoit à ses pas, et dont il gouvernoit les volontés.

Sur ces entrefaites, la ville d'Egeste en Sicile, qui se disoit opprimée par ceux de Sélinonte et de Syracuse, implora l'assistance des Athéniens dont elle étoit alliée; elle offroit de les indemniser de leurs frais, et leur représentoit que, s'ils n'arrêtoient les progrès des Syracusains, ce peuple ne tarderoit pas à joindre ses troupes à celles des Lacédémoniens. La république envoya des députés en Sicile : ils firent à leur retour un rapport infidele de l'état des choses. L'expédition fut résolue, et l'on nomma pour généraux, Alcibiade, Nicias et Lamachus. On se flattoit tellement du succès, que le sénat régla d'avance le sort des différens peuples de la Sicile.

Cependant les citoyens éclairés étoient d'autant plus effrayés, qu'on n'avoit alors qu'une foible idée de la grandeur, des forces et des richesses de cette île. Malgré la loi qui défend de revenir sur une décision de tous les ordres de l'état, Nicias remontroit à l'assemblée, que la république n'ayant pu terminer encore les différends suscités entre elle et les Lacédémoniens, la paix actuelle n'étoit qu'une suspension d'armes ; que ses véritables ennemis étoient dans le Péloponese ; qu'ils n'attendoient que le départ de l'armée pour fondre sur l'Attique ; que les démêlés des villes de Sicile n'avoient rien de commun avec les Athéniens ; que le comble de l'extravagance étoit de sacrifier le salut de l'état à la vanité ou à l'intérêt d'un jeune homme, jaloux d'étaler sa magnificence aux yeux de l'armée ; que de tels citoyens n'étoient faits que pour ruiner l'état, en se ruinant eux-mêmes ; et qu'il leur convenoit aussi peu de délibérer sur de si hautes entreprises, que de les exécuter.

» Je vois avec frayeur, ajouta Nicias, » cette nombreuse jeunesse qui l'entoure, » et dont il dirige les suffrages. Respectables vieillards, je sollicite les vôtres au » nom de la patrie. Et vous, magistrats, » appelez de nouveau le peuple aux opi» nions ; et si les lois vous le défendent, » songez que la premiere des lois est de » sauver l'état. «

présomption. A la haine dont ils étoient animés contre ce général, avoient succédé aussi vîte la reconnoissance la plus outrée, l'amour le plus effréné.

Quand il revint dans sa patrie, son arrivée, son séjour, le soin qu'il prit de justifier sa conduite, furent une suite de triomphes pour lui, et de fêtes pour la multitude. Quand, aux acclamations de toute la ville, on le vit sortir du Pirée avec une flotte de cent vaisseaux, on ne douta plus que la célérité de ses exploits ne forçât bientôt les peuples du Péloponese à subir la loi du vainqueur: on attendoit à tout moment l'arrivée du courrier chargé d'annoncer la destruction de l'armée ennemie, et la conquête de l'Ionie.

Au milieu de ces espérances flatteuses, on apprit que quinze galeres athéniennes étoient tombées au pouvoir des Lacédémoniens. Le combat s'étoit donné pendant l'absence et au mépris des ordres précis d'Alcibiade, que la nécessité de lever des contributions pour la subsistance des troupes avoit obligé de passer en Ionie. A la premiere nouvelle de cet échec, il revint sur ses pas, et alla présenter la bataille au vainqueur qui n'osa pas l'accepter. Il avoit réparé l'honneur d'Athenes : la perte étoit légere, mais elle suffisoit à la jalousie de ses ennemis. Ils aigrirent le peuple, qui le dépouilla du commandement général des

armées, avec le même empressement qu'il l'en avoit revêtu.

La guerre continua encore pendant quelques années; elle se fit toujours par mer, et finit par la bataille d'Ægos Potamos, que ceux du Péloponese gagnerent dans le détroit de l'Hellespont. Le spartiate Lysander qui les commandoit, surprit la flotte des Athéniens, composée de cent quatre-vingts voiles, s'en rendit maître, et fit trois mille prisonniers (1).

Alcibiade, qui depuis sa retraite s'étoit établi dans la contrée voisine, avoit averti les généraux athéniens du danger de leur position, et du peu de discipline qui régnoit parmi les soldats et les matelots. Ils mépriserent les conseils d'un homme tombé dans la disgrace.

La perte de la bataille entraîna celle d'Athenes, qui, après un siege de quelques mois, se rendit faute de vivres (2). Plusieurs des puissances alliées proposerent de la détruire. Lacédémone, écoutant plus sa gloire que son intérêt, refusa de mettre aux fers une nation qui avoit rendu de si grands services à la Grece; mais elle condamna les Athéniens, non-seulement à démolir les fortifications du Pirée, ainsi que

(1) L'an 405 avant J. C.
(2) Vers la fin d'avril de l'an 404 avant J. C.

la longue muraille qui joint le port à la ville, mais encore à livrer leurs galeres à l'exception de douze, à rappeler leurs bannis; a retirer leurs garnisons des villes dont ils s'étoient emparés; à faire une ligue offensive et défensive avec les Lacédémoniens; à les suivre par terre et par mer, dès qu'ils en auroient reçu l'ordre.

Les murailles furent abattues au son des instrumens, comme si la Grece avoit recouvré sa liberté; et, quelques mois après, le vainqueur permit au peuple d'élire trente magistrats, qui devoient établir une autre forme de gouvernement, et qui finirent par usurper l'autorité (1).

Ils sévirent d'abord contre quantité de délateurs odieux aux gens de bien, ensuite contre leurs ennemis particuliers, bientôt après contre ceux dont ils vouloient envahir les richesses. Des troupes lacédémoniennes qu'ils avoient obtenues de Lysander, trois mille citoyens qu'ils s'étoient associés pour affermir leur puissance, protégeoient ouvertement leurs injustices. La nation désarmée tomba tout-à-coup dans une extrême servitude : l'exil, les fers, la mort, étoient le partage de ceux qui se déclaroient contre la tyrannie, ou qui sembloient la condamner par leur silence. Elle ne subsista

(1) Vers l'été de l'an 404 avant J. C.

que pendant huit mois ; et dans ce court espace de temps, plus de quinze cents citoyens furent indignement massacrés, et privés des honneurs funebres ; la plupart abandonnerent une ville où les victimes et les témoins de l'oppression n'osoient faire entendre une plainte : car il falloit que la douleur fût muette, et que la pitié parût indifférente.

Socrate fut le seul qui ne se laissa point ébranler par l'iniquité des temps ; il osa consoler les malheureux, et résister aux ordres des tyrans. Mais ce n'étoit point sa vertu qui les alarmoit : ils redoutoient, à plus juste titre, le génie d'Alcibiade, dont ils épioient les démarches.

Il étoit alors dans une bourgade de Phrygie, dans le gouvernement de Pharnabaze, dont il avoit reçu des marques de distinction et d'amitié. Instruit des levées que le jeune Cyrus faisoit dans l'Asie mineure, il en avoit conclu que ce prince méditoit une expédition contre Artaxerxès son frere : il comptoit, en conséquence, se rendre auprès du roi de Perse, l'avertir du danger qui le menaçoit, et en obtenir des secours pour délivrer sa patrie : mais tout-à-coup des assassins, envoyés par le satrape, entourent sa maison, et, n'ayant pas la hardiesse de l'attaquer, y mettent le feu. Alcibiade s'élance, l'épée à la main, à travers les flammes, écarte les barbares,

et tombe sous une grêle de traits ; il étoit alors âgé de quarante ans. Sa mort est une tache pour Lacédémone, s'il est vrai que les magistrats, partageant les craintes des tyrans d'Athenes, aient engagé Pharnabaze à commettre ce lâche attentat. Mais d'autres prétendent qu'il s'y porta de lui-même et pour des intérêts particuliers.

La gloire de sauver Athenes étoit réservée à Thrasybule. Ce généreux citoyen, placé, par son mérite, à la tête de ceux qui avoient pris la fuite, et sourd aux propositions que lui firent les tyrans de l'associer à leur puissance, s'empara du Pirée, et appela le peuple à la liberté. Quelques-uns des tyrans périrent les armes à la main; d'autres furent condamnés à perdre la vie. Une amnistie générale rapprocha les deux partis et ramena la tranquillité dans Athenes.

Quelques années après, elle secoua le joug de Lacédémone, rétablit la démocratie, et accepta le traité de paix que le spartiate Antalcidas conclut avec Artaxerxès (1). Par ce traité que les circonstances rendoient nécessaire, les colonies grecques de l'Asie mineure et quelques îles voisines furent abandonnées à la Perse : les autres peuples de la Grece recouvrerent leurs lois et leur indépendance ; mais ils sont restés dans un

(1) L'an 387 avant J. C.

état de foiblesse dont ils ne se releveront peut-être jamais. Ainsi furent terminés les différends qui avoient occasionné la guerre des Medes et celle du Péloponese.

L'essai historique que je viens de donner finit à la prise d'Athenes. Dans la relation de mon voyage, je rapporterai les principaux événemens qui se sont passés depuis cette époque, jusqu'à mon départ de Scythie : je vais maintenant hasarder quelques remarques sur le siecle de Périclès.

Au commencement de la guerre du Péloponese, les Athéniens dûrent être extrêmement surpris de se trouver si différens de leurs peres. Tout ce que, pour la conservation des mœurs, les siecles précédens avoient accumulé de lois, d'institutions, de maximes et d'exemples, quelques années avoient suffi pour en détruire l'autorité. Jamais il ne fut prouvé, d'une maniere plus terrible, que les grands succès sont aussi dangereux pour les vainqueurs que pour les vaincus.

J'ai indiqué plus haut les funestes effets que produisirent sur les Athéniens leurs conquêtes, et l'état florissant de leur marine et de leur commerce. On les vit tout-à-coup étendre les domaines de la république, et transporter dans son sein les dépouilles des nations alliées et soumises : de là les progrès successifs d'un luxe ruineux, et le desir insatiable des fêtes et

des spectacles. Comme le gouvernement s'abandonnoit au délire d'un orgueil qui se croyoit tout permis, parce qu'il pouvoit tout oser, les particuliers, à son exemple, secouoient toutes les especes de contrainte qu'imposent la nature et la société.

Bientôt le mérite n'obtint que l'estime ; la considération fut réservée pour le crédit : toutes les passions se dirigerent vers l'intérêt personnel, et toutes les sources de corruption se répandirent avec profusion dans l'état. L'amour, qui auparavant se couvroit des voiles de l'hymen et de la pudeur, brûla ouvertement de feux illégitimes. Les courtisannes se multiplierent dans l'Attique et dans toute la Grece. Il en vint de l'Ionie, de ce beau climat où l'art de la volupté a pris naissance. Les unes s'attachoient plusieurs adorateurs qu'elles aimoient tous sans préférence, qui tous les aimoient sans rivalité ; d'autres se bornant à une seule conquête, parvinrent, par une apparence de régularité, à s'attirer des égards et des éloges de la part de ce public facile, qui leur faisoit un mérite d'être fideles à leurs engagemens.

Périclès, témoin de l'abus, n'essaya point de le corriger. Plus il étoit sévere dans ses mœurs, plus il songeoit à corrompre celles des Athéniens, qu'il amollissoit par une succession rapide de fêtes et de jeux.

La célebre Aspasie, née à Milet, en

Ionie, seconda les vues de Périclès, dont elle fut successivement la maîtresse et l'épouse. Elle eut sur lui un tel ascendant, qu'on l'accusa d'avoir plus d'une fois suscité la guerre pour venger ses injures personnelles. Elle osa former une société de courtisannes, dont les attraits et les faveurs devoient attacher les jeunes Athéniens aux intérêts de leur fondatrice. Quelques années auparavant, toute la ville se fût soulevée à la seule idée d'un pareil projet : lors de son exécution, il excita quelques murmures. Les poëtes comiques se déchaînèrent contre Aspasie ; mais elle n'en rassembla pas moins dans sa maison la meilleure compagnie d'Athenes.

Périclès autorisa la licence, Aspasie l'étendit, Alcibiade la rendit aimable : sa vie fut tachée de toutes les dissolutions ; mais elles étoient accompagnées de tant de qualités brillantes, et si souvent mêlées d'actions honnêtes, que la censure publique ne savoit où se fixer. D'ailleurs, comment résister à l'attrait d'un poison que les Grâces elles-mêmes sembloient distribuer ? Comment condamner un homme à qui il ne manquoit rien pour plaire, et qui ne manquoit à rien pour séduire ; qui étoit le premier à se condamner ; qui réparoit les moindres offenses par des attentions si touchantes, et sembloit moins commettre des fautes, que les laisser échapper ? Aussi

que leur caractere en fut sensiblement altéré. Leur vengeance n'étoit pas satisfaite, si elle ne surpassoit l'offense. Plus d'une fois ils lancerent des décrets de mort contre les insulaires qui abandonnoient leur alliance ; plus d'une fois leurs généraux firent souffrir des tourmens horribles aux prisonniers qui tomboient entre leurs mains. Ils ne se souvenoient donc plus alors d'une ancienne institution, suivant laquelle les Grecs célébroient par des chants d'alégresse, les victoires remportées sur les barbares ; par des pleurs et des lamentations, les avantages obtenus sur les autres Grecs.

L'auteur que j'ai cité observe encore, que dans le cours de cette fatale guerre, il se fit un tel renversement dans les idées et dans les principes, que les mots les plus connus changerent d'acception ; qu'on donna le nom de duperie à la bonne-foi, d'adresse à la duplicité, de foiblesse et de pusillanimité à la prudence et à la modération, tandis que les traits d'audace et de violence passoient pour les saillies d'une ame forte, et d'un zele ardent pour la cause commune. Une telle confusion dans le langage est peut-être un des plus effrayans symptômes de la dépravation d'un peuple. Dans d'autres temps, on porte des atteintes à la vertu ; cependant c'est reconnoître encore son autorité, que de lui assigner des limites : mais quand on va jusqu'à

la dépouiller de son nom, elle n'a plus de droits au trône; le vice s'en empare et s'y tient paisiblement assis.

Ces guerres si meurtrieres que les Grecs eurent à soutenir, éteignirent un grand nombre de familles accoutumées depuis plusieurs siecles à confondre leur gloire avec celle de la patrie. Les étrangers et les hommes nouveaux qui les remplacerent, firent tout-à-coup pencher du côté du peuple la balance du pouvoir. L'exemple suivant montrera jusqu'à quel excès il porta son insolence. Vers la fin de la guerre du Péloponese, on vit un joueur de lyre, autrefois esclave, depuis citoyen par ses intrigues, et adoré de la multitude pour ses libéralités, se présenter à l'assemblée générale avec une hache à la main, et menacer impunément le premier qui opineroit pour la paix. Quelques années après, Athenes fut prise par les Lacédémoniens, et ne tarda pas à succomber sous les armes du roi de Macédoine.

Telle devoit être la destinée d'un état fondé sur les mœurs. Des philosophes qui remontent aux causes des grands événemens, ont dit que chaque siecle porte en quelque maniere dans son sein, le siecle qui va le suivre. Cette métaphore hardie couvre une vérité importante et confirmée par l'histoire d'Athenes. Le siecle des lois et des vertus prépara celui de la valeur et

de la gloire : ce dernier produisit celui des conquêtes et du luxe, qui a fini par la destruction de la république.

Détournons à présent nos regards de ces scenes affligeantes, pour les porter sur des objets plus agréables et plus intéressans. Vers le temps de la guerre du Péloponese, la nature redoubla ses efforts, et fit soudain éclore une foule de génies dans tous les genres. Athenes en produisit plusieurs : elle en vit un plus grand nombre venir chez elle briguer l'honneur de ses suffrages.

Sans parler d'un Gorgias, d'un Parménide, d'un Protagoras, et de tant d'autres sophistes éloquens, qui, en semant leurs doutes dans la société, y multiplioient les idées ; Sophocle, Euripide, Aristophane, brilloient sur la scene, entourés de rivaux qui partageoient leur gloire ; l'astronome Méton calculoit les mouvemens des cieux, et fixoit les limites de l'année ; les orateurs Antiphon, Andocide, Lysias, se distinguoient dans les différens genres de l'éloquence ; Thucydide, encore frappé des applaudissemens qu'avoit reçus Hérodote lorsqu'il lut son histoire aux Athéniens, se préparoit à en mériter de semblables ; Socrate transmettoit une doctrine sublime à des disciples dont plusieurs ont fondé des écoles ; d'habiles généraux faisoient triompher les armes de la république ; les plus superbes édifices s'élevoient sur les dessins

la dépouiller de son nom, elle n'a plus de droits au trône ; le vice s'en empare et s'y tient paisiblement assis.

Ces guerres si meurtrieres que les Grecs eurent à soutenir, éteignirent un grand nombre de familles accoutumées depuis plusieurs siecles à confondre leur gloire avec celle de la patrie. Les étrangers et les hommes nouveaux qui les remplacerent, firent tout-à-coup pencher du côté du peuple la balance du pouvoir. L'exemple suivant montrera jusqu'à quel excès il porta son insolence. Vers la fin de la guerre du Péloponese, on vit un joueur de lyre, autrefois esclave, depuis citoyen par ses intrigues, et adoré de la multitude pour ses libéralités, se présenter à l'assemblée générale avec une hache à la main, et menacer impunément le premier qui opineroit pour la paix. Quelques années après, Athenes fut prise par les Lacédémoniens, et ne tarda pas à succomber sous les armes du roi de Macédoine.

Telle devoit être la destinée d'un état fondé sur les mœurs. Des philosophes qui remontent aux causes des grands événemens, ont dit que chaque siecle porte en quelque maniere dans son sein, le siecle qui va le suivre. Cette métaphore hardie couvre une vérité importante et confirmée par l'histoire d'Athenes. Le siecle des lois et des vertus prépara celui de la valeur et

qui attendoient une meilleure culture. Les regles de la logique et de la rhétorique, les abstractions de la métaphysique, les maximes de la morale, furent développées dans des ouvrages qui réunissoient à la régularité des plans, la justesse des idées et l'élégance du style.

La Grece dut en partie ces avantages à l'influence de la philosophie, qui sortit de l'obscurité après les victoires remportées sur les Perses. Zénon y parut, et les Athéniens s'exercerent aux subtilités de l'école d'Elée. Anaxagore leur apporta les lumieres de celle de Thalès; et quelques-uns furent persuadés que les éclipses, les monstres et les divers écarts de la nature ne devoient plus être mis au rang des prodiges: mais ils étoient obligés de se le dire en confidence; car le peuple, accoutumé à regarder certains phénomenes comme des avertissemens du ciel, sévissoit contre les philosophes qui vouloient lui ôter des mains cette branche de superstition. Persécutés, bannis, ils apprirent que la vérité, pour être admise parmi les hommes, ne doit pas se présenter à visage découvert, mais se glisser furtivement à la suite de l'erreur.

Les arts, ne trouvant point de préjugés populaires à combattre, prirent tout-à-coup leur essor. Le temple de Jupiter, commencé sous Pisistrate, celui de Thésée, construit sous Cimon, offroient aux archi-

des plus savans architectes ; les pinceaux de Polygnote, de Parrhasius et de Xeuxis, les ciseaux de Phidias et d'Alcamene, décoroient à l'envi les temples, les portiques et les places publiques. Tous ces grands hommes, tous ceux qui florissoient dans d'autres cantons de la Grece, se reproduisoient dans des éleves dignes de les remplacer ; et il étoit aisé de voir que le siecle le plus corrompu seroit bientôt le plus éclairé des siecles.

Ainsi, pendant que les différens peuples de cette contrée étoient menacés de perdre l'empire des mers et de la terre, une classe paisible de citoyens travailloit à lui assurer pour jamais l'empire de l'esprit : ils construisoient, en l'honneur de leur nation, un temple dont les fondemens avoient été posés dans le siecle antérieur, et qui devoit résister à l'effort des siecles suivans. Les sciences s'annonçoient tous les jours par de nouvelles lumieres, et les arts par de nouveaux progrès : la poésie n'augmentoit pas son éclat ; mais, en le conservant, elle l'employoit, par préférence, à orner la tragédie et la comédie, portées tout-à-coup à leur perfection : l'histoire, assujettie aux lois de la critique, rejetoit le merveilleux, discutoit les faits, et devenoit une leçon puissante que le passé donnoit à l'avenir. A mesure que l'édifice s'élevoit, on voyoit au loin, des champs à défricher, d'autres

tater sa gloire, releva celle de son rival : il dit dans une piece de poésie qu'il publia : » J'avois trouvé, pour la distribution des » ombres, des secrets inconnus jusqu'à » nous : on me les a ravis. L'art est entre » les mains de Xeuxis. «

Ce dernier étudioit la nature, avec le même soin qu'il terminoit ses ouvrages ; ils étincellent de beautés. Dans son tableau de Pénélope, il semble avoir peint les mœurs et le caractere de cette princesse ; mais, en général, il a moins réussi dans cette partie, que Polygnote.

Xeuxis accéléra les progrès de l'art par la beauté de son coloris ; Parrhasius son émule, par la pureté du trait et la correction du dessin. Il posséda la science des proportions ; celles qu'il donna aux dieux et aux héros parurent si convenables, que les artistes n'hésiterent pas à les adopter, et lui décernerent le nom de législateur. D'autres titres dûrent exciter leur admiration : il fit voir, pour la premiere fois, des airs de tête très-piquans, des bouches embellies par les grâces, et des cheveux traités avec légéreté.

A ces deux artistes succéderent Timanthe, dont les ouvrages, faisant plus entendre qu'ils n'expriment, décelent le grand artiste, et encore plus l'homme d'esprit ; Pamphile, qui s'acquit tant d'autorité par son mérite, qu'il fit établir dans plusieurs

tectes des modeles à suivre ; mais les tableaux et les statues qui existoient, ne présentoient aux peintres et aux sculpteurs que des essais à perfectionner.

Quelques années avant la guerre du Péloponese, Panénus, frere de Phidias, peignit dans un portique d'Athenes, la bataille de Marathon; et la surprise des spectateurs fut extrême, lorsqu'ils crurent reconnoître dans ces tableaux les chefs des deux armées. Il surpassa ceux qui l'avoient devancé, et fut presque dans l'instant même effacé par Polygnote de Thasos, Apollodore d'Athenes, Xeuxis d'Héraclée, et Parrhasius d'Ephese.

Polygnote fut le premier qui varia les mouvemens du visage, et s'écarta de la maniere seche et servile de ses prédécesseurs ; le premier encore qui embellit les figures de femmes, et les revêtit de robes brillantes et légeres. Ses personnages portent l'empreinte de la beauté morale, dont l'idée étoit profondément gravée dans son ame. On ne doit pas le blâmer de n'avoir pas assez diversifié le ton de sa couleur : c'étoit le défaut de l'art, qui ne faisoit pour ainsi dire que de naître.

Apollodore eut pour cette partie les ressources qui manquerent à Polygnote : il fit un heureux mélange des ombres et des lumieres. Xeuxis aussitôt perfectionna cette découverte ; et Apollodore voulant cons-

répand sur la terre un certain nombre de talens qui restent ensevelis lorsque rien ne contribue à les développer, et qui s'éveillent comme d'un profond sommeil lorsque l'un d'entre eux ouvre par hasard une nouvelle carriere. Ceux qui s'y précipitent les premiers, se partagent, pour ainsi dire, les provinces de ce nouvel empire : leurs successeurs ont le mérite de les cultiver, et de leur donner des lois. Mais il est un terme aux lumieres de l'esprit, comme il en est un aux entreprises des conquérans et des voyageurs. Les grandes découvertes immortalisent ceux qui les ont faites et ceux qui les ont perfectionnées ; dans la suite, les hommes de génie n'ayant plus les mêmes ressources, n'ont plus les mêmes succès, et sont presque relégués dans la classe des hommes ordinaires.

A cette cause générale, il faut en joindre plusieurs particulieres. Au commencement de la grande révolution dont je parle, le philosophe Phérécyde de Syros, les historiens Cadmus et Hécatée de Milet, introduisirent dans leurs écrits l'usage de la prose, plus propre que celui de la poésie au commerce des idées. Vers le même temps, Thalès, Pythagore et d'autres Grecs, rapporterent d'Egypte et de quelques régions orientales, des connoissances qu'ils transmirent à leurs disciples. Pendant qu'elles germoient en silence dans les écoles

villes de la Grece, des écoles de dessin, interdites aux esclaves; Euphranor, qui, toujours égal à lui-même, se distingua dans toutes les parties de la peinture. J'ai connu quelques-uns de ces artistes, et j'ai appris depuis, qu'un éleve que j'avois vu chez Pamphile, et qui se nomme Apelle, les avoit tous surpassés.

Les succès de la sculpture ne furent pas moins surprenans que ceux de la peinture. Il suffit, pour le prouver, de citer en particulier les noms de Phidias, de Polyclete, d'Alcamene, de Scopas, de Praxitele. Le premier vivoit du temps de Périclès : j'ai eu des liaisons avec le dernier. Ainsi, dans l'espace de moins d'un siecle, cet art est parvenu à un tel degré d'excellence, que les anciens auroient maintenant à rougir de leurs productions et de leur célébrité.

Si, à ces diverses générations de talens, nous ajoutons celles qui les précéderent, en remontant depuis Périclès jusqu'à Thalès, le plus ancien des philosophes de la Grece, nous trouverons que l'esprit humain a plus acquis dans l'espace d'environ deux cents ans, que dans la longue suite des siecles antérieurs. Quelle main puissante lui imprima tout-à-coup, et lui a conservé jusqu'à nos jours un mouvement si fécond et si rapide?

Je pense que de temps en temps, peut-être même à chaque génération, la nature

celui qui réunissoit en plus grand nombre les suffrages du public. Des concours plus solennels en faveur de la peinture et de la musique, furent établis à Delphes, à Corinthe, à Athenes et en d'autres lieux. Les villes de la Grece, qui n'avoient connu que la rivalité des armes, connurent celle des talens : la plupart prirent une nouvelle face, à l'exemple d'Athenes, qui les surpassa toutes en magnificence.

Périclès, voulant occuper un peuple redoutable à ses chefs dans les loisirs de la paix, résolut de consacrer à l'embellissement de la ville une grande partie des contributions que fournissoient les alliés pour soutenir la guerre contre les Perses, et qu'on avoit tenues jusqu'alors en réserve dans la citadelle. Il représenta qu'en faisant circuler ces richesses, elles procureroient à la nation l'abondance dans le moment, et une gloire immortelle pour l'avenir. Aussitôt les manufactures, les atteliers, les places publiques se remplirent d'une infinité d'ouvriers et de manœuvres, dont les travaux étoient dirigés par des artistes intelligens, d'après les dessins de Phidias. Ces ouvrages, qu'une grande puissance n'auroit osé entreprendre, et dont l'exécution sembloit exiger un long espace de temps, furent achevés par une petite république, dans l'espace de quelques années, sous l'administration d'un seul homme,

sans qu'une si étonnante diligence nuisît à leur élégance ou à leur solidité. Ils coûterent environ trois mille talens (1).

Pendant qu'on y travailloit, les ennemis de Periclès lui reprocherent de dissiper les finances de l'état. » Pensez-vous, dit-il un » jour à l'assemblée générale, que la dé» pense soit trop forte ! « Beaucoup trop, répondit-on. » Eh bien, reprit-il, elle rou» lera toute entiere sur mon compte, et » j'inscrirai mon nom sur ces monumens. » — Non, non, s'écria le peuple : qu'ils » soient construits aux dépens du trésor, » et n'épargnez rien pour les achever. «

Le goût des arts commençoit à s'introduire parmi un petit nombre de citoyens; celui des tableaux et des statues, chez les gens riches. La multitude juge de la force d'un état, par la magnificence qu'il étale. De là cette considération pour les artistes qui se distinguoient par d'heureuses hardiesses. On en vit qui travaillerent gratuitement pour la république, et on leur décerna des honneurs; d'autres qui s'enrichirent, soit en formant des éleves, soit en exigeant un tribut de ceux qui venoient dans leur attelier admirer les chefs-d'œuvres sortis de leurs mains. Quelques-uns, enor-

(1) Voyez la Note VIII à la fin du volume.

gueillis de l'approbation générale, trouverent une récompense plus flatteuse encore dans le sentiment de leur supériorité, et dans l'hommage qu'ils rendoient eux-mêmes à leurs propres talens : ils ne rougissoient pas d'inscrire sur leurs tableaux : » Il sera » plus aisé de le censurer, que de l'imiter. « Xeuxis parvint à une si grande opulence, que sur la fin de ses jours il faisoit présent de ses tableaux, sous prétexte que personne n'étoit en état de les payer. Parrhasius avoit une telle opinion de lui-même, qu'il se donnoit une origine céleste. A l'ivresse de leur orgueil, se joignoit celle de l'admiration publique.

Quoique les lettres aient été cultivées de meilleure heure et avec autant de succès que les arts, on peut avancer qu'à l'exception de la poésie, elles ont reçu moins d'encouragement parmi les Grecs. Ils ont montré de l'estime pour l'éloquence et pour l'histoire, parce que la premiere est nécessaire à la discussion de leurs intérêts, et la seconde à leur vanité : mais les autres branches de la littérature doivent leur accroissement plutôt à la vigueur du sol, qu'à la protection du gouvernement. On trouve en plusieurs villes des écoles d'athletes, entretenues aux dépens du public ; nulle part, des établissemens durables pour les exercices de l'esprit. Ce n'est que depuis quelque temps, que l'étude de l'arithméti-

que et de la géométrie fait partie de l'éducation, et que l'on commence à n'être plus effarouché des notions de la physique.

Sous Périclès, les recherches philosophiques furent sévérement proscrites par les Athéniens ; et tandis que les devins étoient quelquefois entretenus avec quelque distinction dans le Prytanée, les philosophes osoient à peine confier leurs dogmes à des disciples fideles. Ils n'étoient pas mieux accueillis chez les autres peuples. Partout, objets de haine ou de mépris, ils n'échappoient aux fureurs du fanatisme, qu'en tenant la vérité captive ; et à celles de l'envie, que par une pauvreté volontaire ou forcée. Plus tolérés aujourd'hui, ils sont encore surveillés de si près, qu'à la moindre licence la philosophie éprouveroit les mêmes outrages qu'autrefois.

On peut conclure de ces réflexions ; 1°. que les Grecs ont toujours plus honoré les talens qui servent à leurs plaisirs, que ceux qui contribuent à leur instruction ; 2°. que les causes physiques ont plus influé que les morales, sur le progrès des lettres ; les morales, plus que les physiques, sur celui des arts ; 3°. que les Athéniens ne sont pas fondés à s'attribuer l'origine, ou du moins la perfection des arts et des sciences. Vainement se flattent-ils d'ouvrir aux nations les routes brillantes de l'immortalité ; la nature ne paroît pas les

avoir distingués des autres Grecs, dans la distribution de ses faveurs. Ils ont créé le genre dramatique; ils ont eu de célebres orateurs, deux ou trois historiens, un très-petit nombre de peintres, de sculpteurs et d'architectes habiles: mais, dans presque tous les genres, le reste de la Grece peut leur opposer une foule de noms illustres. Je ne sais même si le climat de l'Attique est aussi favorable aux productions de l'esprit, que ceux de l'Ionie et de la Sicile.

Athenes est moins le berceau, que le séjour des talens. Ses richesses la mettent en état de les employer, et ses lumieres de les apprécier: l'éclat de ses fêtes, la douceur de ses lois, le nombre et le caractere facile de ses habitans, suffiroient pour fixer dans son enceinte des hommes avides de gloire, et auxquels il faut un théâtre, des rivaux et des juges.

Périclès se les attachoit par la supériorité de son crédit; Aspasie, par les charmes de sa conversation, l'un et l'autre par une estime éclairée. On ne pouvoit comparer Aspasie qu'à elle-même. Les Grecs furent encore moins étonnés de sa beauté que de son éloquence, que de la profondeur et des agrémens de son esprit. Socrate, Alcibiade, les gens de lettres et les artistes les plus renommés, les Athéniens et les Athéniennes les plus aimables, s'assembloient auprès de cette femme singuliere,

que et de la géométrie fait partie de l'éducation, et que l'on commence à n'être plus effarouché des notions de la physique.

Sous Périclès, les recherches philosophiques furent sévérement proscrites par les Athéniens ; et tandis que les devins étoient quelquefois entretenus avec quelque distinction dans le Prytanée, les philosophes osoient à peine confier leurs dogmes à des disciples fideles. Ils n'étoient pas mieux accueillis chez les autres peuples. Partout, objets de haine ou de mépris, ils n'échappoient aux fureurs du fanatisme, qu'en tenant la vérité captive ; et à celles de l'envie, que par une pauvreté volontaire ou forcée. Plus tolérés aujourd'hui, ils sont encore surveillés de si près, qu'à la moindre licence la philosophie éprouveroit les mêmes outrages qu'autrefois.

On peut conclure de ces réflexions ; 1°. que les Grecs ont toujours plus honoré les talens qui servent à leurs plaisirs, que ceux qui contribuent à leur instruction ; 2°. que les causes physiques ont plus influé que les morales, sur le progrès des lettres ; les morales, plus que les physiques, sur celui des arts ; 3°. que les Athéniens ne sont pas fondés à s'attribuer l'origine, ou du moins la perfection des arts et des sciences. Vainement se flattent-ils d'ouvrir aux nations les routes brillantes de l'immortalité ; la nature ne paroît pas les

NOTES.

NOTE I.

Sur les Dialectes dont Homere a fait usage. (Page 66.)

HOMERE emploie souvent les divers dialectes de la Grece. On lui en a fait un crime. C'est, dit-on, comme si un de nos écrivains mettoit à contribution le languedocien, le picard, et d'autres idiomes particuliers. Le reproche paroît bien fondé. Mais comment imaginer qu'avec l'esprit le plus facile et le plus fécond, Homere, se permettant des licences que n'oseroit prendre le moindre des poëtes, eût osé se former, pour construire ses vers, une langue bizarre, et capable de révolter non-seulement la postérité, mais son siecle même, quelque ignorant qu'on le suppose ? Il est donc plus naturel de penser qu'il s'est servi de la langue vulgaire de son temps.

Chez les anciens peuples de la Grece, les mêmes lettres firent d'abord entendre des sons plus ou moins âpres, plus ou moins ouverts ; les mêmes mots eurent plusieurs terminaisons, et se modifierent de plusieurs manieres. C'étoient des irrégularités, sans doute, mais assez ordinaires dans l'enfance des langues, et qu'avoient pu maintenir pendant plus long-temps parmi les Grecs, les fréquentes émigrations des peuples. Quand ces peuplades se furent irrévocablement fixées, certaines façons de parler devinrent particulieres à certains cantons ; et ce fut alors qu'on divisa la langue en des dialectes qui eux-mêmes étoient susceptibles de subdivisions. Les variations fréquentes que subis-

sent les mots dans les plus anciens monumens de notre langue, nous font présumer que la même chose est arrivée dans la langue grecque.

A cette raison générale, il faut en ajouter une qui est relative aux pays où Homere écrivoit. La colonie ionienne, qui, deux siecles avant ce poëte, alla s'établir sur les côtes de l'Asie mineure, sous la conduite de Nélée, fils de Codrus, étoit composée en grande partie des Ioniens du Péloponese; mais il s'y joignit aussi des habitans de Thebes, de la Phocide et de quelques autres pays de la Grece.

Je pense que de leurs idiomes mêlés entre eux, et avec ceux des Eoliens et des autres colonies grecques voisines de l'Ionie, se forma la langue dont Homere se servit. Mais dans la suite, par les mouvemens progressifs qu'éprouvent toutes les langues, quelques dialectes furent circonscrits en certaines villes, prirent des caracteres plus distincts, et conserverent néanmoins des variétés qui attestoient l'ancienne confusion. En effet, Hérodote, postérieur à Homere de quatre cents ans, reconnoît quatre subdivisions dans le dialecte qu'on parloit en Ionie.

NOTE II.

Sur Epiménide. (Page 84.)

Tout ce qui regarde Epiménide est plein d'obscurités. Quelques auteurs anciens le font venir à Athenes vers l'an 600 avant J. C. Platon est le seul qui fixe la date de ce voyage à l'an 500 avant la même ère. Cette difficulté a tourmenté les critiques modernes. On a dit que le texte de Platon étoit altéré; et il paroît qu'il ne l'est pas. On a dit qu'il falloit admettre deux Epiménides; et cette suppo-

sition est sans vraisemblance. Enfin, d'après quelques anciens auteurs qui donnent à Epiménide 154, 157, et même 299 années de vie, on n'a pas craint de dire qu'il avoit fait deux voyages à Athenes, l'un à l'âge de 40 ans, l'autre à l'âge de 150. Il est absolument possible que ce double voyage ait eu lieu; mais il l'est encore plus que Platon se soit trompé. Au reste, on peut voir Fabricius.

NOTE III.

Sur le pouvoir des peres à Athenes. (Page 98.)

QUAND on voit Solon ôter aux peres le pouvoir de vendre leurs enfans, comme ils faisoient auparavant, on a de la peine à se persuader qu'il leur ait attribué celui de leur donner la mort, comme l'ont avancé d'anciens écrivains postérieurs à ce législateur. J'aime mieux m'en rapporter au témoignage de Denys d'Halicarnasse, qui, dans ses Antiquités romaines, observe que, suivant les lois de Solon, de Pittacus et de Charondas, les Grecs ne permettoient aux peres que de déshériter leurs enfans, ou de les chasser de leurs maisons, sans qu'ils pussent leur infliger des peines plus graves. Si, dans la suite, les Grecs ont donné plus d'extension au pouvoir paternel, il est à présumer qu'ils en ont puisé l'idée dans les lois romaines.

NOTE IV.

Sur la Chanson d'Harmodius et d'Aristogiton. (Page 120.)

ATHÉNÉE a rapporté une des chansons compo-

sent les mots dans les plus anciens monumens de notre langue, nous font présumer que la même chose est arrivée dans la langue grecque.

A cette raison générale, il faut en ajouter une qui est relative aux pays où Homere écrivoit. La colonie ionienne, qui, deux siecles avant ce poëte, alla s'établir sur les côtes de l'Asie mineure, sous la conduite de Nélée, fils de Codrus, étoit composée en grande partie des Ioniens du Péloponese; mais il s'y joignit aussi des habitans de Thebes, de la Phocide et de quelques autres pays de la Grece.

Je pense que de leurs idiomes mêlés entre eux, et avec ceux des Eoliens et des autres colonies grecques voisines de l'Ionie, se forma la langue dont Homere se servit. Mais dans la suite, par les mouvemens progressifs qu'éprouvent toutes les langues, quelques dialectes furent circonscrits en certaines villes, prirent des caracteres plus distincts, et conserverent néanmoins des variétés qui attestoient l'ancienne confusion. En effet, Hérodote, postérieur à Homere de quatre cents ans, reconnoît quatre subdivisions dans le dialecte qu'on parloit en Ionie.

NOTE II.

Sur Epiménide. (Page 84.)

TOUT ce qui regarde Epiménide est plein d'obscurités. Quelques auteurs anciens le font venir à Athenes vers l'an 600 avant J. C. Platon est le seul qui fixe la date de ce voyage à l'an 500 avant la même ère. Cette difficulté a tourmenté les critiques modernes. On a dit que le texte de Platon étoit altéré; et il paroît qu'il ne l'est pas. On a dit qu'il falloit admettre deux Epiménides; et cette suppo-

sition est sans vraisemblance. Enfin, d'après quelques anciens auteurs qui donnent à Epiménide 154, 157, et même 299 années de vie, on n'a pas craint de dire qu'il avoit fait deux voyages à Athenes, l'un à l'âge de 40 ans, l'autre à l'âge de 150. Il est absolument possible que ce double voyage ait eu lieu; mais il l'est encore plus que Platon se soit trompé. Au reste, on peut voir Fabricius.

NOTE III.

Sur le pouvoir des peres à Athenes. (Page 98.)

QUAND on voit Solon ôter aux peres le pouvoir de vendre leurs enfans, comme ils faisoient auparavant, on a de la peine à se persuader qu'il leur ait attribué celui de leur donner la mort, comme l'ont avancé d'anciens écrivains postérieurs à ce législateur. J'aime mieux m'en rapporter au témoignage de Denys d'Halicarnasse, qui, dans ses Antiquités romaines, observe que, suivant les lois de Solon, de Pittacus et de Charondas, les Grecs ne permettoient aux peres que de déshériter leurs enfans, ou de les chasser de leurs maisons, sans qu'ils pussent leur infliger des peines plus graves. Si, dans la suite, les Grecs ont donné plus d'extension au pouvoir paternel, il est à présumer qu'ils en ont puisé l'idée dans les lois romaines.

NOTE IV.

Sur la Chanson d'Harmodius et d'Aristogiton. (Page 120.)

ATHÉNÉE a rapporté une des chansons compo-

sées en l'honneur d'Harmodius et d'Aristogiton ; et M. de la Nauze l'a traduite de cette maniere.

» Je porterai mon épée couverte de feuilles de » myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton, » quand ils tuerent le tyran, et qu'ils établirent » dans Athenes l'égalité des lois.

» Cher Harmodius, vous n'êtes point encore » mort : on dit que vous êtes dans les îles des bien- » heureux, où sont Achille aux pieds légers, et » Diomede ce vaillant fils de Tydée.

» Je porterai mon épée couverte de feuilles de » myrte, comme firent Harmodius et Aristogi- » ton, lorsqu'ils tuerent le tyran Hipparque, dans » le temps des Panathénées.

» Que votre gloire soit éternelle, cher Harmo- » dius, cher Aristogiton, parce que vous avez tué » le tyran, et établi dans Athenes l'égalité des lois. «

NOTE V.

Sur les trésors des rois de Perse.
(Page 135.)

On voit par ce qui est dit dans le texte, pourquoi Alexandre trouva de si grandes sommes accumulées dans les trésors de Persépolis, de Suze, de Pasagarda, etc. Je ne sais pourtant s'il faut s'en rapporter à Justin, lorsqu'il dit qu'aprés la conquête de la Perse, Alexandre tiroit tous les ans de ses nouveaux sujets, 300 mille talens ; ce qui feroit environ 1,620 millions de notre monnoie.

NOTE VI.

Sur les ponts de bateaux construits sur l'Hellespont, par ordre de Xerxès. (Page 158.)

Ces deux ponts commençoient à Abydos, et se terminoient un peu au-dessous de Sestus. On a reconnu, dans ces derniers temps, que ce trajet, le plus resserré de tout le détroit, n'est que d'environ 375 toises et demie. Les ponts ayant 7 stades de longueur, M. d'Anville en a conclu que ces stades n'étoient que de 51 toises.

NOTE VII.

Sur le nombre des troupes grecques que Léonidas commandoit aux Thermopyles. (Page 171.)

(Page 171.)

Je vais mettre sous les yeux du lecteur les calculs d'Hérodote, de Pausanias et de Diodore.

Troupes du Péloponese.

Suivant Hérodote.		*Suivant Pausanias.*		*Suivant Diodore.*	
Spartiates.....	300	Spartiates......	300	Spartiates.......	300
Tégéates.........	500	Tégéates.........	500	Lacédémoniens.	700
Mantinéens.....	500	Mantinéens.....	500		
Orchoméniens.	120	Orchoméniens.	120		
Arcadiens.......	1000	Arcadiens......	1000		
Corinthiens.....	400	Corinthiens....	400		
Phliontiens.....	200	Pliontiens.......	200	Autres Nations	
Myccéniens......	80	Mycéniens......	80	du Péloponese.	3000
Total.....	3100	Total.....	3100	Total....	4000

Autres nations de la Grece.

Thespiens.......	700	Thespiens.......	700	Milésiens.......	1000
Thébains........	400	Thébains.......	400	Thébains........	400
Phocéens.........	1000	Phocéens.........	1000	Phocéens........	1000
Locriens-Opontiens.		Locriens.........	6000	Locriens.........	1000
Total.....	5200	Total....	11200	Total....	7400

Ainsi, selon Hérodote, les villes du Péloponese fournirent 3100 soldats, les Thespiens 700, les Thébains 400, les Phocéens 1000; total 5200, sans compter les Locriens-Opontiens, qui marcherent en corps.

Pausanias suit pour les autres nations le calcul d'Hérodote, et conjecture que les Locriens étoient au

au nombre de 6000; ce qui donne pour le total 11200 hommes.

Suivant Diodore, Léonidas se rendit aux Thermopyles à la tête de 4000 hommes, parmi lesquels étoient 300 Spartiates et 700 Lacédémoniens. Il ajoute que ce corps fut bientôt renforcé de 1000 Milésiens, de 400 Thébains, de 1000 Locriens, et d'un nombre presque égal de Phocéens; total, 7400 hommes. D'un autre côté, Justin et d'autres auteurs disent que Léonidas n'avoit que 4000 hommes.

Ces incertitudes disparoîtroient peut-être, si nous avions toutes les inscriptions qui furent gravées après la bataille, sur cinq colonnes placées aux Thermopyles. Nous avons encore celle du devin Mégistias; mais elle ne fournit aucune lumiere. On avoit consacré les autres aux soldats des différentes nations. Sur celle des Spartiates, il est dit qu'ils étoient 300; sur une autre, on annonce que 4,000 soldats du Péloponese avoient combattu contre 3000,000 de Perses. Celle des Locriens est citée par Strabon, qui ne la rapporte point; le nombre de leurs soldats devoit s'y trouver. Nous n'avons pas la derniere, qui sans doute étoit pour les Thespiens; car elle ne pouvoit regarder ni les Phocéens qui ne combattirent pas, ni les Thébains qui s'étoient rangés du parti de Xerxès lorsqu'on dressa ces monumens.

Voici maintenant quelques réflexions pour concilier les calculs précédens.

1°. Il est clair que Justin s'en est rapporté uniquement à l'inscription dressée en l'honneur des peuples du Péloponese, lorsqu'il n'a donné que 4000 hommes à Léonidas.

2°. Hérodote ne fixe pas le nombre des Locriens. Ce n'est que par une légere conjecture, que Pausanias le porte à 6000. On peut lui opposer d'a-

bord Strabon, qui dit positivement que Léonidas n'avoit reçu des peuples voisins qu'une petite quantité de soldats; ensuite Diodore de Sicile, qui, dans son calcul, n'admet que 1000 Locriens.

3°. Dans l'énumération de ces troupes, Diodore a omis les Thespiens, quoiqu'il en fasse mention dans le cours de sa narration. Au lieu des Thespiens, il a compté 1000 Milésiens. On ne connoît dans le continent de la Grece aucun peuple qui ait porté ce nom. Paulmier a pensé qu'il falloit substituer le nom de Maliens à celui de Milésiens. Ces Maliens s'étoient d'abord soumis à Xerxès; et, comme on seroit étonné de les voir réunis avec les Grecs, Paulmier suppose, d'après un passage d'Hérodote, qu'ils ne se déclarerent ouvertement pour les Perses, qu'après le combat des Thermopyles. Cependant, est-il à présumer qu'habitant un pays ouvert, ils eussent osé prendre les armes contre une nation puissante, à laquelle ils avoient fait serment d'obéir? Il est beaucoup plus vraisemblable que, dans l'affaire des Thermopyles, ils ne fournirent des secours ni aux Grecs, ni aux Perses; et qu'après le combat, ils joignirent quelques vaisseaux à la flotte de ces derniers. De quelque maniere que l'erreur se soit glissée dans le texte de Diodore, je suis porté à croire qu'au lieu de 1000 Milésiens, il faut lire 700 Thespiens.

4°. Diodore joint 700 Lacédémoniens aux 300 Spartiates; et son témoignage est clairement confirmé par celui d'Isocrate. Hérodote n'en parle pas, peut-être parce qu'ils ne partirent qu'après Léonidas. Je crois devoir les admettre. Outre l'autorité de Diodore et d'Isocrate, les Spartiates ne sortoient guere sans être accompagnés d'un corps de Lacédémoniens. De plus, il est certain que ceux du Péloponese fournirent 4000 hommes: ce nom-

bre étoit clairement exprimé dans l'inscription placée sur leur tombeau; et cependant Hérodote n'en compte que 3100, parce qu'il n'a pas cru devoir faire mention des 700 Lacédémoniens qui, suivant les apparences, vinrent joindre Léonidas aux Thermopyles.

D'après ces remarques, donnons un résultat. Hérodote porte le nombre des combattans à 5200. Ajoutons d'une part 700 Lacédémoniens, et de l'autre, les Locriens dont il n'a pas spécifié le nombre, et que Diodore ne fait monter qu'à 1000; nous aurons 6900 hommes.

Pausanias compte 11200 hommes. Ajoutons les 700 Lacédémoniens qu'il a omis à l'exemple d'Hérodote, et nous aurons 11900 hommes. Réduisons avec Diodore, les 6000 Locriens à 1000, et nous aurons pour le total 6900.

Le calcul de Diodore nous donne 7400 hommes. Si nous changeons les 1000 Milésiens en 700 Thespiens, nous aurons 7100 hommes. Ainsi, on peut dire en général que Léonidas avoit avec lui environ 7000 hommes.

Il paroît par Hérodote, que les Spartiates étoient, suivant l'usage, accompagnés d'Ilotes. Les anciens auteurs ne les ont pas compris dans leurs calculs; peut-être ne passoient-ils pas le nombre de 300.

Quand Léonidas apprit qu'il alloit être tourné, il renvoya la plus grande partie de ses troupes; il ne garda que les Spartiates, les Thespiens et les Thébains, ce qui faisoit un fonds de 1400 hommes: mais la plupart avoient péri dans les premieres attaques; et si nous en croyons Diodore, Léonidas n'avoit plus que 500 soldats quand il prit le parti d'attaquer le camp des Perses.

NOTE VIII.

Sur ce que coûterent les monumens construits par ordre de Périclès. (Page 313.)

Thucydide fait entendre qu'ils avoient coûté 3700 talens, et comprend dans son calcul, non-seulement la dépense des Propylées et des autres édifices construits par ordre de Périclès, mais encore celle du siege de Potidée. Ce siege, dit-il ailleurs, coûta 2000 talens. Il n'en resteroit donc que 1700 mille pour les ouvrages ordonnés par Périclès : or, un auteur ancien rapporte que les Propylées seuls coûterent 2012 talens.

Pour résoudre cette difficulté, observons que Thucydide ne nous a donné l'état des finances d'Athenes, que pour le moment précis où la guerre du Péloponese fut résolue; qu'à cette époque le siege de Potidée commençoit à peine ; qu'il dura deux ans, et que l'historien, dans le premier passage, n'a parlé que des premieres dépenses de ce siege. Et supposant qu'elles se montassent alors à 700 talens, nous destinerons les autres 3000 aux ouvrages dont Périclès embellit la ville. 3000 talens, à 5400 livres chaque talent, font de notre monnoie 16,200,000 livres; mais comme, du temps de Périclès, le talent pouvoit valoir 300 livres de plus, nous aurons 17,100,000 livres.

FIN DU TOME PREMIER.

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS EN GRECE.

TOME II.



VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS EN GRECE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIEME SIECLE AVANT L'ERE VULGAIRE ;

PAR J. J. BARTHÉLEMY.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1810.

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS EN GRECE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIEME SIECLE AVANT JESUS-CHRIST.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Scythie. La Chersonese taurique (1). Le Pont-Euxin (2). Etat de la Grece (depuis la prise d'Athenes l'an 404 avant Jesus-Christ, jusqu'au moment du Voyage). Le Bosphore de Thrace. Arrivée à Byzance (3).

ANACHARSIS, scythe de nation, fils de Toxaris, est l'auteur de cet ouvrage qu'il adresse à ses amis. Il commence par leur

(1) La Crimée. (2) La Mer Noire. (3) Constantinople.

exposer les motifs qui l'engagerent à voyager.

Vous savez que je descends du sage Anacharsis, si célebre parmi les Grecs, et si indignement traité chez les Scythes. L'histoire de sa vie et de sa mort m'inspira, dès ma plus tendre enfance, de l'estime pour la nation qui avoit honoré ses vertus, et de l'éloignement pour celle qui les avoit méconnues.

Ce dégoût fut augmenté par l'arrivée d'un esclave grec dont je fis l'acquisition. Il étoit d'une des principales familles de Thebes en Béotie. Environ trente-six ans (1) auparavant, il avoit suivi le jeune Cyrus dans l'expédition que ce prince entreprit contre son frere Artaxerxès, roi de Perse. Fait prisonnier dans un de ces combats que les Grecs furent obligés de livrer en se retirant, il changea souvent de maître, traîna ses fers chez différentes nations, et parvint aux lieux que j'habitois.

Plus je le connus, plus je sentis l'ascendant que les peuples éclairés ont sur les autres peuples. Timagene, c'étoit le nom du thébain, m'attiroit et m'humilioit par les charmes de sa conversation, et par la supériorité de ses lumieres. L'histoire des Grecs, leurs mœurs, leurs gouvernemens, leurs sciences, leurs arts, leurs fêtes, leurs

---

(1) L'an 400 avant J. C.

spectacles, étoient le sujet intarissable de nos entretiens. Je l'interrogeois, je l'écoutois avec transport : je venois d'entrer dans ma dix-huitieme année ; mon imagination ajoutoit les plus vives couleurs à ses riches tableaux. Je n'avois vu jusqu'alors que des tentes, des troupeaux et des déserts. Incapable désormais de supporter la vie errante que j'avois menée, et l'ignorance profonde à laquelle j'étois condamné, je résolus d'abandonner un climat où la nature se prêtoit à peine aux besoins de l'homme, et une nation qui ne me paroissoit avoir d'autres vertus que de ne pas connoître tous les vices.

J'ai passé les plus belles années de ma vie en Grece, en Egypte et en Perse ; mais c'est dans le premier de ces pays que j'ai fait le plus long séjour. J'ai joui des derniers momens de sa gloire, et je ne l'ai quitté qu'après avoir vu sa liberté expirer dans la plaine de Chéronée. Pendant que je parcourois ses provinces, j'avois soin de recueillir tout ce qui méritoit quelque attention. C'est d'après ce journal, qu'à mon retour en Scythie, j'ai mis en ordre la relation de mon voyage. Peut-être seroit-elle plus exacte, si le vaisseau sur lequel j'avois fait embarquer mes livres n'avoit pas péri dans le Pont-Euxin.

Vous, que j'eus l'avantage de connoître dans mon voyage de Perse, Arsame, Phé-

[illegible] mêler à mes [illegible] à ma vue, [illegible] lorsque l'a- [illegible] reconnais- [illegible] ouvrages. [illegible] beau séjour [illegible] ; je [illegible] toujours sous [illegible] les momens [illegible] jamais. Il [illegible] de mes jours ; et [illegible] ma mort, c'est que, sur la pierre qui couvrira ma cendre, on grave profondément ces mots. IL OBTINT LES BONTÉS D'ARSAME ET DE PHÉDIME.

Vers la fin de la première année de la [illegible] (1), je partis avec Timagène, à qui je venois de rendre la liberté. Après avoir traversé de vastes solitudes, nous arrivâmes sur les bords du Tanaïs (2), près de l'endroit où il se jette dans une espèce de mer connue sous le nom de Lac ou de Palus Méotide. Là, nous étant embarqués, nous nous rendîmes à la ville de Panticapée, située sur une hauteur, vers l'entrée du détroit qu'on nomme le Bosphore

(1) Au mois d'avril de l'an 363 avant J. C.
(2) Le Don.

Cimmérien ;

Cimmérien, et qui joint le lac au Pont-Euxin.

Cette ville, où les Grecs établirent autrefois une colonie, est devenue la capitale d'un petit empire qui s'étend sur la côte orientale de la Chersonese taurique. Leucon y régnoit depuis environ trente ans. C'étoit un prince magnifique et généreux, qui plus d'une fois avoit dissipé des conjurations et remporté des victoires par son courage et son habileté. Nous ne le vîmes point : il étoit à la tête de son armée. Quelque temps auparavant, ceux d'Héraclée en Bithynie s'étoient présentés avec une puissante flotte, pour tenter une descente dans ses états. Leucon, s'appercevant que ses troupes s'opposoient foiblement au projet de l'ennemi, plaça derriere elles un corps de Scythes, avec ordre de les charger si elles avoient la lâcheté de reculer.

On citoit de lui un mot dont je frissonne encore. Ses favoris, par de fausses accusations, avoient écarté plusieurs de ses amis, et s'étoient emparé de leurs biens : il s'en apperçut enfin; et l'un d'eux ayant hasardé une nouvelle délation : » Malheureux, lui » dit-il, je te ferois mourir, si des scélé» rats tels que toi n'étoient nécessaires aux » despotes. «

La Chersonese taurique produit du blé en abandance : la terre, à peine effleurée par le soc de la charrue, y rend trente pour un.

Les Grecs y font un si grand commerce, que le roi s'étoit vu forcé d'ouvrir à Théodosie (1), autre ville du Bosphore, un port capable de contenir cent vaisseaux. Les marchands athéniens abordoient en foule, soit dans cette place, soit à Panticapée. Ils n'y payoient aucun droit, ni d'entrée, ni de sortie; et la république, par reconnoissance, avoit mis ce prince et ses enfans au nombre de ses citoyens (2).

Nous trouvâmes un vaisseau de Lesbos près de mettre à la voile. Cléomede, qui le commandoit, consentit à nous prendre sur son bord. En attendant le jour du départ, j'allois, je venois : je ne pouvois me rassasier de revoir la citadelle, l'arsenal, le port, les vaisseaux, leurs agrès, leurs manœuvres; j'entrois au hasard dans les maisons des particuliers, dans les manufactures, dans les moindres boutiques; je sortois de la ville, et mes yeux restoient fixés sur des vergers couverts de fruits, sur des campagnes enrichies de moissons. Mes sensations étoient vives, mes récits animés. Je ne pouvois me plaindre de n'avoir pas de témoins de mon bonheur; j'en parlois à tout le monde. Tout ce qui me frappoit, je courois l'annoncer à Timagene, comme une

(1) Aujourd'hui Caffa.
(2) Voyez la Note I à la fin du volume.

découverte pour lui, ainsi que pour moi: je lui demandois si le lac Méotide n'étoit pas la plus grande des mers; si Panticapée n'étoit pas la plus belle ville de l'univers.

Dans le cours de mes voyages, et surtout au commencement, j'éprouvois de pareilles émotions toutes les fois que la nature ou l'industrie m'offroit des objets nouveaux; et lorsqu'ils étoient faits pour élever l'ame, mon admiration avoit besoin de se soulager par des larmes que je ne pouvois retenir, ou par des excès de joie que Timagene ne pouvoit modérer. Dans la suite ma surprise, en s'affoiblissant, a fait évanouir les plaisirs dont elle étoit la source; et j'ai vu avec peine, que nous perdons du côté des sensations, ce que nous gagnons du côté de l'expérience.

Je ne décrirai point les mouvemens dont je fus agité, lorsque à la sortie du Bosphore Cimmérien, la mer, qu'on nomme Pont-Euxin, se développa insensiblement à mes regards. C'est un immense bassin, presque partout entouré de montagnes plus ou moins éloignées du rivage, et dans lequel près de quarante fleuves versent les eaux d'une partie de l'Asie et de l'Europe. Sa longueur, dit-on, est de onze mille cent stades (1), sa plus grande largeur, de trois mille trois

---

(1) Environ quatre cents dix-neuf lieues et demie.

cents. (1) Sur ses bords habitent des nations qui different entre elles d'origine, de mœurs et de langage. On y trouve par intervalles, et principalement sur les côtes méridionales, des villes grecques fondées par ceux de Milet, de Mégare et d'Athenes, la plupart construites dans des lieux fertiles et propres au commerce. A l'est est la Colchide, célebre par le voyage des Argonautes, que les fables ont embelli, et qui fit mieux connoître aux Grecs ces pays éloignés.

Les fleuves qui se jettent dans le Pont, le couvrent de glaçons dans les grands froids, adoucissent l'amertume de ses eaux, y portent une énorme quantité de limon et de substances végétales qui attirent et engraissent les poissons. Les thons, les turbots et presque toutes les especes, y vont déposer leur frai, et s'y multiplient d'autant plus, que cette mer ne nourrit point de poissons voraces et destructeurs. Elle est souvent enveloppée de vapeurs sombres, et agitée par des tempêtes violentes. On choisit, pour y voyager, la saison où les naufrages sont moins fréquens. Elle n'est pas profonde, excepté vers sa partie orientale, où la nature a creusé des abîmes dont la sonde ne peut trouver le fond.

Pendant que Cléomene nous instruisoit de

(1) Environ cent vingt-quatre lieues trois-quarts.

ces détails, il traçoit sur ses tablettes le circuit du Pont-Euxin. Quand il l'eut terminé : Vous avez, lui dis-je, figuré, sans vous en appercevoir, l'arc dont nous nous servons en Scythie ; telle est précisément sa forme : mais je ne vois point d'issue à cette mer. Elle ne communique aux autres, répondit-il, que par un canal à peu près semblable à celui d'où nous venons de sortir.

Au lieu de nous y rendre en droiture, Cléomede, craignant de s'éloigner des côtes, dirigea sa route vers l'ouest, et ensuite vers le sud. Nous nous entretenions, en les suivant, des nations qui les habitent : nous vîmes quelquefois les troupeaux s'approcher du rivage de la mer, parce qu'elle leur présente une boisson aussi agréable que salutaire. On nous dit qu'en hiver, quand la mer est prise, les pêcheurs de ces cantons dressent leurs tentes sur sa surface, et jettent leurs lignes à travers des ouvertures pratiquées dans la glace. On nous montra de loin l'embouchure du Borysthene (1), celle de l'Ister (2), et de quelques autres fleuves. Nous passions souvent la nuit à terre, et quelquefois à l'ancre.

Un jour Cléomede nous dit qu'il avoit lu autrefois l'histoire de l'expédition du jeune

(1) Aujourd'hui le Dnieper.
(2) Le Danube.

Cyrus. La Grece s'est donc occupée de nos malheurs, dit Timagene ? ils sont moins amers pour ceux qui ont eu la fatalité d'y survivre. Et quelle est la main qui en traça le tableau ? Ce fut, répondit Cléomede, l'un des généraux qui ramenerent les Grecs dans leur patrie, Xénophon d'Athenes. Hélas ! reprit Timagene, depuis environ trente-sept ans que le sort me sépara de lui, voici la premiere nouvelle que j'ai de son retour. Ah ! qu'il m'eût été doux de le revoir, après une si longue absence ! mais je crains bien que la mort.....

Rassurez-vous, dit Cléomede ; il vit encore. Que les dieux soient bénis ! reprit Timagene. Il vit, il recevra les embrassemens d'un soldat, d'un ami, dont il sauva plus d'une fois les jours. Sans doute que les Athéniens l'ont comblé d'honneurs ? Ils l'ont exilé, répondit Cléomede, parce qu'il paroissoit trop attaché aux Lacédémoniens. — Mais du moins, dans sa retraite, il attire les regards de toute la Grece ? — Non ; ils sont tous fixés sur Epaminondas de Thebes. — Epaminondas ! Son âge ? le nom de son pere ? — Il a près de cinquante ans ; il est fils de Polymnis, et frere de Caphisias. C'est lui, reprit Timagene avec émotion, c'est lui-même. Je l'ai connu dès son enfance. Ses traits sont encore présens à mes yeux : les liens du sang nous unirent de bonne heure. Je n'avois que quelques années de

plus que lui : il fut élevé dans l'amour de la pauvreté, dans l'amour de la vertu. Jamais des progrès plus rapides dans les exercices du corps, dans ceux de l'esprit. Ses maîtres ne suffisoient pas au besoin qu'il avoit de s'instruire. Je m'en souviens : nous ne pouvions l'arracher de la compagnie d'un Pythagoricien triste et sévere, nommé Lysis. Epaminondas n'avoit que douze à treize ans, quand je me rendis à l'armée de Cyrus : il laissoit quelquefois échapper les traits d'un grand caractere. On prévoyoit l'ascendant qu'il auroit un jour sur les autres hommes. Excusez mon importunité : comment a-t-il rempli de si belles espérances ?

Cléomede répondit : Il a élevé sa nation ; et par ses exploits, elle est devenue la premiere puissance de la Grece. O Thebes ! s'écria Timagene, ô ma patrie ! heureux séjour de mon enfance ! plus heureux Epaminondas !..... Un saisissement involontaire l'empêcha d'achever. Je m'écriai à mon tour : Oh ! que l'on mérite d'être aimé, quand on est si sensible ! Et me jetant à son cou : Mon cher Timagene, lui dis-je, puisque vous prenez tant d'intérêt aux lieux où le hasard vous a fait naître, quels doivent être vos sentimens pour les amis que vous choisissez vous-même ! Il me répondit, en me serrant la main : Je vous ai souvent parlé de cet amour inaltérable que les Grecs conservent pour leur patrie. Vous aviez de la

peine à le concevoir : vous voyez, à mes pleurs, s'il est profond et sincere. Il pleuroit en effet.

Après quelques momens de silence, il demanda comment s'étoit opérée une révolution si glorieuse aux Thébains. Vous n'attendez pas de moi, dit Cléomede, le détail circonstancié de tout ce qui s'est passé depuis votre départ. Je m'attacherai aux principaux événemens : ils suffiront pour vous instruire de l'état actuel de la Grece.

Vous aurez su que, par la prise d'Athenes (1), toutes nos républiques se trouverent, en quelque maniere, asservies aux Lacédémoniens ; que les unes furent forcées de solliciter leur alliance, et les autres de l'accepter. Les qualités brillantes et les exploits éclatans d'Agésilas, roi de Lacédémone, sembloient les menacer d'un long esclavage. Appelé en Asie au secours des Ioniens, qui, s'étant déclarés pour le jeune Cyrus, avoient à redouter la vengeance d'Artaxerxès, il battit plusieurs fois les généraux de ce prince, et ses vues s'étendant avec ses succès, il rouloit déja dans sa tête le projet de porter ses armes en Perse, et d'attaquer le grand-roi jusques sur son trône.

Artaxerxès détourna l'orage. Des sommes d'argent distribuées dans plusieurs villes de

---

(1) L'an 404 avant J. C.

la Grece, les détacherent des Lacédémoniens. Thebes, Corinthe, Argos et d'autres peuples, formerent une ligue puissante, et rassemblerent leurs troupes dans les champs de Coronée en Béotie (1) : elles en vinrent bientôt aux mains avec celles d'Agésilas, qu'un ordre de Lacédémone avoit obligé d'interrompre le cours de ses exploits. Xénophon, qui combattit auprès de ce prince, disoit qu'il n'avoit jamais vu une bataille si meurtriere. Les Lacédémoniens eurent l'honneur de la victoire; les Thébains, celui de s'être retirés sans prendre la fuite.

Cette victoire, en affermissant la puissance de Sparte, fit éclore de nouveaux troubles, de nouvelles ligues. Parmi les vainqueurs même, les uns étoient fatigués de leurs succès; les autres, de la gloire d'Agésilas. Ces derniers, ayant à leur tête le spartiate Antalcidas, proposerent au roi Artaxerxès de donner la paix aux nations de la Grece. Leurs députés s'assemblerent; et Téribaze, satrape d'Ionie, leur déclara les volontés de son maître conçues en ces termes (2) :

» Le roi Artaxerxès croit qu'il est de la
» justice, 1.° que les villes grecques d'Asie,
» ainsi que les îles de Clazomene et de Chy-

---

(1) L'an 393 avant J. C.
(2) L'an 387 avant J. C.

» pre, demeurent réunies à son empire
» 2.° que les autres villes grecques soient
» libres, à l'exception des iles de Lemnos
» d'Imbros et de Scyros, qui appartiendront
» aux Atheniens. Il joindra ses forces à
» celles des peuples qui accepteront ces con-
» ditions, et les emploiera contre ceux qui
» refuseront d'y souscrire. «

L'exécution d'un traité destiné à changer le systéme politique de la Grece fut confiée aux Lacedemoniens, qui en avoient conçu l'idée et reglé les articles. Par le premier, ils ramenoient sous le joug des Perses les Grecs de l'Asie, dont la liberté avoit fait répandre tant de sang depuis près d'un siecle; par le second, en obligeant les Thébains à reconnoitre l'indépendance des villes de la Béotie, ils affoiblissoient la seule puissance qui fût peut-être en état de s'opposer à leurs projets : aussi les Thébains, ainsi que les Argiens, n'accéderent-ils au traité que lorsqu'ils y furent contraints par la force. Les autres republiques le reçurent sans opposition, et quelques-unes même avec empressement.

Peu d'années après (1), le spartiate Phébidas, passant dans la Béotie avec un corps de troupes, les fit camper auprès de Thebes. La ville étoit divisée en deux factions, ayant

(1) L'an 382 avant J. C.

chacune un des principaux magistrats à sa tête. Léontiadès, chef du parti dévoué aux Lacédémoniens, engagea Phébidas à s'emparer de la citadelle, et lui en facilita les moyens. C'étoit en pleine paix, et dans un moment où, sans crainte, sans soupçons, les Thébains célébroient la fête de Cérès. Une si étrange perfidie devint plus odieuse par les cruautés exercées sur les citoyens fortement attachés à leur patrie : quatre cents d'entre eux chercherent un asyle auprès des Athéniens : Isménias, chef de ce parti, avoit été chargé de fers et mis à mort sous de vains prétextes.

Un cri général s'éleva dans la Grece. Les Lacédémoniens frémissoient d'indignation; ils demandoient avec fureur si Phébidas avoit reçu des ordres pour commettre un pareil attentat. Agésilas répond qu'il est permis à un général d'outre-passer ses pouvoirs quand le bien de l'état l'exige, et qu'on ne doit juger de l'action de Phébidas que d'après ce principe. Léontiadès se trouvoit alors à Lacédémone : il calma les esprits, en les aigrissant contre les Thébains. Il fut décidé qu'on garderoit la citadelle de Thebes, et que Phébidas seroit condamné à une amende de cent mille drachmes (1).

Ainsi, dit Timagene en interrompant

(1) Quatre-vingt-dix mil[illegible]es.

Cléomede, Lacédémone profita du crime, et punit le coupable. Et quelle fut alors la conduite d'Agésilas ? On l'accusa, répondit Cléomede, d'avoir été l'auteur secret de l'entreprise, et du décret qui en avoit consommé l'iniquité. Vous m'aviez inspiré de l'estime pour ce prince, reprit Timagene ; mais après une pareille infamie.....

Arrêtez, lui dit Cléomede : apprenez que le vertueux Xénophon n'a cessé d'admirer, d'estimer et d'aimer Agésilas. J'ai moi-même fait plusieurs campagnes sous ce prince. Je ne vous parle pas de ses talens militaires : vous verrez ses trophées élevés dans plusieurs provinces de la Grece et de l'Asie. Mais je puis vous protester qu'il étoit adoré des soldats, dont il partageoit les travaux et les dangers ; que, dans son expédition d'Asie, il étonnoit les barbares par la simplicité de son extérieur et par l'élévation de ses sentimens ; que dans tous les temps il nous étonnoit par de nouveaux traits de désintéressement, de frugalité, de modération et de bonté ; qu'oubliant sa grandeur, sans craindre que les autres l'oubliassent, il étoit d'un accès facile, d'une familiarité touchante, sans fiel, sans jalousie, toujours prêt à écouter nos plaintes ; enfin, le Spartiate le plus rigide n'avoit pas des mœurs plus austeres ; l'Athénien le plus aimable n'eut jamais plus d'agrément dans l'esprit.

Je

Je n'ajoute qu'un trait à cet éloge : dans ces conquêtes brillantes qu'il fit en Asie, son premier soin fut toujours d'adoucir le sort des prisonniers, et de rendre la liberté aux esclaves.

Eh! qu'importent toutes ces qualités, répliqua Timagene, s'il les a ternies en souscrivant à l'injustice exercée contre les Thébains ? Cependant, répondit Cléomede, il regardoit la justice comme la premiere des vertus. J'avoue qu'il la violoit quelquefois ; et sans prétendre l'excuser, j'observe que ce n'étoit qu'en faveur de ses amis, jamais contre ses ennemis. Il changea de conduite à l'égard des Thébains, soit que toutes les voies lui parussent légitimes pour abattre une puissance rivale de Sparte, soit qu'il crût devoir saisir l'occasion de venger ses injures personnelles. Il s'étoit rendu maître de toutes les passions, à l'exception d'une seule qui le maîtrisoit, et qui, enrichie de la dépouille des autres, étoit devenue tyrannique, injuste, incapable de pardonner une offense. C'étoit un amour excessif de la gloire ; et ce sentiment, les Thébains l'avoient blessé plus d'une fois, surtout lorsqu'ils déconcerterent le projet qu'il avoit conçu de détrôner le roi de Perse.

Le décret des Lacédémoniens fut l'époque de leur décadence : la plupart de leurs alliés les abandonnerent ; et trois ou quatre ans

après (1), les Thébains briserent un joug odieux. Quelques citoyens intrépides détruisirent dans une nuit, dans un instant, les partisans de la tyrannie; et le peuple ayant secondé leurs premiers efforts, les Spartiates évacuerent la citadelle. L'un des bannis, le jeune Pélopidas, fut un des premiers auteurs de cette conjuration. Il étoit distingué par sa naissance et par ses richesses; il le fut bientôt par des actions dont l'éclat rejaillit sur sa patrie.

Toute voix de conciliation se trouvoit désormais interdite aux deux nations. La haine des Thébains s'étoit prodigieusement accrue, parce qu'ils avoient essuyé un outrage sanglant; celle des Lacédémoniens, parce qu'ils l'avoient commis. Quoique ces derniers eussent plusieurs guerres à soutenir, ils firent quelques irruptions en Béotie. Agésilas y conduisit deux fois ses soldats accoutumés à vaincre sous ses ordres : il fut blessé dans une action peu décisive, et le spartiate Antalcidas lui dit, en lui montrant le sang qui couloit de la plaie : » Voilà » le fruit des leçons que vous avez données » aux Thébains. « En effet, ceux-ci, après avoir d'abord laissé ravager leurs campagnes, essayerent leurs forces dans de petits combats, qui bientôt se multiplierent. Pé-

(1) L'an 379 ou 378 avant J. C.

lopidas les menoit chaque jour à l'ennemi; et, malgré l'impétuosité de son caractere, il les arrêtoit dans leurs succès, les encourageoit dans leurs défaites, et leur apprenoit lentement à braver ces Spartiates dont ils redoutoient la valeur, et encore plus la réputation. Lui-même, instruit par ses fautes et par les exemples d'Agésilas, s'approprioit l'expérience du plus habile général de la Grece : il recueillit, dans une des campagnes suivantes, le fruit de ses travaux et de ses réflexions.

Il étoit dans la Béotie; il s'avançoit vers Thebes (1) : un corps de Lacédémoniens beaucoup plus nombreux que le sien, retournoit par le même chemin. Un cavalier thébain qui s'étoit avancé, et qui les apperçut sortant d'un défilé, court à Pélopidas : » Nous sommes tombés, s'écria-t-il, » entre les mains de l'ennemi. — Et pour» quoi ne seroit-il pas tombé entre les nô» tres ? « répondit le général. Jusqu'alors aucune nation n'avoit osé attaquer les Lacédémoniens avec des forces égales, encore moins avec des forces inférieures. La mêlée fut sanglante, la victoire long-temps indécise. Les Lacédémoniens ayant perdu leurs deux généraux et l'élite de leurs guerriers, s'ouvrent, sans perdre leurs rangs, pour

(1) L'an 375 avant J. C.

laisser passer l'ennemi : mais Pélopidas, qui veut rester maître du champ de bataille, fond de nouveau sur eux, et goûte enfin le plaisir de les disperser dans la plaine.

Ce succès inattendu étonna Lacédémone, Athenes, et toutes les républiques de la Grece. Fatiguées des malheurs de la guerre, elles résolurent de terminer leurs différends à l'amiable. La diete fut convoquée à Lacédémone : Epaminondas y parut avec les autres députés de Thebes.

Il étoit alors dans sa quarantieme année. Jusqu'à ce moment il avoit, suivant le conseil des sages, caché sa vie : il avoit mieux fait encore : il s'étoit mis en état de la rendre utile aux autres. Au sortir de l'enfance, il se chargea d'achever lui-même son éducation. Malgré la médiocrité de sa fortune, il retira chez lui le philosophe Lysis ; et dans leurs fréquens entretiens, il se pénétra des idées sublimes que les Pythagoriciens ont conçues de la vertu ; et cette vertu qui brilloit dans ses moindres actions, le rendit inaccessible à toutes les craintes. En même temps qu'il fortifioit sa santé par la course, la lutte, encore plus par la tempérance, il étudioit les hommes, il consultoit les plus éclairés, et méditoit sur les devoirs du général et du magistrat. Dans les discours prononcés en public, il ne dédaignoit pas les ornemens de l'art ; mais on y démêloit toujours l'éloquence des grandes ames. Ses ta-

liens, qui l'ont placé au rang des orateurs célebres, éclaterent pour la premiere fois à la diete de Lacédémone, dont Agésilas dirigea les opérations.

Les députés des différentes républiques y discuterent leurs droits et leurs intérêts. J'ai vu par hasard les harangues des trois ambassadeurs d'Athenes. Le premier étoit un prêtre de Cérès, entêté de sa naissance, fier des éloges qu'il recevoit ou qu'il se donnoit lui-même. Il rappela les commissions importantes que les Athéniens avoient confiées à ceux de sa maison, parla des bienfaits que les peuples du Péloponese avoient reçus des divinités dont il étoit le ministre, et conclut, en observant que la guerre ne pouvoit commencer trop tard ni finir trop tôt. Callistrate, orateur renommé, au lieu de défendre l'intérêt général de la Grece, eut l'indiscrétion d'insinuer, en présence de tous les alliés, que l'union particuliere d'Athenes et de Lacédémone assureroit à ces deux puissances l'empire de la terre et de la mer. Enfin, Autoclès, troisieme député, s'étendit avec courage sur les injustices des Lacédémoniens qui appeloient sans cesse les peuples à la liberté, et les tenoient réellement dans l'esclavage, sous le vain prétexte de leur garantie accordée au traité d'Antalcidas.

Je vous ai dit que, suivant ce traité, toutes les villes de la Grece devoient être

libres : or, les Lacédémoniens, en tenant dans leur dépendance les villes de la Laconie, éxigeoient avec hauteur, que celles de la Béotie ne fussent plus asservies aux Thébains. Comme ils se répandoient en plaintes ameres contre ces derniers, et ne s'exprimoient plus avec la même précision qu'auparavant, Epaminondas, ennuyé de leurs prolixes invectives, leur dit un jour : » Vous » conviendrez du moins que nous vous » avons forcé d'alonger vos monosyllabes. « Le discours qu'il prononça ensuite fit une si forte impression sur les députés, qu'Agésilas en fut alarmé. Le Thébain insistant avec force sur la nécessité d'un traité uniquement fondé sur la justice et sur la raison : » Et vous paroît-il juste et raisonnable, dit » Agésilas, d'accorder l'indépendance aux » villes de la Béotie ? — Et vous, répondit » Epaminondas, croyez-vous raisonnable et » juste de reconnoître celle de la Laconie ? » — Expliquez-vous nettement, reprit Agé- » silas enflammé de colere : je vous de- » mande si les villes de la Béotie seront li- » bres ? — Et moi, répondit fiérement Epa- » minondas, je vous demande si celles de » la Laconie le seront ? « A ces mots, Agésilas effaça du traité le nom des Thébains, et l'assemblée se sépara.

Telle fut, à ce qu'on prétend, l'issue de cette fameuse conférence. Quelques-uns la racontent diversement, et plus à l'avantage

d'Agésilas. Quoi qu'il en soit, les principaux articles du décret de la diete portoit qu'on licencieroit les troupes, que tous les peuples jouiroient de la liberté, et qu'il seroit permis à chacune des puissances confédérées de secourir les villes opprimées.

On auroit encore pu recourir à la négociation ; mais les Lacédémoniens, entraînés vers leur ruine par un esprit de vertige, donnerent ordre au roi Cléombrote, qui commandoit en Phocide l'armée des alliés, de la conduire en Béotie. Elle étoit forte de dix mille hommes de pied et de mille chevaux. Les Thébains ne pouvoient leur opposer que six mille hommes d'infanterie et un petit nombre de chevaux ; mais Epaminondas étoit à leur tête, et il avoit Pélopidas sous lui.

On citoit des augures sinistres : il répondit que le meilleur des présages étoit de défendre sa patrie. On rapportoit des oracles favorables : il les accrédita tellement, qu'on le soupçonnoit d'en être l'auteur. Ses troupes étoient aguerries et pleines de son esprit. La cavalerie de l'ennemi, ramassée presque au hasard, n'avoit ni expérience ni émulation. Les villes alliées n'avoient consenti à cette expédition qu'avec une extrême répugnance, et leurs soldats n'y marchoient qu'à regret. Le roi de Lacédémone s'apperçut de ce découragement : mais il avoit des ennemis,

et risqua tout, plutôt que de fournir de nouveaux prétextes à leur haine.

Les deux armées étoient dans un endroit de la Béotie nommé Leuctres. La veille de la bataille, pendant qu'Epaminondas faisoit ses dispositions, inquiet d'un événement qui alloit décider du sort de sa patrie, il apprit qu'un officier de distinction venoit d'expirer tranquillement dans sa tente : » Eh, bons » dieux ! s'écria-t-il, comment a-t-on le » temps de mourir dans une pareille cir- » constance ? «

Le lendemain (1) se donna cette bataille que les talens du général thébain rendront à jamais mémorable. Cléombrote s'étoit placé à la droite de son armée, avec la phalange lacédémonienne, protégée par la cavalerie qui formoit une premiere ligne. Epaminondas, assuré de la victoire s'il peut enfoncer cette aîle si redoutable, prend le parti de refuser sa droite à l'ennemi, et d'attaquer par sa gauche. Il y fait passer ses meilleures troupes, les range sur cinquante de hauteur, et met aussi sa cavalerie en premiere ligne. A cet aspect, Cléombrote change sa premiere disposition; mais au lieu de donner plus de profondeur à son aîle, il la prolonge pour déborder Epaminondas.

---

(1) Le 8 juillet de l'année julienne proleptique 371 avant J. C.

Pendant ce mouvement, la cavalerie des Thébains fondit sur celle des Lacédémoniens, et la renversa sur leur phalange qui n'étoit plus qu'à douze de hauteur. Pélopipas, qui commandoit le bataillon sacré (1), la prit en flanc : Epaminondas tomba sur elle avec tout le poids de sa colonne. Elle en soutint le choc avec un courage digne d'une meilleure cause, et d'un plus heureux succès. Des prodiges de valeur ne purent sauver Cléombrote. Les guerriers qui l'entouroient sacrifierent leurs jours, ou pour sauver les siens, ou pour retirer son corps que les Thébains n'eurent pas la gloire d'enlever.

Après sa mort, l'armée du Péloponese se retira dans son camp, placé sur une hauteur voisine. Quelques Lacédémoniens proposoient de retourner au combat ; mais leurs généraux, effrayés de la perte que Sparte venoit d'essuyer, et ne pouvant compter sur des alliés plus satisfaits qu'affligés de son humiliation, laisserent les Thébains élever paisiblement un trophée sur le champ de bataille. La perte de ces derniers fut très-légere ; celle de l'ennemi se montoit à quatre mille hommes, parmi lesquels on comptoit mille Lacédémoniens. De sept

(1) C'étoit un corps de trois cents jeunes Thébains renommés pour leur valeur.

cents Spartiates, quatre cents perdirent la vie.

Le premier bruit de cette victoire n'excita dans Athenes qu'une jalousie indécente contre les Thébains. A Sparte, il réveilla ces sentimens extraordinaires que les lois de Lycurgue impriment dans tous les cœurs. Le peuple assistoit à des jeux solennels, où les hommes de tout âge disputoient le prix de la lutte et des autres exercices du gymnase. A l'arrivée du courrier, les magistrats prévirent que c'en étoit fait de Lacédémone; et, sans interrompre le spectacle, ils firent instruire chaque famille de la perte qu'elle venoit d'essuyer, en exhortant les meres et les épouses à contenir leur douleur dans le silence. Le lendemain, on vit ces familles, la joie peinte sur le visage, courir aux temples, à la place publique, remercier les dieux, et se féliciter mutuellement d'avoir donné à l'état des citoyens si courageux. Les autres n'osoient s'exposer aux regards du public, ou ne se montroient qu'avec l'appareil de la tristesse et du deuil. La douleur de la honte et l'amour de la patrie prévalurent tellement dans la plupart d'entre elles, que les époux ne pouvoient soutenir les regards de leurs épouses, et que les meres craignoient le retour de leurs fils.

Les Thébains furent si enorgueillis de ce succès, que le philosophe Antisthene disoit: » Je crois voir des écoliers tout fiers

» d'avoir battu leur maître. « D'un autre côté, les Lacédémoniens ne voulant pas avouer leur défaite, demanderent que les deux nations s'en rapportassent au jugement des Achéens.

Deux ans après, Epaminondas et Pélopidas furent nommés béotarques, ou chefs de la ligue béotienne (1). Le concours des circonstances, l'estime, l'amitié, l'uniformité des vues et des sentimens, formoient entre eux une union indissoluble. L'un avoit sans doute plus de vertus et de talens; mais l'autre, en reconnoissant cette supériorité, la faisoit presque disparoître. Ce fut avec ce fidele compagnon de ses travaux et de sa gloire, qu'Epaminondas entra dans le Péloponese, portant la terreur et la désolation chez les peuples attachés à Lacédémone, hâtant la défection des autres, brisant le joug sous lequel les Messéniens gémissoient depuis plusieurs siecles. Soixante et dix mille hommes de différentes nations marchoient sous ses ordres avec une égale confiance. Il les conduisit à Lacédémone, résolut d'attaquer ses habitans jusques dans leurs foyers, et d'élever un trophée au milieu de la ville.

Sparte n'a point de murs, point de citadelle. On y trouve plusieurs éminences

(1) L'an 369 avant J. C.

qu'Agésilas eut soin de garnir de troupes. Il plaça son armée sur le penchant de la plus haute de ces éminences. C'est de là qu'il vit Epaminondas s'approcher à la tête de son armée, et faire ses dispositions pour passer l'Eurotas grossi par la fonte des neiges. Après l'avoir long-temps suivi des yeux, il ne laissa échapper que ces mots : » Quel » homme ! quel prodige ! «

Cependant ce prince étoit agité de mortelles inquiétudes. Au dehors, une armée formidable ; au dedans, un petit nombre de soldats qui ne se croyoient plus invincibles, et un grand nombre de factieux qui se croyoient tout permis ; les murmures et les plaintes des habitans qui voyoient leurs possessions dévastées, et leurs jours en danger ; le cri général qui l'accusoit d'être l'auteur de tous les maux de la Grece ; le cruel souvenir d'un regne autrefois si brillant, et déshonoré, sur sa fin, par un spectacle aussi nouveau qu'effrayant : car, depuis plus de cinq à six siecles, les ennemis avoient à peine osé tenter quelques incursions passageres sur les frontieres de la Laconie ; jamais les femmes de Sparte n'avoient vu la fumée de leur camp.

Malgré de si justes sujets d'alarmes, Agésilas montroit un front serein, et méprisoit les injures de l'ennemi, qui, pour le forcer à quitter son poste, tantôt lui reprochoit sa lâcheté, tantôt ravageoit sous ses yeux les campagnes

campagnes voisines. Sur ces entrefaites, environ deux cents conjurés s'étant emparés d'un poste avantageux et difficile à forcer, on proposoit de faire marcher contre eux un corps de troupes. Agésilas rejeta ce conseil. Il se présenta lui-même aux rebelles, suivi d'un seul domestique. » Vous avez mal » compris mes ordres, leur dit-il : ce n'est pas » ici que vous deviez vous rendre ; c'est dans » tel et tel endroit. « Il leur montroit en même temps les lieux où il avoit dessein de les disperser. Ils y allerent aussitôt.

Cependant Epaminondas désespéroit d'attirer les Lacédémoniens dans la plaine. L'hiver étoit fort avancé. Déja ceux d'Arcadie, d'Argos et d'Elée avoient abandonné le siege. Les Thébains perdoient journellement du monde, et commençoient à manquer de vivres. Les Athéniens et d'autres peuples faisoient des levées en faveur de Lacédémone. Ces raisons engagerent Epaminondas à se retirer. Il fit le dégât dans le reste de la Laconie ; et après avoir évité l'armée des Athéniens, commandée par Iphicrate, il ramena paisiblement la sienne en Béotie.

Les chefs de la ligue béotienne ne sont en exercice que pendant une année, au bout de laquelle ils doivent remettre le commandement à leurs successeurs. Epaminondas et Pélopidas l'avoient conservé quatre mois entiers au-delà du terme prescrit par la loi.

Ils furent accusés et traduits en justice. Le dernier se défendit sans dignité : il eut recours aux prieres. Epaminondas parut devant ses juges avec la même tranquillité qu'à la tête de son armée. » La loi me condamne, » leur dit-il ; je mérite la mort. Je demande » seulement qu'on grave cette inscription » sur mon tombeau : Les Thébains ont fait » mourir Epaminondas, parce qu'à Leuctres » il les força d'attaquer et de vaincre ces » Lacédémoniens qu'ils n'osoient pas auparavant regarder en face ; parce que sa » victoire sauva sa patrie, et rendit la liberté » à la Grece ; parce que, sous sa conduite, » les Thébains assiégerent Lacédémone, » qui s'estima trop heureuse d'échapper à » sa ruine ; parce qu'il rétablit Messene, » et l'entoura de fortes murailles. « Les assistans applaudirent au discours d'Epaminondas, et les juges n'oserent le condamner.

L'envie, qui s'accroît par ses défaites, crut avoir trouvé l'occasion de l'humilier. Dans la distribution des emplois, le vainqueur de Leuctres fut chargé de veiller à la propreté des rues, et à l'entretien des égoûts de la ville. Il releva cette commission, et montra, comme il l'avoit dit lui-même, qu'il ne faut pas juger des hommes par les places, mais des places par ceux qui les remplissent.

Pendant les six années qui se sont écoulées depuis, nous avons vu plus d'une fois

Epaminondas faire respecter les armes thébaines dans le Péloponese, et Pélopidas les faire triompher en Thessalie. Nous avons vu ce dernier, choisi pour arbitre entre deux freres qui se disputoient le trône de Macédoine, terminer leurs différends, et rétablir la paix dans ce royaume; passer ensuite à la cour de Suze, où sa réputation, qui l'avoit devancé, lui attira des distinctions brillantes (1); déconcerter les mesures des députés d'Athenes et de Lacédémone, qui demandoient la protection du roi de Perse; obtenir pour sa patrie un traité qui l'unissoit étroitement avec ce prince.

Il marcha l'année derniere (2) contre un tyran de Thessalie, nommé Alexandre, et périt dans le combat, en poursuivant l'ennemi qu'il avoit réduit à une fuite honteuse. Thebes et les puissances alliées pleurerent sa mort: Thebes a perdu l'un de ses soutiens, mais Epaminondas lui reste. Il se propose de porter les derniers coups à Lacédémone. Toutes les républiques de la Grece se partagent, forment des ligues, font des préparatifs immenses. On prétend que les Athéniens se joindront aux Lacédémoniens, et que cette union n'arrêtera

(1) L'an 367 avant J. C.
(2) L'an 364 avant J. C.

point Epaminondas. Le printemps prochain décidera cette grande querelle. Tel fut le récit de Cléomede.

Après plusieurs jours de navigation heureuse, nous arrivâmes au bosphore de Thrace. C'est le nom que l'on donne au canal dont Cléomede nous avoit parlé. L'abord en est dangereux ; les vents contraires y précipitent souvent les vaisseaux sur les côtes voisines, et les navigateurs n'y trouvent que la mort ou l'esclavage : car les habitans de cette contrée sont de vrais barbares, puisqu'ils sont cruels.

En entrant dans le canal, l'équipage adressa mille actions de graces à Jupiter, surnommé Urius, dont nous avions le temple à gauche, sur la côte d'Asie, et qui nous avoit préservés des dangers d'une mer si orageuse. Cependant je disois à Timagene : Le Pont-Euxin reçoit, à ce qu'on prétend, près de quarante fleuves dont quelques-uns sont très-considérables, et ne pourroient s'échapper par une si foible issue. Que devient donc le prodigieux volume d'eau qui tombe jour et nuit dans ce vaste réservoir ? Vous en voyez couler ici une partie, répondit Timagene. Le reste, réduit en vapeurs, doit être attiré par les rayons du soleil : car les eaux de cette mer étant plus douces, et par conséquent plus légeres que celles des autres ; s'évaporent plus facilement. Que savons-nous ? peut-

être que ces abîmes dont nous parloit tantôt Cléomede, absorbent une partie des eaux du Pont, et les conduisent à des mers éloignées par des souterrains prolongés sous le continent.

Le bosphore de Thrace sépare l'Europe de l'Asie. Sa longueur, depuis le temple de Jupiter jusqu'à la ville de Byzance où il finit, est de cent vingt stades (1). Sa largeur varie : à l'entrée, elle est de quatre stades (2) ; à l'extrémité opposée, de quatorze (3). En certains endroits, les eaux forment de grands bassins et des baies profondes.

De chaque côté, le terrain s'éleve en amphithéâtre, et présente les aspects les plus agréables et les plus diversifiés : des collines couvertes de bois, et des vallons fertiles, y font par intervalles un contraste frappant avec les rochers qui tout-à-coup changent la direction du canal. On voit sur les hauteurs, des monumens de la piété des peuples ; sur le rivage, des maisons riantes, des ports tranquilles, des villes et des bourgs enrichis par le commerce ; des ruisseaux qui apportent le tribut de leurs eaux. En certaines saisons, ces ta-

(1) Quatre lieues treize cents quarante toises.
(2) Trois cents soixante-dix-huit toises.
(3) Treize cents vingt-trois toises.

bleaux sont animés par quantité de bateaux destinés à la pêche, et de vaisseaux qui vont au Pont-Euxin, ou qui en rapportent les dépouilles.

Vers le milieu du canal, on nous montra l'endroit où Darius, roi de Perse, fit passer sur un pont de bateaux sept cents mille hommes qu'il conduisoit contre les Scythes. Le détroit qui n'a plus que cinq stades de large (1), s'y trouve resserré par un promontoire sur lequel est un temple de Mercure. Là, deux hommes placés, l'un en Asie, l'autre en Europe, peuvent s'entendre facilement. Bientôt après, nous apperçûmes la citadelle et les murs de Byzance, et nous entrâmes dans son port, après avoir laissé à gauche la petite ville de Chrysopolis, et reconnu du même côté celle de Chalcédoine.

---

(1) Quatre cents soixante-douze toises et demie.

CHAPITRE II.

Description de Byzance. Colonies grecques. Le détroit de l'Hellespont. Voyage de Byzance à Lesbos.

BYZANCE, fondée autrefois par les Mégariens, successivement rétablie par des Milésiens et par d'autres peuples de la Grece, est située sur un promontoire dont la forme est à peu près triangulaire. Jamais situation plus heureuse et plus imposante. La vue, en parcourant l'horizon, se repose à droite sur cette mer qu'on appelle Propontide; en face, au-delà d'un canal étroit, sur les villes de Chalcédoine et de Chrysopolis; ensuite, sur le détroit du Bosphore; enfin, sur des côteaux fertiles, et sur un golfe qui sert de port, et qui s'enfonce dans les terres jusqu'à la profondeur de soixante stades (1).

La citadelle occupe la pointe du promontoire: les murs de la ville sont faits de grosses pierres carrées tellement jointes, qu'ils semblent ne former qu'un seul bloc: ils sont très-élevés du côté de la terre,

(1) Deux lieues un quart.

beaucoup moins les autres villes. Leurs murs qui sont naturellement défendus par la violence des flots, et en certains endroits par les rochers sur lesquels ils sont construits, et qui avancent dans la mer.

Outre un gymnase et plusieurs espèces d'édifices publics, on trouve dans cette ville toutes les commodités qu'un peuple riche et nombreux peut se procurer. Il s'assemble dans une place assez vaste pour y mettre une petite armée en bataille. Il y confirme ou rejette les décrets d'un sénat plus éclairé que lui. Cette inconséquence m'a frappé dans plusieurs villes de la Grèce; et je me suis souvent rappelé le mot d'Anacharsis à Solon : » Parmi vous » ce sont les sages qui discutent, et les » fous qui décident. «

Le territoire de Byzance produit une grande abondance de grains et de fruits, trop souvent exposés aux incursions des Thraces qui habitent les villages voisins. On pêche, jusques dans le port même, une quantité surprenante de poissons; en automne, lorsqu'ils descendent du Pont-Euxin dans les mers inférieures; au printemps, lorsqu'ils reviennent au Pont. Cette pêche et les salaisons grossissent les revenus de la ville, d'ailleurs remplie de négocians, et florissante par un commerce actif et soutenu. Son port, inaccessible aux tempêtes, attire les vaisseaux de tous

les peuples de la Grece : sa position, à la tête du détroit, la met à portée d'arrêter ou de soumettre à de gros droits ceux qui trafiquent au Pont-Euxin, et d'affamer les nations qui en tirent leur subsistance. De là, les efforts qu'ont fait les Athéniens et les Lacédémoniens pour l'engager dans leurs intérêts. Elle étoit alors alliée des premiers.

Cléomede avoit pris de la Saline à Panticapée ; mais, comme celle de Byzance est p' .s estimée, il acheva de s'en approvisionner ; et après qu'il eut terminé ses affaires, nous sortîmes du port, et nous entrâmes dans la Propontide. La largeur de cette mer est, à ce qu'on prétend, de cinq cents stades (1) ; sa longueur, de quatorze cents (2). Sur ses bords, s'élevent plusieurs villes célebres fondées ou conquises par les Grecs : d'un côté, Selymbrie, Périnthe, Bizanthe ; de l'autre, Astacus en Bithynie, Cysique en Mysie.

Les mers que nous avions parcourues, offroient sur leurs rivages plusieurs établissemens formés par les peuples de la Grece (3). J'en devois trouver d'autres dans l'Hellespont, et sans doute dans des mers

(1) Prés de dix-neuf lieues.

(2) Prés de cinquante-trois lieues.

(3) Voyez la table III.e dans le IX.e volume de cet ouvrage.

plus éloignées. Quels furent les motifs de ces émigrations ? De quel côté furent-elles dirigées ? Les colonies ont-elles conservé des relations avec leurs métropoles ? Cléomede étendit quelques cartes sous mes yeux, et Timagene s'empressa de répondre à mes questions.

La Grece, me dit-il, est une presqu'île, bornée à l'occident par la mer Ionienne, à l'orient par la mer Egée. Elle comprend aujourd'hui le Péloponese, l'Attique, la Phocide, la Béotie, la Thessalie, l'Etolie, l'Acarnanie, une partie de l'Epire, et quelques autres petites provinces. C'est là que, parmi plusieurs villes florissantes, on distingue Lacédémone, Corinthe, Athenes et Thebes.

Ce pays est d'une très-médiocre étendue (1), en général stérile, et presque partout hérissé de montagnes. Les sauvages qui l'habitoient autrefois, se réunirent par le besoin, et dans la suite des temps se répandirent en différentes contrées. Jetons un coup-d'œil rapide sur l'état actuel de nos possessions.

A l'occident nous occupons les îles voisines, telles que Zacynthe, Céphalénie, Corcyre ; nous avons même quelques établissemens sur les côtes de l'Illyrie. Plus

---

(1) Environ dix-neuf cents lieues carrées.

loin, nous avons formé des sociétés nombreuses et puissantes dans la partie méridionale de l'Italie, et dans presque toute la Sicile. Plus loin encore, au pays des Celtes, vous trouverez Marseille, fondée par les Phocéens, mere de plusieurs colonies établies sur les côtes voisines; Marseille, qui doit s'enorgueillir de s'être donné des lois sages, d'avoir vaincu les Carthaginois, et de faire fleurir dans une région barbare les sciences et les arts de la Grece.

En Afrique, l'opulente ville de Cyrene, capitale d'un royaume de même nom, et celle de Naucratis, située à l'une des embouchures du Nil, sont sous notre domination.

En revenant vers le nord, vous nous trouverez en possession de presque toute l'île de Chypre, de celles de Rhodes et de Crete, de celles de la mer Egée, d'une grande partie des bords de l'Asie opposés à ces îles, de ceux de l'Hellespont, de plusieurs côtes de la Propontide et du Pont-Euxin.

Par une suite de leur position, les Athéniens porterent leurs colonies à l'orient, et les peuples du Péloponese à l'occident de la Grece. Les habitans de l'Ionie, et de plusieurs îles de la mer Egée, sont Athéniens d'origine. Plusieurs villes ont été fondées par les Corinthiens en Sicile, et par les Lacédémoniens dans la grande Grece.

L'excès de population dans un canton, l'ambition dans les chefs, l'amour de la liberté dans les particuliers, des maladies contagieuses et fréquentes, des oracles imposteurs, des vœux indiscrets, donnerent lieu à plusieurs émigrations; des vues de commerce et de politique occasionnerent les plus récentes. Les unes et les autres ont ajouté de nouveaux pays à la Grece, et introduit dans le droit public les lois de la nature et du sentiment.

Les liens qui unissent des enfans à ceux dont ils tiennent le jour, subsistent entre les colonies et les villes qui les ont fondées. Elles prennent sous leurs différens rapports, les noms tendres et respectables de fille, de sœur, de mere, d'aïeule; et de ces divers titres naissent leurs engagemens réciproques.

La métropole doit naturellement protéger ses colonies, qui, de leur côté, se font un devoir de voler à son secours quand elle est attaquée. C'est de sa main que souvent elles reçoivent leurs prêtres, leurs magistrats, leurs généraux; elles adoptent ou conservent ses lois, ses usages et le culte de ses dieux; elles envoient tous les ans dans ses temples, les prémices de leurs moissons. Ses citoyens ont chez elles la premiere part dans la distribution des victimes, et les places les plus distinguées dans les jeux et dans les assemblées du peuple.

Tant

Tant de prérogatives accordées à la métropole, ne rendent point son autorité odieuse. Les colonies sont libres dans leur dépendance, comme les enfans le sont dans les hommages qu'ils rendent à des parens dignes de leur tendresse. Tel est du moins l'esprit qui devroit animer la plupart des villes de la Grece, et faire regarder Athenes, Lacédémone et Corinthe, comme les meres ou les tiges de trois nombreuses familles dispersées dans les trois parties du monde. Mais les mêmes causes qui, parmi les particuliers, éteignent les sentimens de la nature, jettent tous les jours le trouble dans ces familles de villes; et la violation apparente ou réelle de leurs devoirs mutuels, n'est que trop souvent devenue le prétexte ou le motif des guerres qui ont déchiré la Grece.

Les lois dont je viens de parler, n'obligent que les colonies qui se sont expatriées par ordre ou de l'aveu de leur métropole: les autres, et surtout celles qui sont éloignées, se bornent à conserver un tendre souvenir pour les lieux de leur origine. Les premieres ne sont, pour la plupart, que des entrepôts utiles ou nécessaires au commerce de la mere-patrie; trop heureuses, lorsque les peuples qu'elles ont repoussés dans les terres, les laissent tranquilles, ou consentent à l'échange de leurs marchandises! Ici, par exemple, les Grecs se sont

établis sur les rivages de la mer; par-delà, nous avons à droite les campagnes fertiles de la Thrace; à gauche, les limites du grand empire des Perses occupées par les Bithyniens et par les Mysiens. Ces derniers s'étendent le long de l'Hellespont, où nous allons entrer.

Ce détroit étoit le troisieme que je trouvois sur ma route, depuis que j'avois quitté la Scythie. Sa longueur est de quatre cents stades (1). Nous le parcourûmes en peu de temps. Le vent étoit favorable, le courant rapide: les bords de la riviere, car c'est le nom qu'on peut donner à ce bras de mer, sont entrecoupés de collines, et couverts de villes et de hameaux. Nous apperçûmes, d'un côté, la ville de Lampsaque, dont le territoire est renommé pour ses vignobles; de l'autre, l'embouchure d'une petite riviere nommée Ægos-Potamos, où Lysander remporta cette célebre victoire qui termina la guerre du Péloponese. Plus loin, sont les villes de Sestos et d'Abydos, presque en face l'une de l'autre. Près de la premiere, est la tour de Héro. C'est là, me dit-on, qu'une jeune prêtresse de Vénus se précipita dans les flots. Ils venoient d'engloutir Léandre son amant, qui, pour se rendre auprès d'elle, étoit

(1) Quinze lieues, trois cents toises.

obligé de traverser le canal à la nage.

Ici, disoit-on encore, le détroit n'a plus que sept stades de largeur. Xerxès, à la tête de la plus formidable des armées, y traversa la mer sur un double pont qu'il avoit fait construire. Il y repassa peu de temps après, dans un bateau de pêcheur. De ce côté-ci, est le tombeau d'Hécube; de l'autre, celui d'Ajax. Voici le port d'où la flotte d'Agamemnon se rendit en Asie; et voilà les côtes du royaume de Priam.

Nous étions alors à l'extrémité du détroit : j'étois tout plein d'Homere et de ses passions : je demandai avec instance que l'on me mît à terre. Je m'élançai sur le rivage. Je vis Vulcain verser des torrens de flammes sur les vagues écumantes du Scamandre soulevé contre Achille. Je m'approchai des portes de la ville, et mon cœur fut déchiré des tendres adieux d'Andromaque et d'Hector. Je vis sur le mont Ida Pâris adjuger le prix de la beauté à la mere des amours. J'y vis arriver Junon : la terre sourioit en sa présence; les fleurs naissoient sous ses pas : elle avoit la ceinture de Vénus; jamais elle ne mérita mieux d'être appelée la reine des dieux.

Mais une si douce illusion ne tarda pas à se dissiper, et je ne pus reconnoître les lieux immortalisés par les poëmes d'Homere. Il ne reste aucun vestige de la ville de Troie; ses ruines mêmes ont disparu

Des atterrissemens et des tremblemens de terre ont changé toute la face de cette contrée.

Je remontai sur le vaisseau, et je tressaillis de joie en apprenant que notre voyage alloit finir, que nous étions sur la mer Egée, et que le lendemain nous serions à Mytilene, une des principales villes de Lesbos.

Nous laissâmes à droite les îles d'Imbros, de Samothrace, de Thasos; la derniere, célebre par ses mines d'or; la seconde, par la sainteté de ses mysteres. Sur le soir nous apperçûmes, du côté de Lemnos que nous venions de reconnoître à l'ouest, des flammes qui s'élevoient par intervalles dans les airs. On me dit qu'elles s'échappoient du sommet d'une montagne, que l'île étoit pleine de feux souterrains, qu'on y trouvoit des sources d'eaux chaudes, et que les anciens Grecs n'avoient pas rapporté ces effets à des causes naturelles. Vulcain, disoient-ils, a établi un de ses atteliers à Lemnos; les Cyclopes y forgent les foudres de Jupiter. Au bruit sourd qui accompagne quelquefois l'éruption des flammes, le peuple croit entendre les coups de marteau.

Vers le milieu de la nuit nous côtoyâmes l'île de Ténédos. Au point du jour nous entrâmes dans le canal qui sépare Lesbos du continent voisin. Bientôt après

nous nous trouvâmes en face de Mytilene, et nous vîmes dans la campagne une procession qui s'avançoit lentement vers un temple que nous distinguions dans le lointain. C'étoit celui d'Apollon dont on célébroit la fête. Des voix éclatantes faisoient retentir les airs de leurs chants. Le jour étoit serein ; un doux zéphir se jouoit dans nos voiles. Ravi de ce spectacle, je ne m'apperçus pas que nous étions dans le port. Cléomede trouva sur le rivage ses parens et ses amis, qui le reçurent avec des transports de joie. Avec eux s'étoit assemblé un peuple de matelots et d'ouvriers dont j'attirai les regards. On demandoit avec une curiosité turbulente, qui j'étois, d'où je venois, où j'allois. Nous logeâmes chez Cléomede, qui s'étoit chargé du soin de nous faire passer dans le continent de la Grece.

CHAPITRE III.

Description de Lesbos, Pittacus, Arion, Terpandre, Alcée, Sapho.

QUELQUE impatience qu'eût Timagene de revoir sa patrie, nous attendîmes pendant plus d'un mois le départ d'un vaisseau qui devoit nous transporter à Chalcis, capitale

[illegible]

[illegible]

gémi dans la servitude, elles secouèrent le joug des Perses, du temps de Xerxès; et pendant la guerre du Péloponese, elles se détacherent plus d'une fois de l'alliance des Athéniens; mais elles furent toujours forcées d'y rentrer, et elles y sont encore aujourd'hui. Une de ces défections eut des suites aussi funestes que la cause en avoit été légere.

Un des principaux citoyens de Mytilene n'ayant pu obtenir pour ses fils, deux riches héritieres, sema la division parmi les habitans de cette ville, les accusa de vouloir se joindre aux Lacédémoniens, et fit si bien par ses intrigues, qu'Athenes envoya une flotte à Lesbos pour prévenir ou punir cet outrage. Les villes voisines, à l'exception de Méthymne, s'armerent vainement en faveur de leur alliée. Les Athéniens les soumirent en peu de temps, prirent Mytilene, raserent ses murailles, s'emparerent de ses vaisseaux, et mirent à mort les principaux habitans au nombre de mille. On ne respecta que le territoire de Méthymne; le reste de l'île fut divisé en trois mille portions; on en consacra trois cents au culte des dieux; les autres furent tirées au sort, et distribuées à des Athéniens qui, ne pouvant les cultiver eux-mêmes, les affermerent aux anciens propriétaires, à deux mines par portion; ce qui produisit tous les ans, pour les nouveaux

possesseurs, une somme de quatre-vingt-dix talens (1).

Depuis cette époque fatale, Mytilene, après avoir réparé ses pertes et relevé ses murailles, est parvenue au même degré de splendeur dont elle avoit joui pendant plusieurs siecles. La grandeur de son enceinte, la beauté de ses édifices, le nombre et l'opulence de ses habitans, la font regarder comme la capitale de Lesbos. L'ancienne ville, construite dans une petite île, est séparée de la nouvelle, par un bras de mer. Cette derniere se prolonge le long du rivage, dans une plaine bornée par des collines couvertes de vignes et d'oliviers, au-delà desquelles s'étend un territoire très-fertile et très-peuplé. Mais, quelque heureuse que paroisse la position de Mytilene, il y regne des vents qui en rendent le séjour quelquefois insupportable. Ceux du midi et du nord-ouest y produisent différentes maladies ; et le vent du nord qui les guérit est si froid, qu'on a de la peine, quand il souffle, à se tenir dans les places et dans les rues. Son commerce attire beaucoup de vaisseaux étrangers dans ses ports, situés l'un au nord, l'autre au midi de la ville. Le premier, plus grand et plus profond que le second, est garanti de la fureur

---

(1) Quatre cents quatre-vingt-six mille livres.

des vents et des flots par un môle ou une jetée de gros rochers.

Lesbos est le séjour des plaisirs, ou plutôt de la licence la plus effrénée. Les habitans ont sur la morale des principes qui se courbent à volonté, et se prêtent aux circonstances avec la même facilité que certaines regles de plomb dont se servent leurs architectes. Rien peut-être ne m'a autant surpris, dans le cours de mes voyages, qu'une pareille dissolution, et les changemens passagers qu'elle opéra dans mon ame. J'avois reçu sans examen les impressions de l'enfance; et ma raison formée sur la foi et sur l'exemple de celle des autres, se trouva tout-à-coup étrangere chez un peuple plus éclairé. Il régnoit dans ce nouveau monde une liberté d'idées de sentimens qui m'affligea d'abord; mais insensiblement les hommes m'apprirent à rougir de ma sobriété, et les femmes de ma retenue. Mes progrès furent moins rapides dans la politesse des manieres et du langage: j'étois comme un arbre qu'on transporteroit d'une forêt dans un jardin, et dont les branches ne pourroient qu'à la longue se plier au gré du jardinier.

Pendant le cours de cette éducation, je m'occupois des personnages célebres que Lesbos a produits. Je placerai à la tête des noms les plus distingués, celui de Pittacus, que la Grece a mis au nombre de ses sages.

Plus de deux siecles écoulés depuis sa mort, n'ont fait qu'ajouter un nouvel éclat à sa gloire. Par sa valeur et par sa prudence, il délivra Mytilene, sa patrie, des tyrans qui l'opprimoient, de la guerre qu'elle soutenoit contre les Athéniens, et des divisions intestines dont elle étoit déchirée. Quand le pouvoir qu'elle exerçoit sur elle-même, et sur toute l'ile, fut déposé entre ses mains, il ne l'accepta que pour rétablir la paix dans son sein, et lui donner les lois dont elle avoit besoin. Il en est une qui a mérité l'attention des philosophes; c'est celle qui inflige une double peine aux fautes commises dans l'ivresse. Elle ne paroissoit pas proportionnée au délit; mais il étoit nécessaire d'ôter le prétexte de l'ignorance aux excès où l'amour du vin précipitoit les Lesbiens. L'ouvrage de sa législation étant achevé, il résolut de consacrer le reste de ses jours à l'étude de la sagesse, et abdiqua sans faste le pouvoir souverain. On lui en demanda la raison. Il répondit: » J'ai été effrayé de voir » Périandre de Corinthe devenir le tyran » de ses sujets, après en avoir été le pere; » il est trop difficile d'être toujours ver» tueux. «

La musique et la poésie ont fait de si grands progrès à Lesbos, que, bien qu'on y parle une langue moins pure qu'à Athenes, les Grecs disent encore tous les jours,

qu'aux funérailles des Lesbiens, les Muses en deuil font retentir les airs de leurs gémissemens. Cette île possede une école de musique qui remonteroit aux siecles les plus reculés, s'il en falloit croire une tradition dont je fus instruit à Méthymne. J'ai quelque honte de la rapporter. Cependant, pour connoître parfaitement les Grecs, il est bon d'envisager quelquefois les fictions dont leurs annales sont embellies ou défigurées. On retrouve en effet dans l'histoire de ce peuple, le caractere de ses passions; et dans ses fables, celui de son esprit.

Orphée, dont les chants opéroient tant de prodiges, ayant été mis en pieces par les Bacchantes, sa tête et sa lyre furent jetées dans l'Hebre, fleuve de Thrace, et transportées par les flots de la mer jusqu'aux rivages de Méthymne. Pendant le trajet, la voix d'Orphée faisoit entendre des sons touchans, et soutenus par ceux de la lyre, dont le vent agitoit doucement les cordes. Les habitans de Méthymne ensevelirent cette tête dans un endroit qu'on me montra, et suspendirent la lyre au temple d'Apollon. Le dieu, pour les récompenser, leur inspira le goût de la musique, et fit éclore parmi eux une foule de talens. Pendant que le prêtre d'Apollon nous faisoit ce récit, un citoyen de Méthymne observa que les Muses avoient enterré le corps d'Orphée dans un canton de

la Thrace, et qu'aux environs de son tombeau, les rossignols avoient une voix plus mélodieuse que partout ailleurs.

Lesbos a produit une succession d'hommes à talens, qui se sont transmis l'honneur de surpasser les autres musiciens de la Grece dans l'art de jouer de la cythare. Les noms d'Arion de Méthymne, et de Terpandre d'Antissa, décorent cette liste nombreuse.

Le premier, qui vivoit il y a environ trois cents ans, a laissé un recueil de poésies qu'il chantoit au son de sa lyre, comme faisoient alors tous les poëtes. Après avoir inventé, ou du moins perfectionné les dithyrambes, espece de poésie dont je parlerai dans la suite, il les accompagna de danses en rond, usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Périandre, tyran de Corinthe, l'arrêta long-temps dans cette ville. Il en partit pour se rendre en Sicile, où il remporta le prix dans un combat de musique.

S'étant ensuite embarqué à Tarente sur un vaisseau corinthien, les matelots résolurent de le jeter à la mer, pour profiter de ses dépouilles. Il s'y précipita lui-même, après avoir vainement tenté de les fléchir par la beauté de sa voix. Un dauphin plus sensible le transporta, dit-on, au promontoire de Ténare; espece de prodige dont on a voulu me prouver la possibilité par des

des raisons et par des exemples. Le fait, attesté par Arion dans une de ses hymnes, conservé dans la tradition des Lesbiens, me fut confirmé à Corinthe, où l'on dit que Périandre avoit fait mettre à mort les matelots. J'ai vu moi-même à Ténare, sur l'Hélicon, et en d'autres endroits, la statue de ce poëte, toujours représentée sur un dauphin. Ajoutons que non-seulement les dauphins paroissent être sensibles à la musique, capables de reconnoissance, amis de l'homme, mais qu'ils ont encore renouvelé plus d'une fois la scene touchante dont je viens de parler. Ils garantirent du naufrage Taras, fondateur de Tarente; et Aristote me fit remarquer un jour que les habitans de cette ville avoient consigné ce fait sur leur monnoie.

Terpandre vivoit à peu près dans le même temps qu'Arion. Il remporta plus d'une fois le prix dans les jeux publics de la Grece; mais ses véritables victoires furent ses découvertes. Il ajouta trois cordes à la lyre qui auparavant n'en avoit que quatre; composa pour divers instrumens des airs qui servirent de modeles; introduisit de nouveaux rythmes dans la poésie, et mit une action, et par conséquent un intérêt, dans les hymnes qui concouroient aux combats de musique. On lui doit savoir gré d'avoir fixé, par des notes, le chant qui convenoit aux poésies d'Ho-

mere. Les Lacédémoniens l'appellent par excellence le chantre de Lesbos, et les autres Grecs conservent pour lui l'estime profonde dont ils honorent les talens qui contribuent à leurs plaisirs.

Environ cinquante ans après Terpandre, florissoient à Mytilene Alcée et Sapho, tous deux placés au premier rang des poëtes lyriques. Alcée étoit né avec un esprit inquiet et turbulent. Il parut d'abord se destiner à la profession des armes, qu'il préféroit à toutes les autres. Sa maison étoit remplie d'épées, de casques, de boucliers, de cuirasses ; mais, à la premiere occasion, il prit honteusement la fuite ; et les Athéniens, après leur victoire, le couvrirent d'opprobre, en suspendant ses armes au temple de Minerve à Sigée. Il professoit hautement l'amour de la liberté, et fut soupçonné de nourrir en secret le desir de la détruire. Il se joignit, avec ses freres, à Pittacus, pour chasser Mélanchrus, tyran de Mytilene ; et aux mécontens, pour s'élever contre l'administration de Pittacus. L'excès et la grossiéreté des injures qu'il vomit contre ce prince, n'attesterent que sa jalousie. Il fut banni de Mytilene ; il revint quelque temps après à la tête des exilés, et tomba entre les mains de son rival, qui se vengea d'une maniere éclatante, en lui pardonnant.

La poésie, l'amour et le vin le console-

rent de ses disgraces. Il avoit, dans ses premiers écrits, exhalé sa haine contre la tyrannie : il chanta, depuis, les dieux, et surtout ceux qui président aux plaisirs ; il chanta ses amours, ses travaux guerriers, ses voyages, et les malheurs de l'exil. Son génie avoit besoin d'être excité par l'intempérance ; et c'étoit dans une sorte d'ivresse qu'il composoit ces ouvrages qui ont fait l'admiration de la postérité. Son style, toujours assorti aux matieres qu'il traite, n'a d'autres défauts que ceux de la langue qu'on parle à Lesbos. Il réunit la douceur à la force, la richesse à la précision et à la clarté : il s'éleve presque à la hauteur d'Homere, lorsqu'il s'agit de décrire des combats et d'épouvanter un tyran.

Alcée avoit conçu de l'amour pour Sapho. Il lui écrivit un jour : » Je voudrois » m'expliquer, mais la honte me retient. » — Votre front n'auroit pas à rougir, lui » répondit-elle, si votre cœur n'étoit pas » coupable. «

Sapho disoit : » J'ai reçu en partage l'a» mour des plaisirs et de la vertu ; sans » elle, rien de si dangereux que la richesse, » et le bonheur consiste dans la réunion de » l'une et de l'autre. « Elle disoit encore : » Cette personne est distinguée par sa fi» gure ; celle-ci par ses vertus. L'une paroît » belle au premier coup-d'œil ; l'autre ne » le paroît pas moins au second. «

Je rapportois un jour ces expressions, et beaucoup d'autres semblables, à un citoyen de Mytilene ; et j'ajoutois : L'image de Sapho est empreinte sur vos monnoies : vous êtes remplis de vénération pour sa mémoire. Comment concilier les sentimens qu'elle a déposés dans ses écrits et les honneurs que vous lui décernez en public, avec les mœurs infâmes qu'on lui attribue sourdement ? Il me répondit : Nous ne connoissons pas assez les détails de sa vie pour en juger. A parler exactement, on ne pourroit rien conclure en sa faveur, de la justice qu'elle rend à la vertu, et de celle que nous rendons à ses talens. Quand je lis quelques-uns de ses ouvrages, je n'ose pas l'absoudre ; mais elle eut du mérite et des ennemis, je n'ose pas la condamner.

Après la mort de son époux, elle consacra son loisir aux lettres, dont elle entreprit d'inspirer le goût aux femmes de Lesbos. Plusieurs d'entre elles se mirent sous sa conduite ; des étrangeres grossirent le nombre de ses disciples. Elle les aima avec excès, parce qu'elle ne pouvoit rien aimer autrement ; elle leur exprimoit sa tendresse avec la violence de la passion. Vous n'en serez pas surpris, quand vous connoîtrez l'extrême sensibilité des Grecs ; quand vous saurez que, parmi eux, les liaisons les plus innocentes empruntent souvent le langage de l'amour. Lisez les dia-

logues de Platon ; voyez en quels termes Socrate y parle de la beauté de ses éleves. Cependant Platon sait mieux que personne, combien les intentions de son maître étoient pures. Celles de Sapho ne l'étoient pas moins peut-être ; mais une certaine facilité de mœurs, et la chaleur de ses expressions, n'étoient que trop propres à servir la haine de quelques femmes puissantes qui étoient humiliées de sa supériorité, et de quelques-unes de ses disciples qui n'étoient pas l'objet de ses préférences. Cette haine éclata. Elle y répondit par des vérités et des ironies qui acheverent de les irriter. Elle se plaignit ensuite de leurs persécutions, et ce fut un nouveau crime. Contrainte de prendre la fuite (1), elle alla chercher un asyle en Sicile, où l'on projette, à ce que j'entends dire, de lui élever une statue. Si les bruits dont vous me parlez ne sont pas fondés, comme je le pense, son exemple a prouvé que de grandes indiscrétions suffisent pour flétrir la réputation d'une personne exposée aux regards du public et de la postérité.

Sapho étoit extrêmement sensible. Elle étoit donc extrêmement malheureuse, lui dis-je. — Elle le fut sans doute, reprit-il. Elle aima Phaon, dont elle fut abandon-

(2) Voyez la Note II à la fin du volume.

née : elle fit de vains efforts pour le ramener ; et désespérant d'être désormais heureuse avec lui et sans lui, elle tenta le saut de Leucade, et périt dans les flots. La mort n'a pas encore effacé la tache imprimée sur sa conduite ; et peut-être, ajouta-t-il en finissant, ne sera-t-elle jamais effacée : car l'envie qui s'attache aux noms illustres, meurt, à la vérité, mais laisse après elle la calomnie qui ne meurt jamais.

Sapho a fait des hymnes, des odes, des élégies, et quantité d'autres pieces, la plupart sur des rythmes qu'elle avoit introduits elle-même, toutes brillantes d'heureuses expressions dont elle enrichit la langue.

Plusieurs femmes de la Grece ont cultivé la poésie avec succès, aucune n'a pu jusqu'à présent égaler Sapho ; et parmi les autres poëtes, il en est très-peu qui méritent de lui être préférés. Quelle attention dans le choix des sujets et des mots ! Elle a peint tout ce que la nature offre de plus riant : elle l'a peint avec les couleurs les mieux assorties ; et ces couleurs, elle sait au besoin tellement les nuancer, qu'il en résulte toujours un heureux mélange d'ombres et de lumieres. Son goût brille jusques dans le mécanisme de son style. Là, par un artifice qui ne sent jamais le travail, point de heurtemens pénibles, point de chocs violens entre les élémens du langage ; et l'oreille la plus délicate trouveroit à pei-

ne, dans une piece entiere, quelques sons qu'elle voulût supprimer. Cette harmonie ravissante fait que, dans la plupart de ses ouvrages, ses vers coulent avec plus de grâce et de mollesse que ceux d'Anacréon et de Simonide.

Mais avec quelle force de génie nous entraîne-t-elle, lorsqu'elle décrit les charmes, les transports et l'ivresse de l'amour! quels tableaux! quelle chaleur! Dominée, comme la Pythie, par le dieu qui l'agite, elle jette sur le papier des expressions enflammées. Ses sentimens y tombent comme une grêle de traits, comme une pluie de feu qui va tout consumer. Tous les symptômes de cette passion s'animent et se personnifient, pour exciter les plus fortes émotions dans nos ames.

C'étoit à Mytilene que, d'après le jugement de plusieurs personnes éclairées, je traçois cette foible esquisse des talens de Sapho; c'étoit dans le silence de la réflexion, dans une de ces brillantes nuits si communes dans la Grece, lorsque j'entendis sous mes fenêtres une voix touchante qui s'accompagnoit de la lyre, et chantoit une ode où cette illustre Lesbienne s'abandonne sans réserve à l'impression que faisoit la beauté sur son cœur trop sensible. Je la voyois foible, tremblante, frappée comme d'un coup de tonnerre qui la privoit de l'usage de son esprit et de ses sens,

rougir, pâlir, respirer à peine, et céder tour-à-tour aux mouvemens divers et tumultueux de sa passion, ou plutôt de toutes les passions qui s'entrechoquoient dans son ame.

Telle est l'éloquence du sentiment. Jamais elle ne produit des tableaux si sublimes et d'un si grand effet, que lorsqu'elle choisit et lie ensemble les principales circonstances d'une situation intéressante; et voilà ce qu'elle opere dans ce petit poëme, dont je me contente de rapporter les premieres strophes.

Heureux celui qui près de toi soupire,
Qui sur lui seul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent et ce tendre sourire!
Il est égal aux dieux.

De veine en veine une subtile flâme
Court dans mon sein, sitôt que je te vois,
Et dans le trouble où s'égare mon ame,
Je demeure sans voix.

Je n'entends plus; un voile est sur ma vue;
Je rêve, et tombe en de douces langueurs;
Et sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs (1).

---

(1) Voyez la Note III à la fin du volume.

CHAPITRE IV.

Départ de Mytilene. Description de l'Eubée. Chalcis. Arrivée à Thebes.

Le lendemain, on nous pressa de nous embarquer. On venoit d'attacher la chaloupe au vaisseau, et les deux gouvernails aux deux côtés de la poupe. On avoit élevé le mât, brisé la vergue, disposé la voile: tout étoit prêt. Vingt rameurs, dix de chaque côté, tenoient déja leurs bras appliqués sur les rames. Nous quittâmes Mytilene avec regret. En sortant du port, l'équipage chantoit des hymnes en l'honneur des dieux, et leur adressoit à grands cris des vœux pour en obtenir un vent favorable.

Quand nous eûmes doublé le cap Malée, situé à l'extrémité méridionale de l'île, on déploya la voile. Les rameurs firent de nouveaux efforts; nous volions sur la surface des eaux. Notre navire, presque tout construit en bois de sapin, étoit de l'espece de ceux qui font soixante-dix mille orgyes (1) dans un jour d'été, et soixante mille (2)

(1) Environ vingt-six lieues et demie.
(2) Environ vingt-deux lieues trois-quarts.

dans une nuit. On en a vu qui, dans l'espace de vingt-quatre jours, ont passé rapidement des régions les plus froides aux climats les plus chauds, en se rendant du Palus-Méotide en Ethiopie.

Notre trajet fut heureux et sans événemens. Nos tentes étoient dressées auprès de celle du capitaine, qui s'appeloit Phanès. Tantôt j'avois la complaisance d'écouter le récit de ses voyages; tantôt je reprenois Homere, et j'y trouvois de nouvelles beautés : car c'est dans les lieux où il a écrit, qu'on peut juger de l'exactitude de ses descriptions et de la vérité de ses couleurs. Je me faisois un plaisir de rapprocher ses tableaux de ceux de la nature, sans que l'original fit tort à la copie.

Cependant nous commencions à découvrir le sommet d'une montagne qui se nomme Ocha, et qui domine sur toutes celles de l'Eubée. Plus nous avancions, plus l'île me paroissoit se prolonger du midi au nord. Elle s'étend, me dit Phanès, le long de l'Attique, de la Béotie, du pays des Locriens et d'une partie de la Thessalie; mais sa largeur n'est pas proportionnée à sa longueur. Le pays est fertile, et produit beaucoup de blé, de vin, d'huile et de fruits. Il produit aussi du cuivre et du fer. Nos ouvriers sont très-habiles à mettre ces métaux en œuvre, et nous nous glorifions d'avoir découvert l'usage du premier. Nous

avons en plusieurs endroits des eaux chaudes propres à diverses maladies. Ces avantages sont balancés par des tremblemens de terre qui ont englouti quelquefois des villes entieres, et fait refluer la mer sur des côtes auparavant couvertes d'habitans.

Des ports excellens, des villes opulentes, des places fortes, de riches moissons, qui servent souvent à l'approvisionnement d'Athenes; tout cela, joint à la position de l'île, donne lieu de présumer que, si elle tomboit entre les mains d'un souverain, elle tiendroit aisément dans ses entraves les nations voisines. Nos divisions, en les garantissant de ce danger, leur ont souvent inspiré le desir et procuré les moyens de nous soumettre; mais leur jalousie nous a rendu la liberté. Moins sujets qu'alliés des Athéniens, nous pouvons, à la faveur d'un tribut que nous leur payons, jouir en paix de nos lois et des avantages de la démocratie. Nous pouvons convoquer des assemblées générales à Chalcis; et c'est là que se discutent les intérêts et les prétentions de nos villes.

Sur le vaisseau étoient quelques habitans de l'Eubée, que des vues de commerce avoient conduits à Mytilene, et ramenoient dans leur patrie. L'un étoit d'Orée, l'autre de Caryste, le troisieme d'Erétrie. Si le vent, me disoit le premier, nous permet d'entrer du côté du nord, dans le canal qui

est entre l'île et le continent, nous pourrons nous arrêter à la premiere ville que nous trouverons à gauche. C'est celle d'Orée, presque toute peuplée d'Athéniens. Vous verrez une place très-forte par sa position et par les ouvrages qui la défendent. Vous verrez un territoire dont les vignobles étoient déja renommés du temps d'Homere. Si vous pénétrez dans le canal par le côté opposé, me disoit le second, je vous inviterai à descendre au port de Caryste que nous trouverons à droite. Votre vue s'étendra sur des campagnes couvertes de pâturages et de troupeaux. Je vous menerai aux carrieres du mont Ocha. Le marbre qu'on en tire est d'un vert grisâtre, et entremêlé de teintes de différentes couleurs. Il est très-propre à faire des colonnes. Vous verrez aussi une espece de pierre que l'on file, et dont on fait une toile qui, loin d'être consumée par le feu, s'y dépouille de ses taches.

Venez à Erétrie, disoit le troisieme, je vous montrerai des tableaux et des statues sans nombre : vous verrez un monument plus respectable, les fondemens de nos anciennes murailles détruites par les Perses, à qui nous avions osé résister. Une colonne placée dans un de nos temples vous prouvera que dans une fête célébrée tous les ans en l'honneur de Diane, nous fîmes paroître autrefois trois mille fantassins, six cents cavaliers et soixante chariots. Il releva ensuite

suite avec tant de chaleur l'ancienne puissance de cette ville, le rang qu'elle occupe encore dans la Grece, que Phanès se hâta d'entamer l'éloge de Chalcis. La dispute s'échauffa bientôt sur la prééminence des deux villes.

Surpris de leur acharnement, je dis à Timagene : Ces gens-ci confondent leurs possessions avec leurs qualités personnelles. Avez-vous ailleurs beaucoup d'exemples d'une pareille rivalité ? Elle subsiste, me répondit-il, entre les nations les plus puissantes, entre les plus petits hameaux. Elle est fondée sur la nature, qui, pour mettre tout en mouvement sur la terre, s'est contentée d'imprimer dans nos cœurs deux attraits qui sont la source de tous nos biens et de tous nos maux : l'un est l'amour des plaisirs qui tendent à la conservation de notre espece ; l'autre est l'amour de la supériorité, qui produit l'ambition et l'injustice, l'émulation et l'industrie, sans lequel on n'auroit ni taillé les colonnes de Caryste, ni peint les tableaux d'Erétrie, ni peut-être planté les vignes d'Orée.

Dans ce moment le Chalcidéen disoit à son adversaire : Souvenez-vous que vous êtes joué sur le théâtre d'Athenes, et qu'on s'y moque de cette prononciation barbare que vous avez apportée de l'Elide. Et rappelez-vous, disoit l'Erétrien, que sur le même théâtre on se permet des plaisante-

ries un peu plus sanglantes sur l'avarice des Chalcidéens, et sur la dépravation de leurs mœurs. Mais enfin, disoit le premier, Chalcis est une des plus anciennes villes de la Grece : Homere en a parlé. Il parle d'Erétrie dans le même endroit, répliquoit le second. — Nous nous enorgueillissons des colonies que nous avons autrefois envoyées en Thrace, en Italie, et en Sicile. — Et nous, de celles que nous établimes auprès du mont Athos. — Nos peres gémirent pendant quelque temps sous la tyrannie des riches, et ensuite sous celle d'un tyran nommé Phoxus; mais ils eurent le courage de la secouer, et d'établir la démocratie. — Nos peres ont de même substitué le gouvernement populaire à l'aristocratique. — Vous ne devriez pas vous vanter de ce changement, dit le Carystien : jamais vos villes ne furent si florissantes que sous l'administration d'un petit nombre de citoyens : ce fut alors en effet que vous fites partir ces nombreuses colonies dont vous venez de parler. — Ils ont d'autant plus de tort, reprit l'habitant d'Orée, qu'aujourd'hui même les Chalcidéens ont la lâcheté de supporter la tyrannie de Mnésarque, et les Erétriens celle de Thémison. — Ce n'est pas le courage qui leur manque, dit Timagene : les deux peuples sont braves; ils l'ont toujours été. Une fois, avant que d'en venir aux mains, ils réglerent les conditions du com-

bat, et convinrent de se battre corps à corps, et sans se servir de ces armes qui portent la mort au loin. Cette convention extraordinaire est gravée sur une colonne que j'ai vue autrefois dans le temple de Diane à Erétrie. Elle dut faire couler bien du sang; mais elle dut terminer la guerre.

Parmi les avantages dont vous vous parez, dis-je alors, il en est un que vous avez passé sous silence. L'Eubée n'auroit-elle produit aucun philosophe, aucun poëte célebre ? Par quel hasard vos relations avec les Athéniens ne vous ont-elles pas inspiré le goût des lettres ? Ils resterent immobiles. Le capitaine donna des ordres à l'équipage. Nous doublâmes le cap méridional de l'île, et nous entrâmes dans un détroit dont les rivages nous offroient de chaque côté des villes de différentes grandeurs : nous passâmes auprès des murs de Caryste et d'Erétrie, et nous arrivâmes à Chalcis.

Elle est située dans un endroit où, à la faveur de deux promontoires qui s'avancent de part et d'autre, les côtes de l'île touchent presque à celles de la Béotie. Ce léger intervalle qu'on appelle Euripe, est en partie comblé par une digue que Timagene se souvenoit d'avoir vu construire dans sa jeunesse. A chacune de ces extrémités, est une tour pour la défendre, et un pont-levis pour laisser passer un vaisseau. C'est là qu'on voit d'une maniere plus sensible, un phé-

nomene dont on n'a pas encore pénétré la cause. Plusieurs fois, pendant le jour et pendant la nuit, les eaux de la mer se portent alternativement au nord et au midi, et emploient le même temps à monter et à descendre. Dans certains jours le flux et le reflux paroît assujéti à des lois constantes, comme celles du grand océan. Bientôt il ne suit plus aucune regle, et vous voyez d'un moment à l'autre le courant changer de direction.

Chalcis est bâtie sur le penchant d'une montagne de même nom. Quelque considérable que soit son enceinte, on se propose de l'augmenter encore. De grands arbres qui s'élevent dans les places et dans les jardins, garantissent les habitans des ardeurs du soleil; et une source abondante, nommée la fontaine d'Arétuse, suffit à leurs besoins. La ville est embellie par un théâtre, par des gymnases, des portiques, des temples, des statues et des peintures. Son heureuse situation, ses fabriques de cuivre, son territoire, arrosé par la riviere de Lélantus, et couvert d'oliviers, attirent dans son port les vaisseaux des nations commerçantes. Les habitans sont ignorans et curieux à l'excès: ils exercent l'hospitalité envers les étrangers; et, quoique jaloux de la liberté, ils se plient aisément à la servitude.

Nous couchâmes à Chalcis; et le lendemain, à la pointe du jour, nous arrivâmes

sur la côte opposée, à Aulis, petit bourg auprès duquel est une grande baie, où la flotte d'Agamemnon fut si long-temps retenue par les vents contraires.

D'Aulis, nous passâmes par Salganée, et nous nous rendîmes à Anthédon, par un chemin assez doux, dirigé en partie sur le rivage de la mer, et en partie sur une colline couverte de bois, de laquelle jaillissent quantité de sources. Anthédon est une petite ville, avec une place ombragée par de beaux arbres, et entourée de portiques. La plupart des habitans s'occupent uniquement de la pêche. Quelques-uns cultivent des terres légeres qui produisent beaucoup de vin et très-peu de blé.

Nous avions fait soixante-dix stades (1). Il n'en falloit plus que cent soixante (2) pour nous rendre à Thebes.

Comme nous étions sur un chariot, nous prîmes le chemin de la plaine, quoiqu'il soit long et tortueux. Nous approchâmes bientôt de cette grande ville. A l'aspect de la citadelle que nous apperçûmes de loin, Timagene ne pouvoit plus retenir ses sanglots. L'espérance et la crainte se peignoient tour-à-tour sur son visage. Voici ma patrie, disoit-il; voilà où je laissai un pere, une

---

(1) Deux lieues seize cents quinze toises.
(2) Six lieues cent vingt toises.

mere, qui m'aimoient si tendrement. Je ne puis me flatter de les retrouver. Mais j'avois un frere et une sœur: la mort les aura-t-elle épargnés ? Ces réflexions auxquelles nous revenions sans cesse, déchiroient son ame et la mienne. Ah ! combien il m'intéressoit dans ce moment ! combien il me parut à plaindre le moment d'après ! Nous arrivâmes à Thebes, et les premiers éclaircissemens plongerent le poignard dans le sein de mon ami. Les regrets de son absence avoient précipité dans le tombeau les auteurs de ses jours : son frere avoit péri dans un combat : sa sœur avoit été mariée à Athenes, elle n'étoit plus, et n'avoit laissé qu'un fils et une fille. Sa douleur fut amere ; mais les marques d'attention et de tendresse qu'il reçut des citoyens de tous les états, de quelques parens éloignés, et surtout d'Epaminondas, adoucirent ses peines, et le dédommagerent en quelque façon de ses pertes.

CHAPITRE V.

Séjour à Thebes. Epaminondas. Philippe de Macédoine.

DANS la relation d'un second voyage que je fis en Béotie, je parlerai de la ville de Thebes, et des mœurs des Thébains. Dans mon premier voyage, je ne m'occupai que d'Epaminondas.

Je lui fus présenté par Timagene. Il connoissoit trop le sage Anacharsis pour ne pas être frappé de mon nom. Il fut touché du motif qui m'attiroit dans la Grece. Il me fit quelques questions sur les Scythes. J'étois si saisi de respect et d'admiration, que j'hésitois à répondre. Il s'en apperçut, et détourna la conversation sur l'expédition du jeune Cyrus, et sur la retraite des Dix-mille. Il nous pria de le voir souvent. Nous le vîmes tous les jours. Nous assistions aux entretiens qu'il avoit avec les Thébains les plus éclairés, avec les officiers les plus habiles. Quoiqu'il eût enrichi son esprit de toutes les connoissances, il aimoit mieux écouter que de parler. Ses réflexions étoient toujours justes et profondes. Dans les oc-

casions d'éclat, lorsqu'il s'agissoit de se défendre, ses réponses étoient promptes, vigoureuses et précises. La conversation l'intéressoit infiniment, lorsqu'elle rouloit sur des matieres de philosophie et de politique.

Je me souviens avec un plaisir mêlé d'orgueil, d'avoir vécu familiérement avec le plus grand homme peut-être que la Grece ait produit. Et pourquoi ne pas accorder ce titre au général qui perfectionna l'art de la guerre, qui effaça la gloire des généraux les plus célebres, et ne fut jamais vaincu que par la fortune; à l'homme d'état qui donna aux Thébains une supériorité qu'ils n'avoient jamais eue, et qu'ils perdirent à sa mort; au négociateur qui prit toujours dans les dietes l'ascendant sur les autres députés de la Grece, et qui sut retenir dans l'alliance de Thebes, sa patrie, les nations jalouses de l'accroissement de cette nouvelle puissance; à celui qui fut aussi éloquent que la plupart des orateurs d'Athenes, aussi dévoué à sa patrie que Léonidas, et plus juste peut-être qu'Aristide lui-même?

Le portrait fidele de son esprit et de son cœur seroit le seul éloge digne de lui; mais qui pourroit développer cette philosophie sublime qui éclairoit et dirigeoit ses actions; ce génie si étincelant de lumieres, si fécond en ressources; ces plans concertés avec tant de prudence, exécutés avec tant de promp-

titude ? Comment représenter encore cette égalité d'ame, cette intégrité de mœurs (1), cette dignité dans le maintien et dans les manieres, son attention à respecter la vérité jusques dans les moindres choses, sa douceur, sa bonté, la patience avec laquelle il supportoit les injustices du peuple, et celles de quelques-uns de ses amis ?

Dans une vie où l'homme privé n'est pas moins admirable que l'homme public, il suffira de choisir au hasard quelques traits qui serviront à caractériser l'un et l'autre. J'ai déja rapporté ses principaux exploits dans le premier chapitre de cet ouvrage.

Sa maison étoit moins l'asyle que le sanctuaire de la pauvreté. Elle y régnoit avec la joie pure de l'innocence, avec la paix inaltérable du bonheur, au milieu des autres vertus auxquelles elle prêtoit de nouvelles forces, et qui la paroient de leur éclat. Elle y régnoit dans un dénuement si absolu, qu'on auroit de la peine à le croire. Prêt à faire une irruption dans le Péloponese, Epaminondas fut obligé de travailler à son équipage. Il emprunta cinquante drachmes (2); et c'étoit à peu près dans le temps qu'il rejetoit avec indignation cinquante pieces d'or qu'un prince de Thessalie avoit osé lui offrir. Quelques Thébains essayerent vaine-

---

(1) Voyez la note IV à la fin du volume.
(2) Quarante-cinq livres.

ment de partager leur fortune avec lui ; mais il leur faisoit partager l'honneur de soulager les malheureux.

Nous le trouvâmes un jour avec plusieurs de ses amis qu'il avoit rassemblés. Il leur disoit : » Sphodrias a une fille en âge d'être » mariée. Il est trop pauvre pour lui cons- » tituer une dot. Je vous ai taxés chacun en » particulier suivant vos facultés. Je suis » obligé de rester quelques jours chez moi ; » mais à ma premiere sortie je vous présen- » terai cet honnête citoyen. Il est juste qu'il » reçoive de vous ce bienfait, et qu'il en » connoisse les auteurs. « Tous souscrivirent à cet arrangement, et le quitterent en le remerciant de sa confiance. Timagene, inquiet de ce projet de retraite, lui en demanda le motif. Il répondit simplement : » Je suis » obligé de faire blanchir mon manteau. « En effet, il n'en avoit qu'un.

Un moment après entra Micythus. C'étoit un jeune homme qu'il aimoit beaucoup. » Diomédon de Cyzique est arrivé, dit Mi- » cythus ; il s'est adressé à moi pour l'intro- » duire auprès de vous. Il a des propositions » à vous faire de la part du roi de Perse, » qui l'a chargé de vous remettre une somme » considérable. Il m'a même forcé d'accepter » cinq talens. — Faites-le venir, répondit » Epaminondas. Ecoutez, Diomédon, lui- » dit-il : si les vues d'Artaxerxès sont con- » formes aux intérêts de ma patrie, je n'ai

» pas besoin de ses présens : si elles ne le
» sont pas, tout l'or de son empire ne me
» feroit pas trahir mon devoir. Vous avez
» jugé de mon cœur par le vôtre : je vous
» le pardonne; mais sortez au plutôt de
» cette ville, de peur que vous ne corrom-
» piez les habitans. Et vous, Micythus, si
» vous ne rendez à l'instant même l'argent
» que vous avez reçu, je vais vous livrer au
» magistrat. « Nous nous étions écartés pendant cette conversation, et Micythus nous en fit le récit le moment d'après.

La leçon qu'il venoit de recevoir, Epaminondas l'avoit donnée plus d'une fois à ceux qui l'entouroient. Pendant qu'il commandoit l'armée, il apprit que son écuyer avoit vendu la liberté d'un captif. » Rendez-
» moi mon bouclier, lui dit-il; depuis que
» l'argent a souillé vos mains, vous n'êtes
» plus fait pour me suivre dans les dangers. «

Zélé disciple de Pythagore, il en imitoit la frugalité. Il s'étoit interdit l'usage du vin, et prenoit souvent un peu de miel pour toute nourriture. La musique, qu'il avoit apprise sous les plus habiles maîtres, charmoit quelquefois ses loisirs. Il excelloit dans le jeu de la flûte; et dans les repas où il étoit prié, il chantoit à son tour en s'accompagnant de la lyre.

Plus il étoit facile dans la société, plus il étoit sévere lorsqu'il falloit maintenir la décence de chaque état. Un homme de la

lie du peuple, et perdu de débauche, étoit détenu en prison. » Pourquoi, dit Pélopidas » à son ami, m'avez-vous refusé sa grace » pour l'accorder à une courtisanne ? — » C'est, répondit Epaminondas, qu'il ne » convenoit pas à un homme tel que vous, » de vous intéresser à un homme tel que » lui. «

Jamais il ne brigua ni ne refusa les charges publiques. Plus d'une fois il servit comme simple soldat, sous des généraux sans expérience, que l'intrigue lui avoit fait préférer. Plus d'une fois les troupes assiégées dans leur camp, et réduites aux plus fâcheuses extrémités, implorerent son secours. Alors il dirigeoit les opérations, repoussoit l'ennemi, et ramenoit tranquillement l'armée, sans se souvenir de l'injustice de sa patrie, ni du service qu'il venoit de lui rendre.

Il ne négligeoit aucune circonstance pour relever le courage de sa nation, et la rendre redoutable aux autres peuples. Avant sa premiere campagne du Péloponese, il engagea quelques Thébains à lutter contre les Lacédémoniens qui se trouvoient à Thebes : les premiers eurent l'avantage ; et dès ce moment ses soldats commencerent à ne plus craindre les Lacédémoniens. Il campoit en Arcadie : c'étoit en hiver. Les députés d'une ville voisine vinrent lui proposer d'y entrer, et d'y prendre des logemens. » Non, dit Epaminondas

» Epaminondas à ses officiers ; s'ils nous
» voyoient assis auprès du feu, ils nous
» prendroient pour des hommes ordinaires.
» Nous resterons ici, malgré la rigueur de la
» saison : témoins de nos luttes et de nos
» exercices, ils seront frappés d'étonne-
» ment. «

Daïphantus et Iollidas, deux officiers généraux qui avoient mérité son estime, disoient un jour à Timagene : Vous l'admireriez bien plus, si vous l'aviez suivi dans ses expéditions ; si vous aviez étudié ses marches, ses campemens, ses dispositions avant la bataille, sa valeur brillante et sa présence d'esprit dans la mêlée ; si vous l'aviez vu toujours actif, toujours tranquille, pénétrer d'un coup-d'œil les projets de l'ennemi, lui inspirer une sécurité funeste, multiplier autour de lui des pieges presque inévitables, maintenir en même temps la plus exacte discipline dans son armée, réveiller par des moyens imprévus l'ardeur de ses soldats, s'occuper sans cesse de leur conservation, et surtout de leur honneur.

C'est par des attentions si touchantes qu'il s'est attiré leur amour. Excédés de fatigue, tourmentés de la faim, ils sont toujours prêts à exécuter ses ordres, à se précipiter dans le danger. Ces terreurs paniques, si fréquentes dans les autres armées, sont inconnues dans la sienne. Quand elles sont près de s'y glisser, il sait d'un mot les dis-

siper ou les tourner à son avantage. Nous étions sur le point d'entrer dans le Péloponese : l'armée ennemie vint se camper devant nous. Pendant qu'Epaminondas en examine la position, un coup de tonnerre répand l'alarme parmi ses soldats. Le devin ordonne de suspendre la marche. On demande avec effroi au général ce qu'annonce un pareil présage : » Que l'ennemi a » choisi un mauvais camp, « s'écrie-t-il avec assurance. Le courage des troupes se ranime, et le lendemain elles forcent le passage.

Les deux officiers thébains rapporterent d'autres traits que je supprime. J'en omets plusieurs qui se sont passés sous mes yeux, et je n'ajoute qu'une réflexion.

Epaminondas, sans ambition, sans vanité, sans intérêt, éleva en peu d'années sa nation au point de grandeur où nous avons vu les Thébains. Il opéra ce prodige, d'abord par l'influence de ses vertus et de ses talens : en même temps qu'il dominoit sur les esprits par la supériorité de son génie et de ses lumieres, il disposoit à son gré des passions des autres, parce qu'il étoit maître des siennes. Mais ce qui accéléra ses succès, ce fut la force de son caractere. Son ame indépendante et altiere fut indignée de bonne heure de la domination que les Lacédémoniens et les Athéniens avoient exercée sur les Grecs en général, et sur les Thébains

en particulier. Il leur voua une haine qu'il auroit renfermée en lui-même ; mais, dès que sa patrie lui eut confié le soin de sa vengeance, il brisa les fers des nations, et devint conquérant par devoir. Il forma le projet, aussi hardi que nouveau, d'attaquer les Lacédémoniens jusques dans le centre de leur empire, et de les dépouiller de cette prééminence dont ils jouissoient depuis tant de siecles ; il le suivit avec obstination, au mépris de leur puissance, de leur gloire, de leurs alliés, de leurs ennemis, qui voyoient d'un œil inquiet ces progrès rapides des Thébains.

Il ne fut point arrêté non plus par l'opposition d'un parti qui s'étoit formé à Thebes, et qui vouloit la paix, parce qu'Epaminondas vouloit la guerre. Ménéclidès étoit à la tête de cette faction. Son éloquence, ses dignités, et l'attrait que la plupart des hommes ont pour le repos, lui donnoient un grand crédit sur le peuple ; mais la fermeté d'Epaminondas détruisit à la fin ces obstacles, et tout étoit disposé pour la campagne quand nous le quittâmes. Si la mort n'avoit terminé ses jours au milieu d'un triomphe qui ne laissoit plus de ressources aux Lacédémoniens, il auroit demandé raison aux Athéniens des victoires qu'ils avoient remportées sur les Grecs, et enrichi, comme il le disoit lui-même, la

citadelle de Thebes, des monumens qui décorent celle d'Athenes.

Nous avions souvent occasion de voir Polymnis, pere d'Epaminondas. Ce respectable vieillard étoit moins touché des hommages que l'on rendoit à ses vertus, que des honneurs que l'on décernoit à son fils. Il nous rappela plus d'une fois ce sentiment si tendre qu'au milieu des applaudissemens de l'armée, Epaminondas laissa éclater après la bataille de Leuctres : » Ce qui me flatte » le plus, c'est que les auteurs de mes jours » vivent encore, et qu'ils jouiront de ma » gloire. «

Les Thébains avoient chargé Polymnis de veiller sur le jeune Philippe, frere de Perdicas, roi de Macédoine. Pélopidas ayant pacifié les troubles de ce royaume, avoit reçu pour ôtages, ce prince et trente jeunes seigneurs macédoniens. Philippe, âgé d'environ dix-huit ans, réunissoit déja le talent au desir de plaire. En le voyant, on étoit frappé de sa beauté; en l'écoutant, de son esprit, de sa mémoire, de son éloquence, et des grâces qui donnoient tant de charmes à ses paroles. Sa gaieté laissoit quelquefois échapper des saillies qui n'avoient jamais rien d'offensant. Doux, affable, généreux, prompt à discerner le mérite, personne ne connut mieux que lui l'art et la nécessité de s'insinuer dans les cœurs. Le pythagoricien

Nausithoüs, son instituteur, lui avoit inspiré le goût des lettres, qu'il conserva toute sa vie, et donné des leçons de sobriété, qu'il oublia dans la suite. L'amour du plaisir perçoit au milieu de tant d'excellentes qualités; mais il n'en troubloit pas l'exercice, et l'on présumoit d'avance que, si ce jeune prince montoit un jour sur le trône, il ne seroit gouverné ni par les affaires, ni par les plaisirs.

Philippe étoit assidu auprès d'Epaminondas : il étudioit dans le génie d'un grand homme le secret de le devenir un jour ; il recueillit avec empressement ses discours, ainsi que ses exemples ; et ce fut dans cette excellente école qu'il apprit à se modérer, à entendre la vérité, à revenir de ses erreurs, à connoître les Grecs, et à les asservir.

CHAPITRE VI.

Départ de Thebes. Arrivée à Athenes. Habitans de l'Attique.

J'AI dit plus haut, qu'il ne restoit à Timagene qu'un neveu et une niece, établis à Athenes. Le neveu s'appeloit Philotas, et la niece Epicharis. Elle avoit épousé un riche athénien, nommé Apollodore. Ils vinrent à Thebes dès les premiers jours de notre arrivée. Timagene goûta dans leur société

[illegible] que [illegible] leur [illegible]
[illegible] temps. Philotas
[illegible] commençai
[illegible] il revint mon
[illegible] mon ami, le plus
[illegible] amis.

[illegible] promettre, avant leur [illegible] nous bientôt les rejoindre [illegible] Épaminondas [illegible] partager, et [illegible] à Athènes le 16 du mois [illegible] dans la deuxième année de la [illegible] (1). Nous trouvâmes dans [illegible] les agrémens et les secours que nous devions attendre de ses richesses et de son crédit.

Le lendemain de mon arrivée, je courus à l'Académie; j'aperçus Platon; j'allai à l'atelier du peintre Euphranor. J'étois dans cette espèce d'ivresse que causent au premier moment la présence des hommes célèbres, et le plaisir de les approcher. Je fixai ensuite mes regards sur la ville; et pendant quelques jours, j'en admirai les monumens, et j'en parcourus les dehors.

Athènes est comme divisée en trois parties; savoir, la citadelle, construite sur un rocher; la ville, située autour de ce rocher; les ports de Phalère, de Munychie et du Pirée.

(1) Le 13 mars de l'an 352 avant J. C.

C'est sur le rocher de la citadelle que s'établirent les premiers habitans d'Athenes : c'est-là que se trouvoit l'ancienne ville. Quoiqu'elle ne fût naturellement accessible que du côté du sud-ouest, elle étoit partout environnée de murs qui subsistent encore.

Le circuit de la nouvelle ville est de soixante stades (1). Les murs flanqués de tours, et élevés à la hâte du temps de Thémistocle, offrent de toutes parts des fragmens de colonnes et des débris d'architecture, mêlés confusément avec les matériaux informes qu'on avoit employés à leur construction.

De la ville partent deux longues murailles, dont l'une qui est de trente-cinq stades (2), aboutit au port de Phalere ; et l'autre, qui est de quarante stades (3), à celui du Pirée. Elles sont presque entiérement fermées à leur extrémité par une troisieme, qui embrasse, dans un circuit de soixante stades, ces deux ports et celui de Munychie, situé au milieu ; et comme, outre ces ports, les trois murailles renferment encore une foule de maisons, de temples et de monumens de toute espece, on

(1) Deux lieues six cents soixante-dix toises.

(2) Une lieue huit cents sept toises et demie.

(3) Une lieue douze cents quatre-vingts toises.

peut dire que l'enceinte totale de la ville est de près de deux cents stades. (1)

Au sud-ouest, et tout près de la citadelle, est le rocher du Muséum, séparé par une petite vallée, d'une colline où l'Aréopage tient ses séances. D'autres éminences concourent à rendre le sol de la ville extrêmement inégal. Elles donnent naissance à quelques foibles sources qui ne suffisent pas aux habitans. Ils suppléent à cette disette par des puits et des citernes, où l'eau acquiert une fraîcheur qu'ils recherchent avec soin.

Les rues en général n'ont point d'alignement. La plupart des maisons sont petites et peu commodes. Quelques-unes, plus magnifiques, laissent à peine entrevoir leurs ornemens à travers une cour, ou plutôt une avenue longue et étroite. Au dehors tout respire la simplicité; et les étrangers, au premier aspect, cherchent dans Athenes cette ville si célebre dans l'univers; mais leur admiration s'accroît insensiblement, lorsqu'ils examinent à loisir ces temples, ces portiques, ces édifices publics, que tous les arts se sont disputé la gloire d'embellir.

L'Ilissus et le Céphise serpentent autour de la ville; et, près de leurs bords, on a ménagé des promenades publiques. Plus loin, et à diverses distances, des collines

(1) Sept lieues quatorze cents toises.

couvertes d'oliviers, de lauriers ou de vignes, et appuyés sur de hautes montagnes, forment comme une enceinte autour de la plaine qui s'étend vers le midi jusqu'à la mer.

L'Attique est une espece de presqu'île de forme triangulaire. Le côté qui regarde l'Argolide, peut avoir, en droite ligne, trois cents cinquante-sept stades (1) ; celui qui borne la Béotie, deux cents trente-cinq (2) ; celui qui est à l'opposite de l'Eubée, quatre cents six (3). Sa surface est de cinquante-trois mille deux cents stades carrés (4) : je n'y comprends pas celle de l'île de Salamine, qui n'est que de deux mille neuf cents vingt-cinq stades carrés (5).

Ce petit pays, partout entrecoupé de montagnes et de rochers, est très-stérile de lui-même ; et ce n'est qu'à force de culture qu'il rend au laboureur le fruit de ses peines : mais les lois, l'industrie, le commerce et l'extrême pureté de l'air y ont tellement favorisé la population, que l'Attique est aujourd'hui couverte de hameaux et de bourgs dont Athenes est la capitale.

---

(1) Environ treize lieues et demie.
(2) Près de neuf lieues.
(3) Quinze lieues sept cents soixante-sept toises.
(4) Soixante-seize lieues carrées.
(5) Environ quatre lieues carrées.

On divise les habitans de l'Attique en trois classes. Dans la premiere, sont les citoyens; dans la seconde, les étrangers domiciliés; dans la troisieme, les esclaves.

On distingue deux sortes d'esclaves, les uns grecs d'origine, les autres étrangers. Les premiers, en général, sont ceux que le sort des armes a fait tomber entre les mains du vainqueur irrité d'une trop longue résistance; les seconds viennent de Thrace, de Phrygie, de Carie, et des pays habités par les barbares.

Les esclaves de tout âge, de tout sexe et de toute nation, sont un objet considérable de commerce dans toute la Grece. Des négocians avides en transportent sans cesse d'un lieu dans un autre, les entassent comme de viles marchandises dans les places publiques; et lorsqu'il se présente un acquéreur, ils les obligent de danser en rond, afin qu'on puisse juger de leurs forces et de leur agilité. Le prix qu'on en donne varie suivant leurs talens. Les uns sont estimés trois cents drachmes, (1) les autres six cents (2). Mais il en est qui coûtent bien davantage. Les Grecs qui tombent entre les mains des pirates, sont mis en vente dans des villes grecques, et perdent leur liberté

(1) Deux cents soixante dix livres.
(2) Cinq cents quarante livres.

jusqu'à ce qu'ils soient en état de payer une forte rançon. Platon et Diogene éprouverent ce malheur ; les amis du premier donnerent trois mille drachmes pour le racheter (1) ; le second resta dans les fers, et apprit aux fils de son maître à être vertueux et libres.

Dans presque toute la Grece, le nombre des esclaves surpasse infiniment celui des citoyens. Presque partout on s'épuise en efforts pour les tenir dans la dépendance. Lacédémone, qui croyoit par la rigueur les forcer à l'obéissance, les a souvent poussés à la révolte. Athenes, qui vouloit par des voies plus douces les rendre fideles, les a rendus insolens.

On en compte environ quatre cents mille dans l'Attique. Ce sont eux qui cultivent les terres, font valoir les manufactures, exploitent les mines, travaillent aux carrieres, et sont chargés dans les maisons de tout le détail du service : car la loi défend de nourrir des esclaves oisifs ; et ceux qui, nés dans une condition servile, ne peuvent se livrer à des travaux pénibles, tâchent de se rendre utiles par l'adresse, les talens et la culture des arts. On voit des fabricans en employer plus de cinquante, dont ils tirent un profit considé-

---

(1) Deux mille sept cents livres.

rable. Dans telle manufacture, un esclave rend de produit net cent drachmes par an (1); dans telle autre, cent vingt drachmes (2).

Il s'en est trouvé qui ont mérité leur liberté en combattant pour la république, et d'autres fois en donnant à leurs maîtres des preuves d'un zele et d'un attachement qu'on cite encore pour exemple. Lorsqu'ils ne peuvent l'obtenir par leurs services, ils l'achetent par un pécule qu'il leur est permis d'acquérir, et dont ils se servent pour faire des présens à leurs maîtres dans des occasions d'éclat; par exemple, lorsqu'il naît un enfant dans la maison, ou lorsqu'il se fait un mariage.

Quand ils manquent essentiellement à leurs devoirs, leurs maîtres peuvent les charger de fers, les condamner à tourner la meule du moulin, leur interdire le mariage, ou les séparer de leurs femmes; mais on ne doit jamais attenter à leur vie : quand on les traite avec cruauté, on les force à déserter, ou du moins à chercher un asyle dans le temple de Thésée. Dans ce dernier cas, ils demandent à passer au service d'un maître moins rigoureux, et parviennent quelquefois à se soustraire au

(1) Quatre-vingt-dix livres.
(2) Cent huit livres.

joug du tyran qui abusoit de leur foiblesse.

C'est ainsi que les lois ont pourvu à leur sûreté ; mais quand ils sont intelligens, ou qu'ils ont des talens agréables, l'intérêt les sert mieux que les lois. Ils enrichissent leurs maîtres ; ils s'enrichissent eux-mêmes en retenant une partie du salaire qu'ils reçoivent des uns et des autres. Ces profits multipliés les mettent en état de se procurer des protections, de vivre dans un luxe révoltant, et de joindre l'insolence des prétentions à la bassesse des sentimens.

Il est défendu, sous de très-grandes peines, d'infliger des coups à l'esclave d'un autre, parce que toute violence est un crime contre l'état ; parce que les esclaves n'ayant presque rien qui les caractérise à l'extérieur, l'outrage, sans cette loi, pourroit tomber sur le citoyen, dont la personne doit être sacrée.

Quand un esclave est affranchi, il ne passe pas dans la classe des citoyens, mais dans celle des domiciliés, qui tient à cette derniere par la liberté, et à celle des esclaves par le peu de considération dont elle jouit.

Les domiciliés, au nombre d'environ dix mille, sont des étrangers établis avec leurs familles dans l'Attique, la plupart exerçant des métiers, ou servant dans la marine ; protégés par le gouvernement, sans y participer ; libres et dépendans ; utiles

à la république, qui les redoute, parce qu'elle redoute la liberté séparée de l'amour de la patrie; méprisés du peuple, fier et jaloux des distinctions attachées à l'état de citoyen.

Ils doivent se choisir parmi les citoyens un patron qui réponde de leur conduite, et payer au trésor public un tribut annuel de douze drachmes (1) pour les chefs de famille, et de six drachmes (2) pour leurs enfans. Ils perdent leurs biens quand ils ne remplissent pas le premier de ces engagemens, et leur liberté quand ils violent le second; mais s'ils rendent des services signalés à l'état, ils obtiennent l'exemption du tribut.

Dans les cérémonies religieuses, des fonctions particulieres les distinguent des citoyens: les hommes doivent porter une partie des offrandes, et leurs femmes étendre des parasols sur les femmes libres. Ils sont enfin exposés aux insultes du peuple, et aux traits ignominieux qu'on lance contre eux sur la scene.

On a vu quelquefois la république en faire passer un très-grand nombre dans la classe des citoyens, épuisée par de longues guerres. Mais si, par des manœuvres sour-

---

(1) Dix livres seize sous.
(2) Cinq livres huit sous.

des, ils se glissent dans cet ordre respectable, il est permis de les poursuivre en justice, et quelquefois même de les vendre comme esclaves.

Les affranchis, inscrits dans la même classe, sont sujets au même tribut, à la même dépendance, au même avilissement. Ceux qui sont nés dans la servitude, ne sauroient devenir citoyens ; et tout patron qui peut, en justice réglée, convaincre d'ingratitude à son égard l'esclave qu'il avoit affranchi, est autorisé à le remettre sur le champ dans les fers, en lui disant : » Sois esclave, puisque tu ne sais pas être » libre. «

La condition des domiciliés commence à s'adoucir. Ils sont depuis quelque temps moins vexés, sans être plus satisfaits de leur sort, parce qu'après avoir obtenu des égards, ils voudroient avoir des distinctions, et qu'il est difficile de n'être rien dans une ville où tant de gens sont quelque chose.

On est citoyen de naissance, lorsqu'on est issu d'un pere et d'une mere qui le sont eux-mêmes ; et l'enfant d'un Athénien qui épouse une étrangere, ne doit avoir d'autre état que celui de sa mere. Périclès fit cette loi dans un temps où il voyoit autour de lui des enfans propres à perpétuer sa maison. Il la fit exécuter avec tant de rigueur, que près de cinq mille hommes exclus du rang de citoyens, furent vendus

à l'encan. Il la viola quand il ne lui resta plus qu'un fils, dont il avoit déclaré la naissance illégitime.

Les Athéniens par adoption, jouissent presque des mêmes droits que les Athéniens d'origine. Lorsque dans les commencemens il fallut peupler l'Attique, on donna le titre de citoyen à tous ceux qui venoient s'y établir. Lorsqu'elle fut suffisamment peuplée, Solon ne l'accorda qu'à ceux qui s'y transportoient avec leur famille, ou qui, pour toujours exilés de leur pays, cherchoient ici un asyle assuré. Dans la suite on le promit à ceux qui rendroient des services à l'état; et comme rien n'est si honorable que d'exciter la reconnoissance d'une nation éclairée, dès que ce titre fut devenu le prix du bienfait, il devint l'objet de l'ambition des souverains, qui lui donnerent un nouveau lustre en l'obtenaut, et un plus grand encore lorsqu'ils ne l'obtenoient pas. Refusé autrefois à Perdicas, roi de Macédoine, qui en étoit digne; accordé depuis avec plus de facilité à Evagoras, roi de Chypre, à Denys, roi de Syracuse, et à d'autres princes, il fut extrêmement recherché, tant que les Athéniens suivirent à la rigueur les lois faites pour empêcher qu'on ne le prodiguât: car il ne suffit pas qu'on soit adopté par un décret du peuple; il faut que ce décret soit confirmé par une assemblée où six mille citoyens donnent

secrétement leurs suffrages ; et cette double élection peut être attaquée par le moindre des Athéniens, devant un tribunal qui a le droit de réformer le jugement du peuple même.

Ces précautions trop négligées dans ces derniers temps, ont placé dans le rang des citoyens, des hommes qui en ont dégradé le titre, et dont l'exemple autorisera, dans la suite, des choix encore plus déshonorans.

On compte, parmi les citoyens de l'Attique, vingt mille hommes en état de porter les armes.

Tous ceux qui se distinguent par leurs richesses, par leur naissance, par leurs vertus et par leur savoir, forment ici, comme presque partout ailleurs, la principale classe des citoyens, qu'on peut appeler la classe des notables.

On y comprend les gens riches, parce qu'ils supportent les charges de l'état ; les hommes vertueux et éclairés, parce qu'ils contribuent le plus à son maintien et à sa gloire. A l'égard de la naissance, on la respecte, parce qu'il est à présumer qu'elle transmet de pere en fils des sentimens plus nobles, et un plus grand amour de la patrie.

On considere donc les familles qui prétendent descendre ou des dieux, ou des rois d'Athenes, ou des premiers héros de

La Grece, et encore plus celles do
auteurs ont donné de grands exempl
vertus, rempli les premieres places
magistrature, gagné des batailles, et
porté des couronnes aux jeux publics.

Quelques-unes font remonter leur
gine jusqu'aux siecles les plus reculés. D
puis plus de mille ans la maison des E
molpides conserve le sacerdoce de Cér
Eleusine, et celle des Etéobutades le sa
cerdoce de Minerve. D'autres n'ont pa
de moindres prétentions; et pour les faire
valoir, elles fabriquent des généalogies
qu'on n'a pas grand intérêt à détruire:
car les notables ne font point un corps
particulier; ils ne jouissent d'aucun privilege, d'aucune préséance. Mais leur éducation leur donne des droits aux premieres
places, et l'opinion publique des facilités
pour y parvenir.

La ville d'Athenes contient, outre les esclaves, plus de trente mille habitans.

CHAPITRE VII.

Séance à l'académie.

J'ÉTOIS depuis quelques jours à Athenes ; j'avois déjà parcouru rapidement les singularités qu'elle renferme. Quand je fus plus tranquille, Apollodore, mon hôte, me proposa de retourner à l'académie.

Nous traversâmes un quartier de la ville, qu'on appelle le Céramique ou les Tuileries ; et de là, sortant par la porte Dipyle, nous nous trouvâmes dans des champs qu'on appelle aussi Céramiques, et nous vîmes le long du chemin quantité de tombeaux ; car il n'est permis d'enterrer personne dans la ville. La plupart des citoyens ont leur sépulture dans leurs maisons de campagne, ou dans des quartiers qui leur sont assignés hors des murs. Le Céramique est réservé pour ceux qui ont péri dans les combats. Parmi ces tombeaux, on remarque ceux de Périclès et de quelques autres Athéniens qui ne sont pas morts les armes à la main, et à qui on a voulu décerner, après leur trépas, les honneurs les plus distingués.

L'académie n'est éloignée de la ville que

de six stades (1). C'est un grand emplacement qu'un citoyen d'Athenes, nommé Académus, avoit autrefois possédé. On y voit maintenant un gymnase, et un jardin entouré de murs, orné de promenades couvertes et charmantes, embelli par des eaux qui coulent à l'ombre des platanes et de plusieurs autres especes d'arbres. A l'entrée est l'autel de l'Amour, et la statue de ce dieu; dans l'intérieur, sont les autels de plusieurs autres divinités. Non loin de là, Platon a fixé sa résidence auprès d'un petit temple qu'il a consacré aux Muses, et dans une portion de terrain qui lui appartient. Il vient tous les jours à l'académie. Nous l'y trouvâmes au milieu de ses disciples, et je me sentis pénétré du respect qu'inspire sa présence.

Quoique âgé d'environ soixante-huit ans, il conservoit encore de la fraîcheur; il avoit reçu de la nature un corps robuste. Ses longs voyages altérerent sa santé; mais il l'avoit rétablie par un régime austere, et il ne lui restoit d'autre incommodité qu'une habitude de mélancolie: habitude qui lui fut commune avec Socrate, Empédocle, et d'autres hommes illustres.

Il avoit les traits réguliers, l'air sérieux, les yeux pleins de douceur, le front ouvert

---

(1) Un quart de lieue.

et dépouillé de cheveux, la poitrine large, les épaules hautes, beaucoup de dignité dans le maintien, de gravité dans la démarche, et de modestie dans l'extérieur.

Il me reçut avec autant de politesse que de simplicité, et me fit un si bel éloge du philosophe Anacharsis dont je descends, que je rougissois de porter le même nom. Il s'exprimoit avec lenteur; mais les grâces et la persuasion sembloient couler de ses levres. Comme je le connus plus particuliérement dans la suite, son nom paroîtra souvent dans ma relation: je vais seulement ajouter ici quelques détails que m'apprit alors Apollodore.

La mere de Platon, me dit-il, étoit de la même famille que Solon notre législateur; et son pere rapportoit son origine à Codrus, le dernier de nos rois, mort il y a environ sept cents ans. Dans sa jeunesse, la peinture, la musique, les différens exercices du gymnase, remplirent tous ses momens. Comme il étoit né avec une imagination forte et brillante, il fit des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ses vers à ceux d'Homere, et les brûla. Il crut que le théâtre pourroit le dédommager de ce sacrifice: il composa quelques tragédies; et pendant que les acteurs se préparoient à les représenter, il connut Socrate, supprima ses pieces, et se dévoua tout entier à la philosophie.

Il sentit alors un violent besoin d'être utile aux hommes. La guerre du Péloponese avoit détruit les bons principes et corrompu les mœurs : la gloire de les rétablir éxcita son ambition. Tourmenté jour et nuit de cette grande idée, il attendoit avec impatience le moment où, revêtu des magistratures, il seroit en état de déployer son zele et ses talens ; mais les secousses qu'essuya la république dans les dernieres années de la guerre, ces fréquentes révolutions qui en peu de temps présenterent la tyrannie sous des formes toujours plus effrayantes, la mort de Socrate, son maître et son ami, les réflexions que tant d'événemens produisirent dans son esprit, le convainquirent bientôt que tous les gouvernemens sont attaqués par des maladies incurables ; que les affaires des mortels sont, pour ainsi dire, désespérées, et qu'ils ne seront heureux que lorsque la philosophie se chargera du soin de les conduire. Ainsi, renonçant à son projet, il résolut d'augmenter ses connoissances, et de les consacrer à notre instruction. Dans cette vue, il se rendit à Mégare, en Italie, à Cyrene, en Egypte, partout où l'esprit humain avoit fait des progrès.

Il avoit environ quarante ans, quand il fit le voyage de Sicile pour voir l'Etna. Denys, tyran de Syracuse, desira de l'entretenir. La conversation roula sur le bon-

heur, sur la justice, sur la véritable grandeur. Platon ayant soutenu que rien n'est si lâche et si malheureux qu'un prince injuste, Denys en colere lui dit : » Vous » parlez comme un radoteur. — Et vous » comme un tyran, « répondit Platon. Cette réponse pensa lui coûter la vie. Denys ne lui permit de s'embarquer sur une galere qui retournoit en Grece, qu'après avoir exigé du commandant qu'il le jeteroit à la mer, ou qu'il s'en déferoit comme d'un vil esclave. Il fut vendu, racheté, et ramené dans sa patrie. Quelque temps après, le roi de Syracuse, incapable de remords, mais jaloux de l'estime des Grecs, lui écrivit ; et l'ayant prié de l'épargner dans ses discours, il n'en reçut que cette réponse méprisante : » Je n'ai pas assez de » loisir pour me souvenir de Denys. «

A son retour, Platon se fit un genre de vie dont il ne s'est plus écarté. Il a continué de s'abstenir des affaires publiques, parce que, suivant lui, nous ne pouvons plus être conduits au bien, ni par la persuasion, ni par la force ; mais il a recueilli les lumieres éparses dans les contrées qu'il avoit parcourues ; et conciliant, autant qu'il est possible, les opinions des philosophes qui l'avoient précédé, il en composa un système qu'il développa dans ses écrits et dans ses conférences. Ses ouvrages sont en forme de dialogue : Socrate en est le

principal interlocuteur ; et l'on prétend qu'à la faveur de ce nom, il accrédite les idées qu'il a conçues ou adoptées.

Son mérite lui a fait des ennemis : il s'en est attiré lui-même en versant dans ses écrits une ironie piquante contre plusieurs auteurs célebres. Il est vrai qu'il la met sur le compte de Socrate : mais l'adresse avec laquelle il la manie, et différens traits qu'on pourroit citer de lui, prouvent qu'il avoit, du moins dans sa jeunesse, assez de penchant à la satire. Cependant ses ennemis ne troublent point le repos qu'entretiennent dans son cœur ses succès ou ses vertus. Il a des vertus en effet ; les unes, qu'il a reçues de la nature ; d'autres, qu'il a eu la force d'acquérir. Il étoit né violent ; il est à présent le plus doux et le plus patient des hommes. L'amour de la gloire ou de la célébrité me paroit être sa premiere, ou plutôt son unique passion. Je pense qu'il éprouve cette jalousie dont il est si souvent l'objet. Difficile et réservé pour ceux qui courent la même carriere que lui, ouvert et facile pour ceux qu'il y conduit lui-même, il a toujours vécu avec les autres disciples de Socrate, dans la contrainte ou l'inimitié ; avec ses propres disciples, dans la confiance et la familiarité, sans cesse attentif à leurs progrès ainsi qu'à leurs besoins, dirigeant sans foiblesse et sans rigidité leurs penchans vers des objets honnê-

tes,

tes, et les corrigeant par ses exemples plutôt que par ses leçons.

De leur côté, ses disciples poussent le respect jusqu'à l'hommage, et l'admiration jusqu'au fanatisme. Vous en verrez même qui affectent de tenir les épaules hautes et arrondies, pour avoir quelque ressemblance avec lui. C'est ainsi qu'en Ethiopie, lorsque le souverain a quelque défaut de conformation, les courtisans prennent le parti de s'estropier pour lui ressembler. Voilà les principaux traits de sa vie et de son caractere. Vous serez dans la suite en état de juger de sa doctrine, de son éloquence et de ses écarts.

Apollodore, en finissant, s'apperçut que je regardois avec surprise une assez jolie femme qui s'étoit glissée parmi les disciples de Platon. Il me dit : Elle s'appelle Lasthénie : c'est une courtisane de Mantinée en Arcadie. L'amour de la philosophie l'a conduite en ces lieux ; et l'on soupçonne qu'elle y est retenue par l'amour de Speusippe, neveu de Platon, qui est assis auprès d'elle. Il me fit remarquer en même temps une jeune fille d'Arcadie, qui s'appeloit Axiothée, et qui, après avoir lu un dialogue de Platon, avoit tout quitté, jusqu'aux habillemens de son sexe, pour venir entendre les leçons de ce philosophe. Il me cita d'autres femmes qui, à la faveur d'un pareil déguisement, avoient donné le même exemple.

Je lui demandai ensuite : Quel est ce jeune homme maigre et sec que je vois auprès de Platon ; qui grassaie, et qui a les yeux petits et pleins de feu ? C'est, me dit-il, Aristote de Stagire, fils de Nicomaque, le médecin et l'ami d'Amintas, roi de Macédoine. Nicomaque laissa une fortune assez considérable à son fils, qui vint, il y a environ cinq ans, s'établir parmi nous. Il pouvoit avoir alors dix-sept à dix-huit ans. Je ne connois personne qui ait autant d'esprit et d'application. Platon le distingue de ses autres disciples, et ne lui reproche que d'être trop recherché dans ses habits.

Celui que vous voyez auprès d'Aristote, continua Apollodore, est Xénocrate de Chalcédoine : c'est un esprit lent et sans aménité. Platon l'exhorte souvent à sacrifier aux Grâces. Il dit de lui et d'Aristote, que l'un a besoin de frein, et l'autre d'éperon. Un jour on vint dire à Platon, que Xénocrate avoit mal parlé de lui. Je ne le crois pas, répondit-il. On insista ; il ne céda point. On offrit des preuves. » Non, ré-
» pliqua-t-il ; il est impossible que je ne
» sois pas aimé de quelqu'un que j'aime si
» tendrement. «

Comment nommez-vous, dis-je alors, cet autre jeune homme qui paroît être d'une santé si délicate, et qui remue les épaules par intervalles ? C'est Démosthene, me dit Apollodore. Il est né dans une con-

dition honnête. Son pere, qu'il perdit à l'âge de sept ans, occupoit une assez grande quantité d'esclaves à forger des épées, et à faire des meubles de différentes sortes. Il vient de gagner un procès contre ses tuteurs, qui vouloient le frustrer d'une partie de son bien : il a plaidé lui-même sa cause, quoiqu'il ait à peine dix-sept ans. Ses camarades, sans doute jaloux du succès, lui donnent aujourd'hui le nom de serpent, et lui prodiguent d'autres épithetes déshonorantes qu'il paroît s'attirer par la dureté qui perce dans son caractere. Il veut se consacrer au barreau ; et dans ce dessein, il fréquente l'école d'Isée, plutôt que celle d'Isocrate, parce que l'éloquence du premier lui paroît plus nerveuse que celle du second. La nature lui a donné une voix foible, une respiration embarrassée, une prononciation désagréable ; mais elle l'a doué d'un de ces caracteres fermes, qui s'irritent par les obstacles. S'il vient dans ce lieu, c'est pour y puiser à-la-fois des principes de philosophie et des leçons d'éloquence.

Le même motif attire les trois éleves que vous voyez auprès de Démosthene. L'un s'appelle Eschine : c'est ce jeune homme si brillant de santé. Né dans une condition obscure, il exerça dans son enfance des fonctions assez viles ; et comme sa voix est belle et sonore, on le fit ensuite monter

sur le théâtre, où cependant il ne joue que des rôles subalternes. Il a des grâces dans l'esprit, et cultive la poésie avec quelques succès. Le second s'appelle Hypéride, et le troisième Lycurgue. Ce dernier appartient à l'une des plus anciennes familles de la république.

Tous ceux qu'Apollodore venoit de nommer se sont distingués dans la suite, les uns par leur éloquence, les autres par leur conduite, presque tous par une haine constante pour la servitude. J'y vis aussi plusieurs étrangers qui s'empressoient d'écouter les maximes de Platon sur la justice et sur la liberté; mais qui, de retour chez eux, après avoir montré des vertus, voulurent asservir leur patrie, ou l'asservirent en effet: tyrans d'autant plus dangereux, qu'on les avoit élevés dans la haine de la tyrannie.

Quelquefois Platon lisoit ses ouvrages à ses disciples; d'autres fois il leur proposoit une question, leur donnoit le temps de la méditer, et les accoutumoit à définir avec exactitude les idées qu'ils attachoient aux mots. C'étoit communément dans les allées de l'académie qu'il donnoit ses leçons: car il regardoit la promenade comme plus utile à la santé, que les exercices violens du gymnase. Ses anciens disciples, ses amis, ses ennemis mêmes venoient souvent l'entendre, et d'autres s'y

rendoient, attirés par la beauté du lieu.

J'y vis arriver un homme âgé d'environ quarante-cinq ans. Il étoit sans souliers, sans tunique, avec une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur l'épaule, et un manteau sous lequel il tenoit un coq en vie et sans plumes. Il le jeta au milieu de l'assemblée, en disant: » Voilà l'homme » de Platon. « Il disparut aussitôt. Platon sourit; ses disciples murmurerent. Apollodore me dit: Platon avoit défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes; Diogene a voulu montrer que sa définition n'est pas exacte. J'avois pris cet inconnu, lui dis-je, pour un de ces mendians importuns qu'on ne trouve que parmi les nations riches et policées. Il mendie en effet quelquefois, me répondit-il, mais ce n'est pas toujours par besoin. Comme ma surprise augmentoit, il me dit: Allons nous asseoir sous ce platane; je vous raconterai son histoire en peu de mots, et je vous ferai connoître quelques Athéniens célebres que je vois dans les allées voisines. Nous nous assîmes en face d'une tour qui porte le nom de Timon le misanthrope, et d'une colline couverte de verdure et de maisons, qui s'appelle Colone.

Vers le temps où Platon ouvroit son école à l'académie, reprit Apollodore, Antisthene, autre disciple de Socrate, établissoit la sienne sur une colline placée

de l'autre côté de la ville. Ce philosophe cherchoit, dans sa jeunesse, à se parer des dehors d'une vertu sévere; et ses intentions n'échapperent point à Socrate, qui lui dit un jour : » Antisthene, j'apperçois » votre vanité à travers les trous de votre » manteau. « Instruit par son maître que le bonheur consiste dans la vertu, il fit consister la vertu dans le mépris des richesses et de la volupté; et, pour accréditer ses maximes, il parut en public un bâton à la main, une besace sur les épaules, comme un de ces infortunés qui exposent leur misere aux passans. La singularité de ce spectacle lui attira des disciples, que son éloquence fixa pendant quelque temps auprès de lui. Mais les austérités qu'il leur prescrivoit, les éloignerent insensiblement; et cette désertion lui donna tant de dégoût, qu'il ferma son école.

Diogene parut alors dans cette ville. Il avoit été banni de Sinope sa patrie, avec son pere, accusé d'avoir altéré la monnoie. Après beaucoup de résistance, Antisthene lui communiqua ses principes, et Diogene ne tarda pas à les étendre. Antisthene cherchoit à corriger les passions; Diogene voulut les détruire. Le sage, pour être heureux, devoit, selon lui, se rendre indépendant de la fortune, des hommes et de lui-même; de la fortune, en bravant ses faveurs et ses caprices; des hommes, en

rendoient, attirés par la beauté du lieu.

J'y vis arriver un homme âgé d'environ quarante-cinq ans. Il étoit sans souliers, sans tunique, avec une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur l'épaule, et un manteau sous lequel il tenoit un coq en vie et sans plumes. Il le jeta au milieu de l'assemblée, en disant: » Voilà l'homme » de Platon. « Il disparut aussitôt. Platon sourit; ses disciples murmurerent. Apollodore me dit: Platon avoit défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes; Diogene a voulu montrer que sa définition n'est pas exacte. J'avois pris cet inconnu, lui dis-je, pour un de ces mendians importuns qu'on ne trouve que parmi les nations riches et policées. Il mendie en effet quelquefois, me répondit-il, mais ce n'est pas toujours par besoin. Comme ma surprise augmentoit, il me dit: Allons nous asseoir sous ce platane; je vous raconterai son histoire en peu de mots, et je vous ferai connoître quelques Athéniens célebres que je vois dans les allées voisines. Nous nous assîmes en face d'une tour qui porte le nom de Timon le misanthrope, et d'une colline couverte de verdure et de maisons, qui s'appelle Colone.

Vers le temps où Platon ouvroit son école à l'académie, reprit Apollodore, Antisthene, autre disciple de Socrate, établissoit la sienne sur une colline placée

ter, et sur le champ abandonner tout pour le suivre. Comme il se croit appelé à réformer les hommes, il n'a pour eux aucune espece de ménagement. Son système le porte à déclamer contre les vices et les abus; son caractere, à poursuivre sans pitié ceux qui les perpétuent. Il lance à tous momens sur eux les traits de la satire, et ceux de l'ironie mille fois plus redoutables. La liberté qui regne dans ses discours, le rend agréable au peuple. On l'admet dans la bonne compagnie, dont il modere l'ennui par des réparties promptes, quelquefois heureuses, et toujours fréquentes, parce qu'il ne se refuse rien. Les jeunes gens le recherchent pour faire assaut de plaisanteries avec lui, et se vengent de sa supériorité par des outrages qu'il supporte avec une tranquillité qui les humilie. Je l'ai vu souvent leur reprocher des expressions et des actions qui faisoient rougir la pudeur; et je ne crois pas que lui-même se soit livré aux excès dont ses ennemis l'accusent. Son indécence est dans les manieres plutôt que dans les mœurs. De grands talens, de grandes vertus, de grands efforts n'en feront qu'un homme singulier, et je souscrirai toujours au jugement de Platon, qui a dit de lui: » C'est Socrate » en délire. «

Dans ce moment nous vîmes passer un homme qui se promenoit lentement auprès

de nous. Il paroissoit âgé d'environ quarante ans. Il avoit l'air triste et soucieux, la main dans son manteau. Quoique son extérieur fût très-simple, Apollodore s'empressa de l'aborder avec un respect mêlé d'admiration et de sentiment; et revenant s'asseoir auprès de moi: C'est Phocion, me dit-il; et ce nom doit à jamais réveiller dans votre esprit l'idée de la probité même. Sa naissance est obscure, mais son ame est infiniment élevée. Il fréquenta de bonne heure l'académie: il y puisa les principes sublimes qui depuis ont dirigé sa conduite, principes gravés dans son cœur, et aussi invariables que la justice et la vérité dont ils émanent.

Au sortir de l'académie, il servit sous Chabrias, dont il modéroit l'impétuosité, et qui lui dut en grande partie la victoire de Naxos. D'autres occasions ont manifesté ses talens pour la guerre. Pendant la paix, il cultive un petit champ qui suffiroit à peine aux besoins de l'homme le plus modéré dans ses desirs, et qui procure à Phocion un superflu dont il soulage les besoins des autres. Il y vit avec une épouse digne de son amour, parce qu'elle l'est de son estime; il y vit content de son sort, n'attachant à sa pauvreté ni honte ni vanité; ne briguant point les emplois, les acceptant pour en remplir les devoirs.

Vous ne le verrez jamais ni rire ni pleu-

rer, quoiqu'il soit heureux et insensible ; c'est que son ame est plus forte que la joie et la douleur. Ne soyez point effrayé du nuage sombre dont ses yeux paroissent obscurcis. Phocion est facile, humain, indulgent pour nos foiblesses. Il n'est amer et sévere que pour ceux qui corrompent les mœurs par leurs exemples, ou qui perdent l'état par leurs conseils.

Je suis bien aise que le hasard ait rapproché sous vos yeux Diogene et Phocion. En les comparant, vous trouverez que le premier ne fait pas un sacrifice à la philosophie, sans le pousser trop loin et sans en avertir le public ; tandis que le second ne montre, ne cache et n'exagere aucune de ses vertus. J'irai plus loin, et je dirai qu'on peut juger, au premier coup-d'œil, lequel de ces deux hommes est le vrai philosophe. Le manteau de Phocion est aussi grossier que celui de Diogene ; mais le manteau de Diogene est déchiré, et celui de Phocion ne l'est pas.

Après Phocion venoient deux Athéniens, dont l'un se faisoit remarquer par une taille majestueuse et une figure imposante. Apollodore me dit : Il est fils d'un cordonnier, et gendre de Cothys, roi de Thrace : il s'appelle Iphicrate. L'autre est fils de Conon, qui fut un des plus grands hommes de ce siecle, et s'appelle Timothée.

Tous deux placés à la tête de nos ar-

mées, ont maintenu pendant une longue suite d'années la gloire de la république, tous deux ont su joindre les lumieres aux talens, les réflexions à l'expérience, la ruse au courage. Iphicrate se distingua surtout par l'exacte discipline qu'il introduisit parmi nos troupes, par la prudence qui dirigeoit ses entreprises, par une défiance scrupuleuse qui le tenoit toujours en garde contre l'ennemi. Il dut beaucoup à sa réputation; aussi disoit-il en marchant contre les barbares : » Je n'ai qu'une crainte, » c'est qu'ils n'aient pas entendu parler » d'Iphicrate. «

Timothée est plus actif, plus patient, moins habile peut-être à former des projets, mais plus constant et plus ferme quand il s'agit de l'exécution. Ses ennemis, pour ne pas reconnoître son mérite, l'accuserent d'être heureux. Ils le firent représenter endormi sous une tente, la Fortune planant au dessus de sa tête, et rassemblant auprès de lui des villes prises dans un filet. Timothée vit le tableau, et dit plaisamment : » Que ne ferois-je donc pas si j'étois » éveillé ! «

Iphicrate a fait des changemens utiles dans les armes de l'infanterie; Timothée a souvent enrichi le trésor épuisé, des dépouilles enlevées à l'ennemi : il est vrai qu'en même temps il s'est enrichi lui-même. Le premier a rétabli des souverains sur

leurs

leurs trônes ; le second a forcé les Lacédémoniens à nous céder l'empire de la mer. Ils ont tous deux le talent de la parole. L'éloquence d'Iphicrate est pompeuse et vaine ; celle de Timothée plus simple et plus persuasive. Nous leur avons élevé des statues, et nous les bannirons peut-être un jour.

CHAPITRE VIII.

Lycée. Gymnases. Isocrate. Palestres. Funérailles des Athéniens.

Un autre jour, au moment qu'Apollodore entroit chez moi pour me proposer une promenade au Lycée, je courus à lui en m'écriant : Le connoissez-vous? — Qui? — Isocrate. Je viens de lire un de ses discours ; j'en suis transporté. Vit-il encore? où est-il? que fait-il? — Il est ici, répondit Apollodore. Il professe l'éloquence. C'est un homme célebre ; je le connois. — Je veux le voir aujourd'hui, ce matin, dans l'instant même. — Nous irons chez lui en revenant du Lycée.

Nous passâmes par le quartier des Marais ; et, sortant par la porte d'Egée, nous suivîmes un sentier le long de l'Ilissus, torrent impétueux ou ruisseau paisible,

qui, suivant la différence des saiso
précipite ou se traine au pied d'une
par où finit le mont Hymette. Ses
sont agréables, ses eaux commun
pures et limpides. Nous vîmes aux env
un autel dédié aux Muses; l'endroit où
prétend que Borée enleva la belle Orit
fille du roi Erechthée; le temple de Cé
où l'on célebre les petits mysteres, et c
de Diane, où l'on sacrifie tous les ans u
grande quantité de chevres en l'honneur
la déesse. Avant le combat de Marathon
les Athéniens lui en promirent autant qu'il
trouveroient de Perses étendus sur le champ
de bataille. Ils s'apperçurent, après la victoire, que l'exécution d'un vœu si indiscret épuiseroit bientôt les troupeaux de l'Attique: on borna le nombre des victimes à cinq cents, et la déesse voulut bien s'en contenter.

Pendant qu'on me faisoit ces récits, nous vîmes sur la colline des paysans qui couroient en frappant sur des vases d'airain, pour attirer un essaim d'abeilles qui venoit de s'échapper d'une ruche.

Ces insectes se plaisent infiniment sur le mont Hymette, qu'ils ont rempli de leurs colonies, et qui est presque partout couvert de serpolet, et d'herbes odoriférantes. Mais c'est surtout dans le thym excellent qu'il produit, qu'ils puisent ces sucs précieux dont ils composent un miel estimé dans

toute la Grece. Il est d'un blanc tirant sur le jaune ; il noircit quand on le garde longtemps, et conserve toujours sa fluidité. Les Athéniens en font tous les ans une récolte abondante, et l'on peut juger du prix qu'ils y attachent, par l'usage où sont les Grecs d'employer le miel dans la pâtisserie, ainsi que dans les ragoûts. On prétend qu'il prolonge la vie, et qu'il est principalement utile aux vieillards. J'ai vu même plusieurs disciples de Pythagore conserver leur santé, en prenant un peu de miel pour toute nourriture.

Après avoir repassé l'Ilissus, nous nous trouvâmes dans un chemin où l'on s'exerce à la course, et qui nous conduisit au Lycée.

Les Athéniens ont trois gymnases destinés à l'institution de la jeunesse : celui du Lycée, celui du Cynosarge situé sur une colline de ce nom, et celui de l'Académie. Tous trois ont été construits hors de la ville, aux frais du gouvernement. On ne recevoit autrefois dans le second que des enfans illégitimes.

Ce sont de vastes édifices entourés de jardins et d'un bois sacré. On entre d'abord dans une cour de forme carrée, et dont le pourtour est de deux stades (1). Elle est

(1) Cent quatre-vingt neuf toises.

environnée de portiques et de bâtimens. Sur trois de ces côtés sont des salles spacieuses et garnies de sieges, où les philosophes, les rhéteurs et les sophistes rassemblent leurs disciples. Sur le quatrieme on trouve des pieces pour les bains et les autres usages du gymnase. Le portique exposé au midi est double, afin qu'en hiver la pluie agitée par le vent ne puisse pénétrer dans sa partie intérieure.

De cette cour on passe dans une enceinte également carrée. Quelques platanes en ombragent le milieu. Sur trois des côtés regnent des portiques. Celui qui regarde le nord est à double rang de colonnes, pour garantir du soleil ceux qui s'y promenent en été. Le portique opposé s'appelle Xiste. Dans la longueur du terrain qu'il occupe, on a ménagé au milieu une espece de chemin creux d'environ douze pieds de largeur, sur près de deux pieds de profondeur. C'est-là qu'à l'abri des injures du temps, séparés des spectateurs qui se tiennent sur les plates-bandes latérales, les jeunes éleves s'exercent à la lutte. Au-delà du Xiste, est un stade pour la course à pied.

Un magistrat, sous le nom de Gymnasiarque, préside aux différens gymnases d'Athenes. Sa charge est annuelle, et lui est conférée par l'assemblée générale de la nation. Il est obligé de fournir l'huile

qu'emploient les athletes pour donner plus de souplesse à leurs membres. Il a sous lui, dans chaque gymnase, plusieurs officiers, tels que le Gymnaste, le Pædotribe, et d'autres encore, dont les uns entretiennent le bon ordre parmi les éleves, et les autres les dressent à différens exercices. On y distingue surtout dix Sophronistes nommés par les dix tribus, et chargés de veiller plus spécialement sur les mœurs. Il faut que tous ces officiers soient approuvés par l'Aréopage.

Comme la confiance et la sûreté doivent régner dans le gymnase, ainsi que dans tous les lieux où l'on s'assemble en grand nombre, les vols qui s'y commettent sont punis de mort, lorsqu'ils excedent la valeur de dix drachmes (1).

Les gymnases devant être l'asyle de l'innocence et de la pudeur, Solon en avoit interdit l'entrée au public, pendant que les éleves, célébrant une fête en l'honneur de Mercure, étoient moins surveillés par leurs instituteurs; mais ce réglement n'est plus observé.

Les exercices qu'on y pratique sont ordonnés par les lois, soumis à des regles, animés par les éloges des maîtres, et plus encore par l'émulation qui subsiste entre

(1) Neuf livres.

les disciples. Toute la Grece les regarde comme la partie la plus essentielle de l'éducation, parce qu'ils rendent un homme agile, robuste, capable de supporter les travaux de la guerre et les loisirs de la paix. Considérés par rapport à la santé, les médecins les ordonnent avec succès. Relativement à l'art militaire, on ne peut en donner une plus haute idée, qu'en citant l'exemple des Lacédémoniens. Ils leur dûrent autrefois les victoires qui les firent redouter des autres peuples ; et, dans ces derniers temps, il a fallu, pour les vaincre, les égaler dans la gymnastique.

Mais si les avantages de cet art sont extrêmes, les abus ne le sont pas moins. La médecine et la philosophie condamnent de concert ces exercices, lorsqu'ils épuisent le corps, ou qu'ils donnent à l'ame plus de férocité que de courage.

On a successivement augmenté et décoré le gymnase du Lycée. Ses murs sont enrichis de peintures. Apollon est la divinité tutélaire du lieu : on voit à l'entrée sa statue. Les jardins, ornés de belles allées, furent renouvelés dans les dernieres années de mon séjour en Grece. Des sieges placés sous les arbres invitent à s'y reposer.

Après avoir assisté aux exercices des jeunes gens, et passé quelques momens dans des salles où l'on agitoit des questions tour-à-tour importantes et frivoles, nous

prîmes le chemin qui conduit du Lycée à l'Académie, le long des murs de la ville. Nous avions à peine fait quelques pas, que nous trouvâmes un vieillard vénérable, qu'Apollodore me parut bien-aise de voir. Après les premiers complimens, il lui demanda où il alloit. Le vieillard répondit d'une voix grêle : Je vais dîner chez Platon, avec Éphore et Théopompe qui m'attendent à la porte Dipyle. = C'est justement notre chemin, reprit Apollodore ; nous aurons le plaisir de vous accompagner. Mais, dites-moi, vous aimez donc toujours Platon ? — Autant que je me flatte d'en être aimé. Notre liaison, formée dès notre enfance, ne s'est point altérée depuis. Il s'en est souvenu dans un de ses dialogues, où Socrate, qu'il introduit comme interlocuteur, parle de moi en termes très-honorables. — Cet hommage vous étoit dû. On se souvient qu'à la mort de Socrate, pendant que ses disciples effrayés prenoient la fuite, vous osâtes paroître en habit de deuil dans les rues d'Athenes. Vous aviez donné, quelques années auparavant, un autre exemple de fermeté. Quand Théramene, proscrit par les trente tyrans, en plein sénat, se réfugia auprès de l'autel, vous vous levâtes pour prendre sa défense ; et ne fallût-il pas que lui-même vous priât de lui épargner la douleur de vous voir mourir avec lui ? Le vieillard me parut ravi

de cet éloge. J'étois impatient de savoir son nom. Apollodre se faisoit un plaisir de me le cacher.

Fils de Théodore, lui dit-il, n'êtes-vous pas du même âge que Platon ? — J'ai six à sept ans de plus que lui ; il ne doit être que dans sa soixante-huitieme année. — Vous paroissez vous bien porter. — A merveille ; je suis sain de corps et d'esprit, autant qu'il est possible de l'être. — On dit que vous êtes fort riche ? — J'ai acquis par mes veilles de quoi satisfaire les desirs d'un homme sage. Mon pere avoit une fabrique d'instrumens de musique : il fut ruiné dans la guerre du Péloponese ; et, ne m'ayant laissé pour héritage qu'une excellente éducation, je fus obligé de vivre de mon talent, et de mettre à profit les leçons que j'avois reçues de Gorgias, de Prodicus, et des plus habiles orateurs de la Grece. Je fis des plaidoyers pour ceux qui n'étoient pas en état de défendre eux-mêmes leurs causes. Un discours que j'adressai à Nicoclès, roi de Chypre, m'attira de sa part une gratification de vingt talens (1). J'ouvris des cours publics d'éloquence. Le nombre de mes disciples ayant augmenté de jour en jour, j'ai recueilli le fruit d'un travail qui a rempli tous les momens de ma

(1) Cent huit mille livres.

vie. — Convenez pourtant que, malgré la sévérité de vos mœurs, vous en avez consacré quelques-uns aux plaisirs. Vous eûtes autrefois la belle Métanire ; dans un âge plus avancé, vous retirâtes chez vous une courtisane non moins aimable. On disoit alors que vous saviez allier les maximes de la philosophie avec les raffinemens de la volupté ; et l'on parloit de ce lit somptueux que vous aviez fait dresser, et de ces oreillers qui exhaloient une odeur si délicieuse. Le vieillard convenoit de ces faits en riant.

Apollodore continuoit : Vous avez une famille aimable, une bonne santé, une fortune aisée, des disciples sans nombre, un nom que vous avez rendu célebre, et des vertus qui vous placent parmi les plus honnêtes citoyens de cette ville. Avec tant d'avantages, vous devez être le plus heureux des Athéniens. — Hélas ! répondit le vieillard, je suis peut-être le plus malheureux des hommes. J'avois attaché mon bonheur à la considération ; mais, comme d'un côté l'on ne peut être considéré dans une démocratie qu'en se mêlant des affaires publiques, et que d'un autre côté la nature ne m'a donné qu'une voix foible et une excessive timidité, il est arrivé que, très-capable de discerner les vrais intérêts de l'état, incapable de les défendre dans l'assemblée générale, j'ai toujours été violem-

ment tourmenté de l'ambition et de l'impossibilité d'être utile, ou, si vous voulez, d'obtenir du crédit. Les Athéniens reçoivent gratuitement chez moi des leçons d'éloquence; les étrangers, pour le prix de mille drachmes (1); j'en donnerois dix mille à celui qui me procureroit de la hardiesse avec un organe sonore. — Vous avez réparé les torts de la nature; vous instruisez par vos écrits ce public à qui vous ne pouvez adresser la parole, et qui ne sauroit vous refuser son estime. — Et que me fait l'estime des autres, si je ne puis pas y joindre la mienne? Je pousse quelquefois jusqu'au mépris la foible idée que j'ai de mes talens. Quel fruit en ai-je retiré? Ai-je jamais obtenu les emplois, les magistratures, les distinctions que je vois tous les jours accorder à ces vils orateurs qui trahissent l'état?

Quoique mon panégyrique d'Athenes ait fait rougir ceux qui précédemment avoient traité le même sujet, et découragé ceux qui voudroient le traiter aujourd'hui, j'ai toujours parlé de mes succès avec modestie, ou plutôt avec humilité. J'ai des intentions pures: je n'ai jamais, par des écrits ou par des accusations, fait tort à personne, et j'ai des ennemis! — Eh! ne

(1) Neuf cents livres.

devez-vous pas racheter votre mérite par quelques chagrins ? Vos ennemis sont plus à plaindre que vous. Une voix importune les avertit sans cesse que vous comptez parmi vos disciples, des rois, des généraux, des hommes d'état, des historiens, des écrivains dans tous les genres ; que de temps en temps il sort de votre école des colonies d'hommes éclairés qui vont au loin répandre votre doctrine : que vous gouvernez la Grece par vos éleves ; et, pour me servir de votre expression, que vous êtes la pierre qui aiguise l'instrument. — Oui ; mais cette pierre ne coupe pas.

Du moins, ajoutoit Apollodore, l'envie ne sauroit se dissimuler que vous avez hâté les progrès de l'art oratoire. — Et c'est ce mérite qu'on veut aussi m'enlever. Tous les jours des sophistes audacieux, des instituteurs ingrats, puisant dans mes écrits les préceptes et les exemples, les distribuent à leurs écoliers, et n'en sont que plus ardens à me déchirer : ils s'exercent sur les sujets que j'ai traités ; ils assemblent leurs partisans autour d'eux, et comparent leurs discours aux miens, qu'ils ont eu la précaution d'altérer, et qu'ils ont la bassesse de défigurer en les lisant. Un tel acharnement me pénetre de douleur. Mais j'apperçois Ephore et Théopompe. Je vais les mener chez Platon, et je prends congé de vous.

Dès qu'il fut parti, je me tournai bien vite vers Apollodore. Quel est donc, lui dis-je, ce vieillard si modeste avec tant d'amour-propre, et si malheureux avec tant de bonheur ? C'est, me dit-il, Isocrate, chez qui nous devions passer à notre retour. Je l'ai engagé, par mes questions, à vous tracer les principaux traits de sa vie et de son caractere. Vous avez vu qu'il montra deux fois du courage dans sa jeunesse. Cet effort épuisa sans doute la vigueur de son ame ; car il a passé le reste de ses jours dans la crainte et dans le chagrin. L'aspect de la tribune qu'il s'est sagement interdite, l'afflige si fort, qu'il n'assiste plus à l'assemblée générale. Il se croit entouré d'ennemis et d'envieux, parce que des auteurs qu'il méprise, jugent de ses écrits moins favorablement que lui. Sa destinée est de courir sans cesse après la gloire, et de ne jamais trouver le repos.

Malheureusement pour lui, ses ouvrages, remplis d'ailleurs de grandes beautés, fournissent des armes puissantes à la critique : son style est pur et coulant, plein de douceur et d'harmonie, quelquefois pompeux et magnifique, mais quelquefois aussi traînant, diffus, et surchargé d'ornemens qui le déparent.

Son éloquence n'étoit pas propre aux discussions de la tribune et du barreau ; elle s'attache plus à flatter l'oreille, qu'à émouvoir

voir le cœur. On est souvent fâché de voir un auteur estimable s'abaisser à n'être qu'un écrivain sonore, réduire son art au seul mérite de l'élégance, asservir péniblement ses pensées aux mots, éviter le concours des voyelles avec une affectation puérile, n'avoir d'autre objet que d'arrondir des périodes, et d'autre ressource, pour en symétriser les membres, que de les remplir d'expressions oiseuses et de figures déplacées. Comme il ne diversifie pas assez les formes de son élocution, il finit par refroidir et dégoûter le lecteur. C'est un peintre qui donne à toutes ses figures les mêmes traits, les mêmes vêtemens et les mêmes attitudes.

La plupart de ses harangues roulent sur les articles les plus importans de la morale et de la politique. Il ne persuade ni n'entraîne, parce qu'il n'écrit point avec chaleur, et qu'il paroît plus occupé de son art que des vérités qu'il annonce. De là vient peut-être que les souverains dont il s'est, en quelque façon, constitué le législateur, ont répondu à ses avis par des récompenses. Il a composé sur les devoirs des rois, un petit ouvrage qu'il fait circuler de cour en cour. Denys, tyran de Syracuse, le reçut. Il admira l'auteur, et lui pardonna facilement des leçons qui ne portoient pas le remords dans son ame.

Isocrate a vieilli, faisant, polissant, re-

polissant, refaisant un très-petit nombre d'ouvrages. Son panégyrique d'Athenes lui coûta, dit-on, dix années de travail. Pendant tout le temps que dura cette laborieuse construction, il ne s'apperçut pas qu'il élevoit son édifice sur des fondemens qui devoient en entraîner la ruine. Il pose pour principe, que le propre de l'éloquence est d'agrandir les petites choses, et d'apetisser les grandes; et il tâche de montrer ensuite que les Athéniens ont rendu plus de services à la Grece que les Lacédémoniens.

Malgré ces défauts, auxquels ses ennemis en ajoutent beaucoup d'autres, ses écrits présentent tant de tours heureux et de saines maximes, qu'ils serviront de modeles à ceux qui auront le talent de les étudier. C'est un rhéteur habile, destiné à former d'excellens écrivains; c'est un instituteur éclairé, toujours attentif aux progrès de ses disciples, et au caractere de leur esprit. Ephore de Cume et Théopompe de Chio, qui viennent de nous l'enlever, en ont fait l'heureuse épreuve. Après avoir donné l'essor au premier, et réprimé l'impétuosité du second, il les a destinés tous deux à écrire l'histoire. Leurs premiers essais font honneur à la sagacité du maître et aux talens des disciples.

Pendant qu'Apollodore m'instruisoit de ces détails, nous traversions la place publique. Il me conduisit ensuite par la rue

des Hermès, et me fit entrer dans la palestre de Tauréas, située en face du portique royal.

Comme Athenes possede différens gymnases, elle renferme aussi plusieurs palestres. On exerce les enfans dans les premieres de ces écoles, les athletes de profession dans les secondes. Nous en vîmes un grand nombre qui avoient remporté des prix aux jeux établis en différentes villes de la Grece, et d'autres qui aspiroient aux mêmes honneurs. Plusieurs Athéniens, et même des vieillards, s'y rendent assiduement pour continuer leurs exercices, ou pour être témoins des combats qu'on y livre.

Les palestres sont à peu près de la même forme que les gymnases. Nous parcourumes les pieces destinées à toutes les especes de bains; celles où les athletes déposent leurs habits; où on les frotte d'huile, pour donner de la souplesse à leurs membres; où ils se roulent sur le sable, pour que leurs adversaires puissent les saisir.

La lutte, le saut, la paume, tous les exercices du lycée, se retracerent à nos yeux sous des formes plus variées, avec plus de force et d'adresse de la part des acteurs.

Parmi les différens groupes qu'ils composoient, on distinguoit des hommes de la plus grande beauté, et dignes de servir de modele aux artistes; les uns avec des traits

vigoureux et fièrement prononcés, comme on représente Hercule ; d'autres, d'une taille plus svelte et plus élégante, comme on peint Achille. Les premiers, se destinant aux combats de la lutte et du pugilat, n'avoient d'autre objet que d'augmenter leurs forces ; les seconds, dressés pour des exercices moins violens, tels que la course, le saut, etc. que de se rendre légers.

Leur régime s'assortit à leur destination. Plusieurs s'abstiennent des femmes et du vin. Il en est qui mènent une vie très-frugale, mais ceux qui se soumettent à de laborieuses épreuves, ont besoin, pour se réparer, d'une grande quantité d'alimens substantiels, comme la chair rôtie de bœuf et de porc. S'ils n'en exigent que deux mines par jour, avec du pain à proportion, ils donnent une haute idée de leur sobriété. Mais on en cite plusieurs qui en faisoient une consommation effrayante. On dit, par exemple, que Théagene de Thasos mangea dans un jour un bœuf tout entier. On attribue le même exploit à Milon de Crotone, dont l'ordinaire étoit de vingt mines de viande, d'autant de mines de pain (1), et de trois conges de vin (2). On ajoute enfin qu'Astydamas de Milet, se trouvant

(1) Environ dix-huit livres.
(2) Environ quinze pintes.

à la table du satrape Ariobarzane, dévora tout seul le souper qu'on avoit préparé pour neuf convives. Ces faits, exagérés sans doute, prouvent du moins l'idée qu'on se forme de la voracité de cette classe d'athletes. Quand ils peuvent la satisfaire sans danger, ils acquierent une vigueur extrême : leur taille devient quelquefois gigantesque ; et leurs adversaires, frappés de terreur, ou s'éloignent de la lice, ou succombent sous le poids de ces masses énormes.

L'excès de nourriture les fatigue tellement, qu'ils sont obligés de passer une partie de leur vie dans un sommeil profond. Bientôt un embonpoint excessif défigure tous leurs traits ; il leur survient des maladies qui les rendent aussi malheureux, qu'ils ont toujours été inutiles à leur patrie : car il ne faut pas le dissimuler, la lutte, le pugilat, et tous ces combats livrés avec tant de fureur dans les solennités publiques, ne sont plus que des spectacles d'ostentation, depuis que la tactique s'est perfectionnée. L'Egypte ne les a jamais adoptés, parce qu'ils ne donnent qu'une force passagere. Lacédémone en a corrigé les inconvéniens par la sagesse de son institution. Dans le reste de la Grece, on s'est apperçu qu'en y soumettant les enfans, on risque d'altérer leurs formes et d'arrêter leur accroissement ; et que, dans un âge plus

avancé, les lutteurs de profession sont de mauvais soldats, parce qu'ils sont hors d'état de supporter la faim, la soif, les veilles, le moindre besoin et le plus petit dérangement.

En sortant de la palestre, nous apprîmes que Télaïre, femme de Pyrrhus, parent et ami d'Apollodore, venoit d'être attaquée d'un accident qui menaçoit sa vie. On avoit vu à sa porte les branches de laurier et d'acanthe, que, suivant l'usage, on suspend à la maison d'un malade. Nous y courûmes aussitôt. Les parens, empressés autour du lit, adressoient des prieres à Mercure, conducteur des ames; et le malheureux Pyrrhus recevoit les derniers adieux de sa tendre épouse. On parvint à l'arracher de ces lieux. Nous voulûmes lui rappeler les leçons qu'il avoit reçues à l'académie; leçons si belles quand on est heureux, si importunes quand on est dans le malheur. » O philosophie! s'écria-t-il, hier » tu m'ordonnois d'aimer ma femme; au- » jourd'hui tu me défends de la pleurer! « Mais enfin, lui disoit-on, vos larmes ne la rendront pas à la vie. » Eh! c'est ce qui » les redouble encore, « répondit-il.

Quand elle eut rendu les derniers soupirs, toute la maison retentit de cris et de sanglots. Le corps fut lavé, parfumé d'essences, et revêtu d'une robe précieuse. On mit sur sa tête, couverte d'un voile, une

couronne de fleurs ; dans ses mains, un gâteau de farine et de miel, pour appaiser Cerbere ; et dans sa bouche, une piece d'argent d'une ou deux oboles qu'il faut payer à Caron : en cet état elle fut exposée pendant tout un jour dans le vestibule, entourée de cierges allumés. A la porte étoit un vase de cette eau lustrale destinée à purifier ceux qui ont touché un cadavre. Cette exposition est nécessaire pour s'assurer que la personne est véritablement morte, et qu'elle l'est de mort naturelle. Elle dure quelquefois jusqu'au troisieme jour.

Le convoi fut indiqué. Il falloit s'y rendre avant le lever du soleil. Les lois défendent de choisir une autre heure ; elles n'ont pas voulu qu'une cérémonie si triste dégénérât en un spectacle d'ostentation. Les parens et les amis furent invités. Nous trouvâmes auprès du corps, des femmes qui poussoient de longs gémissemens ; quelques-unes coupoient des boucles de leurs cheveux, et les déposoient à côté de Télaïre, comme un gage de leur tendresse et de leur douleur. On la plaça sur un chariot, dans un cercueil de cyprès. Les hommes marchoient avant, les femmes après ; quelques-uns la tête rasée, tous baissant les yeux, vêtus de noir, précédés d'un chœur de musiciens qui faisoient entendre des chants lugubres. Nous nous rendîmes à la maison qu'avoit Pyrrhus auprès de Phalere.

C'est là qu'étoient les tombeaux de ses peres.

L'usage d'inhumer les corps fut autrefois commun parmi les nations : celui de les brûler prévalut dans la suite chez les Grecs; aujourd'hui il paroît indifférent de rendre à la terre ou de livrer aux flammes les restes de nous-mêmes. Quand le corps de Télaïre eut été consumé, les plus proches parens en recueillirent les cendres ; et l'urne qui les renfermoit fut ensevelie dans la terre.

Pendant la cérémonie on fit des libations de vin ; on jeta dans le feu quelques-unes des robes de Télaïre, on l'appeloit à haute voix ; et cet adieu éternel redoubloit les larmes qui n'avoient cessé de couler de tous les yeux.

De là nous fûmes appelés au repas funebre, où la conversation ne roula que sur les vertus de Télaïre. Le neuvieme et trentieme jours, ses parens, habillés de blanc et couronnés de fleurs, se réunirent encore pour rendre de nouveaux honneurs à ses mânes ; et il fut réglé, que, rassemblés tous les ans le jour de sa naissance, ils s'occuperoient de sa perte comme si elle étoit encore récente. Cet engagement si beau se perpétue souvent dans une famille, dans une société d'amis, parmi les disciples d'un philosophe. Les regrets qu'ils laissent éclater dans ces circonstances, se renouvellent dans la fête générale des morts, qu'on célebre au mois anthestérion. Enfin,

j'ai vu plus d'une fois des particuliers s'approcher d'un tombeau, y déposer une partie de leurs cheveux, et faire tout autour des libations d'eau, de vin, de lait et de miel.

Moins attentif à l'origine de ces rits qu'au sentiment qui les maintient, j'admirois la sagesse des anciens législateurs qui imprimerent un caractere de sainteté à la sépulture, et aux cérémonies qui l'accompagnent. Ils favoriserent cette ancienne opinion, que l'ame, dépouillée du corps qui lui sert d'enveloppe, est arrêtée sur les rivages du Styx, tourmentée du desir de se rendre à sa destination, apparoissant en songe à ceux qui doivent s'intéresser à son sort, jusqu'à ce qu'ils aient soustrait ses dépouilles mortelles aux regards du soleil et aux injures de l'air.

De là cet empressement à lui procurer le repos qu'elle desire; l'injonction faite au voyageur de couvrir de terre un cadavre qu'il trouve sur son chemin; cette vénération profonde pour les tombeaux, et les lois séveres contre ceux qui les violent.

De là encore l'usage pratiqué à l'égard de ceux que les flots ont engloutis, ou qui meurent en pays étranger, sans qu'on ait pu retrouver leurs corps. Leurs compagnons, avant de partir, les appellent trois fois à haute voix; et à la faveur des sacrifices et des libations, ils se flattent de ramener leurs mânes, auxquels on éleve

quelquefois des cénotaphes, especes de monumens funebres, presque aussi respectés que les tombeaux.

Parmi les citoyens qui ont joui pendant leur vie d'une fortune aisée, les uns, conformément à l'ancien usage, n'ont au dessus de leurs cendres qu'une petite colonne, où leur nom est inscrit; les autres, au mépris des lois qui condamnent le faste et les prétentions d'une douleur simulée, sont pressés sous des édifices élégans et magnifiques, ornés de statues et embellis par les arts. J'ai vu un simple affranchi dépenser deux talens (1) pour le tombeau de sa femme.

Entre les routes dans lesquelles on s'égare par l'excès ou le défaut de sentiment, les lois ont tracé un sentier dont il n'est pas permis de s'écarter. Elles défendent d'élever aux premieres magistratures le fils ingrat qui, à la mort des auteurs de ses jours, a négligé les devoirs de la nature et de la religion. Elles ordonnent à ceux qui assistent au convoi, de respecter la décence jusques dans leur désespoir. Qu'ils ne jettent point la terreur dans l'ame des spectateurs, par des cris perçans et des lamentations effrayantes; que les femmes surtout ne se déchirent pas le visage, comme elles faisoient autrefois. Qui croiroit qu'on eût jamais dû leur prescrire de veiller à la conservation de leur beauté?

(1) Dix mille huit cents livres.

CHAPITRE IX.

Voyage à Corinthe. Xénophon. Timoléon.

En arrivant dans la Grece, nous avions appris que les Eléens s'étant emparés d'un petit endroit du Péloponese nommé Scillonte, où Zénophon faisoit sa résidence, il étoit allé avec ses fils s'établir à Corinthe. Timagene étoit impatient de le voir. Nous partîmes d'Athenes, amenant avec nous Philotas, dont la famille avoit des liaisons d'hospitalité avec celle de Timodeme, l'une des plus anciennes de Corinthe. Nous traversâmes Eleusis, Mégare, l'isthme; nous étions trop pressés pour nous occuper des objets qui s'offroient à nous sur la route.

Timodeme nous conduisit lui-même chez Xénophon. Il étoit sorti : nous le trouvâmes dans un temple voisin, où il offroit un sacrifice. Tous les yeux étoient levés sur lui, et il ne les levoit sur personne; car il se présentoit devant les dieux avec le même respect qu'il inspiroit aux hommes. Je le considérois avec un vif intérêt. Il paroissoit âgé d'environ soixante-quinze ans; et son visage conservoit encore des restes de cette beauté qui l'avoit distingué dans sa jeunesse.

La cérémonie étoit à peine achevée, que Timagene se jette à son cou, et, ne pouvant s'en arracher, l'appelle, d'une voix entrecoupée, son général, son sauveur, son ami. Xénophon le regardoit avec étonnement, et cherchoit à démêler des traits qui ne lui étoient pas inconnus, qui ne lui étoient plus familiers. Il s'écrie à la fin : C'est Timagene, sans doute ? Eh ! quel autre que lui pourroit conserver des sentimens si vifs, après une si longue absence ? Vous me faites éprouver, dans ce moment, combien il est doux de voir renaître des amis dont on s'est cru séparé pour toujours. De tendres embrassemens suivirent de près cette reconnoissance ; et pendant tout le temps que nous passâmes à Corinthe, des éclaircissemens mutuels firent le sujet de leurs fréquens entretiens.

Né dans un bourg de l'Attique, élevé dans l'école de Socrate, Xénophon porta d'abord les armes pour sa patrie ; ensuite il entra comme volontaire dans l'armée qu'assembloit le jeune Cyrus pour détrôner son frere Artaxerxès, roi de Perse. Après la mort de Cyrus, il fut chargé, conjointement avec quatre autres officiers, du commandement des troupes grecques ; et c'est alors qu'ils firent cette belle retraite, aussi admirée dans son genre, que l'est dans le sien la relation qu'il nous en a donnée. A son retour, il passa au service d'Agésilas,
roi

roi de Lacédémone, dont il partagea la gloire et mérita l'amitié. Quelque temps après, les Athéniens le condamnerent à l'exil, jaloux sans doute de la préférence qu'il accordoit aux Lacédémoniens. Mais ces derniers, pour le dédommager, lui donnerent une habitation à Scyllonte.

C'est dans cette heureuse retraite qu'il avoit passé plusieurs années, et qu'il comptoit retourner dès que les troubles du Péloponese seroient calmés.

Pendant notre séjour à Corinthe, je me liai avec ses deux fils Gryllus et Diodore. Je contractai une liaison plus intime avec Timoléon, le second des fils de Timodeme, chez qui nous étions logés.

Si j'avois à tracer le portrait de Timoléon, je ne parlerois pas de cettte valeur brillante qu'il montra dans les combats, parce que, parmi les nations guerrieres, elle n'est une distinction que lorsque, poussée trop loin, elle cesse d'être une vertu ; mais pour faire connoître toutes les qualités de son ame, je me contenterois d'en citer les principales : cette prudence consommée, qui en lui avoit devancé les années ; son extrême douceur quand il s'agissoit de ses intérêts ; son extrême fermeté quand il étoit question de ceux de sa patrie ; sa haine vigoureuse pour la tyrannie de l'ambition, et pour celle des mauvais exemples : je mettrois le comble à son

éloge, en ajoutant que personne n'eut autant que lui des traits de ressemblance avec Epaminondas, que par un secret instinct il avoit pris pour son modele.

Timoléon jouissoit de l'estime publique et de la sienne, lorsque l'excès de sa vertu lui aliéna presque tous les esprits, et le rendit le plus malheureux des hommes. Son frere Timophanès, qui n'avoit ni ses lumieres ni ses principes, s'étoit fait une cour d'hommes corrompus, qui l'exhortoient sans cesse à s'emparer de l'autorité. Il crut enfin en avoir le droit. Un courage aveugle et présomptueux lui avoit attiré la confiance des Corinthiens, dont il commanda plus d'une fois les armées, et qui l'avoient mis à la tête de quatre cents hommes qu'ils entretenoient pour la sûreté de la police. Timophanès en fit ses satellites, s'attacha la populace par ses largesses; et, secondé par un parti redoutable, il agit en maître, et fit traîner au supplice les citoyens qui lui étoient suspects.

Timoléon avoit jusqu'alors veillé sur sa conduite et sur ses projets. Dans l'espoir de le ramener, il tâchoit de jeter un voile sur ses fautes, et de relever l'éclat de quelques actions honnêtes qui lui échappoient par hasard. On l'avoit même vu, dans une bataille, se précipiter sans ménagement au milieu des ennemis, et soutenir seul leurs efforts pour sauver les jours d'un frere qu'il

aimoit, et dont le corps, couvert de blessures, étoit sur le point de tomber entre leurs mains.

Indigné maintenant de voir la tyrannie s'établir de son vivant, et dans le sein même de sa famille, il peint vivement à Timophanès l'horreur des attentats qu'il a commis, et qu'il médite encore; le conjure d'abdiquer au plutôt un pouvoir odieux, et de satisfaire aux mânes des victimes immolées à sa folle ambition. Quelques jours après, il remonte chez lui, accompagné de deux de leurs amis, dont l'un étoit le beau-frere de Timophanès. Ils réiterent de concert les mêmes prieres; ils le pressent au nom du sang, de l'amitié, de la patrie. Timophanès leur répond d'abord par une dérision amere, ensuite par des menaces et des fureurs. On étoit convenu qu'un refus positif de sa part seroit le signal de sa perte. Ses deux amis, fatigués de sa résistance, lui plongerent un poignard dans le sein, pendant que Timoléon, la tête couverte d'un pan de son manteau, fondoit en larmes dans un coin de l'appartement où il s'étoit retiré.

Je ne puis sans frémir penser à ce moment fatal où nous entendîmes retentir dans la maison ces cris perçans, ces effrayantes paroles: Timophanès est mort! c'est son beau-frere qui l'a tué! c'est son frere! Nous étions par hasard avec Démé-

triste sa mere ; son pere étoit absent. Je jetai les yeux sur cette malheureuse femme : je vis ses cheveux se dresser sur sa tête, et l'horreur se peindre sur son visage, au milieu des ombres de la mort. Quand elle reprit l'usage de ses sens, elle vomit, sans verser une larme, les plus affreuses imprécations contre Timoléon, qui n'eut pas même la foible consolation de les entendre de sa bouche. Renfermée dans son appartement, elle protesta qu'elle ne reverroit jamais le meurtrier de son fils.

Parmi les Corinthiens, les uns regardoient le meurtre de Timophanès comme un acte héroïque, les autres comme un forfait. Les premiers ne se lassoient pas d'admirer ce courage extraordinaire, qui sacrifioit au bien public la nature et l'amitié. Le plus grand nombre, en approuvant la mort du tyran, ajoutoient que tous les citoyens étoient en droit de lui arracher la vie, excepté son frere. Il survint une émeute qui fut bientôt appaisée. On intenta contre Timoléon une accusation qui n'eut pas de suite.

Il se jugeoit lui-même avec encore plus de rigueur. Dès qu'il s'apperçut que son action étoit condamnée par une grande partie du public, il douta de son innocence, et résolut de renoncer à la vie. Ses amis, à force de prieres et de soins, l'engagerent à prendre quelque nourriture, mais ne pu-

rent jamais le déterminer à rester au milieu d'eux. Il sortit de Corinthe ; et pendant plusieurs années il erra dans des lieux solitaires, occupé de sa douleur, et déplorant avec amertume les égaremens de sa vertu, et quelquefois l'ingratitude des Corinthiens.

Nous le verrons un jour reparoître avec plus d'éclat, et faire le bonheur d'un grand empire qui lui devra sa liberté.

Les troubles occasionnés par le meurtre de son frere, accélérerent notre départ. Nous quittâmes Xénophon avec beaucoup de regret. Je le revis quelques années après, à Scillonte ; et je rendrai compte, quand il en sera temps, des entretiens que j'eus alors avec lui. Ses deux fils vinrent avec nous. Ils devoient servir dans le corps de troupes que les Athéniens envoyoient aux Lacédémoniens.

Nous trouvâmes sur la route quantité de voyageurs qui se rendoient à Athenes pour assister aux grandes Dionysiaques, l'une des plus célebres fêtes de cette ville. Outre la magnificence des autres spectacles, je desirois avec ardeur de voir un concours établi depuis long-temps entre les poëtes qui présentent des tragédies ou des comédies nouvelles. Nous arrivâmes le 5 du mois élaphébolion (1). Les fêtes devoient commencer huit jours après (2).

---

(1) Le premier avril de l'an 362 avant J. C.

(2) Voyez la note V à la fin du volume.

CHAPITRE X.

Levées, revue, exercice des troupes chez les Athéniens.

DEUX jours après notre retour à Athenes, nous nous rendîmes dans une place où se faisoit la levée des troupes qu'on se proposoit d'envoyer au Péloponese. Elles devoient se joindre à celles des Lacédémoniens et de quelques autres peuples, pour s'opposer, conjointement avec elles, aux projets des Thébains et de leurs alliés. Hégélochus, stratege ou général, étoit assis sur un siege élevé. Auprès de lui, un Taxiarque, officier général, tenoit le registre où sont inscrits les noms des citoyens qui, étant en âge de porter les armes, doivent se présenter à ce tribunal. Il les appeloit à haute voix, et prenoit une note de ceux que le général avoit choisis.

Les Athéniens sont tenus de servir depuis l'âge de dix-huit ans, jusqu'à celui de soixante. On emploie rarement les citoyens d'un âge avancé; et quand on les prend au sortir de l'enfance, on a soin de les tenir éloignés des postes les plus exposés. Quelquefois le gouvernement fixe l'âge

des nouvelles levées; quelquefois on les tire au sort.

Ceux qui tiennent à ferme les impositions publiques, ou qui figurent dans les chœurs aux fêtes de Bacchus, sont dispensés du service. Ce n'est que dans les besoins pressans qu'on fait marcher les esclaves, les étrangers établis dans l'Attique, et les citoyens les plus pauvres. On les enrôle très-rarement, parce qu'ils nont pas fait le serment de défendre la patrie, ou parce qu'ils n'ont aucun intérêt à la défendre : la loi n'en a confié le soin qu'aux citoyens qui possedent quelque bien, et les plus riches servent comme simples soldats. Il arrive de là que la perte d'une bataille, en affoiblissant les premieres classes des citoyens, suffit pour donner à la derniere une supériorité qui altere la forme du gouvernement.

La république étoit convenue de fournir à l'armée des alliés six mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Le lendemain de leur enrôlement, ils se répandirent en tumulte dans les rues et les places publiques, revêtus de leurs armes. Leurs noms furent appliqués sur les statues des dix héros qui ont donné les leurs aux tribus d'Athenes, de maniere qu'on lisoit sur chaque statue les noms des soldats de chaque tribu.

Quelques jours après on fit la revue des

troupes. Je m'y rendis avec Timagene, Apollodore et Philotas. Nous y trouvâmes Iphicrate, Timothée, Phocion, Chabrias, tous les anciens généraux et tous ceux de l'année courante. Ces derniers avoient été, suivant l'usage, choisis dans l'assemblée du peuple. Ils étoient au nombre de dix, un de chaque tribu. Je me souviens, à cette occasion, que Philippe de Macédoine disoit un jour : » J'envie le bonheur des » Athéniens ; ils trouvent tous les ans dix » hommes en état de commander leurs ar- » mées, tandis que je n'ai jamais trouvé que » Parménion pour conduire les miennes. «

Autrefois le commandement rouloit entre les dix Strateges. Chaque jour l'armée changeoit de général ; et en cas de partage dans le conseil, le Polémarque, un des principaux magistrats de la république, avoit le droit de donner son suffrage. Aujourd'hui toute l'autorité est pour l'ordinaire entre les mains d'un seul, qui est obligé à son tour de rendre compte de ses opérations, à moins qu'on ne l'ait revêtu d'un pouvoir illimité. Les autres généraux restent à Athenes, et n'ont presque d'autres fonctions que de représenter dans les cérémonies publiques.

L'infanterie étoit composée de trois ordres de soldats : les oplites, ou pesamment armés ; les armés à la légere ; et les peltastes, dont les armes étoient moins pe-

santes que celles des premiers, moins légeres que celles des seconds.

Les oplites avoient pour armes défensives, le casque, la cuirasse, le bouclier, des especes de bottines qui couvroient la partie antérieure de la jambe; pour armes offensives, la pique et l'épée.

Les armés à la légere étoient destinés à lancer des javelots ou des fleches; quelques-uns, des pierres, soit avec la fronde, soit avec la main.

Les peltastes portoient un javelot, et un petit bouclier nommé pelta.

Les boucliers, presque tous de bois de saule ou même d'osier, étoient ornés de couleurs, d'emblêmes et d'inscriptions. J'en vis où l'on avoit tracé en lettres d'or ces mots : A LA BONNE FORTUNE; d'autres où divers officiers avoient fait peindre des symboles relatifs à leur caractere ou à leur goût. J'entendis, en passant, un vieillard qui disoit à son voisin : J'étois de cette malheureuse expédition de Sicile, il y a cinquante-trois ans. Je servois sous Nicias, Alcibiade et Lamachus. Vous avez ouï parler de l'opulence du premier, de la valeur et de la beauté du second : le troisieme étoit d'un courage à inspirer la terreur. L'or et la pourpre décoroient le bouclier de Nicias; celui de Lamachus représentoit une tête de Gorgone; et celui d'Alcibiade, un amour lançant la foudre.

Je voulois suivre cette conversation; mais j'en fus détourné par l'arrivée d'Iphicrate, à qui Apollodore venoit de raconter l'histoire de Timagene et la mienne. Après les premiers complimens, Timagene le félicita sur les changemens qu'il avoit introduits dans les armes des oplites. Ils étoient nécessaires, répondit Iphicrate; la phalange, accablée sous le poids de ses armes, obéissoit avec peine aux mouvemens qu'on lui demandoit, et avoit plus de moyens pour parer les coups de l'ennemi, que pour lui en porter. Une cuirasse de toile a remplacé celle de métal; un bouclier petit et léger, ces énormes boucliers qui, à force de nous protéger, nous ravissoient notre liberté. La pique est devenue plus longue d'un tiers, et l'épée de moitié. Le soldat lie et délie sa chaussure avec plus de facilité. J'ai voulu rendre les oplites plus redoutables; ils sont dans une armée, ce qu'est la poitrine dans le corps humain. Comme Iphicrate étaloit volontiers de l'éloquence, il suivit sa comparaison: il assimila le général à la tête, la cavalerie aux pieds, les troupes légeres aux mains. Timagene lui demanda pourquoi il n'avoit pas adopté le casque béotien, qui couvre le cou en se prolongeant jusques sur la cuirasse. Cette question en amena d'autres sur la tenue des troupes, ainsi que sur la tactique des Grecs et des Perses. De mon côté, j'interrogeois Apol-

lodore sur plusieurs objets que ses réponses feront connoître.

Au dessous des dix Strateges, disoit-il, sont les dix Taxiarques, qui, de même que les premiers, sont tous les ans nommés par le sort, et tirés de chaque tribu dans l'assemblée générale. Ce sont eux qui, sous les ordres des généraux, doivent approvisionner l'armée, régler et entretenir l'ordre de ses marches, l'établir dans un camp, maintenir la discipline, examiner si les armes sont en bon état. Quelquefois ils commandent l'aile droite; d'autres fois le général les envoie pour annoncer la nouvelle d'une victoire, et rendre compte de ce qui s'est passé dans la bataille.

Dans ce moment nous vîmes un homme revêtu d'une tunique qui lui descendoit jusqu'aux genoux, et sur laquelle il auroit dû mettre sa cuirasse, qu'il tenoit dans ses bras avec ses autres armes. Il s'approcha du Taxiarque de sa tribu, auprès de qui nous étions. Compagnon, lui dit cet officier, pourquoi n'endossez-vous pas votre cuirasse? Il répondit : Le temps de mon service est expiré : hier je labourois mon champ quand vous fîtes l'appel. J'ai été inscrit dans le rôle de la milice sous l'archontat de Callias : consultez la liste des archontes, vous verrez qu'il s'est écoulé depuis ce temps-là plus de quarante-deux ans. Cependant si ma patrie a besoin de

moi, j'ai apporté mes armes. L'officier vérifia le fait; et, après en avoir conféré avec le général, il effaça le nom de cet honnête citoyen, et lui en substitua un autre.

Les places des dix Taxiaques sont de ces charges d'état qu'on est plus jaloux de posséder que de remplir. La plupart d'entre eux se dispensent de suivre l'armée, et leurs fonctions sont partagées entre les chefs que le général met à la tête des divisions et des subdivisions. Ils sont en assez grand nombre. Les uns commandent 128 hommes; d'autres 256, 512, 1024, suivant une proportion qui n'a point de bornes en montant, mais qui, en descendant, aboutit à un terme qu'on peut regarder comme l'élément des différentes divisions de la phalange. Cet élément est la file, quelquefois composée de huit hommes, plus souvent de seize.

J'interrompis Apollodore, pour lui montrer un homme qui avoit une couronne sur sa tête, et un caducée dans sa main. J'en ai déja vu passer plusieurs, lui dis-je. — Ce sont des hérauts, me répondit-il. Leur personne est sacrée: ils exercent des fonctions importantes; ils dénoncent la guerre, proposent la treve ou la paix, publient les ordres du général, prononcent les commandemens, convoquent l'armée, annoncent le moment du départ, l'endroit où il faut

faut marcher, pour combien de jours il faut prendre des vivres. Si, dans le moment de l'attaque ou de la retraite, le bruit étouffe la voix du héraut, on éleve des signaux : si la poussiere empêche de les voir, on fait sonner la trompette : si aucun de ces moyens ne réussit, un aide-de-camp court de rang en rang signifier les intentions du général.

Dans ce moment, quelques jeunes gens qui passoient comme des éclairs auprès de nous, penserent renverser de graves personnages qui marchoient à pas comptés. Les premiers, me dit Apollodore, sont des coureurs; les seconds, des devins : deux especes d'hommes souvent employés dans nos armées; les uns, pour porter au loin les ordres du général; les autres, pour examiner dans les entrailles des victimes, s'ils sont conformes à la volonté des dieux.

Ainsi, repris-je, les opérations d'une campagne dépendent, chez les Grecs, de l'intérêt et de l'ignorance de ces prétendus interpretes du ciel ? Trop souvent, me répondit-il. Cependant, si la superstition les a établis parmi nous, il est peut-être de la politique de les maintenir. Nos soldats sont des hommes libres, courageux, mais impatiens, et incapables de supporter la prudente lenteur d'un général, qui, ne pouvant faire entendre la raison, n'a souvent d'autre ressource que de faire parler les dieux.

Comme nous errions autour de la phalange, je m'apperçus que chaque officier général avoit auprès de lui un officier subalterne qui ne le quittoit point. C'est son écuyer, me dit Apollodore. Il est obligé de le suivre dans le fort de la mêlée, et, en certaines occasions, de garder son bouclier. Chaque oplite, ou pesamment armé, a de même un valet qui, entre autres fonctions, remplit quelquefois celles de l'écuyer; mais, avant le combat, on a soin de le renvoyer au bagage. Le déshonneur, parmi nous, est attaché à la perte du bouclier, et non à celle de l'épée et des autres armes offensives. Pourquoi cette différence! lui dis-je. Pour nous donner une grande leçon, me répondit-il; pour nous apprendre que nous devons moins songer à verser le sang de l'ennemi, qu'à l'empêcher de répandre le nôtre; et qu'ainsi la guerre doit être plutôt un état de défense que d'attaque.

Nous passâmes ensuite au Lycée, où se faisoit la revue de la cavalerie. Elle est commandée de droit par deux généraux nommés Hipparques, et par dix chefs particuliers appelés Phylarques: les uns et les autres tirés au sort tous les ans dans l'assemblée de la nation.

Quelques Athéniens sont inscrits de bonne heure dans ce corps, comme presque tous les autres le sont dans l'infanterie. Il n'est composé que de douze cents hommes. Cha-

que tribu en fournit cent vingt avec le chef, qui doit les commander. Le nombre de ceux qu'on met sur pied, se regle pour l'ordinaire sur le nombre des soldats pesamment armés ; et cette proportion, qui varie suivant les circonstances, est souvent d'un à dix, c'est-à-dire, qu'on joint deux cents chevaux à deux mille oplites.

Ce n'est guere que depuis un siecle, me disoit Apollodore, qu'on voit de la cavalerie dans nos armées. Celle de la Thessalie est nombreuse, parce que le pays abonde en pâturages. Les autres cantons de la Grece sont si secs, si stériles, qu'il est très-difficile d'y élever des chevaux : aussi n'y a-t-il que les gens riches qui entrent dans la cavalerie : de là vient la considération qui est attachée à ce service. On ne peut y être admis sans obtenir l'agrément des généraux, des chefs particuliers, et surtout du sénat, qui veille spécialement à l'entretien et à l'éclat d'un corps si distingué. Il assiste à l'inspection des nouvelles levées.

Elles parurent en sa présence avec le casque, la cuirasse, le bouclier, l'épée, la lance ou le javelot, un petit manteau, etc. Pendant qu'on procédoit à l'examen de leurs armes, Timagene, qui avoit fait une étude particuliere de tout ce qui concerne l'art militaire, nous disoit : Une cuirasse trop large ou trop étroite, devient un poids ou

un lien insupportable. Le casque doit être fait de maniere que le cavalier puisse, dans le besoin, s'en couvrir jusqu'au milieu du visage. Il faut appliquer sur le bras gauche, cette armure qu'on a récemment inventée, et qui, s'étendant et se repliant avec facilité, couvre entiérement cette partie du corps, depuis l'épaule jusqu'à la main; sur le bras droit, des brassards de cuir, des plaques d'airain; et dans certains endroits, de la peau de veau, pourvu que ces moyens de défense ne contraignent pas les mouvemens: les jambes et les pieds seront garantis par des bottes de cuir, armées d'éperons. On préfere, avec raison, pour les cavaliers, le sabre à l'épée, au lieu de ces longues lances, fragiles et pesantes, que vous voyez dans les mains de la plupart d'entre eux; j'aimerois mieux deux petites piques de bois de cormier, l'une pour lancer, l'autre pour se défendre. Le front et le poitrail du cheval seront protégés par des armures particulieres; les flancs et le ventre, par les couvertures que l'on étend sur son dos, et sur lesquelles le cavalier est assis.

Quoique les cavaliers athéniens n'eussent pas pris toutes les précautions que Timagene venoit d'indiquer, cependant il fut assez content de la maniere dont ils étoient armés. Les sénateurs et les officiers généraux en congédierent quelques-uns qui ne

paroissoient pas assez robustes ; ils reprocherent à d'autres de ne pas soigner leurs armes. On examinoit ensuite si les chevaux étoient faciles au montoir, dociles au mors, capables de supporter la fatigue ; s'ils n'étoient pas ombrageux, trop ardens, ou trop mous. Plusieurs furent réformés ; et pour exclure à jamais ceux qui étoient vieux ou infirmes, on leur appliquoit avec un fer chaud une marque sur la mâchoire.

Pendant le cours de cet examen, les cavaliers d'une tribu vinrent avec de grands cris, dénoncer au sénat un de leurs compagnons, qui, quelques années auparavant, avoit, au milieu d'un combat, passé de l'infanterie à la cavalerie, sans l'approbation des chefs. La faute étoit publique, la loi formelle. Il fut condamné à cette espece d'infamie qui prive un citoyen de la plupart de ses droits.

La même flétrissure est attachée à celui qui refuse de servir, et qu'on est obligé de contraindre par la voie des tribunaux. Elle l'est aussi contre le soldat qui fuit à l'aspect de l'ennemi, ou qui, pour éviter ses coups, se sauve dans un rang moins exposé. Dans tous ces cas, le coupable ne doit assister ni à l'assemblée générale, ni aux sacrifices publics ; et s'il y paroît, chaque citoyen a le droit de le traduire en justice. On décerne contre lui différentes peines ; et s'il

est condamné à une amende, il est mis aux fers jusqu'à ce qu'il ait payé.

La trahison est punie de mort. La désertion l'est de même, parce que déserter, c'est trahir l'état. Le général a le pouvoir de reléguer dans un grade intérieur, et même d'assujettir aux plus viles fonctions, l'officier qui désobéit ou se déshonore.

Des lois si rigoureuses, dis-je alors, doivent entretenir l'honneur et la subordination dans vos armées? Apollodore me répondit: Un état qui ne protege plus ses lois, n'en est plus protégé. La plus essentielle de toutes, celle qui oblige chaque citoyen à défendre sa patrie, est tous les jours indignement violée. Les plus riches se font inscrire dans la cavalerie, et se dispensent du service, soit par des contributions volontaires, soit en substituant un homme à qui ils remettent leur cheval. Bientôt on ne trouvera plus d'Athéniens dans nos armées. Vous en vîtes hier enrôler un petit nombre: on vient de les associer à des mercenaires à qui nous ne rougissons pas de confier le salut de la république. Il s'est élevé depuis quelque temps, dans la Grece, des chefs audacieux, qui, après avoir rassemblé des soldats de toutes les nations, courent de contrée en contrée, traînent à leur suite la désolation et la mort, prostituent leur valeur à la puis-

sance qui les achete, prêts à combattre contre elle au moindre mécontentement. Voilà quelle est aujourd'hui la ressource et l'espérance d'Athenes. Dès que la guerre est déclarée, le peuple accoutumé aux douceurs de la paix, et redoutant les fatigues d'une campagne, s'écrie d'une commune voix : Qu'on fasse venir dix mille, vingt mille étrangers. Nos peres auroient frémi à ces cris indécens ; mais l'abus est devenu un usage, et l'usage une loi.

Cependant, lui dis-je, si parmi ces troupes vénales, il s'en trouvoit qui fuseent capables de discipline, en les incorporant avec les vôtres, vous les obligeriez à se surveiller mutuellement, et peut-être exciteriez-vous entre elles une émulation utile. Si nos vertus ont besoin de spectateurs, me répondit-il, pourquoi en chercher ailleurs que dans le sein de la république ? Par une institution admirable, ceux d'une tribu, d'un canton, sont enrôlés dans la même cohorte, dans le même escadron ; ils marchent, ils combattent à côté de leurs parens, de leurs amis, de leurs voisins, de leurs rivaux. Quel soldat oseroit commettre une lâcheté en présence de témoins si redoutables ? Comment, à son retour soutiendroit-il des regards toujours prêts à le confondre ?

Après qu'Apollodore m'eut entretenu du luxe révoltant que les officiers, et même les

généraux, commençoient à introduire dans les armées, je voulus m'instruire de la solde des fantassins et des cavaliers. Elle a varié suivant les temps et les lieux, répondit Apollodore. J'ai ouï dire à des vieillards qui avoient servi au siege de Potidée, il y a soixante-huit ans, qu'on y donnoit aux oplites, pour maître et valet, deux drachmes par jour (1); mais c'étoit une paye extraordinaire qui épuisa le trésor public. Environ vingt ans après, on fut obligé de renvoyer un corps de troupes légeres qu'on avoit fait venir de Thrace, parce qu'elles exigeoient la moitié de cette solde.

Aujourd'hui la paye ordinaire pour l'oplite, est de quatre oboles par jour, de vingt drachmes par mois. (2) On donne communément le double au chef d'une cohorte, et le quadruple au général. Certaines circonstances obligent quelquefois de réduire la somme à la moitié : on suppose alors que cette légere rétribution suffit pour procurer des vivres au fantassin, et que le partage du butin complétera la solde.

Celle du cavalier, en temps de guerre, est, suivant les occasions, le double, le triple, et même le quadruple de celle du

---

(1) Une livre treize sous.

(2) Par jour, environ douze sous; par mois, dix-huit livres.

fantassin. En temps de paix, où toute solde cesse, il reçoit pour l'entretien d'un cheval, environ seize drachmes par mois (1); ce qui fait une dépense annuelle de près de quarante talens (2) pour le trésor public.

Apollodore ne se lassoit point de satisfaire à mes questions. Avant que de partir, me disoit-il, on ordonne aux soldats de prendre des vivres pour quelques jours. C'est ensuite aux généraux à pourvoir le marché des provisions nécessaires. Pour porter le bagage, on a des caissons, des bêtes de somme et des esclaves. Quelquefois les soldats sont obligés de s'en charger.

Vous voulez savoir quel est l'usage des Grecs à l'égard des dépouilles de l'ennemi. Le droit d'en disposer ou d'en faire la répartition, a toujours été regardé comme une des prérogatives du général. Pendant la guerre de Troie, elles étoient mises à ses pieds : il s'en réservoit une partie, et distribuoit l'autre, soit aux chefs, soit aux soldats. Huit cents ans après, les généraux réglerent la répartition des dépouilles enlevées aux Perses à la bataille de Platée. Elles furent partagées entre les soldats, après en avoir prélevé une partie pour décorer les temples de la Grece, et décerner

---

(1) Environ quatorze livres huit sous.
(2) Environ deux cents seize mille livres.

de justes récompenses à ceux qui s'étoient distingués dans le combat.

Depuis cette époque jusqu'à nos. jours, on a vu tour à tour les généraux de la Grece remettre au trésor de la nation les sommes provenues de la vente du butin; les destiner à des ouvrages publics, ou à l'ornement des temples; en enrichir leurs amis ou leurs soldats; s'en enrichir eux-mêmes, ou du moins en recevoir le tiers, qui, dans certains pays, leur est assigné par un usage constant.

Parmi nous, aucune loi n'a restreint la prérogative du général: il en use plus ou moins, suivant qu'il est plus ou moins désintéressé. Tout ce que l'état exige de lui, c'est que les troupes vivent, s'il est possible, aux dépens de l'ennemi, et qu'elles trouvent dans la répartition des dépouilles un supplément à la solde, lorsque des raisons d'économie obligent de la diminuer.

Les jours suivans furent destinés à exercer les troupes. Je me dispense de parler de toutes les manœuvres dont je fus témoin; je n'en donnerois qu'une description imparfaite, et inutile à ceux pour qui j'écris: voici seulement quelques observations générales.

Nous trouvâmes près du mont Anchesmus, un corps de seize cents hommes d'infanterie pesamment armés, rangés sur seize de hauteur et sur cent de front, chaque sol-

dat occupant un espace de quatre coudées (1). A ce corps étoit joint un certain nombre d'armés à la légere.

On avoit placé les meilleurs soldats dans les premiers rangs et dans les derniers. Les chefs de files surtout, ainsi que les serre-files, étoient tous gens distingués par leur bravoure et par leur expérience. Un des officiers ordonnoit les mouvemens. Prenez les armes ! s'écrioit-il ; valets, sortez de la phalange ! haut la pique, bas la pique ! serre-files, dressez les files ! prenez vos distances ! à droite, à gauche ! la pique en dedans du bouclier ! marche ! halte ! doublez vos files ! remettez-vous ! lacédémonienne évolution ! remettez-vous ! etc.

A la voix de cet officier, on voyoit la phalange successivement ouvrir ses files et ses rangs, les serrer, les presser de maniere que le soldat, n'occupant que l'espace d'une coudée (2), ne pouvoit tourner ni à droite ni à gauche. On la voyoit présenter une ligne tantôt pleine, tantôt divisée en des sections dont les intervalles étoient quelquefois remplis par des armés à la légere. On la voyoit enfin, à la faveur des évolutions prescrites, prendre toutes les formes dont elle est susceptible,

---

(1) Cinq pieds huit pouces.
(2) Dix-sept pouces.

et marcher en avant, disposée en colonne, en quarré parfait, en quarré long, soit à centre vide, soit à centre plein, etc.

Pendant ces mouvemens, on infligeoit des coups aux soldats indociles ou négligens. J'en fus d'autant plus surpris, que chez les Athéniens il est défendu de frapper même un esclave. Je conclus de là, que parmi les nations policées, le déshonneur dépend quelquefois plus de certaines circonstances, que de la nature des choses.

Ces manœuvres étoient à peine achevées, que nous vîmes au loin s'élever un nuage de poussiere. Les postes avancés annoncerent l'approche de l'ennemi. C'étoit un second corps d'infanterie qu'on venoit d'exercer au Lycée, et qu'on avoit résolu de mettre aux mains avec le premier, pour offrir l'image d'un combat. Aussi-tôt on crie aux armes; les soldats courent prendre leurs rangs, et les troupes légeres sont placées en arriere. C'est de là qu'elles lancent sur l'ennemi, des fleches, des traits, des pierres qui passent par-dessus la phalange.

Cependant les ennemis venoient au pas redoublé, ayant la pique sur l'épaule droite. Leurs troupes légeres s'approchent avec de grands cris, sont repoussées, mises en fuite, et remplacées par les oplites, qui s'arrêtent à la portée du trait. Dans ce moment un silence profond regne dans les deux

deux lignes. Bientôt la trompette donne le signal. Les soldats chantent, en l'honneur de Mars, l'hymne du combat. Ils baissent leurs piques ; quelques-uns frappent leurs boucliers ; tous courent alignés et en bon ordre. Le général, pour redoubler leur ardeur, pousse le cri du combat. Ils répetent mille fois, d'après lui : *Eleleu ! Eleleu !* L'action parut très-vive ; les ennemis furent dispersés, et nous entendîmes, dans notre petite armée, retentir de tous côtés ce mot, *Alalé !* C'est le cri de victoire.

Nos troupes légeres poursuivirent l'ennemi, et amenerent plusieurs prisonniers. Les soldats victorieux dresserent un trophée ; et s'étant rangés en bataille à la tête d'un camp voisin, ils poserent leurs armes à terre, mais tellement en ordre, qu'en les reprenant, ils se trouvoient tout formés. Ils se retirerent ensuite dans le camp, ou, après avoir pris un léger repas*, ils passerent la nuit couchés sur des lits de feuillages.

On ne négligea aucune des précautions que l'on prend en temps de guerre. Point de feu dans le camp ; mais on en plaçoit en avant, pour éclairer les entreprises de l'ennemi. On posa les gardes du soir ; on les releva dans les différentes veilles de la nuit. Un officier fit plusieurs fois la ronde, tenant une sonnette dans sa main. Au son

de cet instrument, la sentinelle déclaroit l'ordre ou le mot dont on étoit convenu. Ce mot est un signe qu'on change souvent, et qui distingue ceux d'un même parti. Les officiers et les soldats le reçoivent avant le combat, pour se rallier dans la mêlée; avant la nuit, pour se reconnoître dans l'obscurité. C'est au général à le donner; et la plus grande distinction qu'il puisse accorder à quelqu'un, c'est de lui céder son droit. On emploie assez souvent ces formules : *Jupiter sauveur* et *Hercule conducteur ; Jupiter sauveur* et *la Victoire ; Minerve* et *Pallas* ; *le Soleil* et *la Lune ; épée* et *poignard.*

Iphicrate, qui ne nous avoit pas quittés, nous dit qu'il avoit supprimé la sonnette dans les rondes, et que pour mieux dérober la connoissance de l'ordre à l'ennemi, il donnoit deux mots différens pour l'officier et pour la sentinelle, de maniere que l'un, par exemple, répondoit: *Jupiter sauveur*, et l'autre *Neptune.*

Iphicrate auroit voulu qu'on eût entouré le camp d'une enceinte qui en défendît les approches. C'est une précaution, disoit-il, dont on doit se faire une habitude, et que je n'ai jamais négligée, lors même que je me suis trouvé dans un pays ami.

Vous voyez, ajoutoit-il, ces lits de feuillages. Quelquefois je n'en fais établir qu'un pour deux soldats; d'autres fois chaque

soldat en a deux. Je quitte ensuite mon camp : l'ennemi survient, compte les lits, et, me supposant plus ou moins de forces que je n'en ai effectivement, ou il n'ose m'attaquer, ou il m'attaque avec désavantage.

J'entretiens la vigilance de mes troupes, en excitant sous main des terreurs paniques, tantôt par des alertes fréquentes, tantôt par la fausse rumeur d'une trahison, d'une embuscade, d'un renfort survenu à l'ennemi.

Pour empêcher que le temps du repos ne soit pour elles un temps d'oisiveté, je leur fait creuser des fossés, couper des arbres, transporter le camp et les bagages d'un lieu dans un autre.

Je tâche surtout de les mener par la voie de l'honneur. Un jour, près de combattre, je vis des soldats pâlir ; je dis tout haut : Si quelqu'un d'entre vous a oublié quelque chose dans le camp, qu'il aille et revienne au plus vîte. Les plus lâches profiterent de cette permission. Je m'écriai alors : Les esclaves ont disparu ; nous n'avons avec avec nous que de braves gens. Nous marchâmes, et l'ennemi prit la fuite.

Iphicrate nous raconta plusieurs autres stratagêmes qui lui avoient également bien réussi. Nous nous retirâmes vers le milieu de la nuit. Le lendemain, et pendant plusieurs jours de suite, nous vîmes les cavaliers s'exercer au lycée et auprès de l'aca-

démie ; on les accoutumoit à sauter sans aide sur le cheval, à lancer des traits, à franchir des fossés, à grimper sur des hauteurs, à courir sur un terrain en pente, à s'attaquer, à se poursuivre, à faire toutes sortes d'évolutions, tantôt séparément de l'infanterie, tantôt conjointement avec elle.

Timagene me disoit : Quelque excellente que soit cette cavalerie, elle sera battue, si elle en vient aux mains avec celle des Thébains. Elle n'admet qu'un petit nombre de frondeurs et de gens de trait dans les intervalles de sa ligne ; les Thébains en ont trois fois autant, et ils n'emploient que des Thessaliens, supérieurs pour ce genre d'armes, à tous les peuples de la Grece. L'événement justifia la prédiction de Timagene.

L'armée se disposoit à partir. Plusieurs familles étoient consternées. Les sentimens de la nature et de l'amour se réveilloient avec plus de force dans le cœur des meres et des épouses. Pendant qu'elles se livroient à leurs craintes, des ambassadeurs récemment arrivés de Lacédémone, nous entretenoient du courage que les femmes spartiates avoient fait paroître en cette occasion. Un jeune soldat disoit à sa mere, en lui montrant son épée : » Elle est bien courte ! » — Eh bien, répondit-elle, vous ferez un » pas de plus. « Une autre Lacédémonienne, en donnant le bouclier à son fils, lui dit : » Revenez avec cela, ou sur cela. «

Les troupes assisterent aux fêtes de Bacchus, dont le dernier jour amenoit une cérémonie que les circonstances rendirent très-intéressante. Elle eut pour témoins le sénat, l'armée, un nombre infini de citoyens de tous états, d'étrangers de tous pays. Après la derniere tragédie, nous vîmes paroître sur le théâtre un héraut suivi de plusieurs jeunes orphelins couverts d'armes étincelantes. Il s'avança pour les présenter à cette auguste assemblée, et d'une voix ferme et sonore il prononça lentement ces mots : » Voici des jeunes gens dont les » peres sont morts à la guerre, après avoir » combattu avec courage. Le peuple qui » les avoit adoptés, les a fait élever jus» qu'à l'âge de vingt ans. Il leur donne » aujourd'hui une armure complete, il les » renvoie chez eux ; il leur assigne les pre» mieres places dans nos spectacles. « Tous les cœurs furent émus. Les troupes verserent des larmes d'attendrissement, et partirent le lendemain.

CHAPITRE XI.

Séance au théâtre (1).

Je viens de voir une tragédie ; et dans le désordre de mes idées, je jette rapidement sur le papier les impressions que j'en ai reçues.

Le théâtre s'est ouvert à la pointe du jour. J'y suis arrivé avec Philotas. Rien de si imposant que le premier coup-d'œil : d'un côté, la scene, ornée de décorations exécutées par d'habiles artistes ; de l'autre, un vaste amphithéâtre couvert de gradins qui s'élevent les uns au-dessus des autres jusqu'à une très-grande hauteur ; des paliers et des escaliers qui se prolongent et se croisent par intervalles, facilitent la communication, et divisent les gradins en plusieurs compartimens, dont quelques-uns sont réservés pour certains corps et certains états.

Le peuple abordoit en foule ; il alloit, venoit, montoit, descendoit, crioit, rioit, se pressoit, se poussoit, et bravoit les officiers qui couroient de tous côtés pour

(1) Le 8 avril de l'an 362 avant J. C.

maintenir le bon ordre. Au milieu de ce tumulte, sont arrivés successivement les neufs archontes ou premiers magistrats de la république, les cours de justice, le sénat des cinq cents, les officiers généraux de l'armée, les ministres des autels. Ces divers corps ont occupé les gradins inférieurs. Au-dessus on rassembloit tous les jeunes gens qui avoient atteint leur dix-huitieme année. Les femmes se plaçoient dans un endroit qui les tenoit éloignées des hommes et des courtisanes. L'orchestre étoit vide : on le destinoit aux combats de poésie, de musique et de danse, qu'on donne après la représentation des pieces : car ici tous les arts se réunissent pour satisfaire tous les goûts.

J'ai vu des Athéniens faire étendre sous leurs pieds des tapis de pourpre, et s'asseoir mollement sur des coussins apportés par leurs esclaves ; d'autres qui, avant et pendant la représentation, faisoient venir du vin, des fruits et des gâteaux ; d'autres qui se précipitoient sur des gradins pour choisir une place commode, et l'ôter à celui qui l'occupoit. Ils en ont le droit, m'a dit Philotas ; c'est une distinction qu'ils ont reçue de la république pour récompense de leurs services.

Comme j'étois étonné du nombre des spectateurs, il peut se monter, m'a-t-il dit, à trente mille. La solennité de ces fêtes

en attire de toutes les parties de la Grece, et répand un esprit de vertige parmi les habitans de cette ville. Pendant plusieurs jours, vous les verrez abandonner leurs affaires, se refuser au sommeil, passer ici une partie de la journée, sans pouvoir se rassasier des divers spectacles qu'on y donne. C'est un plaisir d'autant plus vif pour eux, qu'ils le goûtent rarement. Le concours des pieces dramatiques n'a lieu que dans deux autres fêtes : mais les auteurs réservent tous leurs efforts pour celle-ci. On nous a promis sept à huit pieces nouvelles. N'en soyez pas surpris : tous ceux qui, dans la Grece, travaillent pour le théâtre, s'empressent à nous offrir l'hommage de leurs talens. D'ailleurs, nous reprenons quelquefois les pieces de nos anciens auteurs ; et la lice va s'ouvrir par l'Antigone de Sophocle. Vous aurez le plaisir d'entendre deux excellens acteurs, Théodore et Aristodeme.

Philotas achevoit à peine, qu'un héraut, après avoir imposé silence, s'est écrié : Qu'on fasse avancer le chœur de Sophocle ! C'étoit l'annonce de la piece. Le théâtre représentoit le vestibule du palais de Créon, roi de Thebes. Antigone et Ismene, filles d'Œdipe, ont ouvert la scene, couvertes d'un masque. Leur déclamation m'a paru naturelle, mais leur voix m'a surpris. Comment nommez-vous ces actrices ? ai-je

dit. — Théodore et Aristodeme, a répondu Philotas : car ici les femmes ne montent pas sur le théâtre. Un moment après, un chœur de quinze vieillards thébains est entré, marchant à pas mesurés sur trois de front et cinq de hauteur. Il a célébré, dans des chants mélodieux, la victoire que les Thébains venoient de remporter sur Polynice, frere d'Antigone.

L'action s'est insensiblement développée. Tout ce que je voyois, tout ce que j'entendois, m'étoit si nouveau, qu'à chaque instant mon intérêt croissoit avec ma surprise. Entraîné par les prestiges qui m'entouroient, je me suis trouvé au milieu de Thebes. J'ai vu Antigone rendre les devoirs funebres à Polynice, malgré la sévere défense de Créon. J'ai vu le tyran, sourd aux prieres du vertueux Hémon son fils, qu'elle étoit sur le point d'épouser, la faire traîner avec violence dans une grotte obscure qui paroissoit au fond du théâtre, et qui devoit lui servir de tombeau. Bientôt effrayé des menaces du ciel, il s'est avancé vers la caverne, d'où sortoient des hurlemens effroyables. C'étoient ceux de son fils. Il serroit entre ses bras la malheureuse Antigone, dont un nœud fatal avoit terminé les jours. La présence de Créon irrite sa fureur ; il tire l'épée contre son pere ; il s'en perce lui-même, et va tomber aux

pieds de son amante, qu'il tient embrassée jusqu'à ce qu'il expire.

Ils se passoient presque tous à ma vue, ces événemens cruels; ou plutôt un heureux éloignement en adoucissoit l'horreur. Quel est donc cet art qui me fait éprouver à-la-fois tant de douleur et de plaisir, qui m'attache si vivement à des malheurs dont je ne pourrois pas soutenir l'aspect? Quel merveilleux assortiment d'illusions et de réalités! Je volois au secours des deux amans; je détestois l'impitoyable auteur de leurs maux. Les passions les plus fortes déchiroient mon ame sans la tourmenter; et, pour la premiere fois, je trouvois des charmes à la haine.

Trente mille spectateurs fondant en larmes, redoubloient mes émotions et mon ivresse. Combien la princesse est-elle devenue intéressante, lorsque de barbares satellites, l'entraînant vers la caverne, son cœur fier et indomptable, cédant à la voix impérieuse de la nature, a montré un instant de foiblesse, et fait entendre ces accents douloureux!

» Je vais donc toute en vie descendre
» lentement dans le séjour des morts! je
» ne reverrai donc plus la lumiere des
» cieux! O tombeau, ô lit funebre, de-
» meure éternelle! Il ne me reste qu'un
» espoir: vous me servirez de passage pour

» me rejoindre à ma famille, à cette fa-
» mille désastreuse dont je péris la der-
» niere, et la plus misérable. Je reverrai
» les auteurs de mes jours; ils me rever-
» ront avec plaisir. Et toi, Polynice, ô
» mon frere! tu sauras que, pour te rendre
» des devoirs prescrits par la nature et
» par la religion, j'ai sacrifié ma jeunesse,
» ma vie, mon hymen, tout ce que j'avois
» de plus cher au monde. Hélas! on m'a-
» bandonne en ce moment funeste. Les
» Thébains insultent à mes malheurs. Je
» n'ai pas un ami dont je puisse obtenir
» une larme. J'entends la mort qui m'ap-
» pelle, et les dieux se taisent. Où sont
» mes forfaits? Si ma pitié fut un crime,
» je dois l'expier par mon trépas. Si mes
» ennemis sont coupables, je ne leur sou-
» haite pas de plus affreux supplices que
» le mien. «

Ce n'est qu'après la représentation de toutes les pieces qu'on doit adjuger le prix. Celle de Sophocle a été suivie de quelques autres que je n'ai pas eu la force d'écouter. Je n'avois plus de larmes à répandre, ni d'attention à donner.

J'ai copié dans ce chapitre les propres paroles de mon journal. Je décrirai ailleurs tout ce qui concerne l'art dramatique, et les autres spectacles qui relevent l'éclat des fêtes dionysiaques.

CHAPITRE XII.

Description d'Athenes.

Il n'y a point de ville dans la Grece qui présente un si grand nombre de monumens que celle d'Athenes. De toutes parts s'élevent des édifices respectables par leur ancienneté, ou par leur élégance. Les chefs-d'œuvres de la sculpture sont prodigués jusques dans les places publiques : ils embellissent, de concert avec ceux de la peinture, les portiques et les temples. Ici tout s'anime, tout parle aux yeux du spectateur attentif. L'histoire des monumens de ce peuple seroit l'histoire de ses exploits, de sa reconnoissance et de son culte.

Je n'ai ni le projet de les décrire en particulier, ni la prétention de faire passer dans l'ame de mes lecteurs, l'impression que les beautés de l'art faisoient sur la mienne. C'est un bien pour un voyageur d'avoir acquis un fonds d'émotions douces et vives, dont le souvenir se renouvelle pendant toute sa vie ; mais il ne sauroit les partager avec ceux qui, ne les ayant pas éprouvées, s'intéressent toujours plus au récit de ses peines qu'à celui de ses plaisirs. J'imiterai ces interpretes qui montrent les singularités

singularités d'Olympie et de Delphes : je conduirai mon lecteur dans les différens quartiers d'Athenes ; nous nous placerons aux dernieres années de mon séjour dans la Grece, et nous commencerons par aborder au Pirée (1).

Ce port, qui en contient trois autres plus petits, est à l'ouest de ceux de Munychie et de Phalere, presque abandonnés aujourd'hui. On y rassemble quelquefois jusqu'à trois cents galeres ; il pourroit en contenir quatre cents. Thémistocle en fit, pour ainsi dire, la découverte, quand il voulut donner une marine aux Athéniens. On y vit bientôt des marchés, des magasins, et un arsenal capable de fournir à l'armement d'un grand nombre de vaisseaux.

Avant que de mettre pied à terre, jetez les yeux sur le promontoire voisin. Une pierre carrée, sans ornemens, et posée sur une simple base, est le tombeau de Thémistocle. Son corps fut apporté du lieu de son exil. Voyez ces vaisseaux qui arrivent, qui vont partir, qui partent ; ces femmes, ces enfans qui accourent sur le rivage, pour recevoir les premiers embrassemens ou les derniers adieux de leurs époux et de leurs peres : ces commis de la douane qui s'empressent d'ouvrir les ballots qu'on

---

(1) Voyez la Note VI à la fin du volume.

vient d'apporter, et d'y apposer leurs cachets, jusqu'à ce qu'on ait payé le droit de cinquantieme : ces magistrats, ces inspecteurs qui courent de tous côtés; les uns, pour fixer le prix du blé et de la farine; les autres, pour en faire transporter les deux tiers à Athenes; d'autres, pour empêcher la fraude, et maintenir l'ordre.

Entrons sous l'un de ces portiques qui entourent le port. Voilà des négocians qui, prêts à faire voile pour le Pont-Euxin ou pour la Sicile, empruntent à gros intérêts, les sommes dont ils ont besoin, et rédigent l'acte qui comprend les conditions du marché. En voilà un qui déclare, en présence de témoins, que les effets qu'il vient d'embarquer seront, en cas de naufrage, aux risques des prêteurs. Plus loin, sont exposées sur des tables, différentes marchandises du Bosphore, et les montres des blés récemment apportés du Pont, de Thrace, de Syrie, d'Egypte, de Libye, et de Sicile. Allons à la place d'Hippodamus, ainsi nommée d'un architecte de Milet, qui l'a construite. Ici, les productions de tous les pays sont accumulées : ce n'est point le marché d'Athenes, c'est celui de toute la Grece.

Le Pirée est décoré d'un théâtre, de plusieurs temples, et de quantité de statues. Comme il devoit assurer la subsistance d'Athenes, Thémistocle le mit à

l'abri d'un coup de main, en faisant construire cette belle muraille qui embrasse et le bourg du Pirée, et le port de Munychie. Sa longueur est de soixante stades ; sa hauteur, de quarante coudées : Thémistocle vouloit la porter jusqu'à quatre-vingts : sa largeur est plus grande que la voie de deux chariots. Elle fut construite de grosses pierres écarries, et liées à l'extérieur par des tenons de fer et de plomb.

Prenons le chemin d'Athenes, et suivons cette longue muraille qui du Pirée s'étend jusqu'à la porte de la ville, dans une longueur de quarante stades. Ce fut encore Thémistocle qui forma le dessein de l'élevér ; et son projet ne tarda pas à s'exécuter sous l'administration de Cimon et de Périclès. Quelques années après, ils en firent construire une semblable, quoiqu'un peu moins longue, depuis les murs de la ville, jusqu'au port de Phalere. Elle est à notre droite. Les fondemens de l'une et de l'autre furent établis dans un terrain marécageux, qu'on eut soin de combler avec de gros rochers. Par ces deux murs de communication, appelés aujourd'hui longues murailles, le Pirée se trouve renfermé dans l'enceinte d'Athenes, dont il est devenu le boulevart. Après la prise de cette ville, on fut obligé de démolir en tout ou en partie ces différentes fortifications ; mais on les a presque entiérement rétablies de nos jours.

La route que nous suivons est fréquent dans tous les temps, à toutes les heur de la journée, par un grand nombre de personnes que la proximité du Pirée, se fêtes et son commerce attirent dans ce lieu

Nous voici en présence d'un cénotaphe. Les Athéniens l'ont élevé pour honorer la mémoire d'Euripide, mort en Macédoine. Lisez les premiers mots de l'inscription: LA GLOIRE D'EURIPIDE A POUR MONUMENT LA GRECE ENTIERE. Voyez-vous ce concours de spectateurs auprès de la porte de la ville, les litieres qui s'arrêtent en cet endroit, et sur un échafaud cet homme entouré d'ouvriers? C'est Praxitele; il va faire poser sur une base qui sert de tombeau, une superbe statue équestre qu'il vient de terminer.

Nous voilà dans la ville, et auprès d'un édifice qui se nomme Pompeion. C'est de là que partent ces *pompes* ou processions de jeunes garçons et de jeunes filles qui vont par intervalles figurer dans les fêtes que célebrent les autres nations. Dans un temple voisin, consacré à Cérès, on admire la statue de la déesse, celle de Proserpine et celle du jeune Iacchus, toutes trois de la main de Praxitele.

Parcourons rapidement ces portiques qui se présentent le long de la rue, et qu'on a singuliérement multipliés dans la ville. Les uns sont isolés; d'autres, appliqué

à des bâtimens auxquels ils servent de vestibules. Les philosophes et les gens oisifs y passent une partie de la journée. On voit dans presque tous, des peintures et des statues d'un travail excellent. Dans celui où l'on vend la farine, vous trouverez un tableau d'Hélene, peint par Xeuxis.

Prenons la rue que nous avons à gauche : elle nous conduira au quartier du Pnyx, et près de l'endroit où le peuple tient quelques-unes de ses assemblées. Ce quartier qui est très-fréquenté, confine à celui du Céramique ou des Tuileries, ainsi nommé des ouvrages en terre cuite qu'on y fabriquoit autrefois. Ce vaste emplacement est divisé en deux parties ; l'une au-delà des murs, où se trouve l'académie ; l'autre en dedans, où est la grande place.

Arrêtons-nous un moment au portique royal, qui, sous plusieurs rapports, mérite notre attention. Le second des archontes, nommé l'Archonte-roi, y tient son tribunal. Celui de l'Aréopage s'y assemble quelquefois. Les statues dont le toit est couronné sont en terre cuite, et représentent Thésée qui précipite Sciron dans la mer, et l'Aurore qui enleve Céphale. La figure de bronze que vous voyez à la porte, est celle de Pindare couronné d'un diadême, ayant un livre sur ses genoux, et une lyre dans sa main. Thebes sa patrie, offensée de l'éloge qu'il avoit fait des Athé-

niens, eut la lâcheté de le condamner à une amende : et Athenes lui décerna ce monument, moins peut-être par estime pour ce grand poëte, que par haine contre les Thébains. Non loin de Pindare sont les statues de Conon, de son fils Timothée, et d'Evagoras, roi de Chypre.

Près du portique royal, est celui de Jupiter libérateur, où le peintre Euphranor vient de représenter dans une suite de tableaux, les douze dieux, Thésée, le peuple d'Athenes, et ce combat de cavalerie où Gryllus, fils de Xénophon, attaqua les Thébains, commandés par Epaminondas. On les reconnoît aisément l'un et l'autre ; et le peintre a rendu avec des traits de feu l'ardeur dont ils étoient animés. L'Apollon, du temple voisin est de la même main.

Du portique royal partent deux rues qui aboutissent à la place publique. Prenons celle de la droite. Elle est décorée, comme vous voyez, par quantité d'Hermès. C'est le nom qu'on donne à ces gaînes surmontées d'une tête de Mercure. Les uns ont été placés par de simples particuliers ; les autres, par ordre des magistrats. Presque tous rappellent des faits glorieux ; d'autres, des leçons de sagesse. On doit ces derniers à Hipparque, fils de Pisistrate. Il avoit mis en vers les plus beaux préceptes de la morale ; il les fit graver sur autant d'Her-

mès élevés par ses ordres dans les places, dans les carrefours, dans plusieurs rues d'Athenes, et dans les bourgs de l'Attique. Sur celui-ci, par exemple, est écrit : PRENEZ TOUJOURS LA JUSTICE POUR GUIDE; sur celui-là : NE VIOLEZ JAMAIS LES DROITS DE L'AMITIÉ. Ces maximes ont contribué sans doute à rendre sentencieux le langage des habitans de la campagne.

Cette rue se termine par deux portiques qui donnent sur la place. L'un est celui des Hermès : l'autre, qui est le plus beau de tous, se nomme le Pœcile. On voit dans le premier trois Hermès sur lesquels, après quelques avantages remportés sur les Medes, on inscrivit autrefois l'éloge que le peuple décernoit, non aux généraux, mais aux soldats qui avoient vaincu sous leurs ordres. A la porte du Pœcile est la statue de Solon. Les murs de l'intérieur, chargés de boucliers enlevés aux Lacédémoniens et à d'autres peuples, sont enrichis des ouvrages de Polygnote, de Micon, de Panœnus, et de plusieurs autres peintres célebres. Dans ces tableaux, dont il est plus aisé de sentir les beautés que de les décrire, vous verrez la prise de Troie, les secours que les Athéniens donnerent aux Héraclides, la bataille qu'ils livrerent aux Lacédémoniens à Œnoé, aux Perses à Marathon, aux Amazones dans Athenes même.

Cette place, qui est très-vaste, est ornée

d'édifices destinés au culte des dieux, ou au service de l'état; d'autres, qui servent d'asyle quelquefois aux malheureux, trop souvent aux coupables; de statues décernées à des rois et à des particuliers qui ont bien mérité de la république.

Suivez-moi, et, à l'ombre des platanes qui embellissent ces lieux, parcourons un des côtés de la place. Cette grande enceinte renferme un temple en l'honneur de la mere des dieux, et le palais où s'assemble le sénat. Dans ces édifices et tout autour, sont placés des cippes et des colonnes où l'on a gravé plusieurs des lois de Solon et des décrets du peuple. C'est dans cette rotonde entourée d'arbres, que les Prytanes en exercice vont tous les jours prendre leurs repas, et quelquefois offrir des sacrifices pour la prospérité du peuple.

Au milieu de dix statues, qui donnerent leurs noms aux tribus d'Athenes, le premier des archontes tient son tribunal. Ici les ouvrages du génie arrêtent à tous momens les regards. Dans le temple de la mere des dieux, vous avez vu une statue faite par Phidias; dans le temple de Mars que nous avons devant les yeux, vous trouverez celle du dieu, exécuté par Alcamene, digne éleve de Phidias. Tous les côtés de la place offrent de pareils monumens.

Dans son intérieur, voilà le camp des Scythes que la république entretient pour

maintenir l'ordre. Voilà l'enceinte où le peuple s'assemble quelquefois, et qui est maintenant couverte de tentes, sous lesquelles on étale différentes marchandises. Plus loin vous voyez cette foule qu'il est difficile de percer. C'est là qu'on trouve les provisions nécessaires à la subsistance d'un si grand peuple. C'est le marché général divisé en plusieurs marchés particuliers, fréquentés à toutes les heures du jour, et surtout depuis neuf heures jusqu'à midi. Des receveurs y viennent pour retirer les droits imposés sur tout ce qui s'y vend, et des magistrats pour veiller sur tout ce qui s'y fait. Je vous citerai deux lois très-sages, concernant cette populace indocile et tumultueuse. L'une défend de reprocher au moindre citoyen le gain qu'il fait au marché. On n'a pas voulu qu'une profession utile pût devenir une profession méprisable. L'autre défend au même citoyen de surfaire en employant le mensonge. La vanité maintient la premiere, et l'intérêt a fait tomber la seconde. Comme la place est l'endroit le plus fréquenté de la ville, les ouvriers cherchent à s'en rapprocher, et les maisons s'y louent à plus haut prix que partout ailleurs.

Je vais maintenant vous conduire au temple de Thésée, qui fut construit par Cimon, quelques années après la bataille de Salamine. Plus petit que celui de Minerve

dont je vous parlerai bientôt, et auquel il paroît avoir servi de modele, il est, comme ce dernier, d'ordre dorique, et d'une forme très-élégante. Des peintres habiles l'ont enrichi de leurs ouvrages immortels.

Après avoir passé devant le temple de Castor et de Pollux, devant la chapelle d'Agraule, fille de Cécrops, devant le Prytanée où la république entretient à ses dépens quelques citoyens qui lui ont rendu des services signalés, nous voilà dans la rue des trépieds, qu'il faudroit plutôt nommer la rue des triomphes. C'est ici, en effet, que tous les ans on dépose, pour ainsi dire, la gloire des vainqueurs aux combats qui embellissent nos fêtes. Ces combats se livrent entre des musiciens ou des danseurs de différens âges. Chaque tribu nomme les siens. Celle qui a remporté la victoire, consacre un trépied de bronze, tantôt dans un temple, quelquefois dans une maison qu'elle a fait construire dans cette rue. Vous voyez ces offrandes multipliées sur les sommets ou dans l'intérieur des édifices élégans que nous avons de chaque côté. Elles y sont accompagnées d'inscriptions qui, suivant les circonstances, contiennent le nom du premier des archontes, de la tribu qui a remporté la victoire, du citoyen qui, sous le titre de Chorege, s'est chargé de l'entretien de la troupe, du poëte qui a fait les vers, du maître qui a exercé le

chœur, et du musicien qui a dirigé les chants au son de sa flûte. Approchons. Voilà les vainqueurs des Perses célébrés pour avoir paru à la tête des chœurs. Lisez sous ce trépied : LA TRIBU ANTIOCHIDE A REMPORTÉ LE PRIX ; ARISTIDE ÉTOIT CHOREGE ; ARCHESTRATE AVOIT COMPOSÉ LA PIECE. Sous cet autre : THÉMISTOCLE ÉTOIT CHOREGE ; PHRYNICUS AVOIT FAIT LA TRAGÉDIE ; ADIMANTHE ÉTOIT ARCHONTE (1).

Les ouvrages d'architecture et de sculpture dont nous sommes entourés, étonnent autant par l'excellence du travail que par les motifs qui les ont produits ; mais toutes leurs beautés disparoissent à l'aspect du satyre que vous allez voir dans cet édifice, que Praxitele met parmi ses plus beaux ouvrages, et que le public place parmi les chefs-d'œuvres de l'art.

La rue des trépieds conduit au théâtre de Bacchus. Il convenoit que les trophées fussent élevés auprès du champ de bataille ; car c'est au théâtre que les chœurs des tribus se disputent communément la victoire. C'est-là aussi que le peuple s'assemble quelquefois, soit pour délibérer sur les affaires de l'état, soit pour assister à la représentation des tragédies et des comédies. A Marathon, à Salamine, à Platée, les Athé-

---

(2) Voyez la Note VII à la fin du volume.

niens ne triompherent que des Perses; ici ils ont triomphé de toutes les nations qui existent aujourd'hui, peut-être de celles qui existeront un jour; et les noms d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, ne seront pas moins célebres dans la suite des temps, que ceux de Miltiade, d'Aristide et de Thémistocle.

En face du théâtre est un des plus anciens temples d'Athenes, celui de Bacchus surnommé le dieu des pressoirs. Il est situé dans le quartier des Marais, et ne s'ouvre qu'une fois l'année. C'est dans cette vaste enceinte qui l'entoure, qu'en certaines fêtes on donnoit autrefois des spectacles, avant la construction du théâtre.

Nous arrivons enfin au pied de l'escalier qui conduit à la citadelle. Observez en montant, comme la vue s'étend et s'embellit de tous côtés. Jetez les yeux à gauche sur l'antre creusé dans le rocher, et consacré à Pan, auprès de cette fontaine. Apollon y reçut les faveurs de Créuse, fille du roi Erecthée. Il y reçoit aujourd'hui l'hommage des Athéniens, toujours attentifs à consacrer les foiblesses de leurs dieux.

Arrêtons-nous devant ce superbe édifice d'ordre dorique, qui se présente à nous. C'est ce qu'on appelle les Propylées ou vestibules de la citadelle. Périclès les fit construire en marbre, sur les dessins et sous la conduite de l'architecte Mnésiclès. Commencés

mencés sous l'archontat d'Euthymenès (1), ils ne furent achevés que cinq ans après : ils coûterent, dit-on, deux mille douze talens (2) ; somme exorbitante, et qui excede le revenu annuel de la république.

Le temple que nous avons à gauche, est consacré à la Victoire. Entrons dans le bâtiment qui est à notre droite, pour admirer les peintures qui en décorent les murs, et dont la plupart sont de la main de Polygnote. Revenons au corps du milieu. Considérez les six belles colonnes qui soutiennent le fronton. Parcourez le vestibule divisé en trois pieces par deux rangs de colonnes ioniques, terminé à l'opposite par cinq portes, au travers desquelles nous distinguons les colonnes du péristyle qui regarde l'intérieur de la citadelle (3). Observez, en passant, ces grandes pieces de marbre qui composent le plafond, et soutiennent la couverture.

Nous voilà dans la citadelle. Voyez cette quantité de statues que la religion et la reconnoissance ont élevées en ces lieux, et que le ciseau des Myrons, des Phidias, des Alcamenes, et des plus célebres artis-

---

(1) L'an 437 avant J. C.

(2) Dix millions huit cents soixante-quatre mille huit cents livres.

(3) Voyez la note VIII à la fin de l'introduction.

tes semblent avoir animées. Ici revivront à jamais Périclès, Phormion, Iphicrate, Timothée, et plusieurs autres généraux athéniens. Leurs nobles images sont mêlées confusément avec celles des dieux.

Ces sortes d'apothéoses me frapperent vivement à mon arrivée dans la Grece. Je croyois voir dans chaque ville deux especes de citoyens ; ceux que la mort destinoit à l'oubli, et ceux à qui les arts donnoient une existence éternelle. Je regardois les uns comme les enfans des hommes, les seconds comme les enfans de la gloire. Dans la suite, à force de voir des statues, j'ai confondu ces deux peuples.

Approchons de ces deux autels. Respectez le premier ; c'est celui de la Pudeur : embrassez tendrement le second ; c'est celui de l'Amitié. Lisez sur cette colonne de bronze un décret qui proscrit, avec des notes infamantes, un citoyen et sa postérité, parce qu'il avoit reçu l'or des Perses pour corrompre les Grecs. Ainsi les mauvaises actions sont immortalisées pour en produire de bonnes, et les bonnes pour en produire de meilleures. Levez les yeux, admirez l'ouvrage de Phidias. Cette statue colossale de bronze, est celle qu'après la bataille de Marathon les Athéniens consacrerent à Minerve.

Toutes les régions de l'Attique sont sous la protection de cette déesse ; mais on di-

roit qu'elle a établi sa demeure dans la citadelle. Combien de statues, d'autels et d'édifices en son honneur! Parmi ces statues, il en est trois dont la matiere et le travail attestent les progrès du luxe et des arts. La premiere est si ancienne, qu'on la dit être descendue du ciel; elle est informe, et de bois d'olivier. La seconde, que je viens de vous montrer, est d'un temps où de tous les métaux les Athéniens n'employoient que le fer pour obtenir des succès, et le bronze pour les éterniser. La troisieme, que nous verrons bientôt, fut ordonnée par Périclès: elle est d'or et d'ivoire.

Voici un temple composé de deux chapelles, consacrées, l'une à Minerve Poliade, l'autre à Neptune surnommé Erechthée. Observons la maniere dont les traditions fabuleuses se sont quelquefois conciliées avec les faits historiques. C'est ici que l'on montre, d'un côté, l'olivier que la déesse fit sortir de la terre, et qui s'est multiplié dans l'Attique; de l'autre, le puits d'où l'on prétend que Neptune fit jaillir l'eau de la mer. C'étoit par de pareils bienfaits que ces divinités aspiroient à donner leur nom à cette ville naissante. Les dieux déciderent en faveur de Minerve; et, pendant long-temps les Athéniens préférerent l'agriculture au commerce. Depuis qu'ils ont réuni ces deux sources de richesses, ils partagent dans un même lieu leur hom-

mage entre leurs bienfaiteurs ; et pour achever de les concilier, ils leur ont élevé un autel commun, qu'ils appellent l'autel de l'oubli.

Devant la statue de la déesse est suspendue une lampe d'or, surmontée d'une palme de même métal, qui se prolonge jusqu'au plafond. Elle brûle jour et nuit ; on n'y met de l'huile qu'une fois l'an. La meche, qui est d'amiante, ne se consume jamais, et la fumée s'échappe par un tuyau caché sous la feuille du palmier. Cet ouvrage est de Callimaque. Le travail en est si achevé, qu'on y desire les grâces de la négligence ; mais c'étoit le défaut de cet artiste trop soigneux. Il s'éloignoit de la perfection pour y atteindre ; et, à force d'être mécontent de lui-même, il mécontentoit les connoisseurs.

On conservoit dans cette chapelle le riche cimeterre de Mardonius, qui commandoit l'armée des Perses à la bataille de Platée, et la cuirasse de Masistius qui étoit à la tête de la cavalerie. On voyoit aussi dans le vestibule du Parthénon, le trône aux pieds d'argent, sur lequel Xerxès se plaça pour être témoin du combat de Salamine ; et dans le trésor sacré, les restes du butin trouvé au camp des Perses. Ces dépouilles, la plupart enlevées de notre temps par des mains sacrileges, étoient des trophées dont les Athéniens d'aujourd'hui s'énorgueillis-

soient, comme s'ils les devoient à leur valeur : semblables à ces familles qui ont autrefois produit de grands hommes, et qui tâchent de faire oublier ce qu'elles sont, par le souvenir de ce qu'elles ont été.

Cet autre édifice nommé Opisthodome, est le trésor public. Il est entouré d'un double mur. Des trésoriers, tous les ans tirés au sort, y déposent les sommes que le sénat remet entre leurs mains ; et le chef des Prytanes, lequel change tous les jours, en garde la clef.

Vos yeux se tournent depuis long-temps vers ce fameux temple de Minerve, un des plus beaux ornemens d'Athenes. Il est connu sous le nom de Parthénon. Avant que d'en approcher, permettez que je vous lise une lettre que j'écrivis à mon retour de Perse, au mage Othanès, avec qui j'avois eu d'étroites liaisons pendant mon séjour à Suze. Il connoissoit l'histoire de la Grece, et aimoit à s'instruire des usages des nations. Il me demanda quelques éclaircissemens sur les temples des Grecs. Voici ma réponse :

» Vous prétendez qu'on ne doit pas représenter la divinité sous une forme humaine ; qu'on ne doit pas circonscrire sa présence dans l'enceinte d'un édifice. Mais vous n'auriez pas conseillé à Cambyse d'outrager en Egypte les objets du culte public, ni à Xerxès de détruire les temples et les statues des Grecs. Ces princes, supersti-

tiens jusqu'à la fin. Ils prétendent qu'un
tion pardonne plus facilement la vio
que le mépris, et qu'elle se croit a
quand on avilit ce qu'elle respecte. La G
a défendu de rétablir les monumens sac
autrefois renversés par les Perses. Ces
nes attendent le moment de la vengean
et si jamais les Grecs portent leurs ar
victorieuses dans les états du grand-roi,
se souviendront de Xerxès et mettront
villes en cendres.

» Les Grecs ont emprunté des Egypti
l'idée et la forme des temples; mais
ont donné à ces édifices des proporti
plus agréables, ou du moins plus assor
à leur goût.

» Je n'entreprendrai pas de vous en
crire les différentes parties; j'aime mi
vous envoyer le dessin de celui qui
construit en l'honneur de Thésée. Qua
murs disposés en forme de parallélogram
ou de carré-long, constituent la nef o
corps du temple. Ce qui le décore et
son principal mérite, est extérieur, et
est aussi étranger, que les vêtemens
distinguent les différentes classes des
toyens. C'est un portique qui regne t
autour, et dont les colonnes établies sur
soubassement composé de quelques m
ches, soutiennent un entablement surmo
d'un fronton dans les parties antérieure
postérieure. Ce portique ajoute autant

grâce que de majesté à l'édifice ; il contribue à la beauté des cérémonies, par l'affluence des spectateurs qu'il peut contenir, et qu'il met à l'abri de la pluie.

» Dans le vestibule sont des vases d'eau lustrale, et des autels sur lesquels on offre ordinairement les sacrifices. De là on entre dans le temple, où se trouvent la statue de la divinité, et les offrandes consacrées par la piété des peuples. Il ne tire du jour que de la porte (1).

» Le plan que vous avez sous les yeux, peut se diversifier suivant les regles de l'art et le goût de l'artiste. Variété dans les dimensions du temple. Celui de Jupiter à Olympie a deux cents trente pieds de longueur, quatre-vingt-quinze de largeur, soixante-huit de hauteur. Celui de Jupiter à Agrigente en Sicile, a trois cents quarante pieds de long, cent soixante de large, cent vingt de haut.

» Variété dans le nombre des colonnes. Tantôt on en voit deux, quatre, six, huit, et jusqu'à dix, aux deux façades ; tantôt on n'en a placé qu'à la façade antérieure. Quelquefois deux files de colonnes forment tout autour un double portique.

» Variété dans les ornemens et les proportions des colonnes et de l'entablement.

---

(1) Voyez la Note VIII à la fin du volume.

C'est ici que brille le génie des Gre
différens essais, ayant réuni leur
leurs découvertes en systêmes, ils
serent deux genres ou deux ordre
tecture, qui ont chacun un carac
tinctif et des beautés particuliere
plus ancien, plus mâle et plus
nommé dorique; l'autre, plus lég
élégant, nommé ionique. Je ne p
du corinthien, qui ne differe pas
lement des deux autres.

» Variété enfin dans l'intérieur
ples. Quelques-uns renferment u
tuaire interdit aux profanes. D'au
divisés en plusieurs parties. Il en
lesquels, outre la porte d'entrée,
pratiqué une à l'extrémité opposée,
le toît est soutenu par un ou de
de colonnes (1).

» Pour vous mettre en état de n
ger de la forme des temples de cett
je joins à ma lettre trois autres
où vous trouverez le plan, la faç
vue du Parthénon, qui est à la
d'Athenes. J'y joins aussi l'ouvrag
tinus composa sur ce beau monum
Périclès chargea du soin de le co
l'autre s'appeloit Callicrate.

» De quelque côté qu'on arri

---

(1) Voyez la Note IX à la fin du vo

mer, par terre, on le voit de loin s'élever au dessus de la ville et de la citadelle. Il est d'ordre dorique, et de ce beau marbre blanc qu'on tire des carrieres du Pentélique, montagne de l'Attique. Sa largeur est de cent pieds; sa longueur, d'environ deux cents vingt-sept; sa hauteur, d'environ soixante-neuf (1). Le portique est double aux deux façades, simple aux deux côtés. Tout le long de la face extérieure de la nef, regne une frise où l'on a représenté une procession en l'honneur de Minerve. Ces bas-reliefs ont accru la gloire des artistes qui les exécuterent.

» Dans le temple est cette statue célebre par sa grandeur, par la richesse de la matiere, et la beauté du travail. A la majesté sublime qui brille dans les traits et dans toute la figure de Minerve, on reconnoît aisément la main de Phidias. Les idées de cet artiste avoient un si grand caractere, qu'il a encore mieux réussi à représenter les dieux que les hommes. On eût dit qu'il voyoit les seconds de trop haut, et les premiers de fort près.

» La hauteur de la figure est de vingt-six coudées. Elle est debout, couverte de l'égide et d'une longue tunique. Elle tient d'une main la lance, et de l'autre une Vic-

---

(1) Voyez la Note X à la fin du volume.

mes d'argent qu'ils n'osent pas garder chez eux. On y conserve aussi les offrandes que l'on a faites à la déesse : ce sont des couronnes, des vases, de petites figures de divinités, en or ou en argent. Les Athéniennes y consacrent souvent leurs anneaux, leurs bracelets, leurs colliers. Ces objets sont confiés aux trésoriers de la déesse, qui en ont l'inspection pendant l'année de leur exercice. En sortant de place, ils en remettent à leurs successeurs un état, qui contient le poids de chaque article, et le nom de la personne qui en a fait présent. Cet état, gravé aussitôt sur le marbre, atteste la fidélité des gardes, et excite la générosité des particuliers.

» Ce temple, celui de Thésée, et quelques autres encore, sont le triomphe de l'architecture et de la sculpture. Je n'ajouterois rien à cet éloge, quand je m'étendrois sur les beautés de l'ensemble et sur l'élégance des détails. Ne soyez pas étonné de cette multitude d'édifices élevés en l'honneur des dieux. A mesure que les mœurs se sont corrompues, on a multiplié les lois pour prévenir les crimes, et les autels pour les expier. Au surplus, de pareils monumens embellissent une ville, hâtent les progrès des arts, et sont la plupart construits aux dépens de l'ennemi ; car une partie du butin est toujours destinée à la magnificence du culte public. «

Telle

aisément le détacher. Deux motifs engagèrent Périclès à donner ce conseil. Il prévoyoit le moment où l'on pourroit faire servir cet or aux besoins pressans de l'état; et c'est en effet ce qu'il proposa au commencement de la guerre du Péloponese. Il prévoyoit encore qu'on pourroit l'accuser, ainsi que Phidias, d'en avoir détourné une partie; et cette accusation eut lieu : mais, par la précaution qu'ils avoient prise, elle ne tourna qu'à la honte de leurs ennemis (1).

» On reprochoit encore à Phidias d'avoir gravé son portrait et celui de son protecteur sur le bouclier de Minerve. Il s'est représenté sous les traits d'un vieillard prêt à lancer une grosse pierre; et l'on prétend que, par un ingénieux mécanisme, cette figure tient tellement à l'ensemble, qu'on ne peut l'enlever sans décomposer et détruire toute la statue. Périclès combat contre une Amazone. Son bras, étendu et armé d'un javelot, dérobe aux yeux la moitié de son visage. L'artiste ne l'a caché en partie, que pour inspirer le desir de le reconnoître.

» A ce temple est attaché un trésor où les particuliers mettent en dépôt les som-

---

(1) Voyez la Note XII à la fin du volume.

mes d'argent qu'ils n'osent pas garder ch
eux. On y conserve aussi les offrandes q
l'on a faites à la déesse : ce sont des c
ronnes, des vases, de petites figures
divinités, en or ou en argent. Les A
niennes y consacrent souvent leurs
neaux, leurs bracelets, leurs colliers.
objets sont confiés aux trésoriers de
déesse, qui en ont l'inspection pend
l'année de leur exercice. En sortant
place, ils en remettent à leurs successe
un état, qui contient le poids de cha
article, et le nom de la personne qui
a fait présent. Cet état, gravé aussitôt
le marbre, atteste la fidélité des gard
et excite la générosité des particuliers.

» Ce temple, celui de Thésée, et qu
ques autres encore, sont le triomphe
l'architecture et de la sculpture. Je n'aj
terois rien à cet éloge, quand je m'ét
drois sur les beautés de l'ensemble et
l'élégance des détails. Ne soyez pas éton
de cette multitude d'édifices élevés en l'h
neur des dieux. A mesure que les mœ
se sont corrompues, on a multiplié les l
pour prévenir les crimes, et les autels p
les expier. Au surplus, de pareils mon
mens embellissent une ville, hâtent les p
grès des arts, et sont la plupart constru
aux dépens de l'ennemi ; car une partie
butin est toujours destinée à la magn
cence du culte public. «

Te

Telle fut la réponse que je fis au mage Othanès. Maintenant, sans sortir de la citadelle, nous allons prendre différentes stations, qui développerout successivement la ville à nos yeux.

Elle s'est prolongée, dans ces derniers temps, vers le sud-ouest, parce que le commerce force, tous les jours, les habitans à se rapprocher du Pirée. C'est de ce côté-là, et du côté de l'ouest, qu'aux environs de la citadelle s'élevent par intervalles des rochers et des éminences, la plupart couvertes de maisons. Nous avons à droite, la colline de l'Aréopage; à gauche, celle du Musée; vers le milieu, celle du Pnyx, où j'ai dit que se tient quelquefois l'assemblée générale. Voyez jusqu'à quel point se surveillent les deux partis qui divisent les Athéniens. Comme du haut de cette colline on apperçoit distinctement le Pirée, il fut un temps où les orateurs, les yeux tournés vers ce port, n'oublioient rien pour engager le peuple à tout sacrifier à la marine. Les partisans de l'aristocratie en étoient souverainement blessés. Ils disoient que les premiers législateurs n'avoient favorisé que l'agriculture, et que Thémistocle, en liant la ville au Pirée et la mer à la terre, avoient accru le nombre des matelots et le pouvoir de la multitude. Aussi, après la prise d'Athenes, les trente tyrans établis par Lysander, n'eurent rien

de plus pressé que de tourner vers
pagne la tribune aux harangues, au
dirigée vers la mer.

Je n'ai pas fait mention de plusie
fices situés sur les flancs et aux env
la citadelle. Tels sont, entre autre
déum et le temple de Jupiter olym
premier est cette espece de théâtre
riclès fit élever pour donner des
de musique, et dans lequel les six
archontes tiennent quelquefois leu
ces. Le comble, soutenu par des co
est construit des débris de la flotte
ses vaincus à Salamine. Le second f
mencé par Pisistrate, et seroit,
le plus magnifique des temples, s'
achevé.

Vos pas étoient souvent arrêtés,
regards surpris, dans la route qu
avons suivie depuis le port du Pi
qu'au lieu où nous sommes. Il est
rues, peu de places dans cette vil
n'offrent de semblables objets de cu
Mais ne vous en rapportez pas aux
rences. Tel édifice dont l'extérieur
gligé, renferme dans son sein un
précieux. Vers le nord, au quartier
lite, tâchez de démêler quelques arl
tour d'une maison qu'on apperçoit à
c'est la demeure de Phocion : de ce c
au milieu de ces maisons, un petit
consacré à Vénus ; c'est là que se tro

tableau de Xeuxis, représentant l'Amour couronné de roses : là-bas, auprès de cette colline, un autre édifice où le rival de Xeuxis a fait un de ces essais qui décelent le génie. Parrhasius, persuadé que, soit par l'expression du visage, soit par l'attitude et le mouvement des figures, son art pouvoit rendre sensibles aux yeux les qualités de l'esprit et du cœur, entreprit, en faisant le portrait du peuple d'Athenes, de tracer le caractere, ou plutôt les différens caracteres de ce peuple violent, injuste, doux, compâtissant, glorieux, rampant, fier et timide. Mais comment a-t-il exécuté cet ingénieux projet ? Je ne veux pas vous ôter le plaisir de la surprise ; vous en jugerez vous-même.

Je vous ai fait courir à perte d'haleine dans l'intérieur de la ville ; vous allez d'un coup-d'œil en embrasser les dehors. Au levant est le mont Hymette, que les abeilles enrichissent de leur miel, que le thym remplit de ses parfums. L'Ilissus, qui coule à ses pieds, serpente autour de nos murailles. Au dessus vous voyez les gymnases du Cynosarge et du Lycée. Au nord-ouest, vous découvrez l'académie ; et un peu plus loin, une colline nommée Colone, où Sophocle a établi la scene de l'Œdipe qui porte le même nom. Le Céphise, après avoir enrichi cette contrée du tribut de ses eaux, vient les mêler avec celles de l'Ilis-

sus. Ces dernieres tarissent quelquefois dans les grandes chaleurs. La vue est embellie par les jolies maisons de campagne qui s'offrent à nous de tous côtés.

Je finis, en vous rappelant ce que dit Lysippe dans une de ses comédies : » Qui » ne desire pas de voir Athenes, est stu» pide ; qui la voit sans s'y plaire, est » plus stupide encore ; mais le comble de » la stupidité est de la voir, de s'y plaire, » et de la quitter. «

CHAPITRE XIII.

Bataille de Mantinée (1). *Mort d'Epaminondas.*

La Grece touchoit au moment d'une révolution : Epaminondas étoit à la tête d'une armée ; sa victoire ou sa défaite alloit enfin décider si c'étoit aux Thébains ou aux Lacédémoniens de donner des lois aux autres peuples. Il entrevit l'instant de hâter cette décision.

Il part un soir de Tégée en Arcadie pour surprendre Lacédémone. Cette ville est toute ouverte, et n'avoit alors pour défenseurs que des enfans et des vieillards. Une partie

(1) L'an 362 avant J. C.

des troupes se trouvoit en Arcadie ; l'autre s'y rendoit sous la conduite d'Agésilas. Les Thébains arrivent à la pointe du jour, et voient bientôt Agésilas prêt à les recevoir. Instruit par un transfuge, de la marche d'Epaminondas, il étoit revenu sur ses pas avec une extrême diligence ; et déja ses soldats occupoient les postes les plus importans. Le général thébain, surpris sans être découragé, ordonne plusieurs attaques. Il avoit pénétré jusqu'à la place publique, et s'étoit rendu maître d'une partie de la ville. Agésilas n'écoute plus alors que son désespoir : quoique âgé de près de quatre-vingts ans, il se précipite au milieu des dangers ; et secondé par le brave Archidamus son fils, il repousse l'ennemi, et le force de se retirer.

Isadas donna, dans cette occasion, un exemple qui excita l'admiration et la sévérité des magistrats. Ce Spartiate à peine sorti de l'enfance, aussi beau que l'Amour, aussi vaillant qu'Achille, n'ayant pour armes que la pique et l'épée, s'élance à travers les bataillons des Lacédémoniens, fond avec impétuosité sur les Thébains, et renverse à ses pieds tout ce qui s oppose à sa fureur. Les Ephores lui décernerent une couronne pour honorer ses exploits, et le condamnerent à une amende, parce qu'il avoit combattu sans cuirasse et sans bouclier.

Epaminondas ne fut point inquiété dans

sa retraite. Il falloit une victoire pour faire oublier le mauvais succès de son entreprise. Il marche en Arcadie, où s'étoient réunies les principales forces de la Grece. Les deux armées furent bientôt en présence, près de la ville de Mantinée. Celle des Lacédémoniens et de leurs alliés étoit de plus de vingt mille hommes de pied, et de près de deux mille chevaux; celle de la ligue thébaine, de trente mille hommes d'infanterie, et d'environ trois mille de cavalerie.

Jamais Epaminondas n'avoit déployé plus de talens que dans cette circonstance. Il suivit, dans son ordre de bataille, les principes qui lui avoient procuré la victoire de Leuctres. Une de ses aîles, formée en colonne, tomba sur la phalange lacédémonienne, qu'elle n'auroit peut-être jamais enfoncée, s'il n'étoit venu lui-même fortifier ses troupes par son exemple, et par un corps d'élite dont il étoit suivi. Les ennemis, effrayés à son approche, s'ébranlent et prennent la fuite. Il les poursuit avec un courage dont il n'est plus le maître, et se trouve enveloppé par un corps de Spartiates qui font tomber sur lui une grêle de traits. Après avoir long-temps écarté la mort, et fait mordre la poussiere à une foule de guerriers, il tomba percé d'un javelot dont le fer lui resta dans la poitrine. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi vive, aussi sanglante que la premiere. Ses com-

pagnons ayant redoublé leurs efforts, eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente.

On combattit à l'autre aîle avec une alternative à peu près égale de succès et de revers. Par les sages dispositions d'Epaminondas, les Athéniens ne furent pas en état de seconder les Lacédémoniens. Leur cavalerie attaqua celle des Thébains, fut repoussée avec perte, se forma de nouveau, et détruisit un détachement que les ennemis avoient placé sur les hauteurs voisines. Leur infanterie étoit sur le point de prendre la fuite, lorsque les Eléens volerent à son secours.

La blessure d'Epaminondas arrêta le carnage, et suspendit la fureur des soldats. Les troupes des deux partis, également étonnées, resterent dans l'inaction. De part et d'autre on sonna la retraite, et l'on dressa un trophée sur le champ de bataille.

Epaminondas respiroit encore. Ses amis, ses officiers fondoient en larmes autour de son lit. Le camp retentissoit des cris de la douleur et du désespoir. Les médecins avoient déclaré qu'il expireroit dès qu'on ôteroit le fer de la plaie. Il craignit que son bouclier ne fût tombé entre les mains de l'ennemi; on le lui montra, et il le baisa comme l'instrument de sa gloire. Il parut inquiet sur le sort de la bataille; on lui dit que les Thébains l'avoient gagnée. » Voilà

» qui est bien, répondit-il : j'ai assez vécu. «
Il demanda ensuite Daiphantus et Iollidas, deux généraux qu'il jugeoit dignes de le remplacer : on lui dit qu'ils étoient morts. » Persuadez donc aux Thébains, reprit-il, » de faire la paix. « Alors il ordonna d'arracher le fer ; et l'un de ses amis s'étant écrié dans l'égarement de sa douleur : » Vous mourez, Epaminondas ! si du moins » vous laissiez des enfans ! — Je laisse, ré» pondit-il en expirant, deux filles immor» telles : la victoire de Leuctres et celle de » Mantinée. «

Sa mort avoit été précédée par celle de Timagene, de cet ami si tendre qui m'avoit amené dans la Grece. Huit jours avant la bataille, il disparut tout-à-coup. Une lettre laissée sur la table d'Epicharis sa niece, nous apprit qu'il alloit joindre Epaminondas, avec qui il avoit pris des engagemens pendant son séjour à Thebes. Il devoit bientôt se réunir à nous, pour ne plus nous quitter. Si les dieux, ajoutoit-il, en ordonnent autrement, souvenez-vous de tout ce qu'Anacharsis a fait pour moi, de tout ce que vous m'avez promis de faire pour lui.

Mon cœur se déchiroit à la lecture de cette lettre. Je voulus partir à l'instant ; je l'aurois dû : mais Timagene n'avoit pris que de trop justes mesures pour m'en empêcher. Apollodore qui, à sa priere, venoit d'obtenir pour moi le droit de citoyen d'Athe-

-nes, me représenta que je ne pouvois porter les armes contre ma nouvelle patrie, sans le compromettre lui et sa famille. Cette considération me retint; et je ne suivis pas mon ami; et je ne fus pas témoin de ses exploits; et je ne mourus pas avec lui.

Son image est toujours présente à mes yeux. Il y a trente ans, il n'y a qu'un moment que je l'ai perdu. J'ai deux fois entrepris de tracer son éloge; deux fois mes larmes l'ont effacé. Si j'avois eu la force de le finir, j'aurois eu celle de le supprimer. Les vertus d'un homme obscur n'intéressent que ses amis, et n'ont pas même le droit de servir d'exemple aux autres hommes.

La bataille de Mantinée augmenta dans la suite les troubles de la Grece; mais dans le premier moment elle termina la guerre. Les Athéniens eurent soin, avant leur départ, de retirer les corps de ceux qu'ils avoient perdus. On les fit consumer sur le bûcher : les ossemens furent transportés à Athenes, et l'on fixa le jour où se feroit la cérémonie des funérailles, à laquelle préside un des principaux magistrats.

On commença par exposer sous une grande tente les cercueils de cyprès, où les ossemens étoient renfermés. Ceux qui avoient des pertes à pleurer, hommes et femmes, y venoient par intervalles faire des libations, et s'acquitter des devoirs imposés par la tendresse et par la religion.

Trois jours après, les cercueils placés sur autant de chars qu'il y a de tribus, traverserent lentement la ville, et parvinrent au Céramique extérieur, où l'on donna des jeux funebres : on déposa les morts dans le sein de la terre, après que leurs parens et leurs amis les eurent, pour la derniere fois, arrosés de leurs larmes : un orateur choisi par la république, s'étant levé, prononça l'oraison funebre de ces braves guerriers. Chaque tribu distingua les tombeaux de ses soldats par des pierres sépulcrales, sur lesquelles on avoit eu soin d'inscrire leurs noms et ceux de leurs peres, le lieu de leur naissance et celui de leur mort.

Le chemin qui conduit de la ville à l'Académie, est entouré de pareilles inscriptions. On en voit d'autres semées confusément aux environs. Ici reposent ceux qui périrent dans la guerre d'Egine; là, ceux qui périrent en Chypre; plus loin, ceux qui périrent dans l'expédition de Sicile. On ne peut faire un pas sans fouler la cendre d'un héros, ou d'une victime immolée à la patrie. Les soldats qui revenoient du Péloponese, et qui avoient accompagné le convoi, erroient au milieu de ces monumens funebres : ils se montroient les uns aux autres les noms de leurs aïeux, de leurs peres, et sembloient jouir d'avance des honneurs qu'on rendroit un jour à leur mémoire.

CHAPITRE XIV.

Du Gouvernement actuel d'Athenes.

Je passerai quelquefois d'un sujet à un autre sans en avertir. Je dois justifier ma marche.

Athenes étoit le lieu de ma résidence ordinaire, j'en partois souvent avec Philotas mon ami, et nous y revenions après avoir parcouru des pays éloignés ou voisins. A mon retour, je reprenois mes recherches; je m'occupois, par préférence, de quelque objet particulier. Ainsi l'ordre de cet ouvrage n'est, en général, que celui d'un journal dont j'ai déja parlé, et dans lequel j'ajoutois au récit de mes voyages, et à celui des événemens remarquables, les éclaircissemens que je prenois sur certaines matieres. J'avois commencé par l'examen du gouvernement des Athéniens; dans mon introduction je me suis contenté d'en développer les principes; j'entre ici dans de plus grands détails, et je le considere avec les changemens et les abus que de malheureuses circonstances ont successivement amenés.

Les villes et les bourgs de l'Attique sont divisés en cent soixante-quatorze départemens ou districts, qui, par leurs diffé-

rentes réunions, forment dix tribus. Tous les citoyens, ceux même qui résident à Athenes, appartiennent à l'un de ces districts, sont obligés de faire inscrire leurs noms dans ses registres, et se trouvent par-là naturellement classés dans une des tribus.

Tous les ans, vers les derniers jours de l'année, les tribus s'assemblent séparément pour former un sénat composé de cinq cents députés qui doivent être âgés au moins de trente ans. Chacune d'entre elles en présente cinquante, et leur en donne pour adjoints cinquante autres, destinés à remplir les places que la mort ou l'irrégularité de conduite peut laisser vacantes. Les uns et les autres sont tirés au sort.

Les nouveaux sénateurs doivent subir un examen rigoureux: car il faut des mœurs irréprochables à des hommes destinés à gouverner les autres. Ils font ensuite un serment, par lequel ils promettent, entre autres choses, de ne donner que de bons conseils à la république, de juger suivant les lois, de ne pas mettre aux fers un citoyen qui fournit des cautions, à moins qu'il ne fût accusé d'avoir conspiré contre l'état, ou retenu les deniers publics.

Le sénat, formé par les représentans des dix tribus, est naturellement divisé en dix classes, dont chacune à son tour à la prééminence sur les autres. Cette prééminence se décide par le sort, et le temps en est

borné

borné à l'espace de trente-six jours pour les quatre premieres classes, de trente-cinq pour les autres.

Celle qui est à la tête des autres, s'appelle la classe des Prytanes. Elle est entretenue aux dépens du public, dans un lieu nommé le Prytanée. Mais, comme elle est encore trop nombreuse pour exercer en commun les fonctions dont elle est chargée, on la subdivise en cinq Décuries, composées chacune de dix Proëdres ou présidens. Les sept premiers d'entre eux occupent pendant sept jours la premiere place, chacun à son tour: les autres en sont formellement exclus.

Celui qui la remplit, doit être regardé comme le chef du sénat. Ses fonctions sont si importantes, qu'on n'a cru devoir les lui confier que pour un jour. Il propose communément les sujets des délibérations, il appelle les sénateurs au scrutin, et garde, pendant le court intervalle de son exercice, le sceau de la république, les clefs de la citadelle, et celles du trésor de Minerve.

Ces arrangemens divers, toujours dirigés par le sort, ont pour objet de maintenir la plus parfaite égalité parmi les citoyens, et la plus grande sûreté dans l'état. Il n'y a point d'Athénien qui ne puisse devenir membre et chef du premier corps de la nation; il n'y en a point qui puisse, à force de mérite ou d'intrigues, abuser d'une au-

torité qu'on ne lui confie que pour quelques instans.

Les neuf autres classes, ou chambres du sénat, ont de même à leur tête un président qui change à toutes les assemblées de cette compagnie, et qui est chaque fois tiré au sort par le chef des Prytanes. En certaines occasions, ces neuf présidens portent les décrets du sénat à l'assemblée de la nation, et c'est le premier d'entre eux qui appelle le peuple aux suffrages; en d'autres, ce soin regarde le chef des Prytanes, ou l'un de ses assistans (1).

Le sénat se renouvelle tous les ans. Il doit exclure, pendant le temps de son exercice, ceux de ses membres dont la conduite est répréhensible, et rendre ses comptes avant que de se séparer. Si l'on est content de ses services, il obtient une couronne que lui décerne le peuple. Il est privé de cette récompense, quand il a négligé de faire construire des galeres. Ceux qui le composent, reçoivent, pour droit de présence, une drachme par jour (2). Il s'assemble tous les jours, excepté les jours de fêtes, et les jours regardés comme funestes. C'est aux Prytanes qu'il appartient de le convoquer, et de préparer d'avance

---

(1) Voyez la Note XIII à la fin du volume.
(2) Dix-huit sous.

les sujets des délibérations. Comme il représente les tribus, il est représenté par les Prytanes, qui, toujours réunis en un même endroit, sont à portée de veiller sans cesse sur les dangers qui menacent la république, et d'en instruire le sénat.

Pendant les trente-cinq ou trente-six jours que la classe des Prytanes est en exercice, le peuple s'assemble quatre fois; et ces quatre assemblées, qui tombent le 11, le 20, le 30 et le 33 de la Prytanie, se nomment assemblées ordinaires.

Dans la premiere, on confirme ou on destitue les magistrats qui viennent d'entrer en place; on s'occupe des garnisons et des places qui font la sûreté de l'état, ainsi que de certaines dénonciations publiques; et l'on finit par publier les confiscations des biens ordonnées par les tribunaux. Dans la deuxieme, tout citoyen qui a déposé sur l'autel un rameau d'olivier entouré de bandelettes sacrées, peut s'expliquer avec liberté sur les objets relatifs à l'administration et au gouvernement. La troisieme est destinée à recevoir les hérauts et les ambassadeurs, qui ont auparavant rendu compte de leur mission, ou présenté leurs lettres de créance au sénat. La quatrieme enfin roule sur les matieres de religion, telles que les fêtes, les sacrifices, etc.

Comme l'objet de ces assemblées est connu, et n'offre souvent rien de bien intéres-

sant, il falloit, il n'y a pas long-temps, y traîner le peuple avec violence, ou le forcer par des amendes à s'y trouver. Mais il est plus assidu depuis qu'on a pris le parti d'accorder un droit de présence de trois oboles (1); et comme on ne décerne aucune peine contre ceux qui se dispensent d'y venir, il arrive que les pauvres y sont en plus grand nombre que les riches; ce qui entre mieux dans l'esprit des démocraties actuelles.

Outre ces assemblées, il s'en tient d'extraordinaires, lorsque l'état est menacé d'un prochain danger. Ce sont quelquefois les Prytanes, et plus souvent encore les chefs des troupes qui les convoquent, au nom et avec la permission du sénat. Lorsque les circonstances le permettent, on y appelle tous les habitans de l'Attique.

Les femmes ne peuvent pas assister à l'assemblée. Les hommes au-dessous de vingt ans n'en ont pas encore le droit. On cesse d'en jouir, quand on a une tache d'infamie; et un étranger qui l'usurperoit, seroit puni de mort, parce qu'il seroit censé usurper la puissance souveraine ou pouvoir trahir le secret de l'état.

L'assemblée commence de très-grand matin. Elle se tient au théâtre de Bacchus,

---

(1) Neuf sous.

ou dans le marché public, ou dans une grande enceinte voisine de la citadelle, et nommée le Pnyx. Il faut six mille suffrages pour donner force de loi à plusieurs de ses décrets. Cependant on n'est pas toujours en état de les avoir; et tant qu'a duré la guerre du Péloponese, on n'a jamais pu réunir plus de cinq mille citoyens dans l'assemblée générale.

Elle est présidée par les chefs du sénat qui, dans des occasions importantes, y assiste en corps. Les principaux officiers militaires y ont une place distinguée. La garde de la ville, composée de Scythes, est commandée pour y maintenir l'ordre.

Quand tout le monde est assis dans l'enceinte purifiée par le sang des victimes, un héraut se leve, et récite une formule de vœux, qu'on prononce aussi dans le sénat toutes les fois qu'on y fait quelque délibération. A ces vœux adressés au ciel pour la prospérité de la nation, sont mêlées des imprécations effrayantes contre l'orateur qui auroit reçu des présens pour tromper le peuple, ou le sénat, ou le tribunal des Héliastes. On propose ensuite le sujet de la délibération, ordinairement contenu dans un décret préliminaire du sénat qu'on lit à haute voix; et le héraut s'écrie: » Que les citoyens qui peuvent » donner un avis utile à la patrie montent » à la tribune, en commençant par ceux

» qui ont plus de cinquante ans. « Autrefois, en effet, il falloit avoir passé cet âge pour ouvrir le premier avis; mais on s'est relâché de cette regle, comme de tant d'autres.

Quoique, dès ce moment, il soit libre à chacun des assistans de monter à la tribune, cependant on n'y voit pour l'ordinaire que les orateurs de l'état. Ce sont dix citoyens distingués par leurs talens, et spécialement chargés de défendre les intérêts de la patrie dans les assemblées du sénat et du peuple.

La question étant suffisamment éclaircie, les Proëdres ou présidens du sénat, demandent au peuple une décision sur le décret qu'on lui a proposé. Il donne quelquefois son suffrage par scrutin, mais plus souvent en tenant les mains élevées; ce qui est un signe d'approbation. Quand on s'est assuré de la pluralité des suffrages, et qu'on lui a relu une derniere fois le décret sans réclamation, les présidens congédient l'assemblée. Elle se dissout avec le même tumulte qui, dès le commencement, a régné dans ses délibérations.

Lorsque, en certaines occasions, ceux qui conduisent le peuple craignent l'influence des hommes puissans, ils ont recours à un moyen quelquefois employé en d'autres villes de la Grece. Ils proposent d'opiner par tribus; et le vœu de chaque

tribu se forme au gré des pauvres, qui sont en plus grand nombre que les riches.

C'est de ces diverses manieres que l'autorité suprême manifeste ses volontés; car c'est dans le peuple qu'elle réside essentiellement. C'est lui qui décide de la guerre et de la paix, qui reçoit les ambassadeurs, qui ôte ou donne la force aux lois, nomme à presque toutes les charges, établit les impôts, accorde le droit de citoyen aux étrangers, décerne des récompenses à ceux qui ont servi la patrie, etc.

Le sénat est le conseil perpétuel du peuple. Ceux qui le composent, sont communément des gens éclairés. L'examen qu'ils ont subi avant que d'entrer en place, prouve du moins que leur conduite paroît irréprochable, et fait présumer la droiture de leurs intentions.

Le peuple ne doit rien statuer qui n'ait été auparavant approuvé par le sénat. C'est d'abord au sénat que les décrets (1) relatifs à l'administration ou au gouvernement, doivent être présentés par le chef de la compagnie ou par quelqu'un des présidens, discutés par les orateurs publics, modifiés, acceptés ou rejettés à la pluralité des suffrages, par un corps de cinq cents citoyens, dont la plupart ont rempli les charges de

(1) Voyez la Note XIV à la fin du volume.

la république, et joignent les lumieres à l'expérience.

Les décrets, en sortant de leurs mains, et avant le consentement du peuple, ont par eux-mêmes assez de force pour subsister pendant que ce sénat est en exercice; mais il faut qu'ils soient ratifiés par le peuple, pour avoir une autorité durable.

Tel est le réglement de Solon, dont l'intention étoit que le peuple ne pût rien faire sans le sénat, et que leurs démarches fussent tellement concertées, qu'on en vît naître les plus grands biens avec les moindres divisions possibles. Mais, pour produire et conserver cette heureuse harmonie, il faudroit que le sénat pût encore imposer au peuple.

Or, comme il change tous les ans, et que ses officiers changent tous les jours, il n'a ni assez de temps, ni assez d'intérêt pour retenir une portion de l'autorite; et comme, après son année d'exercice, il a des honneurs et des grâces à demander au peuple, il est forcé de le regarder comme son bienfaiteur, et par conséquent comme son maître. Il n'y a point à la vérité de sujet de divisions entre ces deux corps; mais le choc qui résulteroit de leur jalousie seroit moins dangereux que cette union qui regne actuellement entre eux. Les décrets approuvés par le sénat, sont non-seulement rejetés dans l'assemblée du peu-

ple, mais on y voit tous les jours de simples particuliers leur en substituer d'autres dont elle n'avoit aucune connoissance, et qu'elle adopte sur le champ. Ceux qui président, opposent à cette licence le droit qu'ils ont d'écarter toutes les contestations. Tantôt ils ordonnent que le peuple n'opine que sur le décret du sénat ; tantôt ils cherchent à faire tomber les nouveaux décrets, en refusant de l'appeler aux suffrages, et en renvoyant l'affaire à une autre assemblée. Mais la multitude se révolte presque toujours contre l'exercice d'un droit qui l'empêche de délibérer ou de proposer ses vues : elle force, par des cris tumultueux, les chefs qui contrarient ses volontés, à céder leurs places à d'autres présidens qui lui rendent tout de suite une liberté dont elle est si jalouse.

De simples particuliers ont dans les délibérations publiques l'influence que le sénat devroit avoir. Les uns sont des factieux de la plus basse extraction, qui par leur audace entraînent la multitude ; les autres, des citoyens riches qui la corrompent par leurs largesses ; les plus accrédités, des hommes éloquens qui, renonçant à toute autre occupation, consacrent tout leur temps à l'administration de l'état.

Ils commencent pour l'ordinaire à s'essayer dans les tribunaux de justice ; et quand ils s'y distinguent par le talent de

la parole ; alors, sous prétexte de servir leur patrie, mais le plus souvent pour servir leur ambition, ils entrent dans une plus noble carriere, et se chargent du soin pénible d'éclairer le sénat et de conduire le peuple. Leur profession, à laquelle ils se dévouent dans un âge très-peu avancé, exige, avec le sacrifice de leur liberté, des lumieres profondes et des talens sublimes : car c'est peu de connoître en détail l'histoire, les lois, les besoins et les forces de la république, ainsi que des puissances voisines ou éloignées ; c'est peu de suivre de l'œil ces efforts rapides ou lents que les états font sans cesse les uns contre les autres, et ces mouvemens presque imperceptibles qui les détruisent intérieurement ; de prévenir la jalousie des nations foibles et alliées, de déconcerter les mesures des nations puissantes et ennemies ; de démêler enfin les vrais intérêts de la patrie à travers une foule de combinaisons et de rapports : il faut encore faire valoir en public les grandes vérités dont on s'est pénétré dans le particulier ; n'être ému ni des menaces ni des applaudissemens du peuple ; affronter la haine des riches en les soumettant à de fortes impositions, celle de la multitude en l'arrachant à ses plaisirs ou à son repos, celle des autres orateurs en dévoilant leurs intrigues ; répondre des événemens qu'on n'a pu empêcher, et de ceux qu'on n'a pu

prévoir ; payer de sa disgrâce les projets qui n'ont pas réussi, et quelquefois même ceux que le succès a justifiés ; paroître plein de confiance lorsqu'un danger imminent répand la terreur de tous côtés, et par des lumieres subites relever les espérances abattues ; courir chez les peuples voisins ; former des ligues puissantes ; allumer avec l'enthousiasme de la liberté la soif ardente des combats ; et, après avoir rempli les devoirs d'homme d'état, d'orateur et d'ambassadeur, aller sur le champ de bataille, pour y sceller de son sang les avis qu'on a donnés au peuple du haut de la tribune.

Tel est le partage de ceux qui sont à la tête du gouvernement. Les lois, qui ont prévu l'empire que des hommes si utiles et si dangereux prendroient sur les esprits, ont voulu qu'on ne fît usage de leurs talens qu'après s'être assuré de leur conduite. Elles éloignent de la tribune celui qui auroit frappé les auteurs de ses jours, ou qui leur refuseroient les moyens de subsister ; parce qu'en effet on ne connoît guere l'amour de la patrie, quand on ne connoît pas les sentimens de la nature. Elles en éloignent celui qui dissipe l'héritage de ses peres, parce qu'il dissiperoit avec plus de facilité les trésors de l'état ; celui qui n'auroit pas d'enfans légitimes, ou qui ne posséderoit pas de biens dans l'Attique, parce

que, sans ces liens, il n'auroit pour la république qu'un intérêt général, toujours suspect quand il n'est pas joint à l'intérêt particulier; celui qui refuseroit de prendre les armes à la voix du général, qui abandonneroit son bouclier dans la mêlée, qui se livreroit à des plaisirs honteux, parce que la lâcheté et la corruption, presque toujours inséparables, ouvriroient son ame à toutes les especes de trahisons, et que d'ailleurs tout homme qui ne peut ni défendre la patrie par sa valeur, ni l'édifier par ses exemples, est indigne de l'éclairer par ses lumieres.

Il faut donc que l'orateur monte à la tribune avec la sécurité et l'autorité d'une vie irréprochable. Autrefois même, ceux qui parloient en public, n'accompagnoient leurs discours que d'une action noble, tranquille et sans art, comme les vertus qu'ils pratiquoient, comme les vérités qu'ils venoient annoncer; et l'on se souvient encore que Thémistocle, Aristide et Périclès, presque immobiles sur la tribune et les mains dans leurs manteaux, imposoient autant par la gravité de leur maintien que par la force de leur éloquence.

Loin de suivre ces modeles, la plupart des orateurs ne laissent voir dans leurs traits, dans leurs cris, dans leurs gestes et dans leurs vêtemens, que l'assemblage effrayant de l'indécence et de la fureur.

Mais

Mais cet abus n'est qu'un léger symptôme de l'infamie de leur conduite. Les uns vendent leurs talens et leur honneur à des puissances ennemies d'Athenes ; d'autres ont à leurs ordres des citoyens riches, qui, par un asservissement passager, esperent s'élever aux premieres places ; tous, se faisant une guerre de réputation et d'intérêt, ambitionnent la gloire et l'avantage de conduire le peuple le plus éclairé de la Grece et de l'univers.

De là ces intrigues et ces divisions qui fermentent sans cesse dans le sein de la république, et qui se développent avec éclat dans ses assemblées tumultueuses. Car le peuple, si rampant quand il obéit, si terrible quand il commande, y porte avec la licence de ses mœurs, celle qu'il croit attachée à sa souveraineté. Toutes ses affections y sont extrêmes, tous ses excès impunis. Les orateurs, comme autant de chefs de parti, y viennent secondés, tantôt par des officiers militaires dont ils ont obtenu la protection, tantôt par des factieux subalternes dont ils gouvernent la fureur. A peine sont-ils en présence, qu'ils s'attaquent par des injures qui animent la multitude, ou par des traits de plaisanterie qui la transportent hors d'elle-même. Bientôt les clameurs, les applaudissemens, les éclats de rire, étouffent la voix des sénateurs qui président à l'assemblée, des

gardes dispersés de tous les côtés p
maintenir l'ordre, de l'orateur enfin
voit tomber son décret par ces même
tits moyens qui font si souvent échoue
piece au théâtre de Bacchus.

C'est en vain que depuis quelque t
une des dix tribus, tirée au sort à ch
assemblée, se range auprès de la tri
pour empêcher la confusion, et veni
secours des lois violées : elle-même es
traînée par le torrent qu'elle voudroi
rêter, et sa vaine assistance ne sert
prouver la grandeur d'un mal entre
non-seulement par la nature du gouv
ment, mais encore par le caractere
Athéniens.

En effet, ce peuple qui a des sensa
très-vives et très-passageres, réunit
que tous les autres peuples, les qua
les plus opposées, et celles dont il e
plus facile d'abuser pour le séduire.

L'histoire nous le représente, ta
comme un vieillard qu'on peut tromper
crainte, tantôt comme un enfant qu'il
amuser sans cesse ; quelquefois déplo
les lumieres et les sentimens des gra
ames ; aimant à l'excès les plaisirs et l
berté, le repos et la gloire ; s'enivrant
éloges qu'il reçoit, applaudissant aux
proches qu'il mérite ; assez pénétrant
saisir aux premiers mots les projets q
lui communique ; trop impatient pou



écouter les détails et en prévoir les suites ; faisant trembler ses magistrats, dans l'instant même qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis ; passant, avec la rapidité d'un éclair, de la fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir ; mobile surtout, et frivole, au point que dans les affaires les plus graves, et quelquefois les plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes ou le détourner de son intérêt.

C'est ainsi qu'on vit autrefois presque toute une assemblée se lever, et courir après un petit oiseau qu'Alcibiade, jeune encore, et parlant pour la premiere fois en public, avoit par mégarde laissé échapper de son sein.

C'est ainsi que, vers le même temps, l'orateur Cléon, devenu l'idole des Athéniens qui ne l'estimoient guere, se jouoit impunément de la faveur qu'il avoit acquise. Ils étoient assemblés, et l'attendoient avec impatience ; il vint enfin pour les prier de remettre la délibération à un autre jour, parce que, devant donner à dîner à quelques étrangers de ses amis, il n'avoit pas le loisir de s'occuper des affaires de l'état. Le peuple se leva, battit des mains, et l'orateur n'en eut que plus de crédit.

Je l'ai vu moi-même un jour, très-inquiet de quelques hostilités que Philippe venoit d'exercer, et qui sembloient annoncer une rupture prochaine. Dans le temps que les esprits étoient le plus agités, parut sur la tribune un homme très-petit et tout contrefait. C'étoit Léon, ambassadeur de Bysance, qui joignoit aux désagrémens de la figure, cette gaieté et cette présence d'esprit qui plaisent tant aux Athéniens. A cette vue ils firent de si grands éclats de rire, que Léon ne pouvoit obtenir un moment de silence. » Eh! que feriez-vous » donc, leur dit-il enfin, si vous voyiez » ma femme? elle vient à peine à mes genoux : cependant, tout petits que nous » sommes, quand la division se met entre » nous, la ville de Bysance ne peut pas » nous contenir. « Cette plaisanterie eut tant de succès, que les Athéniens accorderent sur le champ les secours qu'il étoit venu demander.

Enfin on les a vus faire lire en leur présence des lettres de Philippe, qu'on avoit interceptées, en être indignés, et néanmoins ordonner qu'on respectât celles que le prince écrivoit à son épouse, et qu'on les renvoyât sans les ouvrir.

Comme il est très-aisé de connoître et d'enflammer les passions et les goûts d'un pareil peuple, il est très-facile aussi de gagner sa confiance, et il ne l'est pas moins

de la perdre ; mais pendant qu'on en jouit, on peut tout dire, tout entreprendre, le pousser au bien ou au mal avec une égale ardeur de sa part. Quand il étoit guidé par des hommes fermes et vertueux, il n'accordoit les magistratures, les ambassades, les commandemens des armées, qu'aux talens réunis aux vertus. De nos jours, il a fait des choix dont il auroit à rougir ; mais c'est la faute des flatteurs qui le conduisent, flatteurs aussi dangereux que ceux des tyrans, et qui ne savent de même rougir que de leur disgrace.

Le sénat étant dans la dépendance du peuple, et le peuple se livrant sans réserve à des chefs qui l'égarent, si quelque chose peut maintenir la démocratie, ce sont les haines particulieres ; c'est la facilité qu'on a de poursuivre un orateur qui abuse de son crédit. On l'accuse d'avoir transgressé les lois ; et comme cette accusation peut être relative à sa personne ou à la nature de son décret, de là deux sortes d'accusations auxquelles il est sans cesse exposé.

La premiere a pour objet de le flétrir aux yeux de ses concitoyens. S'il a reçu des présens pour trahir sa patrie, si sa vie se trouve souillée de quelque tache d'infamie, et sur-tout de ces crimes dont nous avons parlé plus haut, et dont il doit être exempt pour remplir les fonctions de son ministere, alors il est permis à tout particulier d'in-

tenter contre lui une action publique. Cette action, qui prend différens noms suivant la nature du délit, se porte devant le magistrat qui connoît en premiere instance du crime dont il est question. Quand la faute est légere, il le condamne à une foible amende; quand elle est grave, il le renvoie à un tribunal supérieur; si elle est avérée, l'accusé convaincu, subit, entr'autres peines, celle de ne plus monter à la tribune.

Les orateurs qu'une conduite réguliere met à l'abri de cette premiere espece d'accusation, n'en ont pas moins à redouter la seconde, qu'on appelle accusation pour cause d'illégalité.

Parmi cette foule de décrets qu'on voit éclore de temps à autre avec la sanction du sénat et du peuple, il s'en trouve qui sont manifestement contraires au bien de l'état, et qu'il est important de ne pas laisser subsister. Mais comme ils sont émanés de la puissance législative, il semble qu'aucun pouvoir, aucun tribunal n'est en droit de les annuller. Le peuple même ne doit pas l'entreprendre, parce que les orateurs qui ont déja surpris sa religion, la surprendroient encore. Quelle ressource aura donc la république? Une loi étrange au premier aspect, mais admirable, et tellement essentielle, qu'on ne sauroit la supprimer ou la négliger sans détruire la dé-

mocratie, c'est celle qui autorise le moindre des citoyens à se pourvoir contre un jugement de la nation entiere, lorsqu'il est en état de montrer que ce décret est contraire aux lois déja établies.

Dans ces circonstances, c'est le souverain invisible, ce sont les lois qui viennent protester hautement contre le jugement national qui les a violées ; c'est au nom des lois qu'on intente l'accusation ; c'est devant le tribunal, principal dépositaire et vengeur des lois, qu'on le poursuit ; et les juges, en cassant le décret, déclarent seulement que l'autorité du peuple s'est trouvée, malgré lui, en opposition avec celle des lois ; ou plutôt ils maintiennent ses volontés anciennes et permanentes, contre ses volontés actuelles et passageres.

La réclamation des lois ayant suspendu la force et l'activité que le peuple avoit données au décret, et le peuple ne pouvant être cité en justice, on ne peut avoir d'action que contre l'orateur qui a proposé ce décret ; et c'est contre lui, en effet, que se dirige l'accusation pour cause d'illégalité. On tient pour principe, que s'étant mêlé de l'administration sans y être contraint, il s'est exposé à l'alternative d'être honoré quand il réussit, d'être puni quand il ne réussit pas.

La cause s'agite d'abord devant le premier des archontes, ou devant les six der-

niers. Après les informations préliminaires, elle est présentée au tribunal des Héliastes, composé pour l'ordinaire de cinq cents juges, et quelquefois de mille, de quinze cents, de deux mille : ce sont ces magistrats eux-mêmes, qui, suivant la nature du délit, décident du nombre, qu'ils ont en certaines occasions porté jusqu'à six mille.

On peut attaquer le décret, lorsqu'il n'est encore approuvé que par le sénat ; on peut attendre que le peuple l'ait confirmé. Quelque parti que l'on choisisse, il faut intenter l'action dans l'année, pour que l'orateur soit puni : au-delà de ce terme, il ne répond plus de son décret.

Après que l'accusateur a produit les moyens de cassation, et l'accusé ceux de défense, on recueille les suffrages. Si le premier n'en obtient pas la cinquieme partie, il est obligé de payer cinq cents drachmes au trésor public (1), et l'affaire est finie : si le second succombe, il peut demander qu'on modere la peine ; mais il n'évite gueres ou l'exil, ou l'interdiction, ou de fortes amendes. Ici, comme dans quelques autres especes de causes, le temps des plaidoiries et du jugement est divisé en trois parties ; l'une, pour celui qui atta-

(1) Quatre cents cinquante livres.

que ; l'autre, pour celui qui se défend ; la troisieme, quand elle a lieu, pour statuer sur la peine.

Il n'est point d'orateur qui ne frémisse à l'aspect de cette accusation, et point de ressort qu'il ne fasse jouer pour en prévenir les suites. Les prieres, les larmes, un extérieur négligé, la protection des officiers militaires, les détours de l'éloquence, tout est mis en usage par l'accusé, ou par ses amis.

Ces moyens ne réussissent que trop, et nous avons vu l'orateur Aristophon se vanter d'avoir subi soixante-quinze accusations de ce genre, et d'en avoir toujours triomphé. Cependant, comme chaque orateur fait passer plusieurs décrets pendant son administration ; comme il lui est essentiel de les multiplier pour maintenir son crédit; comme il est entouré d'ennemis que la jalousie rend très-clairvoyans ; comme il est facile de trouver, par des conséquences éloignées, ou des interprétations forcées, une opposition entre ses avis, sa conduite, et les lois nombreuses qui sont en vigueur, il est presque impossible qu'il ne soit, tôt ou tard, la victime des accusations dont il est sans cesse menacé.

J'ai dit que les lois d'Athenes sont nombreuses. Outre celles de Dracon, qui subsistent en partie, outre celles de Solon qui servent de base au droit civil, il s'en est

haut degré de fortune pour une ame vertueuse.

Leur personne, comme celle de tous les magistrats, doit être sacrée. Quiconque les insulteroit par des violences ou des injures, lorsqu'ils ont sur leur tête une couronne de myrte, symbole de leur dignité, seroit exclu de la plupart des privileges des citoyens, ou condamné à payer une amende; mais il faut aussi qu'ils méritent, par leur conduite, le respect qu'on accorde à leur place.

Les trois premiers archontes ont chacun en particulier un tribunal, où ils siegent accompagnés de deux assesseurs, qu'ils ont choisis eux-mêmes. Les six derniers, nommés Thesmothetes, ne forment qu'une seule et même juridiction. A ces divers tribunaux sont soumises diverses causes.

Les archontes ont le droit de tirer au sort les juges des cours supérieures. Ils ont des fonctions et des prérogatives qui leur sont communes: ils en ont d'autres qui ne regardent qu'un archonte en particulier. Par exemple, le premier qui s'appelle Eponyme, parce que son nom paroît à la tête des actes et des décrets qui se font pendant l'année de son exercice, doit spécialement étendre ses soins sur les veuves et sur les pupilles; le second ou le roi, écarter des mysteres et des cérémonies religieuses ceux qui sont coupables d'un meur-

tre ; le troisieme ou le Polémarque, exercer une sorte de juridiction sur les étrangers établis à Athenes. Tous trois président séparément à des fêtes et à des jeux solennels. Les six derniers fixent les jours où les cours supérieures doivent s'assembler, font leur ronde pendant la nuit pour maintenir dans la ville l'ordre et la tranquillité, et président à l'élection de plusieurs magistratures subalternes.

Après l'élection des archontes, se fait celle des strateges ou généraux d'armées, des hipparques ou généraux de la cavalerie, des officiers préposés à la perception et à la garde des déniers publics, de ceux qui veillent à l'approvisionnement de la ville, de ceux qui doivent entretenir les chemins, et de quantité d'autres qui ont des fonctions moins importantes.

Quelquefois les tribus assemblées en vertu d'un décret du peuple, choisissent des inspecteurs et des trésoriers, pour réparer des ouvrages publics près de tomber en ruine. Les magistrats de presque tous ces départemens sont au nombre de dix ; et comme il est de la nature de ce gouvernement de tendre toujours à l'égalité, on en tire un de chaque tribu.

Un des plus utiles établissemens en ce genre, est une chambre des comptes que l'on renouvelle tous les ans dans l'assemblée générale du peuple, et qui est com-

posée de dix officiers. Les archontes, les membres du sénat, les commandans des galeres, les ambassadeurs, les aréopagites, les ministres même des autels, tous ceux, en un mot, qui ont eu quelque commission relative à l'administration, doivent s'y présenter, les uns en sortant de place, les autres en des temps marqués; ceux-ci pour rendre compte des sommes qu'ils ont reçues; ceux-là pour justifier leurs opérations; d'autres enfin pour montrer seulement qu'ils n'ont rien à redouter de la censure.

Ceux qui refusent de comparoître, ne peuvent ni tester, ni s'expatrier, ni remplir une seconde magistrature, ni recevoir de la part du public la couronne qu'il décerne à ceux qui le servent avec zele; ils peuvent même être déférés au sénat ou à d'autres tribunaux, qui leur impriment des taches d'infamie encore plus redoutables.

Dès qu'ils sont sortis de place, il est permis à tous les citoyens de les poursuivre. Si l'accusation roule sur le péculat, la chambre des comptes en prend connoissance; si elle a pour objet d'autres crimes, la cause est renvoyée aux tribunaux ordinaires.

CHAPITRE XVI.

Des tribunaux de justice à Athenes.

Le droit de protéger l'innocence ne s'acquiert point ici par la naissance ou par les richesses; c'est le privilege de chaque citoyen. Comme ils peuvent tous assister à l'assemblée de la nation, et décider des intérêts de l'état, ils peuvent tous donner leurs suffrages dans les cours de justice, et régler les intérêts des particuliers. La qualité de juge n'est donc ni une charge, ni une magistrature; c'est une commission passagere, respectable par son objet, mais avilie par les motifs qui déterminent la plupart des Athéniens à s'en acquitter. L'appât du gain les rend assidus aux tribunaux, ainsi qu'à l'assemblée générale. On leur donne à chacun trois oboles (1) par séance; et cette légere rétribution forme pour l'état une charge annuelle d'environ cent cinquante talens (2): car le nombre des juges est immense, et se monte à six mille environ.

---

(1) Neuf sous.
(2) Huit cents dix mille livres.

Un Athénien qui a plus de trente ans, qui a mené une vie sans reproche, qui ne doit rien au trésor public, a les qualités requises pour exercer les fonctions de la justice. Le sort décide tous les ans du tribunal où il doit se placer.

C'est par cette voie que les tribunaux sont remplis. On en compte dix principaux : quatre pour les meurtres : six pour les autres causes tant criminelles que civiles. Parmi les premiers, l'un connoît du meurtre involontaire ; le second, du meurtre commis dans le cas d'une juste défense ; le troisieme, du meurtre dont l'auteur, auparavant banni de sa patrie pour ce délit, n'auroit pas encore purgé le décret qui l'en éloignoit ; le quatrieme enfin, du meurtre occasionné par la chûte d'une pierre, d'un arbre, et par d'autres accidens de même nature. On verra dans le chapitre suivant, que l'Aréopage connoît de l'homicide prémédité.

Tant de juridictions pour un même crime, ne prouvent pas qu'il soit à présent plus commun ici qu'ailleurs, mais seulement qu'elles furent instituées dans des siecles où l'on ne connoissoit d'autre droit que celui de la force ; et en effet elles sont toutes des temps héroïques. On ignore l'origine des autres tribunaux ; mais ils ont dû s'établir à mesure que les sociétés se perfectionnant, la ruse a pris la place de la violence.

Ces dix cours souveraines, composées la plupart de cinq cents juges, et quelques-unes d'un plus grand nombre encore, n'ont aucune autorité par elles-mêmes, et sont mises en mouvement par les neuf archontes. Chacun de ces magistrats y porte les causes dont il a pris connoissance, et y préside pendant qu'elles y sont agitées.

Leurs assemblées ne pouvant concourir avec celles du peuple, puisque les unes et les autres sont composées à peu près des mêmes personnes, c'est aux archontes à fixer le temps des premieres ; c'est à eux aussi de tirer au sort les juges qui doivent remplir ces différens tribunaux.

Le plus célebre de tous est celui des Héliastes, où se portent toutes les grandes causes qui intéressent l'état ou les particuliers. Nous avons dit plus haut, qu'il est composé pour l'ordinaire de cinq cents juges, et qu'en certaines occasions, les magistrats ordonnent à d'autres tribunaux de se réunir à celui des Héliastes, de maniere que le nombre des juges va quelquefois jusqu'à six mille.

Ils promettent, sous la foi du serment, de juger suivant les lois, et suivant les décrets du sénat et du peuple ; de ne recevoir aucun présent ; d'entendre également les deux parties ; de s'opposer de toutes leurs forces à ceux qui feroient la moindre tentative contre la forme actuelle du gouverne-

ment. Des imprécations terribles contre eux-mêmes et contre leurs familles, terminent ce serment qui contient plusieurs autres articles moins essentiels.

Si, dans ce chapitre et dans les suivans, je voulois suivre les détails de la jurisprudence athénienne, je m'égarerois dans des routes obscures et pénibles; mais je dois parler d'un établissement qui m'a paru favorable aux plaideurs de bonne foi. Tous les ans quarante officiers subalternes parcourent les bourgs de l'Attique, y tiennent leurs assises, statuent sur certains actes de violence, terminent les procès où il ne s'agit que d'une très-légere somme, de dix drachmes tout au plus (1), et renvoient aux arbitres les causes plus considérables.

Ces arbitres sont tous gens bien famés, et âgés d'environ soixante ans; à la fin de chaque année on les tire au sort, de chaque tribu, au nombre de quarante-quatre.

Les parties qui ne veulent point s'exposer à essuyer les lenteurs de la justice ordinaire, ni à déposer une somme d'argent avant le jugement, ni à payer l'amende décernée contre l'accusateur qui succombe, peuvent remettre leurs intérêts entre les mains d'un ou de plusieurs arbitres, qu'elles nomment elles-mêmes, ou que l'archonte tire au sort en leur présence. Quand ils sont de leur

(1) Neuf livres.

tre ; le troisieme ou le Polémarque, exercer une sorte de juridiction sur les étrangers établis à Athenes. Tous trois président séparément à des fêtes et à des jeux solennels. Les six derniers fixent les jours où les cours supérieures doivent s'assembler, font leur ronde pendant la nuit pour maintenir dans la ville l'ordre et la tranquillité, et président à l'élection de plusieurs magistratures subalternes.

Après l'élection des archontes, se fait celle des strateges ou généraux d'armées, des hipparques ou généraux de la cavalerie, des officiers préposés à la perception et à la garde des deniers publics, de ceux qui veillent à l'approvisionnement de la ville, de ceux qui doivent entretenir les chemins, et de quantité d'autres qui ont des fonctions moins importantes.

Quelquefois les tribus assemblées en vertu d'un décret du peuple, choisissent des inspecteurs et des trésoriers, pour réparer des ouvrages publics près de tomber en ruine. Les magistrats de presque tous ces départemens sont au nombre de dix ; et comme il est de la nature de ce gouvernement de tendre toujours à l'égalité, on en tire un de chaque tribu.

Un des plus utiles établissemens en ce genre, est une chambre des comptes que l'on renouvelle tous les ans dans l'assemblée générale du peuple, et qui est com-

J'ai vu cependant les Athéniens l'exiger des magistrats, des sénateurs, des juges, des orateurs, des témoins, de l'accusateur qui a tant d'intérêt à le violer, de l'accusé qu'on met dans la nécessité de manquer à sa religion, ou de se manquer à lui-même. Mais j'ai vu aussi que cette cérémonie auguste n'étoit plus qu'une formalité outrageante pour les dieux, inutile à la société, et offensante pour ceux qu'on oblige de s'y soumettre. Un jour le philosophe Xénocrate, appelé en témoignage, fit sa déposition, et s'avança vers l'autel pour la confirmer. Les juges en rougirent; et, s'opposant de concert à la prestation du serment, ils rendirent hommage à la probité d'un témoin si respectable. Quelle idée avoient-ils donc des autres?

Les habitans des îles et des villes soumises à la république, sont obligés de porter leurs affaires aux tribunaux d'Athenes, pour qu'elles y soient jugées en dernier ressort. L'état profite des droits qu'ils paient en entrant dans le port, et de la dépense qu'ils font dans la ville. Un autre motif les prive de l'avantage de terminer leurs différends chez eux. S'ils avoient des juridictions souveraines, ils n'auroient à solliciter que la protection de leurs gouverneurs, et pourroient, dans une infinité d'occasions, opprimer les partisans de la démocratie; au lieu qu'en les attirant ici, on les force de

s'abaisser devant ce peuple qui les attend aux tribunaux, et qui n'est que trop porté à mesurer la justice qu'il leur rend, sur le degré d'affection qu'ils ont pour son autorité.

CHAPITRE XVII.

De l'Aréopage.

Le sénat de l'Aréopage est le plus ancien, et néanmoins le plus integre des tribunaux d'Athenes. Il s'assemble quelquefois dans le portique royal; pour l'ordinaire sur une colline peu éloignée de la citadelle, et dans une espece de salle qui n'est garantie des injures de l'air que par un toit rustique.

Les places des sénateurs sont à vie; le nombre en est illimité. Les archontes, après leur année d'exercice, y sont admis; mais ils doivent montrer, dans un examen solennel, qu'ils ont rempli leurs fonctions avec autant de zele que de fidélité. Si dans cet examen il s'en est trouvé d'assez habiles ou d'assez puissans pour échapper ou se soustraire à la sévérité de leurs censeurs, ils ne peuvent, devenus aréopagites, résister à la force de l'exemple, et sont forcés de paroître vertueux, comme en certains corps de milice on est forcé de montrer du courage.

La réputation dont jouit ce tribunal de-

Un Athénien qui a plus de trente ans, qui a mené une vie sans reproche, qui ne doit rien au trésor public, a les qualités requises pour exercer les fonctions de la justice. Le sort décide tous les ans du tribunal où il doit se placer.

C'est par cette voie que les tribunaux sont remplis. On en compte dix principaux: quatre pour les meurtres : six pour les autres causes tant criminelles que civiles. Parmi les premiers, l'un connoît du meurtre involontaire ; le second, du meurtre commis dans le cas d'une juste défense ; le troisieme, du meurtre dont l'auteur, auparavant banni de sa patrie pour ce délit, n'auroit pas encore purgé le décret qui l'en éloignoit ; le quatrieme enfin, du meurtre occasionné par la chûte d'une pierre, d'un arbre, et par d'autres accidens de même nature. On verra dans le chapitre suivant, que l'Aréopage connoît de l'homicide prémédité.

Tant de juridictions pour un même crime, ne prouvent pas qu'il soit à présent plus commun ici qu'ailleurs, mais seulement qu'elles furent instituées dans des siecles où l'on ne connoissoit d'autre droit que celui de la force ; et en effet elles sont toutes des temps héroïques. On ignore l'origine des autres tribunaux ; mais ils ont dû s'établir à mesure que les sociétés se perfectionnant, la ruse a pris la place de la violence.

de littérature : on n'excepta que les membres de l'Aréopage. Et comment des hommes si graves dans leur maintien, si séveres dans leurs mœurs, pourroient-ils s'occuper des ridicules de la société ?

On rapporte sa premiere origine au temps de Cécrops ; mais il en dut une plus brillante à Solon, qui le chargea du maintien des mœurs. Il connut alors de presque tous les crimes, tous les vices, tous les abus. L'homicide volontaire, l'empoisonnement, le vol, les incendies, le libertinage, les innovations, soit dans le systême religieux, soit dans l'administration publique, exciterent tour-à-tour sa vigilance. Il pouvoit, en pénétrant dans l'intérieur des maisons, condamner comme dangereux tout citoyen inutile, et comme criminelle, toute dépense qui n'étoit pas proportionnée aux moyens. Comme il mettoit la plus grande fermeté à punir les crimes, et la plus grande circonspection à réformer les mœurs ; comme il n'employoit les châtimens qu'après les avis et les menaces, il se fit aimer en exerçant le pouvoir le plus absolu.

L'éducation de la jeunesse devint le premier objet de ses soins. Il montroit aux enfans des citoyens la carriere qu'ils devoient parcourir, et leur donnoit des guides pour les y conduire. On le vit souvent augmenter par ses libéralités l'émulation des troupes, et décerner des récompenses à des particu-

liers qui remplissoient dans l'obscurité les devoirs de leur état. Pendant la guerre des Perses, il mit tant de zele et de constance à maintenir les lois, qu'il donna plus de ressort au gouvernement.

Cette institution, trop belle pour subsister long-temps, ne dura qu'environ un siecle. Périclès entreprit d'affoiblir une autorité qui contraignoit la sienne. Il eut le malheur de réussir; et dès ce moment il n'y eut plus de censeurs dans l'état, ou plutôt tous les citoyens le devinrent eux-mêmes. Les délations se multiplierent, et les mœurs reçurent une atteinte fatale.

L'Aréopage n'exerce à present une juridiction proprement dite, qu'à l'égard des blessures et des homicides prémédités, des incendies, de l'empoisonnement, et de quelques délits moins graves.

Quand il est question d'un meurtre, le second des archontes fait les informations, les porte à l'Aréopage, se mêle parmi les juges, et prononce avec eux les peines que prescrivent des lois gravées sur une colonne.

Quand il s'agit d'un crime qui intéresse l'état ou la religion, son pouvoir se borne à instruire le procès. Tantôt c'est de lui-même qu'il fait les informations; tantôt c'est le peuple assemblé qui le charge de ce soin. La procédure finie, il en fait son rapport au peuple, sans rien conclure. L'accusé

peut alors produire de nouveaux moyens de défense ; et le peuple nomme des orateurs qui poursuivent l'accusé devant une des cours supérieures.

Les jugemens de l'Aréopage sont précédés par des cérémonies effrayantes. Les deux parties, placées au milieu des débris sanglans des victimes, font un serment, et le confirment par des imprécationr terribles contre elles-mêmes et contre leurs familles. Elles prennent à témoin les redoutables Euménides, qui, d'un temple voisin où elles sont honorées, semblent entendre leurs voix, et se disposer à punir les parjures.

Après ces préliminaires, on discute la cause. Ici la vérité a seule le droit de se présenter aux juges. Ils redoutent l'éloquence autant que le mensoge. Les avocats doivent sévérement bannir de leurs discours les exordes, les péroraisons, les écarts, les ornemens du style, le ton même du sentiment, ce ton qui enflamme si fort l'imagination des hommes, et qui a tant de pouvoir sur les ames compatissantes. La passion se peindroit vainement dans les yeux et dans les gestes de l'orateur ; l'Aréopage tient presque toutes ses séances pendant la nuit.

La question étant suffisamment éclaircie, les juges déposent en silence leurs suffrages dans deux urnes, dont l'une s'appelle l'urne de la mort, l'autre celle de la miséricorde. En cas de partage, un officier subalterne

ajoute, en faveur de l'accusé, le suffrage de Minerve. On le nomme ainsi, parce que, suivant une ancienne tradition, cette déesse, assistant dans le même tribunal au jugement d'Oreste, donna son suffrage pour départager les juges.

Dans des occasions importantes, où le peuple, animé par ses orateurs, est sur le point de prendre un parti contraire au bien de l'état, on voit quelquefois les aréopagites se présenter à l'assemblée, et ramener les esprits, soit par leurs lumieres, soit par leurs prieres. Le peuple, qui n'a plus rien à craindre de leur autorité, mais qui respecte encore leur sagesse, leur laisse quelquefois la liberté de revoir ses propres jugemens. Les faits que je vais rapporter se sont passés de mon temps.

Un citoyen banni d'Athenes osoit y reparoître. On l'accusa devant le peuple, qui crut devoir l'absoudre, à la persuasion d'un orateur accrédité. L'Aréopage ayant pris connoissance de cette affaire, ordonna de saisir le coupable, le traduisit de nouveau devant le peuple, et le fit condamner.

Il étoit question de nommer des députés à l'assemblée des Amphyctions. Parmi ceux que le peuple avoit choisis, se trouvoit l'orateur Eschine, dont la conduite avoit laissé quelques nuages dans les esprits. L'Aréopage, sur qui les talens sans la probité ne font aucune impression, informa de la con-

duite d'Eschine, et prononça que l'orateur Hypéride lui paroissoit plus digne d'une si honorable commission. Le peuple nomma Hypéride.

Il est beau que l'Aréopage, dépouillé de presque toutes ses fonctions, n'ait perdu ni sa réputation ni son intégrité, et que, dans sa disgrace même, il force encore les hommages du public. J'en citerai un autre exemple qui s'est p ssé sous mes yeux.

Il s'étoit rendu à l'assemblée générale, pour dire son avis sur le projet d'un citoyen nommé Timarque, qui bientôt après fut proscrit pour la corruption de ses mœurs. Autolycus portoit la parole au nom de son corps. Ce sénateur, élevé dans la simplicité des temps anciens, ignoroit l'indigne abus que l'on fait aujourd'hui des termes les plus usités dans la conversation. Il lui échappa un mot qui, détourné de son vrai sens, pouvoit faire allusion à la vie licencieuse de Timarque. Les assistans applaudirent avec transport, et Autolycus prit un maintien plus sévere. Après un moment de silence, il voulut continuer; mais le peuple, donnant aux expressions les plus innocentes une interprétation maligne, ne cessa de l'interrompre par un bruit confus et des ris immodérés. Alors un citoyen distingué s'étant levé, s'écria : N'avez-vous pas de honte, Athéniens, de vous livrer à de pareils excès en présence des aréopagites? Le

puis tant de siecles, est fondée sur des titres qui la transmettront aux siecles suivans. L'innocence obligée d'y comparoître, s'en approche sans crainte; et les coupables convaincus et condamnés, se retirent sans oser se plaindre.

Il veille sur la conduite de ses membres, et les juge sans partialité, quelquefois même pour des fautes légeres. Un sénateur fut puni pour avoir étouffé un petit oiseau qui, saisi de frayeur, s'étoit réfugié dans son sein : c'étoit l'avertir qu'un cœur fermé à la pitié ne doit pas disposer de la vie des citoyens. Aussi les décisions de cette cour sont-elles regardées comme des regles, non-seulement de sagesse, mais encore d'humanité. J'ai vu traîner en sa présence une femme accusée d'empoisonnement; elle avoit voulu s'attacher un homme qu'elle adoroit, par un philtre dont il mourut. On la renvoya, parce qu'elle étoit plus malheureuse que coupable (1).

Des compagnies, pour prix de leurs services, obtiennent du peuple une couronne et d'autres marques d'honneur. Celle dont je parle n'en demande point, et n'en doit pas solliciter. Rien ne la distingue tant, que de n'avoir pas besoin de distinctions. A la naissance de la comédie, il fut permis à tous les Athéniens de s'exercer dans ce genre

(1) Voyez la Note XV à la fin du volume.

de littérature : on n'excepta que les membres de l'Aréopage. Et comment des hommes si graves dans leur maintien, si séveres dans leurs mœurs, pourroient-ils s'occuper des ridicules de la société ?

On rapporte sa premiere origine au temps de Cécrops ; mais il en dut une plus brillante à Solon, qui le chargea du maintien des mœurs. Il connut alors de presque tous les crimes, tous les vices, tous les abus. L'homicide volontaire, l'empoisonnement, le vol, les incendies, le libertinage, les innovations, soit dans le systême religieux, soit dans l'administration publique, exciterent tour-à-tour sa vigilance. Il pouvoit, en pénétrant dans l'intérieur des maisons, condamner comme dangereux tout citoyen inutile, et comme criminelle, toute dépense qui n'étoit pas proportionnée aux moyens. Comme il mettoit la plus grande fermeté à punir les crimes, et la plus grande circonspection à réformer les mœurs ; comme il n'employoit les châtimens qu'après les avis et les menaces, il se fit aimer en exerçant le pouvoir le plus absolu.

L'éducation de la jeunesse devint le premier objet de ses soins. Il montroit aux enfans des citoyens la carriere qu'ils devoient parcourir, et leur donnoit des guides pour les y conduire. On le vit souvent augmenter par ses libéralités l'émulation des troupes, et décerner des récompenses à des particu-

liers qui remplissoient dans l'obscurité les devoirs de leur état. Pendant la guerre des Perses, il mit tant de zele et de constance à maintenir les lois, qu'il donna plus de ressort au gouvernement.

Cette institution, trop belle pour subsister long-temps, ne dura qu'environ un siecle. Périclès entreprit d'affoiblir une autorité qui contraignoit la sienne. Il eut le malheur de réussir; et dès ce moment il n'y eut plus de censeurs dans l'état, ou plutôt tous les citoyens le devinrent eux-mêmes. Les délations se multiplierent, et les mœurs reçurent une atteinte fatale.

L'Aréopage n'exerce à présent une juridiction proprement dite, qu'à l'égard des blessures et des homicides prémédités, des incendies, de l'empoisonnement, et de quelques délits moins graves.

Quand il est question d'un meurtre, le second des archontes fait les informations, les porte à l'Aréopage, se mêle parmi les juges, et prononce avec eux les peines que prescrivent des lois gravées sur une colonne.

Quand il s'agit d'un crime qui intéresse l'état ou la religion, son pouvoir se borne à instruire le procès. Tantôt c'est de lui-même qu'il fait les informations; tantôt c'est le peuple assemblé qui le charge de ce soin. La procédure finie, il en fait son rapport au peuple, sans rien conclure. L'accusé

peut alors produire de nouveaux moyens de défense ; et le peuple nomme des orateurs qui poursuivent l'accusé devant une des cours supérieures.

Les jugemens de l'Aréopage sont précédés par des cérémonies effrayantes. Les deux parties, placées au milieu des débris sanglans des victimes, font un serment, et le confirment par des imprécationr terribles contre elles-mêmes et contre leurs familles. Elles prennent à témoin les redoutables Euménides, qui, d'un temple voisin où elles sont honorées, semblent entendre leurs voix, et se disposer à punir les parjures.

Après ces préliminaires, on discute la cause. Ici la vérité a seule le droit de se présenter aux juges. Ils redoutent l'éloquence autant que le mensoge. Les avocats doivent sévérement bannir de leurs discours les exordes, les péroraisons, les écarts, les ornemens du style, le ton même du sentiment, ce ton qui enflamme si fort l'imagination des hommes, et qui a tant de pouvoir sur les ames compatissantes. La passion se peindroit vainement dans les yeux et dans les gestes de l'orateur ; l'Aréopage tient presque toutes ses séances pendant la nuit.

La question étant suffisamment éclaircie, les juges déposent en silence leurs suffrages dans deux urnes, dont l'une s'appelle l'urne de la mort, l'autre celle de la miséricorde. En cas de partage, un officier subalterne

a onze, en faveur de l'accusé. le suffrage de Minerve. On le nomme ainsi, parce qu... suivant une ancienne tradition, cette dées... ... tribunal au jugem... ... donna son suffrage pour dép... ... les ...

Dans des occasions importantes, où peuple, animé par ses orateurs, est sur point de prendre un parti contraire au b... de l'état, on voit quelquefois les aréopag... se présenter à l'assemblée, et ramener esprits, soit par leurs lumieres, soit p... leurs prieres. Le peuple, qui n'a plus ri... à craindre de leur autorité, mais qui r... pecte encore leur sagesse, leur laisse qu... quefois la liberté de revoir ses propres ... gemens. Les faits que je vais rapporter ... sont passés de mon temps.

Un citoyen banni d'Athenes osoit y paroître. On l'accusa devant le peuple, ... crut devoir l'absoudre, à la persuasion d... orateur accrédité. L'Aréopage ayant p... connoissance de cette affaire, ordonna ... saisir le coupable, le traduisit de nouv... devant le peuple, et le fit condamner.

Il étoit question de nommer des dépu... à l'assemblée des Amphyctions. Parmi ce... que le peuple avoit choisis, se trouvoit l... rateur Eschine, dont la conduite avoit lai... quelques nuages dans les esprits. L'Ar... page, sur qui les talens sans la probité ... font aucune impression, informa de la co...



duite d'Eschine, et prononça que l'orateur Hypéride lui paroissoit plus digne d'une si honorable commission. Le peuple nomma Hypéride.

Il est beau que l'Aréopage, dépouillé de presque toutes ses fonctions, n'ait perdu ni sa réputation ni son intégrité, et que, dans sa disgrace même, il force encore les hommages du public. J'en citerai un autre exemple qui s'est passé sous mes yeux.

Il s'étoit rendu à l'assemblée générale, pour dire son avis sur le projet d'un citoyen nommé Timarque, qui bientôt après fut proscrit pour la corruption de ses mœurs. Autolycus portoit la parole au nom de son corps. Ce sénateur, élevé dans la simplicité des temps anciens, ignoroit l'indigne abus que l'on fait aujourd'hui des termes les plus usités dans la conversation. Il lui échappa un mot qui, détourné de son vrai sens, pouvoit faire allusion à la vie licencieuse de Timarque. Les assistans applaudirent avec transport, et Autolycus prit un maintien plus sévere. Après un moment de silence, il voulut continuer; mais le peuple, donnant aux expressions les plus innocentes une interprétation maligne, ne cessa de l'interrompre par un bruit confus et des ris immodérés. Alors un citoyen distingué s'étant levé, s'écria : N'avez-vous pas de honte, Athéniens, de vous livrer à de pareils excès en présence des aréopagites? Le

peuple répondit qu'il connoissoit les égards dûs à la majesté de ce tribunal, mais qu'il étoit des circonstances où l'on ne pouvoit pas se contenir dans les bornes du respect. Que de vertus n'a-t-il pas fallu pour établir et entretenir une si haute opinion dans les esprits ! et quel bien n'auroit-elle pas produit, si on avoit su la ménager !

CHAPITRE XVIII.

Des Accusations et des Procédures parmi les Athéniens.

Les causes que l'on porte aux tribunaux de justice, ont pour objet des délits qui intéressent le gouvernement ou les particuliers. S'agit-il de ceux de la premiere espece ? tout citoyen peut se porter pour accusateur : de ceux de la seconde ? la personne lésée en a seule le droit. Dans les premieres, on conclut souvent à la mort : dans les autres, il n'est question que de dommages et de satisfactions pécuniaires.

Dans une démocratie, plus que dans tout autre gouvernement, le tort qu'on fait à l'état, devient personnel à chaque citoyen ; et la violence exercée contre un particulier, est un crime contre l'état. On ne se contente pas ici d'attaquer publiquement ceux qui

trahissent leur patrie, ou qui sont coupables d'impiété, de sacrilege et d'incendie : on peut poursuivre de la même maniere le général qui n'a pas fait tout ce qu'il devoit ou pouvoit faire ; le soldat qui fuit l'enrôlement ou qui abandonne l'armée ; l'ambassadeur, le magistrat, le juge, l'orateur, qui ont prévariqué dans leur ministere ; le particulier qui s'est glissé dans l'ordre des citoyens, sans en avoir les qualités, ou dans l'administration, malgré les raisons qui devoient l'en exclure ; celui qui corrompt ses juges, qui pervertit la jeunesse, qui garde le célibat, qui attente à la vie ou à l'honneur d'un citoyen ; enfin toutes les actions qui tendent plus spécialement à détruire la nature du gouvernement ou la sûreté des citoyens.

Les contestations élevées à l'occasion d'un héritage, d'un dépôt violé, d'une dette incertaine, d'un dommage qu'on a reçu dans ses biens, tant d'autres qui ne concernent pas directement l'état, font la matiere des procès entre les personnes intéressées.

Les procédures varient en quelques points, tant pour la différence des tribunaux que pour celle des délits. Je ne m'attacherai qu'aux formalités essentielles.

Les actions publiques se portent quelquefois devant le sénat ou devant le peuple, qui, après un premier jugement, a soin de

les renvoyer à l'une des cours supérieures; mais pour l'ordinaire l'accusateur s'adresse à l'un des principaux magistrats, qui lui fait subir un interrogatoire, et lui demande s'il a bien réfléchi sur sa démarche, s'il est prêt, s'il ne lui seroit pas avantageux d'avoir de nouvelles preuves, s'il a des témoins, s'il désire qu'on lui en fournisse. Il l'avertit en même temps, qu'il doit s'engager par un serment à suivre l'accusation, et qu'à la violation du serment est attachée une sorte d'infâmie. Ensuite il indique le tribunal, et fait comparoître l'accusateur une seconde fois en sa présence : il lui réitere les mêmes questions; et si ce dernier persiste, la dénonciation reste affichée jusqu'à ce que les juges appellent la cause.

L'accusé fournit alors ses exceptions, tirées ou d'un jugement antérieur, ou d'une longue prescription, ou de l'incompétence du tribunal. Il peut obtenir des délais, intenter une action contre son adversaire, et faire suspendre pendant quelque temps le jugement qu'il redoute.

Après ces préliminaires, dont on n'a pas toujours occasion de se prévaloir, les parties font serment de dire la vérité, et commencent à discuter elles-mêmes la cause. On ne leur accorde, pour l'éclaircir, qu'un temps limité, et mesuré par des gouttes d'eau qui tombent d'un vase. La plupart ne récitent que ce que des bouches éloquentes

leur ont dicté en secret. Tous peuvent, après avoir cessé de parler, implorer le secours des orateurs qui ont mérité leur confiance, ou de ceux qui s'intéressent à leur sort.

Pendant la plaidoirie, les témoins appelés font tout haut leurs dépositions; car, dans l'ordre criminel, ainsi que dans l'ordre civil, il est de regle que l'instruction soit publique. L'accusateur peut demander qu'on applique à la question les esclaves de la partie adverse. Conçoit-on qu'on exerce une pareille barbarie contre des hommes dont il ne faudroit pas tenter la fidélité, s'ils sont attachés à leurs maîtres, et dont le témoignage doit être suspect, s'ils ont à s'en plaindre? Quelquefois l'une des parties présente d'elle-même ses esclaves à cette cruelle épreuve, et elle croit en avoir le droit, parce qu'elle en a le pouvoir. Quelquefois elle se refuse à la demande qu'on lui en fait, soit qu'elle craigne une déposition arrachée par la violence des tourmens, soit que les cris de l'humanité se fassent entendre dans son cœur; mais alors son refus donne lieu à des soupçons très-violens, tandis que le préjugé le plus favorable pour les parties, ainsi que pour les témoins, c'est lorsqu'ils offrent, pour garantir ce qu'ils avancent, de prêter serment sur la tête de leurs enfans ou des auteurs de leurs jours.

Nous observons en passant, que la question ne peut être ordonnée contre un citoyen, que dans des cas extraordinaires.

Sur le point de prononcer le jugement, le magistrat qui préside le tribunal, distribue à chacun des juges une boule blanche pour absoudre, une boule noire pour condamner. Un officier les avertit qu'il s'agit simplement de décider si l'accusé est coupable ou non; et ils vont déposer leurs suffrages dans une boîte. Si les boules noires dominent, le chef des juges trace une longue ligne sur une tablette enduite de cire, et exposée à tous les yeux; si ce sont les blanches, une ligne plus courte: s'il y a partage, l'accusé est absous.

Quand la peine est spécifiée par la loi, ce premier jugement suffit: quand elle n'est énoncée que dans la requête de l'accusateur, le coupable a la liberté de s'en adjuger une plus douce; et cette seconde contestation est terminée par un nouveau jugement, auquel on procede tout de suite.

Celui qui, ayant intenté une accusation, ne la poursuit pas, ou n'obtient pas la cinquieme partie des suffrages, est communément condamné à une amende de mille drachmes (1). Mais comme rien n'est si facile ni si dangereux que d'abuser de la re-

(1) Neuf cents livres.

ligion,

ligion, la peine de mort est, en certaines occasions, décernée contre un homme qui en accuse un autre d'impiété, sans pouvoir l'en convaincre.

Les causes particulieres suivent en plusieurs points la même marche que les causes publiques, et sont, pour la plupart, portées aux tribunaux des archontes, qui tantôt prononcent une sentence dont on peut appeler, et tantôt se contentent de prendre des informations qu'ils présentent aux cours supérieures.

Il y a des causes qu'on peut poursuivre au civil, par une accusation particuliere, et au criminel, par une action publique. Telle est celle de l'insulte faite à la personne d'un citoyen. Les lois, qui ont voulu pourvoir à sa sûreté, autorisent tous les autres à dénoncer publiquement l'agresseur; mais elles laissent à l'offensé le choix de la vengeance, qui peut se borner à une somme d'argent, s'il entame l'affaire au civil; qui peut aller à la peine de mort, s'il la poursuit au criminel. Les orateurs abusent souvent de ces lois, en changeant par des détours insidieux, les affaires civiles en criminelles.

Ce n'est pas le seul danger qu'aient à craindre les plaideurs. J'ai vu les juges, distraits pendant la lecture des pieces, perdre la question de vue, et donner leurs suffrages au hasard: j'ai vu des hommes puissans par leurs richesses, insulter publique-

ment des gens pauvres, qui n'osoient demander réparation de l'offense : je les ai vus éterniser en quelque façon un procès, en obtenant des délais successifs, et ne permettre aux tribunaux de statuer sur leurs crimes, que lorsque l'indignation publique étoit entiérement refroidie : je les ai vus se présenter à l'audience avec un nombreux cortege de témoins achetés, et même de gens honnêtes qui, par foiblesse, se traînoient à leur suite, et les accréditoient par leur présence : je les ai vus, enfin, armer les tribunaux supérieurs contre des juges subalternes qui n'avoient pas voulu se prêter à leurs injustices.

Malgré ces inconvéniens, on a tant de moyens pour écarter un concurrent ou se venger d'un ennemi, aux contestations particulieres se joignent tant d'accusations publiques, qu'on peut avancer hardiment qu'il se porte plus de causes aux tribunaux d'Athenes, qu'à ceux du reste de la Grece. Cet abus est inévitable dans un état qui, pour rétablir ses finances épuisées, n'a souvent d'autre ressource que de faciliter les dénonciations publiques, et de profiter des confiscations qui en sont la suite : il est inévitable dans un état, où les citoyens, obligés de se surveiller mutuellement, ayant sans cesse des honneurs à s'arracher, des emplois à se disputer, et des comptes à rendre, deviennent nécessairement les rivaux,

les espions et les censeurs les uns des autres. Un essaim de délateurs toujours odieux, mais toujours redoutés, enflamme ces guerres intestines ; ils sement les soupçons et les défiances dans la société, et recueillent avec audace les débris des fortunes qu'ils renversent. Ils ont, à la vérité, contre eux, la sévérité des lois et le mépris des gens vertueux ; mais ils ont pour eux ce prétexte du bien public, qu'on fait si souvent servir à l'ambition et à la haine : ils ont quelque chose de plus fort, leur insolence.

Les Athéniens sont moins effrayés que les étrangers, des vices de la démocratie absolue. L'extrême liberté leur paroît un si grand bien, qu'ils lui sacrifient jusqu'à leur repos. D'ailleurs, si les dénonciations publiques sont un sujet de terreur pour les uns, elles sont, pour la plupart, un spectacle d'autant plus attrayant, qu'ils ont presque tous un goût décidé pour les ruses et les détours du barreau : ils s'y livrent avec cette chaleur qu'ils mettent à tout ce qu'ils font. Leur activité se nourrit des éternelles et subtiles discussions de leurs intérêts ; et c'est peut-être à cette cause, plus qu'à toute autre, que l'on doit attribuer cette supériorité de pénétration et cette éloquence importune qui distinguent ce peuple de tous les autres.

CHAPITRE XIX.

Des Délits et des Peines.

On a gravé quelques lois pénales sur des colonnes placées auprès des tribunaux. Si de pareils monumens pouvoient se multiplier au point d'offrir l'échelle exacte de tous les délits, et celle des peines correspondantes, on verroit plus d'équité dans les jugemens, et moins de crimes dans la société. Mais on n'a essayé nulle part d'évaluer chaque faute en particulier ; et partout on se plaint que la punition des coupables ne suit pas une regle uniforme. La jurisprudence d'Athenes supplée, dans plusieurs cas, au silence des lois. Nous avons dit que, lorsqu'elles n'ont pas spécifié la peine, il faut un premier jugement pour déclarer l'accusé atteint et convaincu du crime, et un second pour statuer sur le châtiment qu'il mérite. Dans l'intervalle du premier au second, les juges demandent à l'accusé à quelle peine il se condamne. Il lui est permis de choisir la plus douce et la plus conforme à ses intérêts, quoique l'accusateur ait proposé la plus forte et la plus conforme à sa haine : les orateurs les discutent l'une et l'autre ; et les juges, fai-

sant en quelque maniere la fonction d'arbitres, cherchent à rapprocher les parties, et mettent entre la faute et le châtiment le plus de proportion qu'il est possible.

Tous les Athéniens peuvent subir les mêmes peines ; tous peuvent être privés de la vie, de la liberté, de leur patrie, de leurs biens et de leurs privileges. Parcourons rapidement ces divers articles.

On punit de mort le sacrilege, la profanation des mysteres, les entreprises contre l'état, et surtout contre la démocratie; les déserteurs, ceux qui livrent à l'ennemi une place, une galere, un détachement de troupes ; enfin, tous les attentats qui attaquent directement la religion, le gouvernement, ou la vie d'un particulier.

On soumet à la même peine le vol commis de jour, quand il s'agit de plus de cinquante drachmes (1); le vol de nuit, quelque léger qu'il soit ; celui qui se commet dans les bains, dans les gymnases, quand même la somme seroit extrêmement modique.

C'est avec la corde, le fer et le poison qu'on ôte pour l'ordinaire la vie aux coupables ; quelquefois on les fait expirer sous le bâton ; d'autres fois on les jette dans la mer, ou dans un gouffre hérissé de pointes tranchantes, pour hâter leur trépas : car

---

(1) Plus de quarante-cinq livres.

c'est une espece d'impiété de laisser mourir de faim, même les criminels.

On détient en prison le citoyen accusé de certains crimes, jusqu'à ce qu'il soit jugé; celui qui est condamné à la mort, jusqu'à ce qu'il soit exécuté; celui qui doit, jusqu'à ce qu'il ait payé. Certaines fautes sont expiées par plusieurs années ou par quelques jours de prison; d'autres doivent l'être par une prison perpétuelle. En certains cas, ceux qu'on y traîne peuvent s'en garantir en donnant des cautions; en d'autres, ceux qu'on y renferme sont chargés de liens qui leur ôtent l'usage de tous leurs mouvemens.

L'exil est un supplice d'autant plus rigoureux pour un Athénien, qu'il ne retrouve nulle part les agrémens de sa patrie, et que les ressources de l'amitié ne peuvent adoucir son infortune. Un citoyen qui lui donneroit un asyle, seroit sujet à la même peine.

Cette proscription a lieu dans deux circonstances remarquables. 1.° Un homme absous d'un meurtre involontaire, doit s'absenter pendant une année entiere, et ne revenir à Athenes qu'après avoir donné des satisfactions aux parens du mort, qu'après s'être purifié par des cérémonies saintes. 2°. Celui qui, accusé devant l'Aréopage d'un meurtre prémédité, désespere de sa cause après un premier plaidoyer, peut,

avant que les juges aillent au scrutin, se condamner à l'exil, et se retirer tranquillement. On confisque ses biens, et sa personne est en sûreté, pourvu qu'il ne se montre ni sur les terres de la république, ni dans les solennités de la Grece : car, dans ce cas, il est permis à tout Athénien de le traduire en justice, ou de lui donner la mort. Cela est fondé sur ce qu'un meurtrier ne doit pas jouir du même air et des mêmes avantages dont jouissoit celui à qui il a ôté la vie.

Les confiscations tournent en grande partie au profit du trésor public : on y verse aussi les amendes, après en avoir prélevé le dixieme pour le culte de Minerve, et le cinquantieme pour celui de quelques autres divinités.

La dégradation prive un homme de tous les droits ou d'une partie des droits du citoyen. C'est une peine très-conforme à l'ordre général des choses : car il est juste qu'un homme soit forcé de renoncer aux privileges dont il abuse. C'est la peine qu'on peut le plus aisément proportionner au délit : car elle peut se graduer suivant la nature et le nombre de ses privileges. Tantôt elle ne permet pas au coupable de monter à la tribune, d'assister à l'assemblée générale, de s'asseoir parmi les sénateurs ou parmi les juges ; tantôt elle lui interdit l'entrée des temples, et toute participation aux

choses saintes ; quelquefois elle lui défend de paroître dans la place publique, ou de voyager en certains pays ; d'autres fois, en le dépouillant de tout, et le faisant mourir civilement, elle ne lui laisse que le poids d'une vie sans attrait, et d'une liberté sans exercice. C'est une peine très-grave et très-salutaire dans une démocratie, parce que les privileges que la dégradation fait perdre, étant plus importans et plus considérés que partout ailleurs, rien n'est si humiliant que de se trouver au dessous de ses égaux. Alors un particulier est comme un citoyen détrôné, qu'on laisse dans la société pour y servir d'exemple.

Cette interdiction n'entraîne pas toujours l'opprobre à sa suite. Un Athénien qui s'est glissé dans la cavalerie sans avoir subi un examen, est puni, parce qu'il a désobéi aux lois ; mais il n'est pas déshonoré, parce qu'il n'a pas blessé les mœurs. Par une conséquence nécessaire, cette espece de flètrissure s'évanouit lorsque la cause n'en subsiste plus. Celui qui doit au trésor public perd les droits de citoyen, mais il y rentre dès qu'il a satisfait à sa dette. Par la même conséquence, on ne rougit pas, dans les grands dangers, d'appeler au secours de la patrie tous les citoyens suspendus de leurs fonctions ; mais il faut auparavant révoquer le décret qui les avoit condamnés ; et cette révocation ne peut se faire que par un tri-

bunal composé de six mille juges, et sous les conditions imposées par le sénat et par le peuple.

L'irrégularité de la conduite et la dépravation des mœurs, produisent une autre sorte de flétrissure que les lois ne pourroient pas effacer. En réunissant leurs forces à celles de l'opinion publique, elles enlevent au citoyen qui a perdu l'estime des autres, les ressources qu'il trouvoit dans son état. Ainsi, en éloignant des charges et des emplois celui qui a maltraité les auteurs de ses jours, celui qui a lâchement abandonné son poste ou son bouclier, elles les couvrent publiquement d'une infamie qui les force à sentir le remords.

CHAPITRE XX.

Mœurs et Vie civile des Athéniens.

Au chant du coq, les habitans de la campagne entrent dans la ville avec leurs provisions, et chantant de vieilles chansons. En même temps les boutiques s'ouvrent avec bruit, et tous les Athéniens sont en mouvement. Les uns reprennent les travaux de leur profession; d'autres, en grand nombre, se répandent dans les différens tribunaux, pour y remplir les fonctions de juges.

Parmi le peuple, ainsi qu'à l'a
fait deux repas par jour; mais les
certain ordre se contentent d'un s
placent les uns à midi, la plupar
coucher du soleil. L'après-midi il
quelques momens de sommeil; c
jouent aux osselets, aux dés, et
de commerce.

Pour le premier de ces jeux, c
de quatre osselets, présentant su
de leurs faces un de ces quatre
un, trois, quatre, six. De leurs c
combinaisons résultent trente-cin
auxquels on a donné les noms d
des princes, des héros, etc. Les
perdre, les autres gagner. Le plus
de tous est celui qu'on appelle de
c'est lorsque les quatre osselets p
les quatre nombre différens.

Dans le jeu des dés, on distin
des coups heureux et des coups
reux; mais souvent, sans s'arrête
distinction, il ne s'agit que d'an
plus haut point que son adversaire
de six est le coup le plus fortuné.
ploie que trois dés à ce jeu : on l
dans un cornet; et pour éviter tout
on les verse dans un cylindre creu
s'échappent, et roulent sur le da

---

(1) Voyez la Note XVI à la fin du

Quelquefois, au lieu de trois dés, on s de trois osselets.

Tout dépend du hasard dans les précédens, et de l'intelligence du jo dans le suivant. Sur une table où l'o tracé des lignes ou des cases, on range chaque côté des dames ou des pions couleurs différentes. L'habileté consist les soutenir l'un par l'autre, à enlever ce de son adversaire lorsqu'ils s'écartent av imprudence, à l'enfermer au point qu'il puisse plus avancer. On lui permet de r venir sur ses pas, quand il a fait une fauss marche.

Quelquefois on réunit ce dernier jeu celui des dés. Le joueur regle la marche des pions ou des dames sur les points qu'il amene. Il doit prévoir les coups qui lui sont avantageux ou funestes; et c'est à lui de profiter des faveurs du sort, ou d'en corriger les caprices. Ce jeu, ainsi que le précédent, exigent beaucoup de combinaisons: on doit les apprendre dès l'enfance; et quelques-uns s'y rendent si habiles, que personne n'ose lutter contre eux, et qu'on les ite pour exemples.

Dans les intervalles de la journée, surut le matin avant midi, et le soir avant uper, on va sur les bords de l'Ilissus et ut autour de la ville, jouir de l'extrême reté de l'air, et des aspects charmans i s'offrent de tous côtés; mais pour l'er-

dinaire on se rend à la place publique, qui est l'endroit le plus fréquenté de la ville. Comme c'est-là que se tient souvent l'assemblée générale, et que se trouvent le palais du sénat et le tribunal du premier des archontes, presque tous y sont entraînés par leurs affaires ou par celles de la république. Plusieurs y viennent aussi, parce qu'ils ont besoin de se distraire; et d'autres, parce qu'ils ont besoin de s'occuper. A certaines heures, la place délivrée des embarras du marché, offre un champ libre à ceux qui veulent jouir du spectacle de la foule, ou se donner eux-mêmes en spectacle.

Autour de la place sont des boutiques de parfumeurs, d'orfevres, de barbiers, etc. ouvertes à tout le monde, où l'on discute avec bruit les intérêts de l'état, les anecdotes des familles, les vices et les ridicules des particuliers. Du sein de ces assemblées, qu'un mouvement confus sépare et renouvelle sans cesse, partent mille traits ingénieux ou sanglans contre ceux qui paroissent à la promenade avec un extérieur négligé, ou qui ne craignent pas d'y étaler un faste révoltant: car ce peuple, railleur à l'excès, emploie une espece de plaisanterie d'autant plus redoutable, qu'elle cache avec soin sa malignité. On trouve quelquefois une compagnie choisie, et des conversations instructives, aux différens portiques distribués dans la ville. Ces sortes de rendez-

vous

vous ont dû se multiplier parmi les Athéniens. Leur goût insatiable pour les nouvelles, suite de l'activité de leur esprit et de l'oisiveté de leur vie, les force à se rapprocher les uns des autres.

Ce goût si vif, qui leur a fait donner le nom de bayeurs ou badauds, se ranime avec fureur pendant la guerre. C'est alors qu'en public, en particulier, leurs conversations roulent sur des expéditions militaires; qu'ils ne s'abordent point sans se demander avec empressement s'il y a quelque chose de nouveau; qu'on voit de tous côtés des essaims de nouvellistes, tracer sur le terrain ou sur le mur la carte du pays où se trouve l'armée, annoncer des succès à haute voix, des revers en secret, recueillir et grossir des bruits qui plongent la ville dans la joie la plus immodérée, ou dans le plus affreux désespoir.

Des objets plus doux occupent les Athéniens pendant la paix. Comme la plupart font valoir leurs terres, ils partent le matin à cheval; et, après avoir dirigé les travaux de leurs esclaves, ils reviennent le soir à la ville.

Leurs momens sont quelquefois remplis par la chasse, et par les exercices du gymnase. Outre les bains publics, où le peuple aborde en foule, et qui servent d'asyle aux pauvres contre les rigueurs de l'hiver, les particuliers en ont dans leurs maisons. L'u-

sage leur en est devenu si nécessaire, qu'ils l'ont introduit jusques sur leur vaisseau. Ils se mettent au bain souvent après la promenade, presque toujours avant le repas. Ils en sortent parfumés d'essences ; et ces odeurs se mêlent avec celles dont ils ont soin de pénétrer leurs habits, qui prennent divers noms, suivant la différence de leur forme et de leurs couleurs.

La plupart se contentent de mettre par dessus une tunique qui descend jusqu'à mi-jambe, un manteau qui les couvre presque en entier. Il ne convient qu'aux gens de la campagne, ou sans éducation, de relever au dessus des genoux les diverses pieces de l'habillement.

Beaucoup d'entre eux vont pieds nus ; d'autres, soit dans la ville, soit en voyage, quelquefois même dans les processions, couvrent leur tête d'un grand chapeau à bords détroussés.

Dans la maniere de disposer les parties du vêtement, les hommes doivent se proposer la décence, les femmes y joindre l'élégance et le goût. Elles portent, 1.° une tunique blanche, qui s'attache avec des boutons sur les épaules, qu'on serre au dessous du sein avec une large ceinture, et qui descend à plis ondoyans jusqu'aux talons ; 2°. une robe plus courte, assujétie sur les reins par un large ruban, terminée dans sa partie inférieure, ainsi que la tunique, par des

bandes ou raies de différentes couleurs, garnie quelquefois de manches qui ne couvrent qu'une partie des bras; 3.° un manteau qui tantôt est ramassé en forme d'écharpe, et tantôt, se déployant sur le corps, semble, par ses heureux contours, n'être fait que pour le dessiner. On le remplace très-souvent par un léger mantelet. Quand elles sortent, elles mettent un voile sur leur tête.

Le lin, le coton, et sur-tout la laine, sont les matieres le plus souvent employées pour l'habillement des Athéniens. La tunique étoit autrefois de lin; elle est maintenant de coton. Le peuple est vêtu d'un drap qui n'a reçu aucune teinture, et qu'on peut reblanchir. Les gens riches préferent des draps de couleur. Ils estiment ceux que l'on teint en écarlate, par le moyen de petits grains rougeâtres qu'on recueille sur un arbrisseau; mais ils font encore plus de cas des teintures en pourpre, sur-tout de celles qui présentent un rouge très-foncé et tirant sur le violet.

On fait pour l'été des vêtemens très-légers. En hiver, quelques-uns se servent de grandes robes qu'on fait venir de Sardes, et dont le drap, fabriqué à Ecbatane en Médie, est hérissé de gros flocons de laine, propres à garantir du froid.

On voit des étoffes que rehausse l'éclat de l'or; d'autres, où se retracent les plus

belles fleurs avec leurs couleurs naturelles; mais elles ne sont destinées qu'aux vêtemens dont on couvre les statues des dieux, ou dont les acteurs se parent sur le théâtre. Pour les interdire aux femmes honnêtes, les lois ordonnent aux femmes de mauvaise vie de s'en servir.

Les Athéniennes peignent leurs sourcils en noir, et appliquent sur leur visage une couleur de blanc de céruse avec de fortes teintes de rouge. Elles répandent sur leurs cheveux couronnés de fleurs, une poudre de couleur jaune ; et, suivant que leur taille l'exige, elles portent des chaussures plus ou moins hautes.

Renfermées dans leur appartement, elles sont privées du plaisir de partager et d'augmenter l'agrément des sociétés que leurs époux rassemblent. La loi ne leur permet de sortir pendant le jour, que dans certaines circonstances ; et pendant la nuit, qu'en voiture et avec un flambeau qui les éclaire. Mais cette loi, défectueuse en ce qu'elle ne peut être commune à tous les états, laisse les femmes du dernier rang dans une entiere liberté, et n'est devenue pour les autres qu'une simple regle de bienséance ; regle que des affaires pressantes ou de légers prétextes font violer tous les jours. Elles ont d'ailleurs bien des motifs légitimes pour sortir de leurs retraites : des fêtes particulieres, interdites aux hommes, les

rassemblent souvent entre elles : dans les fêtes publiques, elles assistent aux spectacles, ainsi qu'aux cérémonies du temple. Mais en général elles ne doivent paroître qu'accompagnées d'eunuques ou de femmes esclaves qui leur appartiennent, et qu'elles louent même pour avoir un cortege plus nombreux. Si leur extérieur n'est pas décent, des magistrats chargés de veiller sur elles les soumettent à une forte amende, et font inscrire leur sentence sur une tablette qu'ils suspendent à l'un des platanes de la promenade publique.

Des témoignages d'un autre genre les dédommagent quelquefois de la contrainte où elles vivent. Je rencontrai un jour la jeune Leucippe, dont les attraits naissans, et jusqu'alors ignorés, brilloient à travers un voile que le vent soulevoit par intervalles. Elle revenoit du temple de Cérès avec sa mere et quelques esclaves. La jeunesse d'Athenes, qui suivoit ses pas, ne l'apperçut qu'un instant, et le lendemain je lus sur la porte de sa maison, au coin des rues, sur l'écorce des arbres, dans les endroits les plus exposés, ces mots tracés par des mains différentes : » Leucippe est belle, » rien n'est si beau que Leucippe. «

Les Athéniens étoient autrefois si jaloux, qu'ils ne permettoient pas à leurs femmes de se montrer à la fenêtre. On a reconnu depuis, que cette extrême sévérité ne ser-

voit qu'à hâter le mal qu'on cherchoit à prévenir. Cependant elles ne doivent pas recevoir des hommes chez elles en l'absence de leurs époux ; et si un mari surprenoit son rival au moment que celui-ci le déshonore, il seroit en droit de lui ôter la vie, ou de l'obliger par des tourmens à la racheter ; mais il ne peut en exiger qu'une amende décernée par les juges, si la femme n'a cédé qu'à la force. On a pensé, avec raison, que, dans ces occasions, la violence est moins dangereuse que la séduction.

Le premier éclat d'une infidélité de cette espece, n'est pas l'unique punition réservée à une femme coupable et convaincue. On la répudie sur le champ : les lois l'excluent pour toujours des cérémonies religieuses ; et si elle se montroit avec une parure recherchée, tout le monde seroit en droit de lui arracher ses ornemens, de déchirer ses habits, et de la couvrir d'opprobres.

Un mari obligé de répudier sa femme, doit auparavant s'adresser à un tribunal auquel préside un des principaux magistrats. Le même tribunal reçoit les plaintes des femmes qui veulent se séparer de leurs maris. C'est-là qu'après de longs combats entre la jalousie et l'amour, comparut autrefois l'épouse d'Alcibiade, la vertueuse et trop sensible Hipparete. Tandis que d'une main tremblante elle présentoit le

placet qui contenoit ses griefs, Alcibiade survint tout-à-coup. Il la prit sous le bras, sans qu'elle fît la moindre résistance; et traversant avec elle la place publique, aux applaudissemens de tout le peuple, il la ramena tranquillement dans sa maison. Les écarts de cet Athénien étoient si publics, qu'Hipparete ne faisoit aucun tort à la réputation de son mari, ni à la sienne. Mais, en général, les femmes d'un certain état n'osent pas demander le divorce; et, soit foiblesse ou fierté, la plupart aimeroient mieux essuyer en secret de mauvais traitemens, que de s'en délivrer par un éclat qui publieroit leur honte, ou celle de leurs époux. Il est inutile d'avertir que le divorce laisse la liberté de contracter un nouvel engagement.

La sévérité des lois ne sauroit éteindre dans les cœurs le desir de plaire, et les précautions de la jalousie ne servent qu'à l'enflammer. Les Athéniennes, éloignées des affaires publiques par la constitution du gouvernement, et portées à la volupté par l'influence du climat, n'ont souvent d'autre ambition que celle d'être aimées, d'autre soin que celui de leur parure, d'autre vertu que la crainte du déshonneur. Attentives, pour la plupart, à se couvrir de l'ombre du mystere, peu d'entre elles se sont rendues fameuses par leurs galanteries.

Cette célébrité est réservée aux courti-

dinaire on se rend à la place publique, qui est l'endroit le plus fréquenté de la ville. Comme c'est-là que se tient souvent l'assemblée générale, et que se trouvent le palais du sénat et le tribunal du premier des archontes, presque tous y sont entraînés par leurs affaires ou par celles de la république. Plusieurs y viennent aussi, parce qu'ils ont besoin de se distraire; et d'autres, parce qu'ils ont besoin de s'occuper. A certaines heures, la place délivrée des embarras du marché, offre un champ libre à ceux qui veulent jouir du spectacle de la foule, ou se donner eux-mêmes en spectacle.

Autour de la place sont des boutiques de parfumeurs, d'orfevres, de barbiers, etc. ouvertes à tout le monde, où l'on discute avec bruit les intérêts de l'état, les anecdotes des familles, les vices et les ridicules des particuliers. Du sein de ces assemblées, qu'un mouvement confus sépare et renouvelle sans cesse, partent mille traits ingénieux ou sanglans contre ceux qui paroissent à la promenade avec un extérieur négligé, ou qui ne craignent pas d'y étaler un faste révoltant : car ce peuple, railleur à l'excès, emploie une espece de plaisanterie d'autant plus redoutable, qu'elle cache avec soin sa malignité. On trouve quelquefois une compagnie choisie, et des conversations instructives, aux différens portiques distribués dans la ville. Ces sortes de rendez-

vous

vous ont dû se multiplier parmi les Athéniens. Leur goût insatiable pour les nouvelles, suite de l'activité de leur esprit et de l'oisiveté de leur vie, les force à se rapprocher les uns des autres.

Ce goût si vif, qui leur a fait donner le nom de bayeurs ou badauds, se ranime avec fureur pendant la guerre. C'est alors qu'en public, en particulier, leurs conversations roulent sur des expéditions militaires; qu'ils ne s'abordent point sans se demander avec empressement s'il y a quelque chose de nouveau; qu'on voit de tous côtés des essaims de nouvellistes, tracer sur le terrain ou sur le mur la carte du pays où se trouve l'armée, annoncer des succès à haute voix, des revers en secret, recueillir et grossir des bruits qui plongent la ville dans la joie la plus immodérée, ou dans le plus affreux désespoir.

Des objets plus doux occupent les Athéniens pendant la paix. Comme la plupart font valoir leurs terres, ils partent le matin à cheval; et, après avoir dirigé les travaux de leurs esclaves, ils reviennent le soir à la ville.

Leurs momens sont quelquefois remplis par la chasse, et par les exercices du gymnase. Outre les bains publics, où le peuple aborde en foule, et qui servent d'asyle aux pauvres contre les rigueurs de l'hiver, les particuliers en ont dans leurs maisons. L'u-

afin qu'ils puissent s'asseoir dans la place publique, et toutes les fois qu'ils sont fatigués de la promenade. Les hommes paroissent presque toujours avec une canne à la main; les femmes, très-souvent avec un parasol. La nuit, on se fait éclairer par un esclave, qui tient un flambeau orné de différentes couleurs.

Dans les premiers jours de mon arrivée, je parcourois les écriteaux placés au dessus des portes des maisons. On lit sur les uns, MAISON A VENDRE, MAISON A LOUER; sur d'autres, C'EST LA MAISON D'UN TEL, QUE RIEN DE MAUVAIS N'ENTRE CÉANS. Il m'en coûtoit pour satisfaire cette petite curiosité. Dans les principales rues, on est continuellement heurté, pressé, foulé par quantité de gens à cheval, de charretiers, de porteurs d'eau, de crieurs d'édits, de mendians, d'ouvriers, et d'autres gens du peuple. Un jour que j'étois, avec Diogene, à regarder de petits chiens que l'on avoit dressés à faire des tours, un de ces ouvriers, chargé d'une grosse poutre, l'en frappa rudement, et lui cria: Prenez garde! Diogene lui répondit sur le champ: » Est-ce que tu veux me frapper une seconde fois? «

Si la nuit on n'est accompagné de quelques domestiques, on risque d'être dépouillé par les filous, malgré la vigilance des magistrats obligés de faire leur ronde toutes les nuits. La ville entretient une

garde de Scythes pour prêter main-forte à ces magistrats, exécuter les jugemens des tribunaux, maintenir le bon ordre dans les assemblées générales et dans les cérémonies publiques. Ils prononcent le grec d'une maniere si barbare, qu'on les joue quelquefois sur le théâtre ; et ils aiment le vin au point que, pour dire, boire à l'excès, on dit, boire comme un Scythe.

Le peuple est naturellement frugal ; les salaisons et les légumes font sa principale nourriture. Tous ceux qui n'ont pas de quoi vivre, soit qu'ils aient été blessés à la guerre, soit que leurs maux les rendent incapables de travailler, reçoivent tous les jours du trésor public une ou deux oboles que leur accorde l'assemblée de la nation. De temps en temps on examine dans le sénat le rôle de ceux qui reçoivent ce bienfait, et l'on en exclut ceux qui n'ont plus le même titre pour le recevoir. Les pauvres obtiennent encore d'autres soulagemens à leur misere : à chaque nouvelle lune, les riches exposent dans les carrefours, en l'honneur de la déesse Hécate, des repas qu'on laisse enlever au petit peuple.

J'avois pris une note exacte de la valeur des denrées ; je l'ai perdue : je me rappelle seulement que le prix ordinaire du blé étoit de cinq drachmes par médimne (1). Un

(1) Quatre livres dix sous. — En mettant la

bœuf de la premiere qualité, valoit environ quatre-vingts drachmes (1); un mouton, la cinquieme partie d'un bœuf, c'est-à-dire, environ seize drachmes (2); un agneau, dix drachmes (3).

On conçoit aisément que ces prix haussent dans les temps de disette. On a vu quelquefois le médimne de froment monter de cinq drachmes, qui est son prix ordinaire, jusqu'à seize drachmes; et celui de l'orge, jusqu'à dix-huit. Indépendamment de cette cause passagere, on avoit observé, lors de mon séjour à Athenes, que depuis environ soixante-dix ans les denrées augmentoient successivement de prix, et que le froment en particulier valoit alors deux cinquiemes de plus qu'il n'avoit valu pendant la guerre du Péloponese.

On ne trouve point ici de fortunes aussi éclatantes que dans la Perse; et quand je parle de l'opulence et du faste des Athéniens, ce n'est que relativement aux autres peuples de la Grece. Cependant quelques familles, en petit nombre, se sont enri-

drachme à dix-huit sous, et le médimne à un peu plus de quatre boisseaux, notre septier de blé auroit valu environ treize de nos livres.

(1) Environ soixante-douze livres.

(2) Environ quatorze livres huit sous.

(3) Neuf livres. Voyez la Note XVII à la fin du volume.

chies

chies par le commerce ; d'autres, par les mines d'argent qu'elles possedent à Laurium, montagne de l'Attique. Les autres citoyens croient jouir d'une fortune honnête, lorsqu'ils ont en biens-fonds quinze ou vingt talens (1), et qu'ils peuvent donner cent mines de dot à leurs filles (2).

Quoique les Athéniens aient l'insupportable défaut d'ajouter foi à la calomnie avant que de l'éclaircir, ils ne sont méchans que par légéreté ; et l'on dit communément que, quand ils sont bons, ils le sont plus que les autres Grecs, parce que leur bonté n'est pas une vertu d'éducation.

Le peuple est ici plus bruyant qu'ailleurs. Dans la premiere classe des citoyens, regne cette bienséance qui fait croire qu'un homme s'estime lui-même, et cette politesse qui fait croire qu'il estime les autres. La bonne compagnie exige de la décence dans les expressions et dans l'extérieur : elle sait proportionner au temps et aux personnes les égards par lesquels on se prévient mutuellement, et regarde une démarche affectée ou précipitée, comme un signe de vanité ou de légéreté ; un ton brusque, sentencieux, trop élevé, comme une preuve de mauvaise éducation ou de rusticité. Elle

(1) Le talent valoit cinq mille quatre cents livres.
(2) Neuf mill livres. Voyez la Note XVIII à la fin du volume.

l doit plan... avec la ...
fond souvent avec la ... car chaque ... bonne comp...
la bouffonnerie ; car chaque de la bonne ... Il
ton particulier. Celui de la bonne comp... temps. Il
gnie s'est formé presque de notre temps. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'ancien théâtre avec le nouveau. Il n'y a guere plus d'un demi-siecle que les comédies étoient pleines d'injures grossieres et d'obscénités révoltantes, qu'on ne souffriroit pas aujourd'hui dans la bouche des acteurs.

On trouve dans cette ville plusieurs so-

ıtés dont les membres s'engagent à s'as-
ıter mutuellement. L'un d'eux est-il tra-
ıit en justice ? est-il poursuivi par des
éanciers ? il implore le secours de ses as-
ciés. Dans le premier cas, ils l'accompa-
ent au tribunal, et lui servent, quand
en sont requis, d'avocats ou de témoins;
ns le second, ils lui avancent les fonds
cessaires, sans en exiger le moindre in-
rêt, et ne lui prescrivent d'autre terme
ur le remboursement, que le retour de
fortune ou de son crédit. S'il manque à
engagemens, pouvant les remplir, il
peut être traduit en justice ; mais il est
shonoré. Ils s'assemblent quelquefois, et
nentent leur union par des repas où regne
liberté. Ces associations, que formerent
trefois des motifs nobles et généreux, ne
soutiennent aujourd'hui que par l'injus-
e et par l'intérêt. Le riche s'y mêle avec
pauvres, pour les engager à se parjurer
sa faveur; le pauvre avec les riches, pour
oir quelque droit à leur protection.

Parmi ces sociétés, il s'en est établi une
nt l'unique objet est de recueillir toutes
especes de ridicule, et de s'amuser par
s saillies et de bons mots. Ils sont au
mbre de soixante, tous gens fort gais et
beaucoup d'esprit ; ils se réunissent de
nps en temps dans le temple d'Hercule,
ır y prononcer des décrets en présence
ne foule de témoins attirés par la singu-

condamne aussi les caprices de l'humeur, l'empressement affecté, l'accueil dédaigneux, et le goût de la singularité.

Elle exige une certaine facilité de mœurs, également éloignée de cette complaisance qui approuve tout, et de cette austérité chagrine qui n'approuve rien. Mais ce qui la caractérise le plus, est une plaisanterie fine et légere qui réunit la décence à la liberté, qu'il faut savoir pardonner aux autres, et se faire pardonner à soi-même, que peu de gens savent employer, que peu de gens mêmes savent entendre. Elle consiste... Non, je ne le dirai pas. Ceux qui la connoissent me comprennent assez, et les autres ne me comprendroient pas. On la nomme à présent adresse et dextérité, parce que l'esprit n'y doit briller qu'en faveur des autres, et qu'en lançant des traits, il doit plaire et ne pas offenser : on la confond souvent avec la satire, les facéties ou la bouffonnerie ; car chaque société a son ton particulier. Celui de la bonne compagnie s'est formé presque de notre temps. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'ancien théâtre avec le nouveau. Il n'y a guere plus d'un demi-siecle que les comédies étoient pleines d'injures grossieres et d'obscénités révoltantes, qu'on ne souffriroit pas aujourd'hui dans la bouche des acteurs.

On trouve dans cette ville plusieurs so-

ciétés dont les membres s'engagent à s'assister mutuellement. L'un d'eux est-il traduit en justice ? est-il poursuivi par des créanciers ? il implore le secours de ses associés. Dans le premier cas, ils l'accompagnent au tribunal, et lui servent, quand ils en sont requis, d'avocats ou de témoins; dans le second, ils lui avancent les fonds nécessaires, sans en exiger le moindre intérêt, et ne lui prescrivent d'autre terme pour le remboursement, que le retour de sa fortune ou de son crédit. S'il manque à ses engagemens, pouvant les remplir, il ne peut être traduit en justice ; mais il est déshonoré. Ils s'assemblent quelquefois, et cimentent leur union par des repas où regne la liberté. Ces associations, que formerent autrefois des motifs nobles et généreux, ne se soutiennent aujourd'hui que par l'injustice et par l'intérêt. Le riche s'y mêle avec les pauvres, pour les engager à se parjurer en sa faveur; le pauvre avec les riches, pour avoir quelque droit à leur protection.

Parmi ces sociétés, il s'en est établi une dont l'unique objet est de recueillir toutes les especes de ridicule, et de s'amuser par des saillies et de bons mots. Ils sont au nombre de soixante, tous gens fort gais et de beaucoup d'esprit ; ils se réunissent de temps en temps dans le temple d'Hercule, pour y prononcer des décrets en présence d'une foule de témoins attirés par la singu-

larité du spectacle. Les malheurs de l'état n'ont jamais interrompu leurs assemblées.

Deux sortes de ridicules, entre autres, multiplient les décrets de ce tribunal. On voit ici des gens qui outrent l'élégance antique, et d'autres la simplicité spartiate. Les premiers ont soin de se raser souvent, de changer souvent d'habits, de faire briller l'émail de leurs dents, de se couvrir d'essences. Ils portent des fleurs aux oreilles, des cannes torses à la main, et des souliers à l'Alcibiade. C'est une espece de chaussure dont Alcibiade a donné la premiere idée, et dont l'usage subsiste encore parmi les jeunes gens jaloux de leur parure. Les seconds affectent les mœurs des Lacédémoniens, et sont en conséquence taxés de laconomanie. Leurs cheveux tombent confusément sur leurs épaules; ils se font remarquer par un manteau grossier, une chaussure simple, une longue barbe, un gros bâton, une démarche lente, et, si je l'ose dire, par tout l'appareil de la modestie. Les efforts des premiers, bornés à s'attirer l'attention, révoltent encore moins que ceux des seconds qui en veulent directement à notre estime. J'ai vu des gens d'esprit traiter d'insolence cette fausse simplicité. Ils avoient raison. Toute prétention est une usurpation; car nous avons pour prétentions les droits des autres.

Fin du chapitre vingtieme.

NOTES.

NOTE I, CHAP. I.

Sur les privileges que Leucon et les Athéniens s'étoient mutuellement accordés. (Page 10.)

AFIN que ces privileges fussent connus des commerçans, on les grava sur trois colonnes, dont la premiere fut placée au Pirée, la seconde au Bosphore de Thrace, la troisieme au Bosphore Cimmérien ; c'est-à-dire, au commencement, au milieu, à la fin de la route que suivoient les vaisseaux marchands des deux nations.

NOTE II, CHAP. III.

Sur Sapho. (Page 61.)

L'ENDROIT où la chronique de Paros parle de Sapho, est presque entiérement effacé sur le marbre, mais on y lit distinctement qu'elle prit la fuite, et s'embarqua pour la Sicile. Ce ne fut donc pas, comme on l'a dit, pour suivre Phaon, qu'elle alla dans cette île. Il est à présumer qu'Alcée l'engagea dans la conspiration contre Pittacus, et qu'elle fut bannie de Mytilene en même temps que lui et ses partisans.

NOTE III, CHAP. III.

Sur l'ode de Sapho. (Page 64.)

En lisant cette traduction libre, que je dois à l'amitié de M. l'abbé de Lille, on s'appercevra aisément qu'il a cru devoir profiter de celle de Boileau, et qu'il ne s'est proposé autre chose que de donner une idée de l'espece de rhythme que Sapho avoit inventé, ou du moins fréquemment employé. Dans la plupart de ses ouvrages, chaque strophe étoit composée de trois vers hendécasyllabes, c'est-à-dire, de onze syllabes, et se terminoit par un vers de cinq syllabes.

NOTE IV, CHAP. V.

Sur Epaminondas. (Page 77.)

Cléarque de Solon, cité par Athénée, rapportoit un fait propre à ôter des soupçons sur la pureté des mœurs d'Epaminondas ; mais ce fait, à peine indiqué, contrediroit les témoignages de toute l'antiquité, et ne pourroit nullement s'allier avec les principes séveres dont ce grand homme ne s'étoit point départi, dans les circonstances même les plus critiques.

NOTE V, CHAP. IX.

Sur le temps où l'on célébroit les grandes Fêtes de Bacchus. (Page 145.)

On présume que les grandes Dionysiaques, on

Dionysiaques de la ville, commençoient le 12 du mois élaphébolion. Dans la deuxieme année de la cent quatrieme olympiade, année dont il s'agit, le 12 du mois élaphébolion tomba au 8 avril de l'année julienne proleptique 362 avant J. C.

NOTE VI, CHAP. XII.

Sur le plan d'Athenes. (Page 177.)

J'AI cru devoir mettre sous les yeux du lecteur l'esquisse d'un plan d'Athenes, relatif au temps où je place le voyage du jeune Anacharsis. Il est très-imparfait, et je suis fort éloigné d'en garantir l'exactitude.

Après avoir comparé ce que les anciens auteurs ont dit sur la topographie de cette ville, et ce que les voyageurs modernes ont cru découvrir dans ses ruines, je me suis borné à fixer, le mieux que j'ai pu, la position de quelques monumens remarquables. Pour y parvenir, il falloit d'abord déterminer dans quel quartier se trouvoit la place publique que les Grecs nommoient Agora, c'est-à-dire, marché.

Dans toutes les villes de la Grece, il y avoit une principale place décorée de statues d'autels, de temples et d'autres édifices publics, entourée de boutiques, et couverte, en certaines heures de la journée, des provisions nécessaires à la subsistance du peuple. Les habitans s'y rendoient tous les jours. Les vingt mille citoyens d'Athenes, dit Démosthene, ne cessent de fréquenter la place, occupés de leurs affaires ou de celles de l'état.

Parmi les anciens auteurs, j'ai préféré les témoignages de Platon, de Xénophon, de Démosthene, d'Eschine, qui vivoient à l'époque que j'ai

choisie. Si Pausanias paroît ne pas s'accorder entiérement avec eux, j'avertis qu'il s'agit ici de la place qui existoit de leur temps, et non de celle dont il a parlé. Je ferois la même réponse à ceux qui m'opposeroient des passages relatifs à des temps trop éloignés de mon époque.

Place publique, ou Agora. Sa position est déterminée par les passages suivans. Eschine dit: » Transportez-vous en esprit au Pœcile (c'étoit » un célebre portique); car c'est dans la place » publique que sont les monumens de vos grands » exploits. « Lucien introduit plusieurs philosophes dans un de ses dialogues, et fait dire à Platon : » Il n'est pas nécessaire d'aller à la maison » de cette femme (la Philosophie). A son retour » de l'académie, elle viendra, suivant sa coutume, » au Céramique, pour se promener au Pœcile «.... » A la prise d'Athenes par Sylla, dit Plutarque, » le sang versé dans la place publique inonda le Cé» ramique, qui est au dedans de la porte Dipyle; » et plusieurs assurent qu'il sortit par la porte, et » se répandit dans le faubourg. «

Il suit de là, 1°. que cette place étoit dans le quartier du Céramique; 2°. qu'elle étoit près de la porte Dipyle; c'est celle par où l'on alloit à l'académie; 3°. que le Pœcile étoit dans la place.

Eschine, dans l'endroit que je viens de citer, fait entendre clairement que le Métroon se trouvoit dans la place. C'étoit une enceinte et un temple en l'honneur de la mere des dieux. L'enceinte renfermoit aussi le palais du sénat; et cela est confirmé par plusieurs passages.

Après le Métroon, j'ai placé les monumens indiqués tout de suite par Pausanias, comme le Tholus, les statues des Eponymes, etc. J'y ai mis, avec Hérodote, le temple d'Eacus; et, d'après Démosthene, le Léocorion, temple construit en

l'honneur de ces filles de Léos, qui se sacrifierent autrefois pour éloigner la peste.

Portique du Roi. Je l'ai placé dans un point où se réunissoient deux rues qui conduisoient à la place publique : la premiere est indiquée par Pausanias, qui va de ce Portique au Métroon ; la seconde, par un auteur qui dit positivement, que depuis le Pœcile et le Portique du Roi, c'est-à-dire, depuis l'un de ces portiques jusqu'à l'autre, on trouve plusieurs Hermès ou statues de Mercure terminées en gaîne.

Pœcile et Portique des Hermès. D'après ce dernier passage, j'ai mis le Pœcile au bout d'une rue qui va du Portique du Roi jusqu'à la place publique. Il occupe sur la place un des coins de la rue. Au coin opposé devoit se trouver un édifice, nommé tantôt Portique des Hermès, et tantôt simplement les Hermès. Pour prouver qu'il étoit dans la place publique, deux témoignages suffiront. Mnésimaque disoit dans une de ses comédies : » Allez-vous-en à l'Agora, aux Hermès «..... » En certaines fêtes, dit Xénophon, il convient » que les cavaliers rendent des honneurs aux tem- » ples et aux statues qui sont dans l'Agora. Ils » commenceront aux Hermès, feront le tour de » l'Agora, et reviendront aux Hermès. « J'ai pensé, en conséquence, que ce Portique devoit terminer la rue où se trouvoit une suite d'Hermès.

Le Pœcile étoit dans la place du temps d'Eschine; il n'y étoit plus du temps de Pausanias, qui parle de ce Portique avant que de se rendre à la place : il s'étoit donc fait des changemens dans ce quartier. Je suppose qu'au siecle où vivoit Pausanias, une partie de l'ancienne place étoit couverte de maisons ; que vers sa partie méridionale il ne restoit qu'une rue, où se trouvoient le sénat, le tholus, etc. que sa partie opposée s'étoit

étendue vers le nord, et que le Pœcile en ait été séparé par les édifices : car les changemens dont je parle n'avoient pas transporté la place dans un autre quartier. Pausanias la met auprès du Pœcile; et nous avons vu que, du temps de Sylla, elle étoit encore dans le Céramique, auprès de la porte Dipyle.

À la faveur de cet arrangement, il est assez facile de tracer la route de Pausanias. Du Portique du Roi, il suit une rue qui se prolonge dans la partie méridionale de l'ancienne place; il revient par le même chemin; il visite quelques monumens qui sont au sud-ouest de la citadelle, tel qu'un édifice qu'il prend pour l'ancien Odéum, l'Éleusinium, etc. Il revient au Portique du Roi; et, passant par la rue des Hermès, il se rend d'abord au Pœcile, et ensuite à la place qui existoit de son temps, laquelle avoit, suivant les apparences, fait partie de l'ancienne, ou du moins n'en étoit pas fort éloignée. J'attribuerois volontiers à l'empereur Hadrien la plupart des changemens qu'elle avoit éprouvés.

En sortant de l'Agora, Pausanias va au Gymnase de Ptolémée, qui n'existoit pas à l'époque dont il s'agit dans mon ouvrage; et de là, au temple de Thésée qui existe encore aujourd'hui. La distance de ce temple à l'un des points de la citadelle, m'a été donnée par M. Foucherot, habile ingénieur, qui avoit accompagné en Grece M. le comte de Choiseul-Gouffier, et qui depuis, ayant visité une seconde fois les antiquités d'Athènes, a bien voulu me communiquer les lumieres qu'il avoit tirées de l'inspection des lieux.

J'ai suivi Pausanias jusqu'au Prytanée; de là il m'a paru remonter vers le nord-est : il y trouve plusieurs temples, ceux de Sérapis, de Lucine, de Jupiter Olympien. Il tourne à l'est, et parcourt

un quartier qui, dans mon plan, est au dehors de la ville, et qui de son temps y tenoit, puisque les murailles étoient détruites. Il y visite les jardins de Vénus, le Cynosarge, le Lycée. Il passe l'Ilissus, et va au Stade.

Je n'ai pas suivi Pausanias dans cette route, parce que plusieurs des monumens qu'on y rencontroit étoient postérieurs à mon époque, et que les autres ne pouvoient entrer dans le plan de l'intérieur de la ville : mais je le prends de nouveau pour guide, lorsque, de retour au Prytanée, il se rend à la citadelle par la rue des Trépieds.

Rue des Trépieds. Elle étoit ainsi nommée, suivant Pausanias, parce qu'on y voyoit plusieurs temples où l'on avoit placé des trépieds de bronze en l'honneur des dieux. Quel fut le motif de ces consécrations? Des victoires remportées par les tribus d'Athenes aux combats de musique et de danse. Or, au pied de la citadelle, du côté de l'est, on a découvert plusieurs inscriptions qui font mention de pareilles victoires. Ce joli édifice, connu maintenant sous le nom de Lanterne de Démosthene, faisoit un des ornemens de la rue. Il fut construit en marbre, à l'occasion du prix décerné à la tribu Acamantide, sous l'archontat d'Evænete, l'an 335 avant J. C. un an après qu'Anacharsis eut quitté Athenes. Près de ce monument fut trouvée, dans ces derniers temps, une inscription rapportée parmi celles de M. Chandler. La tribu Pandionide y prescrivoit d'élever dans la maison qu'elle possédoit en cette rue, une colonne pour un athénien nommé Nicias, qui avoit été son chorege, et qui avoit remporté le prix aux fêtes de Bacchus, et à celles qu'on nommoit Thargélies. Il y étoit dit encore, que désormais (depuis l'archontat d'Euclide, l'an 403 avant J. C.) on inscriroit sur la même colonne les noms de ceux de la tribu,

qui, en certaines fêtes mentionnées dans le décret, remporteroient de semblables avantages.

D'après ce que je viens de dire, il est visible que la rue des Trépieds longeoit le côté oriental de la citadelle.

Odéum de Périclès. Au bout de la rue dont je viens de parler, et avant que de parvenir au théâtre de Bacchus, Pausanias trouva un édifice dont il ne nous apprend pas la destination. Il observe seulement qu'il fut construit sur le modele de la tente de Xerxès, et qu'ayant été brûlé pendant le siege d'Athenes par Sylla, il fut refait depuis. Rapprochons de ce témoignage les notions que d'autres auteurs nous ont laissées sur l'ancien Odéum d'Athenes. Cette espece de théâtre fut élevé par Périclès, et destiné au concours des pieces de musique : des colonnes de pierre ou de marbre en soutenoient le comble, qui étoit construit des antennes et des mâts enlevés aux vaisseaux des Perses, et dont la forme imitoit celle de la tente de Xerxès. Cette forme avoit donné lieu à des plaisanteries. Le poëte Cratinus, dans une de ses comédies, voulant faire entendre que la tête de Périclès se terminoit en pointe, disoit que Périclès portoit l'Odéum sur sa tête. L'Odéum fut brûlé au siege d'Athenes par Sylla, et réparé bientôt après par Ariobarzane, roi de Cappadoce.

Par ces passages réunis de différens auteurs, on voit clairement que l'édifice dont parle Pausanias est le même que l'Odéum de Périclès; et par le passage de Pausanias, que cet Odéum étoit placé entre la rue des Trépieds et le théâtre de Bacchus. Cette position est encore confirmée par l'autorité de Vitruve, qui met l'Odéum à la gauche du théâtre. Mais Pausanias avoit déja donné le nom d'Odéum à un autre édifice. Je répondrai bientôt à cette difficulté.

Théatre

THÉATRE DE BACCHUS. A l'angle sud-ouest de la citadelle, existent encore les ruines d'un théâtre qu'on avoit pris jusqu'à présent pour celui de Bacchus, où l'on représentoit des tragédies et des comédies. Cependant M. Chandler a placé le théâtre de Bacchus à l'angle sud-est de la citadelle; et j'ai suivi son opinion, fondée sur plusieurs raisons.

1°. A l'inspection du terrain, M. Chandler a jugé qu'on avoit autrefois construit un théâtre en cet endroit; et M. Foucherot a depuis vérifié le fait.

2°. Pausanias rapporte qu'au dessus du théâtre on voyoit de son temps un trépied dans une grotte taillée dans le roc; et, justement au dessus de la forme théatrale reconnue par M. Chandler, est une grotte creusée dans le roc, et convertie depuis en une église sous le titre de *Panagia spiliotissa*, qu'on peut rendre par Notre-Dame de la Grotte. Observons que le mot *spiliotissa* désigne clairement le mot *spelaïon*, que Pausanias donne à la caverne. Voyez ce que les voyageurs ont dit de cette grotte. Il est vrai qu'au dessus du théâtre du sud-ouest, sont deux especes de niches; mais elles ne sauroient, en aucune maniere, être confondues avec la grotte dont parle Pausanias.

3°. Xénophon, en parlant de l'exercice de la cavalerie qui se faisoit au lycée, ou plutôt auprès du lycée, dit: » Lorsque les cavaliers auront passé » l'angle du théâtre qui est à l'opposite.... « Donc le théâtre étoit du côté du lycée.

4°. J'ai dit que, dans les principales fêtes des Athéniens, des chœurs tirés de chaque tribu se disputoient le prix de la danse et de la musique; qu'on donnoit à la tribu victorieuse un trépied qu'elle consacroit aux dieux; qu'au dessous de cette offrande, on gravoit son nom, celui du citoyen qui avoit entretenu le chœur à ses dépens, quelquefois celui *du poëte qui avoit* composé les vers, ou de l'insti-

tuteur qui avoit exercé les acteurs. J'ai dit aussi que, du temps de Pausanias, il existoit un trépied dans la grotte qui étoit au dessus du théâtre. Aujourd'hui même on voit à l'entrée de cette grotte une espece d'arc de triomphe, chargé de trois inscriptions tracées en différens temps, en l'honneur de deux tribus qui avoient remporté le prix. Une de ces inscriptions est de l'an 320 avant J. C. et n'est postérieure que de quelques années au voyage d'Anacharsis.

Dès qu'on trouve à l'extrémité de la citadelle, du côté du sud-est, les monumens élevés pour ceux qui avoient été couronnés dans les combats que l'on donnoit communément au théâtre, on est fondé à penser que le théâtre de Bacchus étoit placé à la suite de la rue des Trépieds, et précisément à l'endroit où M. Chandler le suppose. En effet, comme je le dis dans ce douzieme chapitre, les trophées des vainqueurs devoient être auprès du champ de bataille.

Les auteurs qui vivoient à l'époque que j'ai choisie, ne parlent que d'un théâtre. Celui dont on voit les ruines à l'angle sud-ouest de la citadelle, n'existoit donc pas de leur temps. Je le prends, avec M. Chandler, pour l'Odéum qu'Hérode, fils d'Atticus, fit construire environ 500 ans après, et auquel Philostrate donne le nom de théâtre. » L'Odéum de Patras, dit Pausanias, seroit le plus » beau de tous, s'il n'étoit effacé par celui d'A» thenes, qui surpasse tous les autres en grandeur » et en magnificence. C'est Hérode l'athénien qui » l'a fait, après la mort et en l'honneur de sa » femme. Je n'en ai pas parlé dans ma description » de l'Attique, parce qu'il n'étoit pas commencé » quand je composai cet ouvrage. « Philostrate remarque aussi que le théâtre d'Hérode étoit un des plus beaux ouvrages du monde.

M. Chandler suppose que l'Odéum ou théâtre d'Hérode avoit été construit sur les ruines de l'Odéum de Périclès. Je ne puis être de son avis. Pausanias, qui place ailleurs ce dernier édifice, ne dit pas, en parlant du premier, qu'Hérode le rebâtit, mais qu'il le fit, *époièsen*. Dans la supposition de M. Chandler, l'ancien Odéum auroit été à droite du théâtre de Bacchus, tandis que, suivant Vitruve, il étoit à gauche. Enfin, j'ai fait voir plus haut que l'Odéum de Périclès étoit à l'angle sud-est de la citadelle.

On conçoit à présent pourquoi Pausanias, en longeant le côté méridional de la citadelle, depuis l'angle sud-est, où il a vu le théâtre de Bacchus, ne parle ni de l'Odéum, ni d'aucune espece de théâtre : c'est qu'en effet il n'y en avoit point dans l'angle sud-ouest, quand il fit son premier livre, qui traite de l'Attique.

PNYX. Sur une colline peu éloignée de la citadelle, on voit encore les restes d'un monument qu'on a pris tantôt pour l'Aréopage, tantôt pour le Pnyx, d'autres fois pour l'Odéum. C'est un grand espace dont l'enceinte est en partie pratiquée dans le roc, et en partie formée de gros quartiers de pierres taillées en pointes de diamant. Je le prends, avec M. Chandler, pour la place du Pnyx, où le peuple tenoit quelquefois ses assemblées. En effet, le Pnyx étoit entouré d'une muraille ; il se trouvoit en face de l'Aréopage ; de ce lieu, on pouvoit voir le port du Pirée. Tous ces caracteres conviennent au monument dont il s'agit ; mais il en est un encore plus décisif : » Quand le peuple est assis sur » ce rocher, dit Aristophane, etc. « et c'est du du Pnyx qu'il parle. J'omets d'autres preuves qui viendroient à l'appui de celles-là.

Cependant Pausanias paroît avoir pris ce monument pour l'Odéum. Qu'en doit-on conclure ? que

de son temps le Pnyx, dont il ne parle pas, eût changé de nom, parce que le peuple ayant cessé de s'y assembler, on y avoit établi le concours des musiciens. En rapprochant toutes les notions qu'on peut avoir sur cet article, on en conclura que ce concours se fit d'abord dans un édifice construit à l'angle sud-est de la citadelle : c'est l'Odéum de Périclès : ensuite dans le Pnyx ; c'est l'Odéum dont parle Pausanias : enfin sur le théâtre, dont il reste encore une partie à l'angle sud-ouest de la citadelle : c'est l'Odéum d'Hérode, fils d'Atticus.

Temple de Jupiter Olympien. Au nord de la citadelle, subsistent encore des ruines magnifiques qui ont fixé l'attention des voyageurs. Quelques-uns ont cru y reconnoître les restes de ce superbe temple de Jupiter Olympien, que Pisistrate avoit commencé, qu'on tenta plus d'une fois d'achever, dont Sylla fit transporter les colonnes à Rome, et qui fut enfin rétabli par Hadrien. Ils s'étoient fondés sur le récit de Pausanias, qui semble en effet indiquer cette position : mais Thucydide dit formellement, que ce temple étoit au sud de la citadelle, et son témoignage est accompagné de détails qui ne permettent pas d'adopter la correction que Valla et Paulmier proposent de faire au texte de Thucydide. M. Stuart s'est prévalu de l'autorité de cet historien, pour placer le temple de Jupiter Olympien au sud-est de la citadelle, dans un endroit où existent encore de grandes colonnes que l'on appelle communément Colonnes d'Hadrien. Son opinion a été combattue par M. Le Roi, qui prend pour un reste du Panthéon de cet empereur les colonnes dont il s'agit. Malgré la déférence que j'ai pour les lumieres de ces deux savans voyageurs, j'avois d'abord soupçonné que le temple de Jupiter Olympien, placé par Thucydide au sud de la citadelle, étoit un vieux temple qui,

suivant une tradition rapportée par Pausanias, fut, dans les plus anciens temps, élevé par Deucalion, et que celui de la partie du nord avoit été fondé par Pisistrate. De cette maniere, on concilieroit Thucydide avec Pausanias; mais, comme il en résulteroit de nouvelles difficultés, j'ai pris le parti de tracer au hasard, dans mon plan, un temple de Jupiter Olympien au sud de la citadelle.

M. Stuart a pris les ruines qui sont au nord pour les restes du Pœcile; mais je crois avoir prouvé que ce célebre portique tenoit à la place publique, située auprès de la porte Dipyle. D'ailleurs, l'édifice dont ces ruines faisoient partie, paroît avoir été construit du temps d'Hadrien, et devient par-là étranger à mon plan.

Stade. Je ne l'ai pas figuré dans ce plan, parce que je le crois postérieur au temps dont je parle. Il paroît en effet, qu'au siecle de Xénophon, on s'exerçoit à la course dans un espace, peut-être dans un chemin qui commençoit au Lycée, et qui se prolongeoit vers le sud, sous les murs de la ville. Peu de temps après, l'orateur Lycurgue fit applanir et entourer de chaussées un terrain qu'un de ses amis avoit cédé à la république. Dans la suite, Hérode, fils d'Atticus, reconstruisit et revêtit presque entiérement de marbre la Stade dont les ruines subsistent encore.

Murs de la ville. Je supprime plusieurs questions qu'on pourroit élever sur les murailles qui entouroient le Pirée et Munychie, sur celles qui, du Pirée et de Phalere, aboutissoient aux murs d'Athenes. Je ne dirai qu'un mot de l'enceinte de la ville. Nous ne pouvons en déterminer la forme; mais nous avons quelques secours pour en connoître à peu près l'étendue. Thucydide, faisant l'énumération des troupes nécessaires pour garder les murailles, dit que la partie de l'enceinte qu'il falloit

défendre, étoit de quarante-trois stades (c'est-à-dire, quatre mille soixante-trois toises et demie), et qu'il restoit une partie qui n'avoit pas besoin d'être défendue : c'étoit celle qui se trouvoit entre les deux points où venoient aboutir, d'un côté, le mur de Phalere, et, de l'autre, celui du Pirée. Le scholiaste de Thucydide donne à cette partie dix-sept stades de longueur, et compte en conséquence, pour toute l'enceinte de la ville, soixante stades, (c'est-à-dire, cinq mille six cents soixante-dix toises ; ce qui feroit de tour à peu près deux lieues un quart, en donnant à la lieue deux mille cinq cents toises.) Si l'on vouloit suivre cette indication, le mur de Phalere remonteroit jusqu'auprès du lycée ; ce qui n'est pas possible. Il doit s'être glissé une faute considérable dans le scholiaste.

Je m'en suis rapporté à cet égard, ainsi que sur la disposition des longues murailles et des environs d'Athenes, aux lumieres de M. Barbié, qui, après avoir étudié avec soin la topographie de cette ville, a bien voulu exécuter le foible essai que je présente au public. Comme nous différons sur quelques points principaux de l'intérieur, il ne doit pas répondre des erreurs qu'on trouvera dans cette partie du plan. Je pouvois le couvrir de maisons, mais il étoit impossible d'en diriger les rues.

NOTE VII, CHAP. XII.

Sur deux Inscriptions, rapportées dans ce chapitre. (Page 187.)

J'AI rendu le mot *edidaskè*, qui se trouve dans le texte grec, par ces mots, *avoit composé la piece, avoit fait la tragédie.* Cependant, comme il signifie quelquefois *avoit dressé les acteurs*, je ne réponds pas de ma traduction. On peut voir sur ce mot les

notes de Casaubon, sur Athénée; celles de Taylor, sur le marbre de Sandwich; Van Dale, sur les Gymnases; et d'autres encore.

NOTE VIII, IBID.

Sur la maniere d'éclairer les Temples. (Page 195.)

Les temples n'avoient point de fenêtres : les uns ne recevoient de jour que par la porte ; en d'autres, on suspendoit des lampes devant la statue principale ; d'autres étoient divisés en trois nefs, par deux rangs de colonnes. Celle du milieu étoit entiérement découverte, et suffisoit pour éclairer les bas-côtés qui étoient couverts. Les grandes arcades qu'on apperçoit dans les parties latérales d'un temple qui subsiste encore parmi les ruines d'Agrigente, ont été ouvertes long-temps après sa construction.

NOTE IX, CHAP. XII.

Sur les Colonnes de l'intérieur des Temples. (Page 195.)

Il paroît que, parmi les Grecs, les temples furent d'abord très-petits. Quand on leur donna de plus grandes proportions, on imagina d'en soutenir le toît par un seul rang de colonnes placées dans l'intérieur, et surmontées d'autres colonnes qui s'élevoient jusqu'au comble. C'est ce qu'on avoit pratiqué dans un de ces anciens temples dont j'ai vu les ruines à Pæstum.

Dans la suite, au lieu d'un seul rang de colonnes, on en plaça deux; et alors les temples furent divisés en trois nefs. Tels étoient celui de Jupiter

à Olympie, comme le témoigne Pausanias; et celui de Minerve à Athenes, comme M. Foucherot s'en est assuré. Le temple de Minerve à Tégée en Arcadie, construit par Scopas, étoit du même genre : Pausanias dit que, dans les colonnes de l'intérieur, le premier ordre étoit dorique, et le second corinthien.

NOTE X, IBID.

Sur les Proportions du Parthénon. (Page 196.)

SUIVANT M. Le Roi, la longueur de ce temple est de 214 de nos pieds 10 pouces 4 lignes; et sa hauteur de 65 pieds. Evaluons ces mesures en pieds grecs, nous aurons pour la longueur environ 227 pieds, et pour la hauteur environ 68 pieds 7 pouces. Quant à la largeur, elle paroît désignée par le nom d'Hécatonpédon (100 pieds) que les anciens donnoient à ce temple. M. Le Roi a trouvé en effet que la frise de la façade avoit 94 de nos pieds, et 10 pouces; ce qui revient aux 100 pieds grecs.

NOTE XI, IBID.

Sur la quantité de l'or appliquée à la statue de Minerve. (Page 198.)

THUCYDIDE dit 40 talens; d'autres auteurs disent 44; d'autres enfin 50. Je m'en rapporte au témoignage de Thucydide. En supposant que de son temps la proportion de l'or à l'argent étoit de 1 à 13, comme elle l'étoit du temps d'Hérodote, les 40 talens d'or donneroient 520 talens d'argent, qui, à 5,400 livres le talent, formeroient un total de 2,808,000 livres. Mais, comme au siècle de

Périclès, la drachme valoit au moins 19 sous, et le talent 5,700 livres, (voyez la note qui accompagne la Table de l'évaluation des Monnoies, vol. IX), les 40 talens dont il s'agit, valoient au moins 2,964,000 livres.

NOTE XII, CHAP. XII.

Sur la maniere dont l'or étoit distribué sur la statue de Minerve. (Page 199.)

La déesse étoit vêtue d'une longue tunique, qui devoit être en ivoire. L'égide, ou la peau de la chevre Amalthée, couvroit sa poitrine, et peut-être son bras gauche, comme on le voit sur quelques-unes de ces statues. Sur le bord de l'égide étoient attachés des serpens : dans le champ, couvert d'écailles de serpens, paroissoient la tête de Méduse. C'est ainsi que l'égide est représentée dans les monumens et dans les auteurs anciens. Or Isocrate, qui vivoit encore dans le temps où je suppose le jeune Anacharsis en Grece, observe qu'on avoit volé le Gorgonium ; et Suidas, en parlant du même fait, ajoute qu'il avoit été arraché de la statue de Minerve. Il paroît, par un passage de Plutarque, que, par ce mot, il faut entendre l'égide.

Voyons à présent de quoi étoit faite l'égide enlevée à la statue. Outre qu'on ne l'auroit pas volée, si elle n'avoit pas été d'une matiere précieuse, Philochorus nous apprend que le larcin dont on se plaignoit, concernoit les écailles et les serpens. Il ne s'agit pas ici d'un serpent que l'artiste avoit placé aux pieds de la déesse. Ce n'étoit qu'un accessoire, un attribut, qui n'exigeoit aucune magnificence. D'ailleurs, Philochorus parle de serpens au pluriel.

Je conclus de ce que je viens de dire, que Phidias avoit fait en or les écailles qui couvroient l'égide et les serpens qui étoient suspendus tout autour. C'est ce qui est confirmé par Pausanias. Il dit que Minerve avoit sur sa poitrine une tête de Méduse en ivoire : remarque inutile, si l'égide étoit de la même matiere, et si sa tête n'étoit pas relevée par le fond d'or sur lequel on l'avoit appliquée. Les ailes de la Victoire que Minerve tenoit dans ses mains, étoient aussi en or. Des voleurs qui s'introduisirent dans le temple, trouverent les moyens de les détacher ; et, s'étant divisés pour en partager le prix, ils se trahirent eux-mêmes.

D'après différens indices que je supprime, on peut présumer que les bas-reliefs du casque, du bouclier, de la chaussure, et peut-être du piédestal, étoient du même métal. La plupart de ces ornemens subsistoient encore à l'époque que j'ai choisie. Ils furent enlevés, quelque temps après, par un nommé Lacharès.

NOTE XIII, CHAP. XIV.

Sur les Présidens du Sénat d'Athenes.

(Page 214.)

Tout ce qui regarde les officiers du sénat et leurs fonctions, présente tant de difficultés, que je me contente de renvoyer aux savans qui les ont discutées, tels que Sigonius, Petavius, Dodwel, Samuel Petitus, Corsini.

NOTE XIV, IBID.

Sur les Décrets du Sénat et du peuple d'Athenes. (Page 219.)

Rien ne s'exécutoit qu'en vertu des lois et des décrets. Leur différence consistoit en ce que les lois obligeoient tous les citoyens, et les obligeoient pour toujours; au lieu que les décrets proprement dits ne regardoient que les particuliers, et n'étoient que pour un temps. C'est par un décret qu'on envoyoit des ambassadeurs, qu'on décernoit une couronne à un citoyen, etc. Lorsque le décret embrassoit tous les temps et tous les particuliers, il devenoit une loi.

NOTE XV, CHAP. XVII.

Sur un jugement singulier de l'Aréopage. (Page 250.)

Au fait que je cite dans le texte, on peut en ajouter un autre qui s'est passé long-temps après, et dans un siecle où Athenes avoit perdu toute sa gloire, et l'Aréopage conservé la sienne. Une femme de Sicyone, outrée de ce qu'un second mari, et le fils qu'elle en avoit eu, venoient de mettre à mort un fils de grande espérance qui lui restoit de son premier époux, prit le parti de les empoisonner. Elle fut traduite devant plusieurs tribunaux qui n'oserent ni la condamner ni l'absoudre. L'affaire fut portée à l'Aréopage, qui, après un long examen, ordonna aux parties de comparoître dans cent ans.

NOTE XVI, CHAP. XX.

Sur le Jeu des Dés. (Page 270.)

M. DE PEIRESC avoit acquis un calendrier ancien, orné de dessins. Au mois de janvier, étoit représenté un joueur qui tenoit un cornet dans sa main, et en versoit des dés dans une espece de tour placée sur le bord du damier.

NOTE XVII, IBID.

Prix de diverses Marchandises à Athenes. (Page 284.)

J'AI rapporté dans le texte le prix de quelques comestibles, tel qu'il étoit à Athenes du temps de Démosthene. Environ soixante ans auparavant, du temps d'Aristophane, la journée d'un manœuvre valoit 3 oboles (9 sous); un cheval de course, 12 mines ou 1200 drachmes (1080 livres) un manteau, 20 drachmes (18 livres); une chaussure, 8 drachmes (7 livres 4 sous.)

NOTE XVIII, IBID.

Sur les biens que Démosthene avoit eus de son pere. (Page 285.)

LE pere de Démosthene passoit pour être riche: cependant il n'avoit laissé à son fils qu'environ 14 talens, environ 75,600 livres. Voici quels étoient les principaux effets de cette succession.

1.°

1.° Une manufacture d'épées, où travailloient trente esclaves. Deux ou trois qui étoient à la tête, valoient chacun 5 à 600 drachmes, environ 500 livres; les autres, au moins 300 drachmes, 270 livres; ils rendoient par an 30 mines, ou 2700 livres, tous frais déduits. 2.° Une manufacture de lits, qui occupoit vingt esclaves, lesquels valoient 40 mines, ou 3600 livres : ils rendoient par an 12 mines, ou 1080 livres. 3.° De l'ivoire, du fer, du bois; 80 mines, ou 7200 livres. L'ivoire servoit soit pour les pieds des lits, soit pour les poignées et les fourreaux des épées; 4.° Noix de galle et cuivre; 70 mines, ou 6003 livres. 5.° Maison; 30 mines, ou 2700 livres. 6.° Meubles, vases, coupes, bijoux d'or, robes, et toilette de la mere de Démosthene; 100 mines, ou 9000 livres. 7.° De l'argent prêté ou mis dans le commerce, etc.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce volume.

Fin de la Table des Chapitres du tome second.

